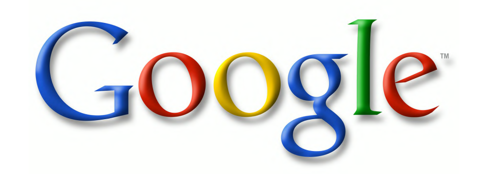



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07138141 6


EX LIBRIS
J:C. DEZAUCHE

DES

MA[illegible]

Dr. G.
Masson

HISTOIRE DES CAMPAGNES DE M. LE M.AL DE MAILLEBOIS

EN ITALIE,

Pendant les années 1745 & 1746.

DÉDIÉE AU ROI.

Masson, Alexandre Frédéric Jacques de, marquis de Pezay,

Sir G. Murray

Par M. le Marquis DE PEZAY, Mestre-de-camp de Dragons, Aide-maréchal-général-des-logis des armées du Roi, & Chevalier de l'Ordre royal & militaire de Saint-Louis.

TOME SECOND.

Première Partie.

Contenant
- 1.° Un Précis de la vie de M. le Maréchal de Maillebois.
- 2.° Le Journal historique.
- 3.° L'Index géographique.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXV.

CET OUVRAGE EST COMPOSÉ,

1.° D'un Discours préliminaire.

2.° D'une Traduction de l'Histoire de cette guerre, par Bonamici, avec des notes de réfutation.

3.° D'un Précis de la vie militaire de M. le Maréchal de Maillebois.

4.° D'un Journal très-détaillé des Campagnes de 1745 & 1746, précédé & suivi d'un Précis de cette guerre.

5.° D'un Index géographique des villes, bourgs, rivières, ruisseaux, postes & montagnes cités dans cet Ouvrage.

6.° D'un Volume de Pièces justificatives, relatives à ces Campagnes.

Enfin d'un Volume *in-folio*, forme d'Atlas, contenant les plans des camps, marches, siéges & batailles desdites Campagnes; ceux de toutes les places & forteresses de quelque importance, relatives au théâtre de cette guerre, & toutes les Cartes nécessaires, également levées sur les lieux.

PRÉCIS

De la Vie Militaire de M. le Maréchal DE MAILLEBOIS.

LES Campagnes de M. le Maréchal de Maillebois en Italie, pendant les années 1745 & 1746, ſont une époque brillante dans la vie de ce Général; mais d'autres évènemens ont encore conſacré ſa valeur & ſa réputation. Des ouvrages, antérieurs à celui-ci, en font foi. Peut-être ſera-t-on bien aiſe de retrouver un Précis de ſon hiſtoire, à la tête d'un ouvrage fait pour honorer ſa mémoire.

M. le Maréchal de Maillebois, fils d'un Miniſtre, célèbre dans les finances, & déſintéreſſé dans un poſte où il eſt ſi rare de l'être, en reçut l'éducation la plus propre à former un homme de guerre & un citoyen.

Les premières années des ſervices du marquis de Maillebois furent marquées par cette ardeur guerrière, dont toute la Nobleſſe Françoiſe parut enflammée aux premières étincelles de la guerre de ſucceſſion. Actif, intrépide, il eſt bleſſé au ſiége de Turin. Bientôt il s'illuſtre encore par les marques ſignalées d'une valeur

célèbre au siége de Lille; & cet éclât lui vaut la distinction d'être remis en ôtage au duc de Malborough.

Veut-on le suivre dans ses premières campagnes en Allemagne, en Flandre & en Italie! on le voit par-tout, à la tête du régiment de Touraine, se distinguer par des actions brillantes, présage de ce qu'il devoit se montrer dans la guerre de 1733.

L'intervalle des deux guerres n'a point été un repos pour son activité. A cette époque, il a été employé avec succès à la négociation de Bavière. En 1726, il en est revenu pour commander un camp dans le Briançonnois, & c'est par les études assidues du négociateur & du guerrier, qu'il s'est ainsi préparé à la gloire que lui réservoient les Campagnes de 1733, 1734 & 1735.

Dans ces campagnes, sans cesse employé aux opérations les plus intéressantes, par les maréchaux de Villars, de Coigni & de Noailles, il prouve que ses talens sont également connus de tous les Chefs, & que ses qualités personnelles savent concilier tous les caractères.

Il se distingue aux siéges de Pisighiton & de Milan; fait en chef, & dans la saison la plus rigoureuse, ceux de Tortone & de Serravalle; ouvre la campagne suivante par la belle retraite qu'il exécute depuis le Panaro jusqu'au Crostolo, en présence de l'armée Impériale

Impériale *(a)*, & conduit les deux affaires de Colorno, l'une & l'autre aussi brillantes que meurtrières.

La bataille de Parme se donne, & le marquis de Maillebois cueille de nouveaux lauriers. Après le passage de la Secchia il assure le sort de l'armée par une retraite plus belle encore.

Pendant toute la bataille de Guastalle, il a soutenu l'effort de la gauche des ennemis. Le Maréchal de Coigni a appuyé sa droite à la chaussée du même nom. C'est M. de Maillebois qui a défendu ce point important, & toutes les tentatives de l'ennemi sont demeurées vaines pour l'en déposter.

A la fin de cette campagne, le marquis de Maillebois réunit à ses autres travaux les fonctions du Maréchal-général-des-logis, tué à Guastalle. Le Maréchal de Noailles remplace le Maréchal de Coigni en 1735, & de nouvelles marques de distinction & de confiance deviennent pour M. de Maillebois, la suite du changement de Général. Le commandement d'un Corps particulier lui est confié par le Maréchal de Noailles, & c'est sur cette réserve que roule la prise de Raggiolo & l'attaque des retranchemens de Révéré.

Ces opérations, concertées avec les Espagnols, sont les seules qui illustrent le commencement de cette

(a) Elle venoit de passer le Pô sur son flanc à Borgoforte, au commencement de la Campagne de 1734.

campagne. Elle finit par le blocus de Mantoue, & c'eſt encore le Marquis de Maillebois qui en eſt chargé. Enfin, l'entière évacuation de la Lombardie vient d'être décidée par l'armiſtice de 1735, & le commandement de l'armée reſte en chef à M. de Maillebois jusqu'à la fin de ce nouvel évènement militaire.

A peine revenu des campagnes d'Italie, il paſſe en Corſe. Cette iſle eſt ſoumiſe. La pacification ſuit la conquête, & c'eſt-là qu'au commencement de 1741, il reçoit le bâton de Maréchal de France.

Preſque auſſitôt je le vois ſur le bas Rhin à la tête d'une des deux armées que le Roi met en campagne au mois d'août de la même année. La politique de la Cour de France eſt alors de ſoutenir l'élection de l'Électeur de Bavière au Trône Impérial. Cette campagne eſt bientôt terminée par l'adhéſion de l'Électeur d'Hanovre à la neutralité; mais elle ajoute au moins à la gloire du Maréchal de Maillebois par l'exemple de la meilleure diſcipline, & l'affection de l'armée brillante qu'il a commandée.

Nos premiers ſuccès en Bohème & en Bavière n'ont pas été de longue durée. L'armée du Maréchal de Broglie s'eſt trouvée bloquée dans Prague. Le Maréchal de Maillebois a reçu ordre de partir du bas Rhin pour l'aller délivrer. Il a marché par Francfort, a rejoint à Amberg le corps de troupes

que le comte de Saxe amène de Bavière, & s'eſt porté aux gorges de Weidhawſein pour pénétrer en Bohème par Pilſen.

L'armée du Grand-Duc (depuis Empereur, François I.er) a déjà levé le ſiége de Prague & marché ſur Pilſen, & c'eſt ce que le Maréchal de Maillebois a deſiré & prévu.

Ce Général détache le duc de Harcourt pour s'emparer de l'important débouché de Plan. Celui-ci attaque les ennemis, ſe rend maître de la ville, & y établit ſon avant-garde. Le comte de Saxe a ordre de venir le renforcer. Il prend le commandement comme l'ancien du duc de Harcourt, & ſur le bruit de la marche du Grand-Duc, le comte de Saxe abandonne le poſte de Plan. Il ſe retire derrière le ruiſſeau de Neudorf; ce qui force le Maréchal de Maillebois, qui ſuit à grandes journées, à prendre la poſition de Bramahoff *(b)*.

(b) Il ne reſtoit plus que la reſſource d'un premier plan propoſé par M. le comte d'Eſtrées. Ce plan étoit de ſe porter ſur Egra, & de marcher à Leitmeritz couvert par la rivière d'Éger.

Ce parti auroit été bon ſi le défilé de Caden eût été ſuſceptible d'être paſſé par une armée ſuivie de ſes bagages, de ſes vivres & de ſon artillerie. On s'avança juſqu'à Schlakenvert. M. le comte de Saxe alla avec la réſerve juſqu'à Cloſteſlée; il fit reconnoître le défilé de Caden, le trouva impraticable, & en fit ſon rapport dans un Conſeil de guerre tenu à Schlakenvert, où il ſigna le premier, *que*

C'eſt à cette époque que le Maréchal de Maillebois reçoit l'ordre du Roi, *de ne compromettre ſon armée à aucun évènement dont le ſuccès puiſſe être douteux (c).*

On voit alors la Cour de France revenir au projet que le Maréchal a propoſé à ſon paſſage à Francfort.

Ce projet eſt de ſe porter ſur le Danube pour y attirer l'armée du Grand-Duc, & délivrer par conſéquent tout-à-fait la garniſon de Prague.

Le ſuccès juſtifie ces vues. Le Maréchal de Maillebois marche à Straubing. Le Prince Charles ſe porte avec l'armée Autrichienne à Dekendorf. Il ne laiſſe devant Prague que dix ou douze mille hommes, commandés par le Prince Lobkowitz. Le Maréchal de Broglie ſort de cette place avec un ſimple détachement. Il vient prendre le commandement de l'armée du Maréchal de Maillebois en Bavière, & laiſſe le ſoin d'évacuer Prague au Maréchal de Belle-Iſle, qui ne trouve plus d'obſtacles que la difficulté des chemins & la rigueur de la ſaiſon.

Le Maréchal de Maillebois revient en France,

---

la marche ſur Leitmeritz étoit impoſſible. Tout le monde fut de ſon avis & le ſoutint.

On a dit depuis que M. le comte de Saxe avoit déſavoué cet avis. On ne peut croire à cette imputation; le titre ſigné de lui, comme premier Lieutenant général, fait foi de ſon véritable ſentiment, & un auſſi grand homme ne peut être ainſi en contradiction avec lui-même.

(c) Termes de la dépêche de M. de Breteuil.

couvert d'une gloire conteſtée par ſes envieux, mais conſacrée par tous les Militaires qui ont ſervi ſous ſes ordres. Cet homme ſage, ennemi de l'intrigue & de la cabale qu'il n'avoit jamais connues, paſſe alors des jours tranquilles dans le ſein de ſa famille & de ſes amis; bonheur ignoré à qui n'a que des talens; félicité douce & ſans éclat, qui honore l'ame qu'elle conſole, & que le Ciel ne permet qu'à la vertu.

Bientôt le Maréchal de Coigni enlève à ſes loiſirs, l'ami à qui il veut faire partager les lauriers de Fribourg, comme il a déjà partagé ceux de Parme & de Guaſtalle.

Après le ſiége de Fribourg, on voit le Maréchal de Maillebois en partir pour aller ſe mettre à la tête de l'armée que le Roi raſſemble en Vétéravie. Il arrête ſur le Mein, l'armée Autrichienne, commandée par M. d'Aremberg, & malgré les obſtacles, il établit ſes quartiers d'hiver dans la poſition qui lui a été preſcrite, & que les circonſtances rendent eſſentielle à occuper.

Enfin nous arrivons au moment où le Maréchal de Maillebois paſſe d'Allemagne en Italie, pour prendre le commandement de l'armée combinée d'Eſpagne & de France.

C'eſt ici où toutes les circonſtances ſemblent ſe réunir pour illuſtrer les talens de ce Général. C'eſt

ici où toutes les difficultés à vaincre préparent l'occasion de toutes les gloires, & où les Militaires trouveront des leçons de tous les genres, qui peut-être ne peuvent aussi complettement se rassembler que sur ce théâtre particulier de la guerre.

En effet, que nos armées marchent en Flandre, elles touchent à nos frontières : un pays fertile les nourrit ; les magasins regorgent ; des Places fortes & multipliées les assurent ; par-tout un sol horizontal facilite leur exportation. La proximité des renforts répare les échecs, affermit les succès, rend les tentatives les plus hardies raisonnables, & souvent heureuses. Enfin les périodes constans des saisons établissent la certitude des calculs, & la combinaison sûre des manœuvres.

Portons-nous nos armées en Allemagne ! plusieurs des mêmes relations ayant lieu, nous conservons en partie les mêmes avantages. L'éloignement de nos frontières ne peut guère alors devenir progressif qu'en raison de nos succès ; & dès-lors si les inconvéniens se font sentir, la confiance acquise établit en même temps une compensation. Un grand fleuve, communiquant du sein du royaume jusqu'aux contrées où nos troupes s'étendent, maintient long-temps encore une correspondance nourricière entre elles & leur patrie. Le Rhin, par sa pente déterminée, leur

apporte, au befoin, les récoltes de nos provinces, & les munitions tirées de celles de nos Places qu'il baigne & qu'il protège. Les pays alors intermédiaires entre la France & fes Soldats, font pour la plupart des Alliés naturels de la France. De-là réfulte une protection affurée pour nos convois. De - là des entrepôts peu diftans, recélant ou appuyant à chaque pas ces convois, foit par terre, foit par navigation. De-là, dans tous les cas, une voie eft aplanie pour la retraite; par-tout des fecours font à attendre dans la marche rétrograde, & c'eft toujours un pays prefque ouvert qui refte à traverfer.

Tranfportons-nous en Italie, la fcène change. Le premier afpect de la Nature prouve par-tout ce que l'expérience de tous les fiècles & l'Hiftoire ont déjà confirmé. Des barrières impofantes & phyfiques nous annoncent que, là, nos prétentions doivent s'arrêter, & que le Ciel ne veut pas que la Terre ne faffe qu'un royaume.

Que le génie guerrier s'ouvre ces barrières, que le courage les furmonte, que le fang les arrofe, qu'elles foient franchies; c'eft alors qu'elles deviennent plus redoutables. De ce moment un énorme rempart eft interpofé entre la France & fes enfans expatriés. Une autre température étonne, altère, énerve leur conftitution. Le Général trouve à la fois à combattre

l'ennemi, l'habitant, le climat, les élémens, leurs caprices & leurs phénomènes. De ce moment, le soldat qui meurt, le cheval qui périt sont sans retour un homme de perdu, un cheval de moins pour une armée où les recrues & les remontes peuvent ne pas arriver. Ce n'est plus sur une campagne que chaque faute va porter, mais sur toute la guerre. Ce n'est plus seulement une défaite qu'il faut craindre, c'est encore une victoire trop chère, & que rien ne peut plus réparer.

Là, c'est au caprice d'une mer orageuse qu'il faut souvent confier la subsistance du Soldat. Dans ses calculs, il faut que le Chef se rende Amiral & Général à la fois. A-t-il vaincu ce que la terre oppose? il faut qu'il combine ce que les flots peuvent lui donner. A force de soins a-t-il épuisé les ressources de son art? par l'essor le plus heureux du génie a-t-il préparé tout? le vent change; il n'a rien fait, & peut-être il est perdu.

Telles furent les combinaisons sublimes que le Maréchal de Maillebois eut à concilier en 1745 & 1746. Tel est le tableau que j'ai eu à rendre. Il est temps de le commencer. Puissé-je ne pas rester trop au-dessous du modèle.



JOURNAL



JOURNAL MILITAIRE

OU

RELATION DÉTAILLÉE

Des Campagnes de M. LE MARÉCHAL DE MAILLEBOIS en Italie, précédé & ſuivi d'un Précis hiſtorique de cette guerre.

SITUATION DE L'EUROPE à la mort de Charles VI. Cauſes de la Guerre.

LA dignité du Trône ne permettant guère aux Souverains de contracter des mariages qu'entre eux, de cette complication d'alliances réſulte néceſſairement une complication de droits héréditaires, qu'une longue étude peut ſeule débrouiller, que fait revivre la moindre interruption d'hérédité directe, & que la force des armes finit toujours par conſtater ſeule. Au mois d'Octobre 1740, Charles VI, Empereur,

ANNÉE 1740.

meurt ſans enfans mâles; preſque tous les Princes de l'Europe allèguent des droits, même légitimes, à ce vaſte héritage, & l'incendie univerſel ſe prépare.

Vainement, dès 1720, Charles a voulu prévenir ces déſaſtres de l'Europe, & fixer la gloire de ſa Maiſon par un teſtament connu ſous le nom plus auguſte de *Pragmatique-Sanction.* Vainement il a dès-lors attribué l'entière ſucceſſion de ſes États à ſa fille aînée, l'archiducheſſe Marie-Thérèſe. L'indiviſibilité de cet immenſe patrimoine eſt une clauſe auſſi adroite qu'inſuffiſante, inſérée dans cet acte conteſté & impoſant.

En vain, dès cette même époque, Charles a tenté de faire conſentir la Pragmatique-Sanction par les Princes de l'Empire. Il n'a pu empêcher les Électeurs de Saxe & de Bavière de proteſter contre, & de réclamer d'avance les ſubſtitutions conventuelles qui les déſignoient en partie ſucceſſeurs de la Maiſon d'Autriche *(a).*

(a) Auguſte III, électeur de Saxe & roi de Pologne, alléguoit que Marie-Joſephe ſon épouſe, renonçant à ſes droits héréditaires en faveur de Charles VI ſon oncle, n'avoit toutefois entendu les céder qu'en conſidération de la poſtérité maſculine de ſa Maiſon ſeulement.

Une alliance bien antérieure à celle du prince Saxon, ſe joignoit aux mêmes motifs en faveur de l'électeur de Bavière. En 1545, Albert de Bavière avoit épouſé Anne, fille de Ferdinand I[er]. En faveur de cette Princeſſe, l'Empereur ſon père, avoit ſubſtitué le

Charles VI avoit bien ſenti lui-même l'inſuffiſance de ſes précautions contre d'auſſi puiſſans intérêts. Le conſentement mitigé & conditionnel de quelques membres du Corps Germanique, moins directement intéreſſés à contredire ſes vues, étoit loin de le raſſurer. En conſéquence il n'avoit rien négligé en 1738 pour faire inſérer dans le Traité de Vienne, une clauſe qui garantît authentiquement à ſa fille, la jouiſſance paiſible des royaumes que ſa tendreſſe & l'honneur de ſon nom l'engageoient également à lui tranſmettre. L'Empereur avoit alors adroitement calculé que le deſir de la paix, preſqu'égal de la part de toutes les Puiſſances, leur permettroit plus difficilement le refus d'une clauſe particulière qui pouvoit la retarder, & dont le but encore éloigné, pouvoit déguiſer l'importance.

Ce fut en effet dans cet eſprit, que la France jalouſe de pacifier l'Europe, & d'écarter loin d'elle tout ſoupçon des vues ambitieuſes que ſon Monarque dédaignoit, s'engagea à la garantie deſirée.

---

royaume de Bohème, celui de Hongrie, & l'Autriche antérieure, à défaut de mâle dans la Maiſon d'Autriche. Le contrat de mariage & le teſtament exprimoient formellement le droit réſervé aux deſcendans de l'archiducheſſe Anne.

L'électeur de Bavière repréſentoit encore un Traité conclu en 1687, entre Maximilien-Emmanuel ſon père, & l'empereur Léopold. Léopold, dans ce Traité, promet le royaume de Hongrie aux Princes de la Maiſon de Bavière, à défaut d'hoirs mâles dans la Maiſon d'Autriche; afin, dit-il, d'indemniſer le Duc des dépenſes qu'il a faites pour aider l'Empereur dans la guerre contre les Turcs.

ANNÉE 1740.

Cette garantie de la part de Louis XV fut toutefois ſoumiſe aux mêmes reſtrictions, précédemment obſervées par ceux des membres du Corps Germanique qui l'avoient déjà conſentie. Tous ſpécifièrent également ne vouloir en rien préjudicier aux droits légitimes que les différens Princes de l'Europe pourroient évidemment prouver lors de l'ouverture de la ſucceſſion de l'Empereur Charles VI, &, de cette reſtriction, réſultoit d'avance à tous les yeux inſtruits ou intéreſſés, la preuve de la nullité de cette garantie politique & vaine.

Charles VI fut à peine au tombeau, que les Miniſtres de Saxe & de Bavière firent retentir Vienne des réclamations de leurs Souverains. De plus vaſtes prétentions réveillèrent la Cour d'Eſpagne qui pouvoit alléguer des droits à la ſucceſſion entière de l'Empereur *(b)*. Des titres plus éloignés, mais réels auſſi, ne permirent pas au roi de Sardaigne de démentir la vigilance accoutumée de ſa politique *(c)*. Frédéric II, nouvellement couronné, fit revivre ſur la Siléſie ſes droits que les prérogatives du Trône; les circonſtances favorables, & ſur-tout ſes talens, lui montroient

---

(b) *Voyez* la note de la page 6.

(c) Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne, cherchoit à prouver que le Milanois devoit lui appartenir, à cauſe de Catherine d'Autriche, fille de Philippe II, mariée en 1584 à Charles-Emmanuel I, duc de Savoie, & de laquelle en effet les Souverains du Piémont deſcendent en ligne directe.

imprescriptibles *(d)*. La France, déjà trop puissante pour faire valoir les siens sans alarmer l'Europe, sut les taire, & préféra la gloire d'assigner des Couronnes à celle de faire des conquêtes.

ANNÉE 1740.

L'Angleterre n'avoit aucun projet de partager les dépouilles de Charles VI, mais elle trouva un prétexte suffisant à se déclarer, dans le seul desir de favoriser ses propres vues sur le nouveau Monde, par une diversion puissante qui devoit naturellement occuper les Espagnols dans l'ancien Continent. Enfin, dans tous les coins du globe, commencèrent les préparatifs d'une guerre où presque tous les Rois de l'Europe parurent en personne à la tête de leurs armées.

Les prétentions des Électeurs de Saxe & de Bavière sont bientôt portées à la Cour de France. Une fois jugées équitables par le Conseil de Versailles, Louis XV entreprend de défendre les intérêts de la

(d) Les aïeux du roi de Prusse avoient acheté, du consentement des rois de Bohème, le duché de Jaigerndorf. Ce duché leur avoit été enlevé en 1623, par l'empereur Ferdinand II, sous prétexte que le margrave Jean-George, qui le possédoit alors, s'étoit rendu coupable du crime de félonie, en s'unissant à Frédéric V, électeur Palatin, pour chasser la Maison d'Autriche du royaume de Bohème.

Les Empereurs s'étoient de même emparés des duchés de Lignitz, Brieg & Walhaw, qui devoient également revenir à la Maison de Brandebourg. Ses droits à ces possessions étoient constatés par un Traité de confraternité héréditaire, conclu en 1537 entre l'électeur de Brandebourg Joachim II & le duc de Lignitz, dont la postérité se trouva entièrement éteinte en 1675.

ANNÉE 1740. Maison Palatine, son ancienne alliée, avec des forces convenables à la dignité de sa Couronne.

L'Électeur de Bavière voit une armée de quarante mille François, prête à se joindre à ses troupes. Affermi par ce puissant secours, il surprend Passau au mois d'août 1741, pénètre en Autriche, & le royaume de Bohème lui est soumis dans la même campagne.

Dès l'année précédente, Frédéric II, mettant à profit la confusion générale & l'économie de son prédécesseur, est entré en Silésie, a donné le signal de l'embrâsement par une victoire, & tandis que Marie-Thérèse se voit ainsi pressée de toutes parts en Allemagne, l'Espagne fomente contre elle un orage encore plus redoutable.

Le comte de Montigo, ambassadeur de Philippe V, à la diette convoquée à Francfort pour l'élection d'un Empereur, avoit en effet publié des Mémoires tendant à prouver que le Prince, en qui venoit de finir la branche masculine de la Maison d'Autriche, n'avoit possédé que précairement les États sur lesquels il avoit régné. C'étoit annoncer à l'Archiduchesse sa fille, combien peu la Cour de Madrid étoit disposée à lui en laisser la jouissance paisible *(e)*.

(e) A l'exception des royaumes de Hongrie & de Bohème, la branche Autrichienne Allemande tenoit en effet tous ses États de la générosité de Charles-Quint. Le 22 octobre 1520, il s'en étoit dépouillé en faveur de Ferdinand son frère; mais à condition

Si le ſouvenir de la grandeur de Charles-Quint pouvoit alors inſpirer au monarque Eſpagnol le deſir ambitieux de l'égaler, le ſouvenir plus récent des alarmes de l'Europe entière à la mort de Philippe IV ſon prédéceſſeur, engageoit encore plus la prudence de

---

qu'à défaut d'enfans mâles, iſſus de Ferdinand, tous ces biens retourneroient à la poſtérité de Philippe II, dont Philippe V ſortoit en ligne directe.

D'autres titres fondoient également l'Eſpagne à revendiquer les royaumes de Bohème & de Hongrie. Ils avoient été apportés en mariage à Ferdinand I.er par Éliſabeth-Anne, fille de Ladiſlas IV. Ces royaumes avoient paſſé à Maximilien II, fils d'Éliſabeth-Anne. Ce Prince eut pour ſucceſſeurs Rodolphe & Mathias, qui n'eurent point d'enfans ni l'un ni l'autre. Il avoit eu auſſi une fille nommée Anne, ſœur de ces Rodolphe & Mathias, morts ſans poſtérité. Cette Princeſſe, conſéquemment unique héritière de Maximilien, avoit épouſé Philippe II, & de ce mariage, étoit né Philippe III. Elle avoit, il eſt vrai, renoncé à tous droits d'hérédité, mais en faveur de ſes frères & de leur poſtérité maſculine ſeulement. L'empereur Mathias, l'un de ſes frères, avoit au lit de la mort, engagé de plus Philippe III, à abandonner toutes les prétentions qu'il avoit du chef d'Anne ſa mère, à Ferdinand, archiduc de Gratz, & à permettre que dès ce moment ce Prince fût déſigné héritier de tous les biens provenans de Maximilien II. Le roi d'Eſpagne avoit encore donné cette nouvelle marque de bienveillance à la branche cadette de ſa Maiſon. En conſéquence, le comte de Dognate, envoyé par Philippe III à la Cour de Vienne, conclut, en 1617, un Traité par lequel, en vertu de ſes pleins-pouvoirs, il transféra tous les droits de ſon maître à l'Archiduc. Mais ce Traité, comme tous les autres, fut encore ſoumis à la clauſe de réverſion en faveur de la branche Eſpagnole, ſoit maſculine, ſoit féminine, en cas que l'Archiduc mourût ſans hoirs mâles.

ANNÉE 1740. Philippe V, à reſtreindre ſon ambition. Dès long-temps les Nations s'étoient déclarées contre la renaiſſance de ces coloſſes de pouvoir, faits pour détruire l'harmonie des Empires, renverſer ſans retour leur balance, & parvenir enfin à la monarchie univerſelle. Ce que le fanatiſme avoit pu fournir de reſſorts à la politique contre Charles-Quint, Philippe V pouvoit avoir à le redouter du progrès ſeul des lumières, fait pour révolter bien plus légitimement tous les hommes contre les prétentions envahiſſantes de tout pouvoir abſolu. Le Conſeil de Madrid ſut prévoir ces dangers, & les prévenir, & Sa Majeſté Catholique ſongea bien moins, en prouvant la ſolidité de ſes droits, à les faire valoir en entier, qu'à déterminer plus facilement l'Archiducheſſe à en confirmer volontairement une partie.

Ce fut vers l'Italie que Philippe V jeta les yeux, pour fixer celles de ſes prétentions qu'il crut pouvoir ſoutenir avec moins d'inconvénient.

A la fin de la guerre précédente, le Traité de Vienne avoit donné à ce Monarque la ſatisfaction de voir Don Carlos, fils aîné de ſon ſecond mariage avec Éliſabeth Farnèſe, affermi ſur le trône de Naples. Cette conſolation paternelle avoit cependant coûté quelques ſacrifices. Le ſort des armes & les négociations ayant alors forcé l'Empereur à ſe dépoſſéder de cet empire des Deux-Siciles, ſi long-temps diſputé par ſa Maiſon, il crut pouvoir au moins obtenir les duchés

duchés de Plaisance & de Parme en dédommagement d'un royaume. ANNÉE 1740.

L'appât d'une Couronne avoit de même persuadé à Philippe V, qu'il pouvoit disposer de l'héritage de sa femme en faveur de son fils. Dès l'année 1738, Charles VI, en conséquence, étoit demeuré possesseur paisible du patrimoine de la reine d'Espagne. Les intérêts de la politique avoient alors fait signer ce Traité; d'autres intérêts invitèrent à le rompre. Philippe V, demanda à l'héritière de Charles VI, la restitution de ces duchés en faveur de l'Infant Don Philippe frère de Don Carlos, & deshérité en quelque façon par le traité de Vienne; Marie-Thérèse refusa, & ce refus détermina la guerre *(f)*.

Dans le conflit de ces grands intérêts, placé au centre de tant de royaumes disputés, & connoissant aussi ses droits à tant d'espérances éblouissantes, le monarque de Turin étoit loin de se borner au rôle d'oisif spectateur. Il fit valoir à son tour des titres héréditaires,

(f) Le nom seul d'Élisabeth Farnèse, reine d'Espagne, établit ses droits sur les duchés de Parme & de Plaisance. Elle étoit l'unique fruit du mariage de Dorothée-Sophie de Bavière avec François Farnèse, l'un des fils de Rainuce II, & qui mourut avant son père. Le 21 janvier 1731, elle vit finir son nom dans Antoine Farnèse son oncle, qui mourut sans postérité. Ce Prince, par son testament, la nommoit, elle & ses enfans, uniques héritiers des pays sur lesquels ses aïeux régnoient depuis le commencement du seizième siècle.

ANNÉE 1740.

& il en avoit. Il compta davantage ſur la poſition phyſique de ſes États, qui lui permettoit d'ouvrir l'Italie à ſes Alliés, ou de la fermer à ſes ennemis. Il ſentit à la fois ce qu'il pouvoit pour l'Archiducheſſe, ce que les embarras de cette Princeſſe infortunée permettoient de lui impoſer de ſacrifices, ce qu'il avoit à attendre des richeſſes de l'Angleterre, & de quel poids enfin ſon alliance devenoit néceſſairement pour tous les Partis.

Sûr de ſes avantages, Charles-Emmanuel, en attendant qu'il pût les ſoutenir par les armes, ſut les étendre par les talens de négociateur preſque héréditaires dans ſa famille, & preſque identifiés à ſon climat. Une indéciſion ſavamment prolongée, lui permit de ſonder toutes les diſpoſitions, de recevoir toutes les offres, de les comparer & de choiſir. Il en tira cette autre reſſource, d'engager les uns à faire plus, par l'expoſé même de ce que les autres étoient prêts à faire. Enfin, après avoir vu long-temps ſon amour propre flatté par les avances du Conſeil de Madrid, par celles des Cours de Vienne & de Londres, l'idée de l'établiſſement de deux princes de la Maiſon de Bourbon en Italie, lui paroiſſant la plus alarmante de toutes pour ſes projets de grandeur, les troupes Piémontoiſes ſoldées par les Anglois, eurent ordre de réunir leurs drapeaux à ceux des Autrichiens.

Toutefois Sa Majeſté Sarde ne ſigna-t-elle ce Traité, qu'après avoir obtenu du miniſtère Britannique qu'il

forceroit celui de Vienne à consentir les clauses les plus rigoureuses, jusqu'alors rejetées par Marie-Thérèse. De ces clauses, les principales étoient, que l'Archiduchesse céderoit au roi de Sardaigne, non-seulement une partie considérable de la Lombardie, mais de plus le port de Final, vendu par Charles VI, père de l'Archiduchesse, aux Génois qui en étoient alors en possession.

ANNÉE 1740.

Il est trop vrai que la voix de l'équité est réduite au silence dès que la guerre se déclare; il est trop prouvé par les faits, que le droit ne peut rien contre la force. Les loix des Empires ayant une fois légitimé la terrible loix des armes, toutes les autres cèdent nécessairement à celle-là; la justice n'est plus que la victoire, & cette vérité affligeante rend du moins superflues & toute critique & toute apologie de la conduite des Puissances belligérantes.

L'ame fière & sensible de Marie-Thérèse étoit encore loin de s'ouvrir à ce principe attristant, mais trop constaté de la politique. Sa prudence lui fit vainement représenter à l'Angleterre, qu'en cédant au roi de Sardaigne la moindre portion de l'héritage de Charles VI, le principe d'indivisibilité, qui lui servoit de prétexte, & faisoit son droit contre les réclamations, étoit détruit : sa délicatesse se récria aussi vainement contre la cession illégitime de Final; vainement elle protesta ne pouvoir donner un bien qui ne lui appartenoit pas : l'Angleterre donnoit l'argent, conséquemment la

ANNÉE 1740.

loi ; & le besoin impérieux fit taire ensemble l'intérêt & les scrupules de la fille de Charles VI.

Tandis que ces ligues meurtrières vont attester de nouveau combien rarement les procès des Rois se terminent sans que le sang coule, Marie-Thérèse, élevant son courage au niveau des obstacles, s'apprête à confirmer une expérience plus consolante pour les sujets & pour les Princes. Mère tendre & Reine intrépide, comptant les deux tiers de l'Europe pour ennemis, voyant ses spoliateurs dans ses Alliés même, sans argent, sans armée, mais portant un fils dans ses bras, une ame forte dans son sein, & sur son front l'empreinte de la Majesté réunie aux charmes, c'est au milieu des Hongrois rébelles depuis deux siécles à ses ancêtres, qu'elle vient demander & obtenir des hommages volontaires.

C'est alors qu'elle renouvela le serment solennel du roi André, serment sublime, garant des droits qu'il semble restreindre, serment exigé au moins tacitement à l'époque de toutes constitutions primitives, & donnant à l'autorité même, une sanction de plus *(g)*. Enfin, c'est ainsi qu'en promettant la justice, l'Archiduchesse-Reine captiva l'obéissance, & métamorphosa en un peuple d'adorateurs, une nation presque sauvage, depuis deux cents ans travaillée par une fermentation

(g) Serment par lequel les rois de Hongrie, le jour de leur couronnement, permettent à leurs sujets de rompre celui de fidélité, sans pouvoir être accusés de rébellion, dans le cas où leurs Souverains attenteroient aux loix du pays.

tumultueuse, & irritée par l'esprit de dissention & de haine *(h)*. ANNÉE 1740.

Dès le mois de novembre 1740, Vienne avoit reconnu Marie-Thérèse, reine d'Autriche; au mois de juin de l'année suivante, Presbourg retentit d'acclamations à son nouveau couronnement. Les soumissions de ses provinces d'Italie lui étoient déjà parvenues. L'affabilité la plus noble s'unit à de grands talens & à une égale activité, pour lui conquérir alors des cœurs en lui conservant des royaumes. Elle écarta de ses Trônes, ces protocoles de l'orgueil, qui, sans rien ajouter à la dignité, exilent l'amour, & ne laissent d'abords qu'à la crainte ou à l'adulation servile.

Mais ce n'est pas ici le lieu de nous arrêter plus long-temps sur un tableau tant de fois reproduit dans l'histoire. Peut-être toutefois nous étoit-il permis, en le retraçant, de calculer moins la convenance que l'attrait. Si l'on excepte l'auguste & rare avantage de

---

(h) Près de Bude, est une butte où les rois de Hongrie se rendent à cheval & en pompe le jour de leur couronnement. Les Palatins & les Grands du royaume les accompagnent. Arrivés au pied de la butte, ils la montent au grand galop. Parvenus au sommet, il tirent le cimetère royal & fendent l'air en croix. Cette cérémonie se nomme en allemand, *der schwerdt-schlag bey der crönung.*

Marie-Thérèse l'exécuta avec la grâce de son sexe & la détermination du nôtre. Il est facile de concevoir combien les charmes d'une jeune Princesse pouvoient ajouter de pittoresque & de séduction à la pompe de ce costume guerrier : il en faut bien moins pour séduire un peuple.

ANNÉE 1740. faire directement du bien aux hommes, quel plaisir plus doux sur la terre, que de rendre un hommage désintéressé à ceux qui peuvent adoucir les maux de la condition humaine, & usent d'un si beau droit !

Il est temps de marcher à grands pas vers l'époque où les armes de France s'unirent à celles d'Espagne en Italie *(i)*.

1741. LES Traités d'alliance sont convenus. La reine de Hongrie & le roi de Sardaigne ont signé dès le 1.er février 1741, une convention provisionnelle par l'entremise du comte de Schulembourg & du marquis d'Ormea, dépositaires des pleins-pouvoirs de ces deux Puissances. Le roi de Sardaigne, sûr de voir ratifier bientôt par un Traité authentique la cession des pays qu'on lui promet en Lombardie, déclare la guerre à l'Espagne.

Déjà Philippe V a fait passer le duc de Montemar en Italie à la tête d'un Corps considérable. Une escadre Angloise croise dans la Méditerranée, sous les ordres de l'amiral Mathews.

Cependant les bâtimens, partis des ports de Catalogne, & chargés du premier convoi, sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre & de quatre frégates,

(i) L'envie de rendre cet ouvrage plus complet, & par conséquent plus utile, nous détermine à rappeler ici, par une récapitulation rapide, les évènemens militaires qui précédèrent cette époque. Leur enchaînement, trop souvent interrompu dans Bonamici par des détails aussi infidèles que fastidieux, & des accessoires déplacés, semble rendre ce précis encore plus indispensable.

débarquent heureusement au pied des Apennins. Ici l'on balance à décider si une négligence réelle ou feinte de la part des Anglois, a servi ce débarquement ; le desir dominant de la Cour de Londres, jalouse avant tout de voir celle de Madrid porter ses forces vers les Alpes, & renoncer par conséquent à de plus vastes entreprises sur le nouveau Monde, autorise ce doute, & dispose à le décider.

ANNÉE 1741.

Le comte de Gages commande ce premier convoi, composé de six mille hommes d'infanterie & de six cents chevaux. Descendu à Orbitello & San Stephano, il se rend à Pessaro dans le duché d'Urbin.

Don Carlos, roi de Naples, sollicité par les liens du sang & par ses propres intérêts, unit un Corps de quinze mille hommes aux troupes du roi d'Espagne son père, dont il prévoit bien que tout revers en Italie doit retomber sur lui-même.

Le duc de Castro-Pignano conduit ce secours, que le devoir & la prudence engagent également Sa Majesté Sicilienne à accorder ; & le duc de Montemar, avec ce renfort, s'avance par le Bolonois vers les côtes de Toscane, pour recevoir un second convoi de seize mille hommes, parti de Barcelonne sous l'escorte de vingt-sept vaisseaux de guerre Espagnols & François.

Cette nouvelle armée débarque à la Spezze, ville & port de Toscane ; & le grand Duc, époux de Marie-Thérèse que cette armée vient combattre, est contraint, par une neutralité, à lui donner passage sur

ANNÉE 1741.

les terres de ſa domination, que cette neutralité eſt cenſée protéger.

Au mois d'avril, le duc de Montemar ſe trouve camper à Rimini, à la tête de cinquante-trois bataillons & de vingt-ſept eſcadrons des plus belles troupes.

Dès la fin de février, le roi de Sardaigne a fait marcher les ſiennes vers le Parmeſan & le Plaiſantin, pour y remplacer celles d'Autriche; & dans le cours du mois ſuivant, ce Monarque eſt venu en prendre le commandement en perſonne.

Le comte de Traun commande l'armée de la reine de Hongrie, & ſes violences envers le duc de Modène, en terniſſant ſa réputation d'homme de guerre, donnent à croire qu'il ſervit plus alors ſon pays ſelon l'impulſion de ſon caractère, que d'après les principes de ſa Souveraine.

L'hiſtoire donne, en effet, peu d'exemples d'une conduite auſſi irrégulière & auſſi outrageante que celle du Général Autrichien. Le ſeul prétexte fut la nouvelle de quelques préparatifs & de quelques levées extraordinaires de troupes, que le duc François d'Eſt de Modène fit alors. Une authentique neutralité ſembloit le mettre à l'abri; mais, dans une poſition auſſi épineuſe, toutes les reſſources pouvoient à juſte titre exciter ſa prudence. On a vu dans Bonamici comment le comte de Traun voulut ſoumettre ce Souverain, dans ſes propres États, à lui rendre compte de ſes intentions ſecrètes; on a vu de quelles vexations un refus,

refus, qui ne pouvoit s'éluder que par une bassesse, fut suivi. Enfin, parmi les inconséquences des hommes & les violations de tous les droits reconnus par eux, peut-être est-ce la première fois cependant qu'un Prince s'est vu forcé à quitter ses États, suivi de sa famille éplorée, contraint à mendier un asile, & à livrer aux horreurs d'un assaut, sa capitale, dont les troupes furent faites prisonnières, & le peuple mis à contribution, parce que le Souverain avoit voulu suivre les loix d'une exacte neutralité, & ne point prendre part à une guerre étrangère.

Année 1741.

Cette violation du droit des gens, digne d'une guerre de fanatisme, détermina bientôt le duc de Modène à écouter les propositions des princes de la Maison de Bourbon, son Alliée naturelle par sa femme. Le titre de Généralissime lui fut offert; & plusieurs faits autorisent à croire que le duc de Montemar ne pressa pas cette alliance qui devoit lui ôter le commandement en chef.

On reproche à ce Général six semaines perdues dans les camps de Samogia & de Castel-Franco dans le Bolonois. On suppose que si, selon les ordres de la Cour de Madrid, il eût continué sa marche, & fût entré dans le Modénois, la conservation de six mille hommes de troupes du duc de Modène, & plusieurs postes très-importans à occuper dans le pays, eussent été le fruit de cette manœuvre.

Enfin il semble sortir de sa léthargie; tous les

ANNÉE 1741.

grenadiers de l'armée sont détachés sous les ordres du comte de Gages, pour aller jeter des ponts sur le Panaro. Le succès couronne la valeur & l'intelligence; le Général Espagnol transporte son camp à Bondeno où ses ponts sont établis. De ce moment, on lui suppose le projet naturel de secourir la Mirandole menacée; mais les Officiers & les Soldats de Philippe V passent de l'étonnement à l'indignation, quand ils voient former ce nouveau siége presque sous leurs yeux, & lorsqu'on les empêche même d'inquiéter des travaux que leur nombre seul leur donnoit le droit de prévenir.

La prise de San Martino a déjà précédé le siége de la Mirandole, & cette place, attaquée le 14 juillet, ne s'est pourtant rendue qu'après dix jours de tranchée ouverte.

L'indispensable nécessité de compenser d'une façon ou d'autre l'avantage infini de la reine de Hongrie, maîtresse de faire sans cesse passer des secours à son armée d'Italie, a déjà engagé la Cour de Madrid à tenter une nouvelle négociation. Cette négociation a pour but de mettre à profit le ressentiment que la clause de Final, insérée dans le Traité d'alliance du roi de Sardaigne & de la reine de Hongrie, doit nécessairement inspirer aux Génois contre ces deux Puissances. L'incertitude inséparable des loix constitutives de cette République, ajoute à la lenteur des déterminations desirées. La Cour d'Espagne croit qu'une tentative de vive force vers les frontières du Piémont, sera capable à la fois,

d'intimider le roi de Sardaigne ; & d'encourager la République à un acte de vigueur.

En conséquence, dès la fin de 1741, plusieurs Corps avoient passé les Pyrénées, marché par le Languedoc & la Provence, s'étoient avancés vers les Alpes, & le 17 février 1742, l'Infant Don Philippe étoit parti de Madrid, & s'étoit rendu en droite ligne sur les confins de la Savoie. ANNÉE 1742.

L'armée rassemblée, à la fin de juillet, sous les ordres de l'Infant & du comte de Glimes, ne put commencer ses opérations que dans le courant du mois suivant.

Dès le mois de mai précédent, le roi de Sardaigne, alarmé par les premiers Corps Espagnols qui s'avançoient par le Dauphiné, avoit desiré venir défendre ses États en personne. Combattu par une égale appréhension de voir pénétrer les Espagnols en Piémont ou en Lombardie, il s'étoit cependant rendu aux instances du comte de Traun. Celui-ci n'avoit rien négligé pour engager Sa Majesté Sarde à déterminer le roi de Naples, par la présence de son armée, à la défection que les Anglois hâtoient encore, tant par sollicitation que par menace.

Le 28 juillet 1742, le roi de Prusse & la reine de Hongrie avoient conclu, à Breslau, un Traité de paix particulier. L'électeur de Saxe, roi de Pologne, beau-père de Sa Majesté Napolitaine, avoit été compris dans ce Traité, à condition d'employer son crédit &

ANNÉE 1742.

ses bons offices à diminuer le nombre des ennemis de la Maison d'Autriche. Auguste III n'avoit, en conséquence, rien négligé pour décider Don Carlos son gendre, à une neutralité qu'il lui supposoit avantageuse.

Dans cette position critique, Don Carlos, en détachant son armée de celle de son père, sut, par le consentement de Philippe V lui-même, prouver que, malgré le conflit embarassant de tant d'intérêts à ménager, il avoit su concilier ce qu'il devoit aux liens du sang & à la politique.

Au mois d'août, le roi de Sardaigne quelque temps indécis, comme on l'a dit ci-dessus, avoit fait filer vers la Savoie, les premières divisions d'un Corps de vingt mille hommes qu'il retiroit de la Lombardie pour l'opposer à Don Philippe. Ce mouvement des troupes Piémontoises laissoit le duc de Montemar avec des forces à peu-près égales à celles du comte de Traun, & la conscience du roi de Naples conséquemment en repos.

A peu-près dans le même temps, le marquis de la Mina étoit parti d'Espagne, pour venir sous les ordres de Don Philippe, prendre le commandement de l'armée avec laquelle le comte de Glimes étoit entré en Savoie. Le roi de Sardaigne s'avançoit, par le mont Saint-Bernard, à la tête d'une colonne de douze mille hommes; le baron de Leutrum, avec une autre division de huit mille hommes, marchoit par le mont Cenis. Au premier buit de cette nouvelle, l'armée de l'Infant,

dispersée en Savoie pour faciliter ses subsistances, masquer les passages, & éclairer les gorges qui mènent en Piémont, se rassembla à Moustiers sur l'Isère.

ANNÉE 1742.

Aux approches de l'armée Piémontoise, l'Infant fit un mouvement sur Saint-Jean de Maurienne, pour se tenir à portée de ses magasins établis en Dauphiné.

A peine s'étoit-il retranché dans ce poste, que les dispositions des ennemis le ménacèrent de lui rendre ses subsistances difficiles; il se retira en conséquence, à Chambéry, assura sa communication en faisant camper à Montmélian, un Corps assez considérable, & par-là se trouva maître de toute la navigation de l'Isère & des avenues qui conduisent dans la vallée de Grésivaudan.

Le roi de Sardaigne contraignit en effet l'Infant à y rentrer, en s'approchant de Conflans, & poussant un gros détachement sur Aigue-belle; mais le 21 novembre, la prise du château d'Aspremont dédommagea Don Philippe de ce petit désavantage.

Le roi de Sardaigne ayant rassemblé toutes ses forces, s'avança à Notre-Dame de Mians, c'est-à-dire, à trois lieues au plus de l'armée Espagnole. La bonne contenance des troupes dont elle étoit composée, en imposa, & Charles-Emmanuel, sans oser l'attaquer, se détermina à repasser en Piémont.

Ses troupes avoient besoin de repos; il voulut, en quittant la Savoie, tenir la même route par laquelle

ANNÉE 1742.

il y étoit entré. Le marquis d'Arambourou, à la tête d'un détachement considérable, joignit à Aigue-blanc, l'arrière-garde de la première colonne Piémontoise. Il eut sur elle quelqu'avantage; mais, après un léger combat, le roi de Sardaigne n'en pénétra pas moins dans la Tarentaise, d'où il continua sa marche avec tant de célérité, que les Miquelets même ne purent le rejoindre une seconde fois. La prise de quelques magasins assez considérables, fut tout le fruit de cette tentative.

Don Pedre de Garcia, Maréchal-de-camp, détaché avec un autre Corps, avoit joint à Aigue-belle, la queüe de la colonne qui devoit traverser le mont Cenis. Il défit, dans un poste avancé, un Corps de deux cents hommes de montagnards & de milices, soutenu de deux cents hommes de troupes réglées qui couvroient la ville. Sept bataillons qui y étoient renfermés, n'osèrent y attendre les Espagnols. Ils abandonnèrent des magasins immenses qu'ils ne se donnèrent pas même le temps de brûler, & prenant la fuite par Saint-Jean de Maurienne, Saint-Michel & Modane, se jetèrent derrière des retranchemens construits dans les défilés de la montagne, à dessein de favoriser leur retraite.

Au commencement de décembre, le marquis de la Mina fit attaquer ces ouvrages après les avoir reconnus. Les troupes Piémontoises ne furent point ébranlées en cette rencontre par l'impulsion directe de

la valeur Espagnole; mais bientôt, craignant avec raison d'être tournées dans leur poste, elles saisirent le moment qui leur permettoit une retraite encore assurée, & abandonnèrent sans honte un champ de bataille qu'elles avoient glorieusement défendu.

ANNÉE 1742.

Alors tout fut combiné pour asseoir, dans cette partie des États du roi de Sardaigne, des quartiers d'hiver, dont les soldats de l'Infant commençoient à avoir grand besoin. La prudence & l'art de la guerre ajoutèrent à la nature du pays & à la rigueur de la saison, tout ce qui pouvoit assurer la tranquillité des troupes de Sa Majesté Catholique. De gros Corps furent disposés pour défendre tous les débouchés par lesquels les ennemis auroient pu rentrer en Savoie. Des Officiers généraux se trouvèrent placés par-tout où l'évènement pouvoit rendre leur présence nécessaire, & Don Philippe fit choix de Chambéry pour son quartier général.

Le duc de Montemar étoit loin de montrer en Lombardie autant de vigueur que l'armée de l'Infant au pied des Alpes. Comme s'il ne se fût avancé sur les bords du Panaro, que pour être le témoin de l'invasion du Modénois, ce Général s'étoit reployé sur Foligno *(k)* aussitôt après la prise de la Mirandole.

Le duc de Montemar ne tarda pas à recevoir des

(k) Ce fut de ce camp que partirent les troupes de Don Carlos pour rentrer dans le royaume de Naples.

ANNÉE 1742.

lettres faites pour lui témoigner le ressentiment de Philippe V. Le même Courrier remit au comte de Gages, l'ordre de prendre le commandement de l'armée, & le monarque Espagnol, consultant peut-être encore plus son courage que les règles de la guerre, lui enjoignoit en même temps de marcher droit à l'ennemi, & de relever, à quelque prix que ce fût, l'honneur des armes Espagnoles, par une action d'éclat.

Malgré des ordres si positifs, le nouveau Général ne crut pas devoir hasarder une action, dont le succès toujours incertain, ne lui sembloit pouvoir produire aucun avantage réel. Pour faire preuve de zèle & d'obéissance, il porta cependant son armée jusqu'à Bologne, fut reconnoître la position des Autrichiens, crut pouvoir les vaincre, & dédaigna cette gloire brillante, toujours trop chèrement achetée, quand un évènement décisif ne peut pas devenir le fruit de la victoire.

En effet, dans ces circonstances, le succès le plus entier d'une bataille ne pouvoit permettre au comte de Gages que de poursuivre les ennemis jusqu'à l'extrémité du Modénois, mais non de faire aucun établissement dans le pays. Avant d'y mettre ses troupes en quartier, il auroit eu trois siéges à faire, &, vu l'époque de la saison, cette opération ne pouvoit plus être terminée que bien avant dans l'hiver. C'est ce que le comte de Gages tâcha de faire sentir à la Cour de Madrid. Il appuya dans toutes ses lettres, sur les pertes inséparables d'une

d'une campagne ainsi prolongée, sur les difficultés plus grandes de remplacer ces pertes, vu sa position. ANNÉE 1742.

En attendant de nouveaux ordres, il jugea plus convenable de ne point quitter le Bolonois, de procurer de bonne heure du repos à ses troupes, & de se mettre ainsi en état de prévenir l'ennemi à l'ouverture de la campagne suivante.

En conséquence de ce plan, M. de Gages fit élever des retranchemens dans tous les points où les troupes légères Autrichiennes auroient pu venir l'inquiéter. Le comte de Traun prit pour timidité cette acte de prudence. D'après cette idée, il voulut tâter par un gros détachement, un rival qu'il soupçonnoit déjà ébranlé. Cette première tentative ne lui réussit point; il chercha vainement des occasions de revanche pendant l'hiver. Tous les partis qu'il envoya à la guerre, furent battus, & il apprit à juger mieux du comte de Gages.

La conduite ferme & circonspecte de ce Général ne le mit point à l'abri des reproches amers du Conseil de Madrid. Dans le courant de janvier 1743, il reçut des lettres où il lui fut enjoint, plus fortement encore que la première fois, de marcher aux ennemis, & de remettre le commandement au plus ancien Lieutenant général de l'armée, s'il jugeoit encore cet ordre trop peu avantageux ou trop difficile. 1743.

L'hiver n'avoit pas permis au comte de Gages de rassembler les munitions indispensables pour les trois

ANNÉE 1743.

ſiéges dont devoit être immédiatement ſuivie la bataille à laquelle il étoit contraint de ſe préparer. Après ſes premières repréſentations faites, l'obéiſſance lui paroiſſant ſon ſeul devoir, il ne perdit pas un moment pour s'informer de la poſition actuelle des ennemis.

D'après les nouvelles qu'il en eut, le plan de ſa marche fut dreſſé. Le 2 février, laiſſant tous les équipages de l'armée ſur les derrières, il quitta les environs de Bologne, s'avança dans le plus grand ſecret juſquà Caſtel-San-Giovani, ſe porta le lendemain à Crevalcaré, en partit la nuit même, & arriva près de Solara à la pointe du jour.

Après avoir laiſſé repoſer ſon armée pendant vingt-quatre heures, le comte de Gages ſe remet en marche; il diſperſe les détachemens Autrichiens qui gardent le Panaro, & paſſe cette rivière dans la nuit du 4 au 5. Il aſſeoit ſon quartier général à Campo-Santo vis-à-vis des ponts qu'il a fait jeter d'avance, pouſſe à Revoré & Buondeno, de gros partis qui chaſſent de nouveau les Autrichiens, leur font quelques priſonniers, & leur enlèvent, dans le dernier de ces poſtes, deux mille ſacs de farine, l'habillement & les armes de deux régimens d'infanterie, & une grande quantité d'équipages.

Sur le bruit de la marche des Eſpagnols, le comte de Traun & le comte d'Aſpremont commandant les troupes Piémontoiſes, lèvent leurs quartiers & viennent camper à Buon-Porto. Le comte de Gages s'approche de ce poſte; le jugeant inattaquable, il s'en éloigne,

trompe l'ennemi, l'engage à le ſuivre, & le 5 l'armée Auſtro-Sarde vient ſelon les deſirs du comte de Gages camper à trois quarts de lieue de Campo-Santo où eſt revenue l'armée Eſpagnole. Année 1743.

Nous avons annoncé dans les notes ſur Bonamici, que l'on trouveroit ici une relation un peu plus étendue de cette journée de Campo-Santo; nous allons tâcher de tenir parole. Juſqu'à préſent nous nous ſommes même fait un devoir de détailler à un certain point les opérations antécédentes à l'époque où Bonamici commence ſa relation. Cette précaution nous a paru néceſſaire pour donner de l'enſemble à cet ouvrage, & nous n'avons pas ſaiſi avec moins d'empreſſement cette occaſion nouvelle de rendre juſtice aux talens de M. le comte de Gages, l'un des Généraux qui dans cette guerre, a fait le plus d'honneur à ſa nation.

Ce fut le 8 février 1743 que les armées en vinrent aux mains pour la bataille que nous venons d'annoncer. A deux heures & demie, après une canonade très-vive de part & d'autre, l'infanterie Autrichienne ſur deux lignes de huit de hauteur chacune, entama l'action contre les Gardes-Walones.

Dans le moment où l'infanterie s'ébranloit, les carabiniers d'Eſpagne ayant le duc d'Atry à leur tête, fondirent le ſabre à la main ſur dix-huit eſcadrons qui achevoient de ſe former devant eux. La vivacité du choc culbuta les Allemands; un grand nombre fut

ANNÉE 1743.

taillé en pièce, & le reste tellement dispersé, qu'on n'en vit reparoître aucun pendant toute l'action.

La défection de cette cavalerie laissoit à découvert un des flancs de l'armée Autrichienne; le comte de Traun s'en aperçut, & para à cet inconvénient en tirant de sa réserve un Corps d'infanterie. Il le porta sur cette aile & le disposa en une espèce de bataillon quarré de forme oblongue.

Cependant les Gardes-Walones & toute la droite de l'armée Espagnole pressoient la gauche du comte de Traun la baïonnette au bout du fusil. Elles enfoncèrent la première & la seconde ligne des Autrichiens, leur enlevèrent plusieurs pièces de canon, leur prirent quatre drapeaux, cinq étendards & deux paires de timbales.

L'aile gauche de l'armée Espagnole avoit d'abord perdu un peu de terrein; cette circonstance obligea les Généraux à ralentir l'impétuosité de leur droite, & empêcha conséquemment de pousser plus loin son premier succès. Le temps qu'on mit à réparer l'affaire vers cette gauche, sauva l'armée Autrichienne. La frayeur commençoit à s'y répandre; la nuit survint, & quoiqu'elle ne fît pas totalement cesser le combat qui dura jusqu'à dix heures du soir, elle en ravit le fruit aux Espagnols. Ils n'osèrent en effet s'abandonner à la poursuite de l'ennemi dans un pays qu'ils ne connoissoient pas assez, & dans lequel ils n'avoient aucune place ni point d'appui.

L'armée du comte de Gages coucha ſur le champ de bataille. Les troupes Autrichiennes & Piémontoiſes allèrent reprendre leur camp, & abandonnèrent aux Eſpagnols leurs bleſſés & la dépouille des morts. Cette journée coûta à ces derniers trois mille cinq cents hommes morts, bleſſés ou priſonniers. Les Autrichiens perdirent cinq mille combattans, & l'on chanta des *Te Deum* à Vienne & à Madrid *(l)*.

ANNÉE 1743.

Au moment où l'action s'étoit engagée, les Eſpagnols étoient au nombre de onze mille, & l'armée Autrichienne montoit à dix-huit mille hommes. D'après ce calcul, on voit que, comme l'avoit prévu le comte de Gages, la victoire qu'il venoit de remporter lui avoit été moins utile que glorieuſe. Le défaut de ſubſiſtance réuni à la relation des forces, contraignit ce Général à repaſſer le Panaro à la pointe du jour dès le lendemain de la bataille.

(l) Le comte de Mayorca, maréchal-de-camp, fut le ſeul Officier général de l'armée du roi Catholique qui périt dans cette action. Le duc d'Arcos, les comtes de Magdonal & de Jauche, le marquis de Villadarias, furent bleſſés. Parmi neuf cents priſonniers qu'emmenèrent les Eſpagnols, on comptoit ſoixante Officiers particuliers & les Généraux Cicieri & Cumiane. Ils conduiſirent encore à leur ſuite deux cents quarante-huit chariots chargés de vivres, de munitions, d'armes & d'équipages. Le comte d'Aſpremont & le Général Beyeſberi, du nombre des priſonniers, moururent quelques jours après de leurs bleſſures. Le comte de Suze en reçut une auſſi en combattant à la tête des Piémontois, & le comte de Traun eut deux chevaux tués ſous lui.

ANNÉE 1743.

Quoique les Autrichiens n'osassent rien entreprendre pendant cette marche sur Bologne, ce mouvement rétrograde leur servit cependant de prétexte pour s'attribuer l'honneur de la dernière journée. Un bataillon du régiment de Gradalaxara, oublié par les Officiers-majors, autorisa de nouveau cette fausse prétention, mais sans pouvoir rien changer à l'évènement de la veille. Enfin la conduite des Cours de Madrid & de Vienne semble, plus positivement que tout le reste, déterminer qui fut vainqueur à Campo-Santo; Marie-Thérèse rappela le comte de Traun, & Philippe V envoya la patente de Capitaine général au comte de Gages.

Le comte de Traun ne resta plus en Lombardie que pour attendre le prince de Lobkowitz, nommé son successeur. En attendant, il s'étoit avancé sur les bords du Panaro à la nouvelle de la retraite des Espagnols. Il fit observer tous les mouvemens du comte de Gages par ses troupes légères, détachées aux ordres des Colonels Saro & Caillari. Ces Officiers revinrent sur leurs pas sans rien entreprendre sur l'arrière-garde Espagnole, après s'être seulement assuré que leur Général suivoit la route d'Imola, & regagnoit conséquemment Bologne.

Le Bolonois, théâtre de la campagne de 1742, épuisé de nouveau pendant l'hiver par le long séjour des troupes Espagnoles, ne pouvoit plus rien fournir à leur armée. La désertion la diminuoit de jour en

jour, & la difficulté de réparer ces pertes ne pouvoit se comparer qu'à la facilité avec laquelle les recrues arrivoient aux Autrichiens. Ces obstacles réunis forcèrent enfin le comte de Gages à s'éloigner de la Lombardie. Ses gros équipages prirent les devans, & partirent pour la Romagne, le 26 mars. Il se met lui-même en marche, & le 4 d'avril il arrive à Rimini.

ANNÉE 1743.

Le comte de Traun instruit de ce mouvement, & ayant des troupes avancées sur les frontières du Bolonois & du Ferrarois, a déjà détaché un corps de deux mille hommes à la poursuite de l'arrière-garde Espagnole. Un gros de Hussards, tenant la tête du détachement Autrichien, joint la queue des colonnes du comte de Gages, commence avec elle une escarmouche assez vive, & donne ainsi à la troupe qu'il précède le temps d'arriver. Le duc d'Atri, commandant cette arrière-garde, attend les Autrichiens avec quatre cents chevaux & quelques compagnies de Miquelets; ces petites troupes soutiennent le premier effort des Allemands sans reculer d'un pas, les chargent à leur tour, les rompent, leur tuent beaucoup de monde & continuent tranquillement leur marche.

Le 9, un nouveau parti de Hussards & de Dragons vient fondre sur un corps que le comte de Gages a laissé à Forlin-popoli, pour couvrir son armée qui se retranche dans les environs de Rimini. Les Espagnols perdent d'abord un peu de terrein; huit cents chevaux de leur nation viennent à leur secours, rétablissent le

ANNÉE 1743.

combat, & les Autrichiens, après une perte considérable, sont forcés de prendre la fuite & d'abandonner leurs morts & leurs blessés.

Le duc de Modène indigné du traitement qu'il a reçu, a enfin signé son traité d'alliance avec l'Espagne. Cet acte le déclare Généralissime de l'armée d'Italie. Il vient en prendre le commandement le jour même où s'est passé la petite action que l'on vient de décrire. Il s'y rend à la tête de deux mille hommes de troupes qui lui restent, & les informations prises l'engagent à tenir la Romagne, selon le premier plan du comte de Gages.

Le corps Piémontois réuni aux Autrichiens a reçu ordre de se rendre en Piémont, comme on l'a dit plus haut. Les Allemands ainsi abandonnés à leurs propres forces, n'osent tenter de faire lever aux Espagnols leurs quartiers d'été, pris à Rimini & à Cezane. Les troupes de la Reine d'Hongrie sont elles-mêmes prêtes à passer le Panaro, quand les fuyards d'un corps avancé vers Rimini & culbuté par deux mille chevaux Espagnols, viennent publier dans le camp Autrichien que le duc de Modène marche au comte de Traun. Quelques heures après, cet effroi se dissipe, & l'on apprend que le mouvement des Espagnols, en effet assez considérable, n'a eu d'autre but que d'assurer la marche d'un convoi de munitions & d'artillerie.

On a vu dans Bonamici comment ce convoi parti de Barcelone, est arrivé à hauteur de Gènes, & a été

forcé

forcé de relâcher dans le port de cette capitale, pour échapper aux vaisseaux Anglois. Les clauses injustement exigées de la République par l'Amiral Mathews, y sont également exposées, & tout le monde a pu en conclure le nouveau dépit des Génois & leur disposition nouvelle à l'alliance des Bourbons.

Enfin le 11 Septembre, le Prince de Lobkowitz arrive à Carpi où est assis le quartier général de l'armée Autrichienne; & comme à cette époque, la Relation de Bonamici commence à être plus détaillée, la crainte d'une répétition oiseuse nous force à rendre la nôtre encore plus précise.

Au mois d'Octobre, l'armée de la Reine d'Hongrie étoit forte de trente-cinq mille combattans; cette supériorité ne laissoit au comte de Gages d'autre parti que de se retirer devant elle; vers la fin du même mois il s'y détermina & s'approcha en conséquence de Fano & de Pezzaro, où il résolut d'hiverner.

Le 4 Novembre fut marqué par plusieurs détachemens que M. de Lobkowitz poussa sur la Conca, qui passèrent même cette rivière, & furent repoussés avec perte: cette action signalée par de nouvelles preuves de valeur de la part du duc d'Atri, fut le dernier évènement de cette campagne, digne d'être rapporté.

La guerre étoit déclarée depuis deux ans; après bien des fatigues, d'immenses richesses dissipées, quelques Provinces dévastées, & du sang répandu, l'on n'avoit

ANNÉE 1743.

rien fait; résultat commun à presque toutes les guerres, corriger révoltant pour la raison, & insuffisant pour les hommes.

Tandis que Don Carlos, après avoir forcément abandonné les intérêts de son père, avoit à se défendre au sein de ses États des séditions fomentées par ses rivaux; tandis que le grand Duc demeuroit malgré lui fidèle à une neutralité que Philippe V respectoit; tandis que Venise armoit pour faire respecter la sienne, & que Gènes irritée, mais timide, retardoit la conclusion d'une alliance que son intérêt sembloit lui prescrire; Don Philippe, au pied des Alpes, épuisoit toutes les combinaisons militaires qui pouvoient lui procurer l'entrée en Piémont.

Trente mille hommes, à peine, composoient son armée. Il en avoit une à peu-près égale à combattre; mais cette armée rivale étoit renforcée de plusieurs corps de Milices considérables, d'un plus grand nombre de paysans armés, & la nature du pays où l'on faisoit la guerre, étoit pour l'ennemi un plus grand avantage encore.

Le génie, à la guerre sur-tout, est de distinguer les obstacles, & de ne les affronter que quand ils peuvent être vaincus : l'Infant fit part à la France que ceux qui s'opposoient à lui, lui paroissoient au-dessus de ses forces.

C'est à cette époque que le Monarque de Versailles accorda le premier secours direct à l'armée Espagnole.

Le chevalier de Courten, par l'ordre de Louis XV, conduisit quatorze bataillons à l'armée de Don Philippe en Savoie. La saison étoit fort avancée à l'arrivée de ces troupes, & l'Infant ne put commencer que fort tard les opérations de cette campagne.

ANNÉE 1743.

Le 7 septembre, il quitte son camp de la Chenal, & marche pour attaquer le château de Pont. Après un combat de sept heures les Espagnols l'emportent, & les Piémontois sont contraints d'abandonner ce poste, mais non sans s'être vaillamment défendus derrière les retranchemens & les murailles dont ils étoient couverts.

Cette attaque avoit pour but, de la part de l'Infant, de pénétrer en Piémont par le mont Viso. La proximité d'Embrun & de Barcelonnette eût permi d'en tirer les subsistances & d'y former le dépôt de toutes les munitions de bouche & de guerre: l'avantage d'une communication courte, appuyée par la possession de deux places, avoit fait regarder cette route comme la meilleure, & elle méritoit en effet la préférence à bien des égards, sans la circonstance de la saison qui s'opposa au succès de cette tentative.

Tout étoit prêt pour les siéges de Saluces & de Cherasque; mais avant d'y arriver il falloit chasser les ennemis des retranchemens redoutables de Château-Dauphin; l'armée Espagnole s'en approcha, & toutes les dispositions furent faites pour les emporter.

Toutes les manœuvres militaires que l'art mit en usage pour compenser l'avantage du terrein défendu par

ANNÉE 1743.

les Piémontois, ne permirent de leur en faire perdre qu'une partie. Des détachemens maîtres de toutes les hauteurs voisines, flanquoient de toutes parts ce poste important que les ennemis s'opiniâtroient à défendre. Une brigade Espagnole avant d'être arrivée au pied des retranchemens, avoit beaucoup perdu; elle avoit essuyé un feu meurtrier qui tomboit sur elle d'une montagne au pied de laquelle elle étoit obligée de défiler pour se rendre sur le terrein où elle devoit former son attaque. Elle eût souffert encore davantage & les autres divisions eussent éprouvé le même sort, si les grenadiers & les piquets de l'armée ne fussent enfin parvenus à déloger l'ennemi de ces crêtes avancées.

Les Espagnols enlevèrent aussi quelques redoutes dont les grands ouvrages étoient couverts. Ces premiers succès sembloient assurer pour le lendemain celui d'une attaque générale; des neiges abondantes venant à tomber ce jour-là même, ne permirent plus de songer à l'entreprise d'aucun siége & firent sentir l'inutilité de sacrifier du monde à une entreprise désormais impossible. Dès le lendemain les troupes de l'Infant reprirent le chemin de la Savoie, & le roi de Sardaigne sentant bien qu'il n'avoit plus rien à craindre avant le printemps, se hâta de faire entrer les siennes en quartier.

Ce Prince étoit loin de perdre de vue ses prétentions sur Final. N'ayant pas trop de toutes ses forces pour résister aux Espagnols, il voulut tenter un moyen d'enlever cette place sans affoiblir son armée par aucune diversion.

On a vu dans Bonamici comment l'amiral Mathews, à l'instigation du monarque Piémontois, avoit engagé la République à prêter le port de Final aux Anglois & à leurs Alliés, pour en faire une place d'armes. Deux régimens Piémontois, tenus dans Céva à cette époque, étoient un indice plus que suffisant pour mettre la République sur ses gardes, & ne pas lui permettre de borner ses précautions à un simple refus. Sa méfiance ne tarda pas à être justifiée par la nouvelle de la conclusion du Traité de Worms, dont lui fit part le marquis de Grimaldi, député par le Sénat auprès du roi de la Grande-Bretagne *(m)*.

(m) Ce Traité entre les Cours de Vienne, de Londres & de Turin, fut signé le 13 septembre 1743 par le comte de Vassner, Milord Carteret & le chevalier Osorio.

Il contenoit, de la part du roi de Sardaigne, une renonciation à tous ses droits prétendus sur le Milanois; de plus une obligation de sa part de défendre avec une armée de quarante-cinq mille hommes, les intérêts de Marie-Thérèse en Italie.

L'Archiduchesse-Reine cédoit à son tour au roi de Sardaigne, le Vigevanasc, le comté d'Anghierra, & les parties du Parmésan & du Plaisantin, situées à l'occident du Tésin & de la Nura.

La Cour de Vienne s'obligeoit à tenir en Italie une armée de trente mille hommes, devant concerter ses manœuvres avec les troupes Piémontoises, quand elles seroient obligées d'agir séparément; & aux ordres du roi de Sardaigne, quand elles seroient rassemblées.

Le roi d'Angleterre devoit entretenir dans la Méditerranée la même flotte qui y croisoit depuis deux ans, & s'engageoit à payer à la Cour de Turin deux cens mille livres sterlings par an, à

ANNÉE 1743.

Aux clauſes funeſtes que renfermoit ce Traité, relativement à la République, ſe joignirent bientôt des démarches oſtenſibles, qui mirent le comble à ſon trouble ſans déterminer encore ſes incertitudes.

Le roi de Sardaigne, inquiet des préparatifs par leſquels les Génois ſe mettoient en devoir de prévenir ſes deſſeins, eut encore recours à l'amiral Mathews. En conſéquence, l'on vit bientôt un Capitaine de vaiſſeau, d'une des nations inſulaires de l'Océan, entrer d'autorité dans le port de Gênes, &, au titre impoſant de pacificateur de la Méditerranée & de l'Italie, ſommer au nom de ſa Nation, le Sénat, de lui rendre compte de ſa conduite, de ſes forces & de ſes projets.

Il ne manquoit alors en Angleterre qu'un déſintéreſſement prouvé, pour rendre ſon rôle le plus beau de ceux qu'aucun peuple du monde puiſſe jamais jouer ſur la ſurface de la Terre; mais à laquelle de nos générations eſt-il réſervé de voir une flotte en mer

commencer du jour où avoit été ſignée la convention proviſionnelle entre les Puiſſances contractantes.

Enfin le dixième article faiſoit abandonner au roi de Sardaigne, par la reine d'Hongrie, le port de Final appartenant à la république de Gènes.

On peut voir dans Bonamici un tableau très-clair de la ſucceſſion des droits légitimes à cette propriété, & fait pour ajouter à l'étonnement de cette clauſe du Traité de Worms, ſi l'on pouvoit s'étonner encore que l'horreur de la guerre amenât des choſes injuſtes & déraiſonnables.

ou une armée en marche, uniquement chargées de maintenir la justice parmi les hommes!

ANNÉE 1743.

Le Traité de Worms venoit d'ouvrir une nouvelle carrière aux talens des Génois pour les négociations. La prudence républicaine saisit avec avidité un parti qui lui permettoit de différer sans honte les partis extrêmes. Les députés du Sénat firent retentir toutes les Cours de l'Europe de réclamations contre les usurpations dont leur patrie étoit menacée. La France enfin qui n'avoit encore pris qu'une part indirecte aux troubles, crut qu'il étoit temps de déclarer la guerre en son nom à des ennemis ligués contre toutes les branches de la Maison de Bourbon.

Les Anglois du côté de Landau, & les Autrichiens au midi de l'Alsace, avoient déjà violé notre territoire; & ce fut à bon droit que le 25 octobre 1743, M. Amelot, Ministre des affaires Étrangères, renouvela à Fontainebleau avec le Ministre plénipotentiaire Espagnol *(n)*, les Traités d'alliance & pactes de famille déjà conclus entre les monarchies Espagnole & Françoise.

Il fut stipulé que la Cour de Versailles déclareroit la guerre à celle de Turin. Cette déclaration fut motivée dans le Traité par la conduite du roi de Sardaigne qui, après avoir feint de vouloir s'unir à l'empereur Charles VII de Bavière & aux Princes de la Maison

(n) Le Prince de Campo-Florido.

ANNÉE 1743. de Bourbon, avoit tout-à-coup épousé les intérêts de la reine de Hongrie.

Le roi de France s'engageoit à joindre trente bataillons & trente escadrons à l'armée que commandoit Don Philippe en Savoie; les places frontières du Dauphiné & de la Provence devoient être indépendamment gardées.

La France & l'Espagne équipoient en commun une flotte capable de s'opposer à l'escadre Angloise croisant dans la Méditerranée; & cette flotte, en établissant une navigation libre, indispensable aux armées d'Italie, avoit encore cet avantage, d'inspirer de la confiance aux Génois alarmés par les vaisseaux de la Grande-Bretagne, & de déterminer ainsi leur penchant à s'allier avec la Maison de Bourbon.

1744. SON Altesse Sérénissime Louis-François de Bourbon, Prince de Conti, fut nommé par Louis XV pour prendre le commandement des troupes dont Sa Majesté Très-Chrétienne renforçoit l'armée de Don Philippe son gendre.

M. le Prince de Conti reçut de plus une patente de Généralissime de la part du roi d'Espagne. Il quitta la Cour au mois de février, & se rendit à Aix où l'attendoient l'Infant & le marquis de la Mina.

Nous desirerions sans doute commencer à cette époque la relation circonstanciée des manœuvres de guerre qui signalèrent

ſignalèrent nos armes en Italie. Nous avons été prévenus, & la crainte d'une répétition inutile bornera encore nos travaux à un ſimple précis de la Campagne de 1744. Nous renverrons pour les détails au grand ouvrage de M. le marquis de Saint-Simon, ancien Aide-de-camp de Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Prince de Conti, Hiſtorien & Panégiriſte de ſon Général, & témoin de ſa gloire.

Un combat naval entre l'eſcadre Angloiſe & les flottes combinées de France & d'Eſpagne, avoit précédé l'arrivée de M. le prince de Conti en Provence. Selon l'uſage, les Amiraux des deux partis s'étoient attribué la victoire ; les jugemens les plus impartiaux l'accordoient aux pavillons François & Eſpagnols; mais des avantages moins équivoques auroient encore difficilement dédommagé de l'aliénation des eſprits dont cette première action fut la ſource entre les Eſpagnols & les François. Bientôt elle paſſa des flottes aux armées. Elle ſe reproduiſit trop ſouvent dans le cours de cette guerre, & toujours d'une façon funeſte.

D'après le plan des opérations, convenu d'avance entre les Cours de Madrid & de Verſailles, les premières diviſions des quarante bataillons Eſpagnols qui étoient en Savoie, s'étoient miſes en marche vers le pont Saint-Eſprit dès le 20 janvier. Tandis que ces troupes traverſoient le Dauphiné, celles de France avançoient le long de la rive droite du Rhône; & les bords du Var étoient fixés pour le point de réunion.

ANNÉE 1744.

Le Marquis du Châtel, Maréchal-de-camp au service de France, avoit été envoyé à Chamberri le 25 janvier, pour concerter avec les Espagnols tous les détails relatifs au plan arrêté des opérations de cette campagne. Là percèrent pour la première fois, les inconvéniens de cette diversité d'opinions & d'intérêts, presque inséparable d'une armée composée de plusieurs nations.

Les généraux Espagnols opposèrent plusieurs objections à l'expédition convenue d'avance entre les deux Cours. Le marquis du Châtel satisfit à ces objections; mais ses réponses parurent peu convaincre des gens qui ne vouloient pas l'être, qu'occupoit uniquement la situation du comte de Gages, & qui calculoient peut-être un peu plus d'après leur extrême desir de pénétrer en Italie, que d'après l'incertitude du succès & les revers dont ce succès même pouvoit être accompagné.

Le marquis du Châtel remarqua de plus, que le nombre des troupes Espagnoles n'étoit pas tel qu'on l'avoit annoncé. Il donna avis au prince de Conti, que malgré les recrues nouvellement arrivées de Catalogne, les quarante bataillons montoient au plus à douze mille hommes effectifs, & la cavalerie à six mille. Cette diminution alarmante ne parut pas au Général françois faite pour rien changer à son plan; il résolut de pousser la guerre contre le roi de Sardaigne, & de la porter d'abord dans le comté de Nice.

En faisant venir de Provence le gros de l'armée,

il fallut s'occuper non-ſeulement de mettre la frontière du Dauphiné à couvert, mais il falloit encore empêcher les troupes Piémontoiſes de rentrer en Savoie. Les difficultés que l'époque de la ſaiſon leur auroit fait rencontrer dans cette entrepriſe, firent croire que quatre mille hommes, aux ordres du bailli de Sade, Lieutenant général au ſervice d'Eſpagne, ſuffiroient pour cette partie de défenſive. On forma en conſéquence une ligne depuis Anneci & Aix, ſur le lac du Bourget, juſqu'à la Charbonnière; de petits détachemens furent placés dans ces deux poſtes; Chamberri & Montmélian en ſoutinrent la communication, & les châteaux de Miolans & des Marches furent occupés pour couvrir le centre de cette ligne; tandis que la cavalerie battoit des patrouilles en avant & ſur les ailes, pour avoir des nouvelles de l'ennemi.

ANNÉE 1744.

M. le comte de Marcieu, Lieutenant général au ſervice de France, devoit en cas d'attaque ſoutenir le bailli de Sade avec neuf bataillons de milice qu'on laiſſoit à ſes ordres; & deux Régimens de cavalerie cantonnés entre le lac du Bourget & le mont Jura, devoient préſerver des courſes des Barbets la partie du duché de Bourgogne la plus voiſine de la frontière.

L'évacuation preſque totale de la Savoie & la marche des Eſpagnols vers le Languedoc, révélèrent bientôt au roi de Sardaigne que c'étoit du côté de la mer qu'on vouloit l'attaquer. Ce projet lui donnoit également à craindre de perdre bientôt les ports de Villefranche &

ANNÉE 1744.

de Montalban, presque indispensables à l'escadre Angloise, & de voir l'approche de l'armée Gallispane déterminer enfin les Génois à l'alliance avantageuse de la maison de Bourbon: en conséquence il fit filer des troupes sous les ordres de M. d'Audibert, dans l'espoir de traverser ces desseins.

Les retranchemens de Montalban & de Villefranche réunissoient tout ce que l'Art & la Nature peuvent offrir d'obstacle à une armée. Après avoir passé le Var & le Paglion, l'armée de France & d'Espagne ne pouvoit se dispenser d'attaquer ces points formidables, pour marcher en avant par le chemin qu'elle s'étoit proposé de tenir. La nuit du 31 mars au 1.[er] avril l'armée passa le Var au guet de Saint-Laurent, à celui de Saint-Isidore & aux points les plus favorables. Les corps ennemis qui se trouvèrent sur l'autre rive, furent attaqués & renversés. La hauteur qui domine le Var, abandonnée par les Piémontois, fut aussitôt occupée par quinze bataillons de l'armée Gallispane. Dès le lendemain matin l'armée entière vint s'y réunir; son approche en imposa à la garnison de Nice, qui se jeta dans les retranchemens de Montalban, & les Officiers municipaux vinrent apporter les clefs à l'Infant *(o)*.

(o) Il ne resta du côté de la Provence qu'un Corps campé à Caroff. Il étoit destiné à soutenir l'attaque ou à favoriser la retraite de celui qui s'étoit jeté dans le château d'Aprèmont, emporté le jour même du passage du Var. Nice fut aussitôt occupée par les marquis d'Arambourou & de Mirepoix avec cinq cents grenadiers & quinze cents hommes d'Infanterie, tant Espagnols que François.

Nous ferons ici remarquer un double contre-temps. Il donnera une idée de ceux que l'on peut éprouver à la guerre, sur-tout dans les occasions où le Général a à joindre les combinaisons d'une flotte à celle de son armée. Dans le premier projet de l'attaque des retranchemens de Montalban & de Villefranche, il avoit été résolu d'envoyer par mer à Monaco quelques bataillons destinés à s'emparer de la Turbie, & à prendre la gauche desdits retranchemens à revers. Cette expédition ne pouvoit avoir lieu qu'après un combat naval entre l'escadre Angloise & les flottes combinées de France & d'Espagne. Il falloit même une victoire de la part de ces derniers, qui rendît la mer libre aux bâtimens de transport, chargés de porter à Monaco le Corps dont on vient de parler. Le 22 février, ce combat naval fut livré; son but fut rempli, puisque la flotte Angloise, vaincue ou non, fut contrainte de laisser libre la navigation de la côte de Gènes: mais alors les troupes ne se trouvèrent point arrivées au rendez-vous. Les dernières divisions de la cavalerie Espagnole ne pouvant être rendues en Languedoc avant le 24 mars, & l'armée n'ayant pu camper avant le 27 de ce mois, tout le fruit de ce combat naval fut perdu, & le projet de Monaco abandonné.

ANNÉE 1744.

Un autre plan d'attaque fut dressé; elle fut fixée pour le 14 avril. Le 12 au soir les colonnes se mirent en marche; la flotte Angloise, revenue de Port-Mahon où elle avoit été se réparer, croisant à hauteur de Nice,

ANNÉE 1744.

& battant la côte, ne ſembla point devoir rien changer au projet; mais un orage affreux ayant tout-à-coup gonflé le Paglion, arrêta les colonnes ſur les bords de ce torrent.

Ce phénomène, qui ſembloit ajouter des obſtacles ſurnaturels pour retarder le maſſacre des hommes, ne le différa que de quelques jours. Le 19 au ſoir, ſix colonnes s'ébranlèrent, & ſe rendirent chacune vers le point des retranchemens qu'elles devoient attaquer. C'eſt alors que l'on vit tout ce que l'émulation de la gloire entre deux nations braves, rivales & alliées tout enſemble, pouvoit inſpirer de courage. L'éminent du danger même fit paſſer les ſoldats de la valeur à l'intrépidité. Le nombre des actions héroïques fit en quelque façon diſparoître toute gloire perſonnelle devant l'éclat de la gloire nationale. C'eſt-là que le marquis de Mirepoix reprochant à un grenadier Eſpagnol bleſſé de reſter en arrière, & lui demandant où il alloit, en reçut cette réponſe ſublime; *je vais mourir.* C'eſt-là que ce même marquis de Mirepoix mettant à profit tout ce qu'une figure noble peut ajouter d'impoſant au ſang-froid du courage, prit ſur lui, ſeul avec ſon Aide-de-camp *(p)*, de commander d'autorité à un bataillon Piémontois ébranlé, de mettre bas les armes, & réuſſit. C'eſt-là que le ſoldat vainqueur ne deſcendit qu'en tremblant, après l'action finie, des eſcarpemens où il avoit gravi ſans

(p) M. le marquis de Lévi, aujourd'hui Lieutenant général & Capitaine des Gardes-du-corps de Monſieur.

y ſonger au milieu des bales, des boulets & de mille morts. Enfin, c'eſt-là que les rochers, les montagnes, les fleuves & toutes les grandes barrières de la Nature, ne purent ſéparer des peuples qui vouloient s'égorger.

A la fin de la journée, les Piémontois étoient encore maîtres de quelques parties de leurs retranchemens ; ils profitèrent de la nuit pour les abandonner, quand ils le pouvoient encore ſans riſque, & s'embarquèrent à Villefranche pour Oneille, la nuit du 20 au 21. Le jour même le fort de Montalban ouvrit ſes portes, & le 25 Villefranche ſe rendit.

Tels furent les fruits de cette expédition ſanglante, malheureuſement trop diſproportionnés avec ce qu'ils coûtoient, puiſque le but véritable n'étoit pas rempli, & quil fallut bientôt s'occuper d'autres combinaiſons pour pénétrer en Lombardie & dans les États du roi de Sardaigne *(q)*.

L'obſtination du Conſeil de Madrid, peut-être plus occupé du danger de l'armée du comte de Gages que des vrais moyens de la ſecourir, avoit forcé au plan meurtrier ſuivi juſqu'alors. Malgré l'eſcadre Angloiſe, malgré les difficultés renaiſſantes du ſol, l'incertitude

---

(q) Dans cette journée on avoit fait cinq bataillons Piémontois priſonniers ; elle avoit en outre coûté aux ennemis à peu-près quinze cents hommes tués ou bleſſés.

L'armée combinée laiſſa cinq cents combattans morts ſur le champ de bataille ; on porta dans les hôpitaux environ mille ſoldats bleſſés. Le même jour un Officier ſupérieur partit pour aller préſenter à Philippe V onze drapeaux pris ſur les Piémontois.

ANNÉE 1744.

des résolutions des Génois, malgré l'impossibilité de maintenir une communication indispensable avec la Provence, le marquis de la Mina voulut persister à forcer l'entrée du Montferrat par la rivière de Gènes. Il revint pourtant de son entêtement funeste quand une disette presque absolue, soufferte par le Corps qu'il avoit poussé jusqu'à Vintimille, lui fit sentir par lui-même les difficultés alors insurmontables que cette route annonçoit pour les subsistances d'une armée entière.

La nécessité de conquérir le comté de Nice servit de prétexte au Prince de Conti pour ne point renforcer ce détachement du marquis de la Mina; le Général françois s'obstina sagement à ne point vouloir diviser les forces, & les Piémontois occupant encore Sospello, donnoient par-là un nouveau poids à cette résolution.

On fit marcher un détachement sous les ordres du marquis de Castelar, pour attaquer dans ce poste les ennemis qui n'osèrent l'y attendre; ils se retirèrent sur Saorgio en rompant derrière eux tous les ponts de la Roya. Ce mouvement fit croire leur retraite décidée; déjà nos troupes commençoient à entrer dans leur cantonnement, quand M. le Prince de Conti fut instruit que sept bataillons Piémontois avoient poussé une tête de Saorgio à Breglio, & sembloient vouloir se maintenir au col de Brons.

Ce débouché eût permis aux troupes du roi de Sardaigne de troubler le repos de nos quartiers; elles eussent

euſſent pu en effet s'en ſervir pour inquiéter la droite & le centre. On fit en conſéquence des diſpoſitions pour les en chaſſer; mais il eſt probable que les ennemis ne s'étoient déterminés à ce mouvement qu'afin de gagner le temps qui leur étoit néceſſaire pour évacuer des magaſins aſſis à l'entrée du col de Tende.

Le bailli de Givry marcha de front au col de Brons; en même temps le marquis de Villemur chercha à le tourner par la droite, tandis qu'un détachement Eſpagnol, parti de Dolce-Aqua, ſe diſpoſa à le prendre à revers, & les ennemis, dans la crainte d'être enveloppés, ſe retirèrent au premier bruit du mouvement qu'on faiſoit ſur eux.

Ces opérations étant une fois achevées, M. le Prince de Conti ne ſongea plus qu'à s'aſſurer des paſſages qui pouvoient lui ouvrir une route en Piémont. Il fit occuper Roccabilière & Fontan, pour être maître des vallées où coulent la Veſubie & la Tinée. Le marquis de la Mina ne vit pas ſans regret entamer un projet auſſi contraire à celui qu'il avoit conçu. Il réitéra ſes inſtances pour attirer vers la côte le plus de troupes qu'il lui ſeroit poſſible; mais enfin, pour terminer cette diſcuſſion, il fut arrêté qu'on feroit repoſer les troupes juſqu'au moment où les Cours de Madrid & de Verſailles auroient inſtruit poſitivement les Généraux de leur dernière volonté.

Les inquiétudes du Conſeil d'Eſpagne n'étoient point ſans fondement; la ſituation du comte de Gages & de

ANNÉE 1744.

ſon armée étoit vraiment épineuſe. Au commencement du mois de mars le prince de Lobkowitz avoit reçu un renfort de huit mille hommes; par-là ſon armée ſe trouvoit forte de trente-cinq mille combattans, & ſa ſupériorité ſur les Eſpagnols étoit telle, qu'il ne leur reſtoit plus un moment à perdre pour ſe retirer avant de voir leurs quartiers enveloppés par l'ennemi.

Le 7 mars, le comte de Gages fit lever les quartiers les plus expoſés, & raſſembla ſon armée à Fano où le duc de Modène ſe rendit. Les plus mûres délibérations prouvèrent au duc de Modène comme au comte de Gages, qu'une prompte retraite dans le royaume de Naples étoit le ſeul parti à prendre. On dépêcha un Courrier pour inſtruire Don Carlos de cette réſolution, & il fut en même temps informé que l'armée Autrichienne ſe déterminoit à ſuivre les Eſpagnols juſque ſur ſon territoire. Le prince de Lobkowitz s'arrêta cependant à Porto-Formo, & fit partir le comte de Colloredo pour Vienne, réſolu d'attendre avec le gros de ſon armée, dans le camp qu'il occupoit, des ordres poſitifs de la reine de Hongrie.

Dans la relation de la campagne de Vélétri par Bonamici, on a vu une peinture aſſez exacte des embarras dont Sa Majeſté Sicilienne ſe trouva ſurchargée à cette époque. On a vu une armée ennemie aſſiégeant ſes frontières; l'intérieur de ſes États livré à la diviſion de tous les partis; l'eſpérance de toutes les cabales, renaiſſante avec la variété des évènemens d'un nouveau

règne ; la fermentation universelle des esprits tour-à-tour excités par l'avarice, l'ambition, l'amour de la nouveauté, le regret de l'ancienne domination Autrichienne, l'instigation des Puissances étrangères & le vœu de ces caractères inquiets & de ces citoyens désavoués qui, n'ayant rien à perdre, sont toujours trop disposés à acheter leur fortune particulière au prix de la ruine entière de l'État. On a vu de même la fermeté avec laquelle Don Carlos sut résister aux vaines terreurs dont on l'assiégeoit; sa vigueur à repousser les obstacles présens, son activité à prévenir ceux qui pouvoient naître, ce mélange heureux & rare de vertus politiques & guerrières qui lui servit à débrouiller les intrigues de sa Cour, & à rendre son armée victorieuse. Nous regretterons de ne pouvoir suivre les détails, & de perdre ainsi l'occasion d'un juste panégyrique ; mais nous ne ferions que répéter ici des faits que Bonamici a eu l'honneur de décrire le premier. Nous renverrons donc à sa relation entière de la campagne de Véléri, & nous reprendrons la narration succincte des opérations de l'armée Gallispane, que nous avons laissée dans le comté de Nice.

La jonction volontaire des troupes de Don Carlos à celles du comte de Gages, avoit un peu calmé les alarmes du Conseil de Madrid sur le sort de ce Général. On devoit en espérer naturellement plus de condescendance aux projets de M. le Prince de Conti ; cependant l'Espagne persistoit à demander que l'armée de Don Philippe pénétrât en Lombardie par la côte

ANNÉE 1744. de Gènes; & se livrant à des espérances plus brillantes que fondées, elle sembloit vouloir exposer l'armée de Don Philippe au péril qu'elle cessoit à peine de redouter pour celle du comte de Gages. En effet, c'étoit faire naître ce danger pour elle, que de la faire pénétrer plus avant sans avoir solidement assuré la communication avec la France.

Le Prince de Conti avoit reçu ordre de donner à l'Infant un Corps de dix mille hommes seulement, dans le cas où il seroit impossible de ramener les Espagnols à un projet plus raisonnable, & on lui enjoignoit de couvrir le Dauphiné & la Provence avec le reste de l'armée Françoise. Ici se joignit aux inconvéniens de la prévention du Conseil de Madrid, ceux de l'intérêt personnel d'un seul homme, mais d'un homme dont le caractère inflexible & impatient du joug de toute autorité, rendoit les projets plus hasardeux & les moyens de le dissuader plus difficiles. Le marquis de la Mina qui, à ce portrait, sera reconnu par tous les gens qui ont servi avec lui, avoit dans l'origine désapprouvé hautement le projet de l'Espagne; il changea de projet dès qu'il crut y voir son amour propre intéressé. Instruit des ordres qu'avoit reçu M. le Prince de Conti, & se flattant de jouir d'un commandement plus absolu dès qu'il n'auroit plus d'autres chefs que l'Infant, il ne négligea rien pour attacher de plus en plus le ministère Espagnol aux plans d'opération qui déplaisoient avec le plus de raison à la Cour de Versailles.

Les raiſons ſpécieuſes ne furent point épargnées à l'appui du ſentiment que ſon orgueil le portoit à ſoutenir, que ſa jalouſie innée contre tout concurrent nourriſſoit, & que ſon humeur hautaine & ſon opiniâtreté de ſang froid & de ſyſtème, rendoient de jour en jour plus importun. Craignant que le Prince de Conti ne parvînt à rendre ſon ſecret motif évident à tous les yeux, M. de la. Mina cherchoit à engager inſenſiblement les troupes fort avant dans la rivière de Gènes, & à rendre peu à peu l'exécution de ſes deſſeins preſque indiſpenſable par le concours des opérations de détail qu'il tâchoit de diriger toutes vers ſon but.

Dans l'établiſſement des quartiers, le marquis de la Mina avoit fait placer les troupes Eſpagnoles le long de la mer; il profita de cette diſpoſition pour les en faire ſortir dès la fin de mai. Son projet étoit d'attaquer le marquiſat d'Oneille; M. le Prince de Conti s'y oppoſa : il repréſenta l'inutilité de cette expédition, ſi les ordres nouveaux qu'on attendoit de Verſailles & de Madrid, déterminoient, comme il y avoit lieu de le croire, le projet d'attaquer le Piémont par les vallées. Le marquis de la Mina affecta la certitude de la conviction contraire de la part de Philippe V. Son véritable eſpoir étoit d'entamer à quelque prix que ce fût, une expédition quelconque vers la côte, ſe doutant bien que le moindre ſuccès dans cette partie, attireroit bientôt les applaudiſſemens, & fixeroit ſelon ſes deſirs, les réſolutions du roi d'Eſpagne.

ANNÉE 1744.

Dans les derniers jours de mai, M. le Prince de Conti eſt obligé de faire un voyage en Provence. Le marquis de la Mina met à profit cette abſence pour faire conſentir l'Infant à l'attaque d'Oneille. Il ſe hâte de faire uſage de cette permiſſion ſurpriſe ou arrachée. Le 2 juin, il part avec ſeize bataillons; il en forme deux diviſions égales, & l'une & l'autre deſtinées à attaquer les Piémontois. Il marche lui-même ſur le front de l'ennemi à la tête de l'une de ces colonnes. Les huit autres bataillons ſuivent leur route par la montagne: leur objet eſt de tomber ſur le flanc du Corps par lequel le marquiſat d'Oneille eſt couvert, & de lui couper toute communication avec celui de Montdovi.

Le roi de Sardaigne n'avoit jeté des troupes dans Oneille que pour attirer l'attention de ſes ennemis de ce côté. Son deſir le plus vif & le plus naturel à la fois, étoit de voir l'armée combinée prendre une route qui l'éloignât de ſes États. Il ſentoit bien que les Eſpagnols, une fois engagés dans la rivière de Gènes, n'auroient rien de plus preſſé que de marcher à Parme & à Plaiſance, où un intérêt bien plus direct ſembloit les attirer. Par-là il voyoit ſes propres frontières délivrées de l'effort de leurs armes: en conſéquence, il n'avoit placé à l'entrée de la rivière du Ponent dix bataillons & un corps de mille dragons à peu-près, qu'avec ordre de ſe reployer ſur leur droite ſi-tôt que l'on marcheroit à eux. La précipitation avec laquelle ce mouvement fut exécuté par les Piémontois, à la

première approche de la colonne que conduisoit le marquis de la Mina, leur fit abandonner leurs magasins, sept pièces de canon & une partie de leurs équipages. Ce petit succès ne manqua pas d'encourager le Général espagnol à soutenir l'utilité de ses projets avec une opiniâtreté nouvelle. Déjà il auroit voulu voir le gros de l'armée parvenu à Vintimille, & pousser une tête jusqu'à hauteur de Final. Les dispositions du roi de Sardaigne indiquoient d'une manière plus positive le point où les grands coups devoient se porter. Les troupes de ce Monarque, rassemblées autour d'Exilles & à la tête de la vallée de Sture, démontroient la nécessité de couvrir le Dauphiné dans cette partie avec des forces suffisantes. Abandonnant le marquis de la Mina à sa feinte sécurité, & dédaignant ses critiques de mauvaise foi, M. le prince de Conti n'en avoit pas moins fait retrancher les cols de Vars & de Fer, & fait occuper un camp sous Guillestre par douze bataillons commandés par M. le marquis du Kayla.

ANNÉE 1744.

Vers la même époque à peu-près les troupes Piémontoises firent quelques mouvemens du côté de la Savoie. Leur Souverain n'avoit pas encore pu bien pénétrer dans quelle partie le Général françois avoit résolu de l'attaquer en force; cette incertitude le contraignant à diviser les siennes pour veiller sur plusieurs points à la fois, exposoit son armée à une désunion dangereuse. Cet inconvénient avoit rendu plusieurs de ses partis malheureux à la guerre, entr'autres ceux qu'il avoit poussés du côté de Lannebourg

ANNÉE 1744.

& Chamberry. En formant différentes pointes en avant de sa ligne de défensive, il vouloit à son tour diviser l'attention du Prince de Conti, & nous rendre une partie des obstacles que nous cherchions à lui opposer.

Le Dauphiné n'étoit pas la seule partie de la frontière qui fût inquiétée; quarante-cinq bâtimens Anglois assiégeoient la côte de Provence, depuis Marseille jusqu'à Antibes. Tantôt la rade de Toulon étoit menacée, tantôt le port de Marseille lui-même avoit à redouter un bombardement. Dans un développement aussi considérable, tous les points susceptibles d'une descente causoient des alarmes. Les démonstrations d'attaque variées d'un jour à l'autre, & plusieurs fois dans le même jour, rendoient sans cesse plus douteux le choix des partis à préférer.

Il seroit injuste de perdre une occasion aussi naturelle d'offrir un hommage aux talens de M. le marquis de Mirepoix, depuis maréchal de France. Il se trouvoit chargé avec une poignée de monde de la défensive la plus épineuse, & la plus importante à la fois. L'art avec lequel il sut distribuer ses forces, les rassembler ou les diviser à propos; ne les rassembler qu'après avoir pénétré le projet réel de l'ennemi, calculé d'après ses intérêts véritables & le plus ou moins d'importance du point qu'il avoit en vue; ne les diviser jamais pour prévenir les pertes légères, qu'avec la possibilité de les rassembler à temps, pour parer aux grands coups; enfin la combinaison savante & continue de ce que l'ambition

de

de l'escadre Angloise pouvoit lui faire tenter, de ce que les élémens pouvoient lui permettre: telles furent les ressources que M. le marquis de Mirepoix sut mettre en usage dans un genre de guerre particulier, qui ajoute de nouvelles difficultés aux difficultés communes à la guerre, & dont les succès toujours plus essentiels que brillans, promettent rarement au Général une gloire égale au mérite de ses opérations.

ANNÉE 1744.

En effet, M. de Mirepoix sut réduire tous les fruits de cette longue croisière des Anglois dans nos parages, à l'incendie de quelques felouques & de quelques misérables barques de pêcheurs qu'ils brûlèrent dans les environs de Cassis.

Il faut, pour lui rendre justice, calculer le bien qu'il a fait, par le mal qu'il sut empêcher; mais il faut des choses d'un plus grand éclat pour captiver l'admiration des hommes; le Ciel semble avoir consacré leur enthousiasme bien plus à ce qui les éblouit, même en leur nuisant, qu'à ce qui les sert sans les éblouir.

Si cette tentative de la part des ennemis, tant sur terre que sur mer, n'avoit pas été plus fructueuse pour eux, elle suffisoit au moins pour prouver avec évidence que si l'armée combinée s'éloignoit du Royaume avant d'avoir forcé ces ennemis à s'en écarter, des incursions nouvelles la forceroient bien vîte à venir s'y opposer en forces. Avant de sortir du comté de Nice, avant de perdre de vue le Dauphiné & la Provence, il falloit

ANNÉE 1744.

donc sérieusement occuper le roi de Sardaigne, en portant la guerre dans ses propres États.

Le projet de pénétrer dans les États de ce Prince, par le revers des Alpes maritimes, offroit sans doute des avantages ; mais diverses circonstances qui le favorisèrent la campagne suivante, le contrarioient alors. Il eût fallu être assuré de l'alliance des Génois; il eût fallu des forces suffisantes pour assurer la communication le long de la rivière de Gènes, & ces forces n'existoient pas. Il eût fallu pouvoir disposer de l'artillerie nécessaire à une opération semblable; il eût fallu avant tout, avoir des subsistances assurées pour cette opération. Le dépôt de l'artillerie, des magasins, des vivres, ceux des fourrages avoient été formés dans l'Embrunois, le Dyois & le Briançonnois; enfin l'appréhension très-fondée de voir les Espagnols une fois engagés dans la côte de Gènes, marcher vers Parme & Plaisance, premiers objets de leur ambition, sans calculer assez ce qui pouvoit efficacement la servir, déterminoit d'autant plus les résolutions contraires de M. le Prince de Conti.

Le 6 juin, il fait sortir les troupes Françoises de leurs quartiers, & les fait camper à Sospello, Lescarenne & Lentosca, d'où elles peuvent facilement se porter dans les vallées de Sture, de Belins & de Maire.

Philippe V, rassuré par la réunion des troupes de Don Carlos à l'armée de Gages, & sentant que ce Général pouvoit alors se maintenir devant le prince de Lobkowitz sans un concours aussi prochain de l'armée

de l'Infant, s'étoit enfin déterminé à adopter le plan vraiment militaire qu'on lui proposoit de suivre du côté des Alpes. Il ne consentoit cependant que conditionnellement à l'attaque du Piémont par les vallées, & exigeoit que l'armée de l'Infant pénétrât en Italie par la route la plus courte, dans le cas où un succès décidé en faveur du comte de Gages, permettroit raisonnablement d'en espérer de nouveau en poursuivant les Autrichiens sans aucun délai. Cette précaution étoit sage; mais malheureusement les dernières lettres arrivées de Vélétri à cette époque, ne permettoient guère d'espérer un évènement auquel on pût appliquer la supposition du Monarque Espagnol.

ANNÉE 1744.

Il faut ici que le Lecteur se rappelle la relation que donne Bonamici, ou qu'il y ait recours si elle ne lui est pas présente à la mémoire. Elle est fidèle & détaillée, nous ne pourrions que la répéter. On y verra la valeur que les troupes témoignèrent, l'habileté des Chefs à réparer leurs fautes, talent presque aussi difficile que de n'en point commettre, & l'on admirera encore plus dans le comte de Gages, la vertu plus héroïque & plus rare de convenir des fautes qu'il avoit commises. Mais tandis que l'on tâchera de saisir les rapports éloignés des armées combattant près de Rome & aux frontières du Piémont, reprenons plus particulièrement la relation précise de cette dernière partie des évènemens de la campagne de 1744.

L'Infant est enfin résolu à suivre avec vigueur,

ANNÉE 1744.

l'expédition depuis ſi long-temps propoſée. Le marquis de la Mina, dans le regret amer de voir ſes projets d'ambition trahis, épuiſe ſon imagination à former des difficultés nouvelles. Dans les dernières lettres arrivées de Madrid, Sa Majeſté Catholique conſent à la vérité qu'on attaque le Piémontois; mais elle ſemble vouloir que ce ſoit par le col de Tende.

Cette manœuvre ſuppoſe la priſe de Saorgio; mais cette expédition omiſe rend l'autre impoſſible. Cette place fixe la route même indiquée dans la lettre du roi d'Eſpagne, & des difficultés antécédantes ont contraint juſqu'alors de renoncer à cette entrepriſe. L'unique chemin qui conduit à cette place, d'un accès d'abord aſſez facile, change tout-à-coup de nature. Il n'eſt plus continué que par une ſuite de dix ou douze arceaux de pont plaqués contre des rochers immenſes. Ces arceaux ſont minés par les Piémontois dès avant l'invaſion du comté de Nice, par l'armée Galliſpane. On ne peut douter qu'au moindre préparatif du ſiége de Saorgio, l'ennemi ne rende cette communication impraticable par l'effet des mines qu'il a préparées à deſſein. Cette précaution certaine de ſa part, réduit dès-lors à tranſporter l'artillerie à force de bras par le ſommet des montagnes. Cette opération ſeule demande deux mois, & à l'époque où l'on en eſt, cette perte de temps devient irréparable pour toutes les opérations de la campagne. De plus, ce projet contraint l'armée à marcher ſur une colonne unique. Aucune route collatérale,

aboutissant au col de Tende, n'offre une ressource contre ce grave inconvénient; il en résulte l'impossibilité de donner le change au roi de Sardaigne; il en résulte la certitude de trouver toutes ses forces rassemblées pour défendre un défilé unique par lequel l'armée seroit contrainte de déboucher dans la plaine, & à la tête duquel un Corps peut arrêter une armée. Enfin l'armée combinée ayant elle-même rompu les chemins de Sospello & de Lentosca, qui conduisent au chemin difficile du col de Tende, cet obstacle qu'elle a opposé aux ennemis, dans la crainte de les voir rentrer dans le comté de Nice, tourne alors contre elle-même, rend les ordres du roi d'Espagne impraticables, & le marquis de la Mina, par conséquent, plus déterminé à s'y attacher avec scrupule.

ANNÉE 1744.

L'espoir simulé d'une détermination prochaine de la part des Génois en faveur de la maison de Bourbon, étoit le seul argument spécieux dont le Général espagnol pouvoit encore colorer ses refus. En effet, la République commençoit à avancer quelques propositions plus positives; mais la Cour de Versailles enfin lassée des indécisions perpétuelles du Sénat de Gènes, crut à son tour de sa dignité & de sa prudence de recevoir avec une sorte de froideur des ouvertures encore indéterminées. D'ailleurs cette négociation ne pouvoit rien changer aux obstacles qui se rencontroient dans le passage du col de Tende, & le marquis de la Mina fut enfin obligé de consentir malgré lui au seul plan d'opération que le moment rendoit praticable.

ANNÉE 1744.

Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de présenter ici une analyse un peu plus détaillée d'une des plus savantes combinaisons militaires dont un Général puisse se faire honneur. Le changement de système qu'il fallut alors adopter pour pénétrer dans les États du roi de Sardaigne, donna lieu à cette combinaison, & l'exigeoit. M. le comte de Maillebois, Maréchal général des logis de l'armée de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince de Conti, en est l'auteur. Les fonctions naturelles de sa place lui donnoient le détail en grand de tout ce qui avoit trait aux marches de l'armée. Il falloit porter cette armée sur un nouveau point de la frontière ennemie: de tous les points que l'on pouvoit menacer il falloit choisir celui où l'ennemi pouvoit le moins puissamment prévenir nos efforts. Il falloit, dans les directions compliquées de cette marche, ménager à l'ennemi la multiplication des craintes, & à nous la multiplication des ressources, avec la possibilité d'opérer sur plusieurs points à la fois. On va voir comment l'Officier chargé de remplir ces objets, sut mettre à profit la connoissance indispensable du terrein qu'il avoit acquise; cet art particulier de forcer l'ennemi à des diversions par le compromis de ses intérêts les plus chers; art qui exige le concours des connoissances réunies du Politique & du Guerrier, & que l'on retrouvera par-tout donner un caractère particulier, & singulièrement rare, aux talens militaires de M. le comte de Maillebois.

Depuis le petit Saint-Bernard jusqu'à la frontière septentrionale du comté de Nice, on compte sept vallées principales, versant de la Savoie & du Dauphiné en Piémont. Allant du nord au midi, se trouvent d'abord le val d'Aoste, les vallées de Fenestrelles, d'Oulx & de Queyras, ensuite se rencontrent celles de Château-Dauphin, de Maire & de Sture *(r)*. L'Art & la Nature offrent des obstacles permanens à quiconque entreprend de forcer le passage de toutes ces vallées. Ces obstacles sont les places de guerre & la difficulté des chemins. ANNÉE 1744.

Le val d'Aost est fermé par le château de Bar, & presque par-tout impraticable à l'artillerie.

La vallée d'Oulx qui aboutit à Suze & au fort de la Brunette, un peu plus large que la précédente, est encore barrée en avant du même fort de la Brunette, par Exilles, que sa position & ses fortifications rendent également redoutable.

La vallée de Fenestrelles, qui tombe sur Pignerolles, n'est défendue que par le fort Mutin. Cet obstacle pourroit ne pas arrêter une armée, mais des communications multipliées de cette vallée à celles de Pragelas, d'Angrogne, de Saint-Martin, de Luzerne & de Suze, fournissent aux Vaudois trop de moyens d'inquiéter la marche d'une armée, & d'enlever ses convois.

La vallée de Queyras communique par le col de

(r) Pour le plus grand détail de ces vallées, voyez l'Index à l'article ALPES, ajouté par forme de supplément.

ANNÉE 1744.

la Croix, à celle de Luzerne, & la tête de celle-ci eſt défendue par le fort de Mirebouc, que le maréchal de la Feuillade jugea imprenable par les moyens ordinaires *(ſ)*.

Les vallées de Château-Dauphin & de Maire n'ont aucune place ni aucun fort qui les défendent; mais toutes deux ſont étroites. Dans l'une & dans l'autre, la rivière occupe en bien des endroits, la capacité entière du vallon. Cette diſpoſition phyſique du local, a contraint de pratiquer un chemin fort inégal ſur des corniches de rochers. Ce chemin règne au bord d'un précipice, & la hauteur du rocher n'a pas permis de donner de largeur au chemin. Le ſeul avantage qui pût les faire préférer, eſt leur rapprochement entre elles. Elles ſont à peine diſtantes de deux lieues l'une de l'autre. On y arrive par pluſieurs chemins, & pluſieurs cols leur permettent de communiquer enſemble. Par ce moyen, la colonne qui marche dans la vallée de Château-Dauphin, peut combiner ſes mouvemens avec celle qui marche par la vallée de Maire. Enfin, d'autres cols communiquent de celle-ci à la vallée de Sture, la plus ſpacieuſe de toutes, & qui, à bien des égards, avoit paru, à M. le Prince de Conti, mériter la préférence.

Les tentatives du marquis de la Mina du côté de

(ſ) Il ſe trompoit; mais il ne trouva rien de plus expédient que de faire rouler du haut de la montagne, des rochers entiers contre les murailles du fort.

la mer,

la mer, n'avoient point fait prendre le change au roi de Sardaigne. Il s'étoit bien attendu à voir le Piémont attaqué par les montagnes dont il est couvert; mais ne pouvant prévoir le point qui seroit attaqué dans cette partie, il avoit fortifié par de nouveaux retranchemens, tous ceux qui lui avoient paru foibles.

ANNÉE 1744.

De la vallée de Château-Dauphin, quelques cols communiquent au mont Viso & à la vallée de Crussol qui débouche dans la plaine aux environs de Saluces; les montagnes aux pieds desquelles coule la Vraita vers ses sources (réunies au-dessous de Château-Dauphin) sont plus accessibles qu'aucune des autres montagnes de cette partie. En conséquence, le roi de Sardaigne avoit jugé important de défendre ce double passage de la vallée de Mont-Dauphin & de celle de Crussol, en fermant par une ligne de retranchemens qui se prêtoient un appui réciproque, toute la largeur de la vallée de Château-Dauphin, prise vers les sources de ladite rivière de Vraita. Ils appuyoient d'un côté au mont Viso, & de l'autre à la montagne de la Bicoque, éloignée à peu-près de cinq quarts de lieue de la première. Dans tout leur développement, ils étoient couverts d'un fossé profond, fortifiés d'une bonne palissade, & devenoient enfin presque inattaquables par l'escarpement des lieux où ils étoient tracés. Ces retranchemens enfermoient le village de Belins. Celui de Pont & le Château dit *de la Tour du Pont*, se trouvoient un peu en avant, mais du côté opposé à Belins. Au centre,

ANNÉE 1744.

étoit aſſiſe une groſſe redoute dite *de Pierre-longue*, du nom de la montagne où elle étoit placée. Son artillerie battoit les principales avenues de cette montagne, & trente autres pièces de canon diſtribuées vis-à-vis de trois vallons, par leſquels il étoit poſſible de déboucher ſur un front aſſez étendu entre la redoute de Pierre-longue & le mont Viſo, achevoient d'aſſurer ce côté des retranchemens.

Le roi de Sardaigne avoit cru pouvoir ſe diſpenſer d'ajouter rien aux difficultés naturelles que nous offroit la vallée de Maire, mais celle de Sture avoit ſur-tout mérité ſon attention.

Celle-là eſt très-ſpacieuſe; partant de Tournoux, on y communique en paſſant à l'Arche & par le col de l'Argentière. Avant d'arriver au village de Brezès, aucun obſtacle ne s'y rencontre. Un peu au-deſſus de ce village la rivière de Sture ou d'Eſture ſe reſſerre entre deux rochers taillés à pic & d'une fort grande élévation. Ce défilé ne laiſſe qu'un chemin très-étroit à la rive droite de la rivière, & ce petit eſpace étoit fermé par un retranchement & une batterie de quatre pièces de canon. Au-deſſus de ce rocher, vers le midi, eſt bâti à mi-côte le village de Murins ou Pont-Bernard, ſur une montagne au bas de laquelle paſſe un chemin qui mène à Sambuc. Les ennemis, pour rendre ce chemin impraticable, & empêcher qu'il ne nous ſervît à tourner leurs retranchemens, avoient placé des batteries & conſtruit divers ouvrages ſur le penchant de cette montagne. Ces

ANNÉE 1744.

ouvrages embrassoient un espace de huit cents toises de longueur, à peu-près, & au-delà il n'y avoit plus de passage accessible.

Le chemin qui va de Brezès aux barricades, c'est-à-dire aux retranchemens dont on vient de parler, se divise à la sortie de ce village. Sa branche gauche coupe la Sture à peu-près à angle droit. Elle s'étend dans un petit vallon jusque vis-à-vis la pente la plus adoucie d'une hauteur appelée *la Montagnette,* soutenue elle-même par des rochers qui tombent perpendiculairement sur le bord de la rivière. Des redans & des murs de pierres sèches fermoient aussi ce passage. Ces premiers travaux étoient eux-mêmes soutenus par des redoutes élevées dans tous les points qui auroient permis de gagner le sommet de la montagne. Sur la crête d'une autre éminence qui est en arrière de celle de la Montagnette, & dans la partie qui regarde le village de Pierreport, se trouvoient encore d'autres retranchemens. Ceux-là lisoient dans un vallon par lequel on eût pu venir de Saint-Étienne prendre les barricades à revers. On pouvoit aussi arriver sur leurs derrières, en venant de la vallée de Maire, & prenant par deux cols, dont l'un tombe au village de Preit, & l'autre à celui de Giepierre : une autre suite de retranchemens fort étendus fermoient encore ces deux passages. Enfin les Piémontois avoient fortifié un poste sur les hauteurs du hameau de Lesselette, & ce poste défendoit le vallon d'Oronaïe, par lequel on peut, du col de l'Argentière,

ANNÉE 1744.

venir tomber ſur le flanc du village de Giépierre, auquel on arrive de front par le col d'Aceille, en partant de la vallée de Maire.

Tant de précautions ſembloient rendre l'entrée de la vallée de Sture impraticable. Elles ne firent cependant point renoncer à l'eſpoir d'y forcer le roi de Sardaigne. Une connoiſſance détaillée du pays & des réflexions profondes, firent entrevoir la poſſibilité de tourner les Piémontois au poſte des barricades. Il falloit avant tout, leur faire prendre le change ſur le véritable point d'attaque. Il falloit donner de la jalouſie au roi de Sardaigne ſur un autre point de la frontière aſſez important pour captiver toute ſon attention, aſſez éloigné de celui que l'on menaçoit réellement, pour ne lui pas permettre d'y revenir en forces & à temps après l'avoir abandonné, & ſuſceptible enfin de remplir lui-même l'objet de l'entrée du Piémont, dans le cas où le roi de Sardaigne, pénétrant notre premier deſſein, & s'obſtinant à la vallée de Sture, laiſſeroit ce ſecond point menacé trop dégarni, & ſuſceptible d'être attaqué réellement par nous & avec ſuccès.

Exilles parut remplir tous ces objets. L'armée des deux Couronnes ſe mit donc en marche pour le haut Dauphiné. Au commencement de juillet elle ſe trouva campée la gauche à Briançon, menaçant la vallée de Château-Dauphin; la droite vers Barcelonnette, prête à marcher aux barricades; & le centre dans les environs de Mont-Dauphin.

La démonstration sérieuse que ces premiers mouvemens annonçoient sur différens points de la frontière ennemie, ne permettoit pas de craindre que le roi de Sardaigne voulût alors tenter de rentrer dans le comté de Nice. On en avoit en conséquence confié la garde seulement à cinq bataillons Suisses au service d'Espagne, à un bataillon de milice Françoise & à une vingtaine de piquets de différens Corps. Sa Majesté Sarde, obligée de se défendre depuis le val d'Aoste jusqu'aux places qu'elle possédoit dans le voisinage de Gènes, étoit en effet loin de rien entreprendre sur nous. N'osant se dégarnir d'aucun côté, toute son attention se portoit à pénétrer nos desseins, & la vérité de l'histoire nous fait ici un devoir pénible de reprocher à M. le marquis de la Mina, l'indiscrétion vindicative avec laquelle il affectoit de les divulguer par mille confidences pour le moins superflues.

Le 6 juillet, M. le bailli de Givri qui commandoit les douze bataillons de la gauche, renforcé par six bataillons Espagnols, s'avança à Bousson. Ce mouvement fit croire sérieusement au roi de Sardaigne que nous méditions l'entrée de la vallée d'Oulx par le col de Sestrières, & que tout se préparoit pour le siége d'Exilles. L'arrivée de M. le Prince de Conti à Briançon, cinq bataillons Espagnols commandés par le marquis de Campo-Sancto, quatorze bataillons François aux ordres du comte de Lautrec, & également campés dans les environs de cette place,

ANNÉE 1744.

confirmoient de nouveau les craintes du Monarque Piémontois. Enfin, quatre autres bataillons qui se montrèrent sur le col de la Roue, & envoyèrent lever des contributions à Oulx & Salbertrand, ne lui permirent plus de douter que le projet de l'armée des deux Couronnes ne fût de l'attaquer dans cette partie.

On étoit prêt à jouir du fruit des combinaisons les plus sages; le roi de Sardaigne, trompé par leur complication savante, se hâte de retirer ses troupes des vallées de Sture, de Maire & de Château-Dauphin. Il se porte en forces dans celle où il croit avoir bientôt à se défendre; l'instant est venu de marcher à ces barricades redoutables: l'ennemi, obligé pour les secourir de rentrer dans la plaine du côté de Saluces, & de regagner ainsi par un long détour, les vallées à la tête desquelles campent les troupes Françoises & Espagnoles, n'est plus à même de revenir à temps de son erreur. Nous n'avons qu'à marcher aux retranchemens pour en être maîtres, & jouir d'une victoire d'autant plus honorable, qu'elle est le fruit des calculs du génie, & d'autant plus douce, qu'elle peut n'être pas sanglante. Mais il est encore réservé à l'humeur hautaine & opiniâtre de M. de la Mina, de faire perdre à l'armée des deux Couronnes, un avantage si habilement & depuis si long-temps ménagé. Il feint de voir des difficultés insurmontables dans les opérations résolues contre la vallée de Sture. Il veut qu'on y renonce pour attaquer la vallée de Château-Dauphin. Il représente que dans celle-ci aucune forteresse ne s'oppose

au paſſage, tandis qu'après l'attaque des barricades, le ſiége de Demont prépare de nouveaux obſtacles dans celle de Sture : comme s'il étoit raiſonnablement permis à un Officier de croire, qu'après avoir adopté le projet de pénétrer en Italie par les gorges qui débouchent ſur le Montferrat, il eſt poſſible de ſe diſpenſer d'aſſurer à l'armée combinée par la priſe de quelques forteresſes, le paſſage de ſes recrues, la marche de ſes convois, ou ſa retraite en cas de revers.

ANNÉE 1744.

M. le marquis de la Mina affectoit encore de ne pas comprendre comment les barricades pouvoient être tournées. Profitant de la complication des obſtacles qu'on avoit eu à vaincre, & que le talent avoit ſimplifiée, il demandoit ſans ceſſe comment on prétendoit ſoutenir les différentes colonnes d'une armée qui occuperoient un front de vingt-huit lieues de ſa droite à ſa gauche, au moment où elle ſe mettroit en marche pour aller à l'ennemi.

Par ces contrariétés perpétuelles, le Général eſpagnol parut alors vouloir mieux conſtater le peu de part qu'on doit lui donner à l'honneur de cette habile manœuvre, que tout Militaire impartial admirera avec plaiſir, & que tout rival prévenu aura peine à critiquer. Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Prince de Conti chargea M. le comte de Maillebois qui ſous ſes ordres avoit dreſſé le plan de ces opérations, d'en démontrer ſur le terrein à M. de la Mina, les ſages correſpondances & les relations à la fois ingénieuſes & profondes.

ANNÉE 1744.

Le Maréchal général des logis de l'armée Françoiſe mit en uſage, dans cette occaſion, le double talent d'exprimer avec clarté des idées conçues avec force. Il prouva au Général eſpagnol, que non-ſeulement le plan propoſé, rigoureuſement conforme aux loix de l'art & de la guerre, rendoit le ſuccès preſque infaillible, mais qu'au cas où les circonſtances les plus imprévues tromperoient cette attente, ce plan laiſſoit toujours l'armée combinée en état de ſe porter en un moment de la vallée de Sture à celle de Château-Dauphin où l'ennemi étoit alors dans l'impoſſibilité de ſe trouver en forees en même temps.

Vaincu par l'évidence de la démonſtration, par la volonté de l'Infant un peu plus fermement énoncée, & par la détermination invariable de M. le Prince de Conti, le Marquis de la Mina fut enfin obligé de ſe rendre. Juſqu'à cette époque la préſence du comte de Muniani *, miniſtre placé par la Cour d'Eſpagne auprès de Don Philippe pour l'aſſiſter de ſes conſeils, & brouillé avec M. de la Mina, en avoit impoſé à un certain point à ce dernier dans les contradictions fréquentes dont il ſe plaiſoit à embrouiller la lenteur toujours trop naturelle aux opérations militaires. M. de la Mina, tout-à-coup raccommodé avec M. de Muniani crut pouvoir rendre ces oppoſitions plus obſtinées & plus longues, dans le temps même où les inſtans étoient les plus précieux. On vient de dire que toutes ces difficultés de mauvaiſe foi furent à la fin vaines; mais on fera remarquer que le

* ou Muniain.

le Général françois qui commandoit l'armée étoit un Prince du Sang; que cette dignité respectable, réunie à l'autorité d'une patente de Généralissime, accordée par la Cour d'Espagne, fut également inutile à M. le Prince de Conti pour en imposer à M.[rs] de la Mina & de Muniani; & que, d'après cet exemple, le lecteur peut juger d'avance des obstacles étrangers à ceux de la guerre, que M.[rs] de la Mina & de Muniani préparoient à M. le maréchal de Maillebois dans les campagnes suivantes.

ANNÉE 1744.

Depuis le 13 Juillet, une cavalerie nombreuse & une artillerie formidable sont arrivées en Dauphiné. Tout est préparé, tout est prévu pour agir contre les barricades. Il faut tromper le roi de Sardaigne une seconde fois; dans ce dessein le bailli de Givri & le marquis de Campo-Sancto marchent au col du Longet, & de-là menacent toute l'étendue des retranchemens de Château-Dauphin. Le marquis de Guandeka prend la même route avec six bataillons Espagnols; le comte de Lautrec avec quatorze bataillons François vient camper à Maurin. Le roi de Sardaigne une seconde fois trompé par ces démonstrations, dégarnit de nouveau la vallée de Sture pour défendre celle de Château-Dauphin. A peine ses forces y sont-elles portées, que cinq bataillons détachés du Corps du comte de Lautrec, & commandés par le marquis du Châtel, occupent à Elve (sur la rive gauche de la vallée de Maire, & fort au-dessus de Belins) une position centrale qui intercepte

ANNÉE 1744.

toute communication de la droite à la gauche des ennemis.

Toutes les colonnes qui doivent opérer ſur la vallée de Sture ſont en mouvement. Le 17, la première, composée de dix bataillons, & commandée par le marquis de Chaſtellar, ſe rend aux bains de Vinai par le col de Barbacane, & ſe montre ſur les hauteurs dont la Sture eſt dominée. Elle doit ſe rendre le lendemain au village des Planches, & ſe réunir au marquis de Mauriac.

Celui-ci, à la tête du détachement que l'on a dit plus haut chargé de la défenſe du comté de Nice, a marché par le col de Fer. Il s'eſt porté à même hauteur que le marquis de Chaſtellar; il a ordre de ſe réunir avec lui au village de Pierreport, de jeter un pont ſur la Sture pour aller former une attaque ſur la montagne retranchée qui tient à la Montagnette, & pour favoriſer celles qui peuvent ſe tenter contre les hauteurs de Piannes, avec leſquelles la Montagnette communique.

Une troiſième diviſion, compoſée de ſept bataillons, eſt commandée par M. le marquis de Villemur. Celle-là s'avance par le vallon de Pouriac, & le col de Salcemorenne, juſqu'au village de Ferrière. Delà elle ſe jette dans la gorge de Preinard, s'étend ſur ſa droite, ſe met à portée d'attaquer de front & en flanc la montagne où eſt bâti le village de Pont-Bernard, d'en déloger l'ennemi, & de gagner les ſommités qui plongent les barricades.

L'artillerie eſt diſpoſée pour battre ces retranchemens; le marquis d'Arambourou, avec ſept bataillons, s'eſt porté à Brezès pour ſoutenir cette artillerie, pour forcer l'ennemi, s'il lui eſt poſſible, ou du moins pour l'inquiéter dans cette partie.

M. de Pignatelli s'eſt auſſi avancé à la tête de huit bataillons vers Preinard, pour renforcer les colonnes qui peuvent exiger du ſecours.

De ces huit bataillons, quatre ſont détachés avec le marquis de Garcia dans le vallon d'Oronaïe; là, M. le marquis de Monteynard prend quatre cents cinquante hommes de ce Corps, & va s'emparer du poſte retranché de l'Eſſelette. Trouvant ce poſte abandonné il attend le Corps dont il fait l'avant-garde, & bientôt ils marchent enſemble, à portée des retranchemens qui couvrent Giepierre, à l'extrémité occidentale de la montagne de Piannes.

Le marquis de Biſſi, à la tête de trois bataillons, dirige ſa marche à peu-près par le même chemin. Se rejetant ſur Pratchalier, il vient ſe placer entre Giepierre & Preil; ſon but eſt de marcher à Pierreport dès qu'on aura forcé les retranchemens dont la montagne de Piannes eſt couverte de la droite à la gauche.

Le comte de Kandica, avec ſix bataillons, enveloppe cette gauche par laquelle il doit chercher à pénétrer. Il doit auſſi rejoindre les deux diviſions précédentes au ſommet de la montagne, & prendre avec elles la route qui aura été indiquée.

ANNÉE 1744.

Les hauteurs de Piannes étoient le ſeul chemin par lequel on pût faire arriver ſur la rive gauche de la Sture un Corps qui menaçât le flanc droit de l'ennemi. Dans le cas où les Piémontois auroient voulu s'obſtiner trop à la défenſe des barricades, ce Corps, des hauteurs de Piannes, ſe joignant aux colonnes des marquis de Chaſtellar & de Mauriac, ôtoit tout eſpoir de retraite aux ennemis; en ſuppoſant que leur mouvement rétrograde ſe feroit à propos, ces trois diviſions ſe trouvoient en force pour pouſſer les fuyards avec vigueur.

Le Général piémontois qui commandoit dans la vallée de Sture, s'y voyant tourné, dominé & dépaſſé de toutes parts, ne crut pas devoir s'opiniâtrer avec ſes neuf bataillons dans un poſte dont il ne pouvoit ſoutenir tous les points menacés, & où il n'avoit aucun renfort à eſpérer.

Déterminé à ſe retirer ſous Demont, il dépêcha un Courrier au roi de Sardaigne, un autre à l'Officier qui commandoit les retranchemens de Château-Dauphin, & les inſtruiſit l'un & l'autre de ſa ſituation & de ſon projet. Le ſoir du 17 juillet, ſes troupes commencèrent à défiler du côté de Sambuc, & le 18, avant midi, l'armée des deux Couronnes ſe trouva maîtreſſe de ces barricades redoutables, jugées par tant de gens comme inacceſſibles, & qui ne nous coûtèrent pas cent quarante hommes.

Le Prince de Conti, maître d'un paſſage ſi long-temps deſiré, fait partir un Officier de confiance pour aller

en inſtruire le bailli de Givri. L'eſſentiel eſt maintenant d'empêcher les troupes de la gauche de tenter contre les retranchemens de Château-Dauphin un effort devenu inutile. L'Officier chargé de ſes ordres, en marchant la nuit dans la montagne, tombe dans un précipice; on eſt long-temps à le rappeler à la vie, & celui qu'il commet enfin à ſa place arrive trop tard. Ce contre-temps donne lieu à la fameuſe attaque de la redoute de Pierrelongue, l'une des actions les plus meurtrières & les plus vigoureuſes qui aient illuſtré l'Infanterie françoiſe. Les Piémontois, chargés de défendre la vallée de Château-Dauphin, & inſtruits de la priſe des barricades, ſe diſpoſent à abandonner des retranchemens où ils peuvent ſe voir tournés d'un moment à l'autre par cinq bataillons poſtés à Elve, commandés par M. du Châtel, & qui en effet pouvoient rendre la retraite impoſſible à cette partie de l'armée Piémontoiſe, en ſe portant d'Elve au Villars, ſur les derrières deſdits retranchemens de Mont-Dauphin.

Sur les démonſtrations de la retraite de ces troupes, le bailli de Givri, dans l'ignorance des ſuccès de la vallée de Sture, ne peut ſuppoſer d'autres projets aux Piémontois qui ſe retirent devant lui dans la vallée de Château-Dauphin, que d'aller renforcer les barricades; il en conclut la néceſſité d'attaquer ce Corps ſans délai, afin de délivrer le gros de l'armée de cette augmentation de réſiſtance.

En conſéquence, dès le 16, M. de Chevert a

ANNÉE 1744.

attaqué le village de la Gardette avec un détachement de quinze cents hommes. Le 18, le marquis de Campo-Sancto a gagné le haut du col de la Traversière, replié tout ce qui se trouvoit à la branche méridionale de la Vraitte, & dépassé les retranchemens du côté de Belins. Le même jour, le même M. de Chevert attaque les ennemis dans plusieurs petits redans dispersés sur la montagne de Pierrelongue. Ensuite il rallie sa troupe & attend le bailli de Givri qui, le même jour aussi, doit se réunir à M. de Chevert pour l'attaque de la redoute fameuse.

Pour arriver à ce retranchement formidable, il falloit descendre par une pente extrêmement roide, dans un vallon fort creux, & de-là, gagner le sommet d'une montagne escarpée, sur le haut de laquelle la redoute étoit construite. Pendant toute la durée d'un mouvement si pénible, nos troupes se trouvoient constamment exposées aux feux de l'artillerie & de la mousqueterie Piémontoise, & cela sans pouvoir y répondre. Dans la descente, les François ne peuvent faire d'autre usage de leurs armes que de s'en servir pour point d'appui; après ce premier obstacle vaincu, ces troupes se rallient, reprennent haleine un moment, & commencent à gravir la montagne au haut de laquelle l'ennemi les attend. A peine nos soldats sont-ils parvenus à une certaine hauteur que les Piémontois font rouler sur eux d'énormes pierres qui fracassent & dispersent les membres de tous les malheureux qu'elles rencontrent. Ce genre de mort,

dont les veſtiges ſanglans ajoutent aux horreurs communes de la guerre, la longueur & la vivacité du danger, la mouſqueterie meurtrière & continue dont nos troupes ne peuvent ſe mettre à l'abri que dans le foſſé même de la redoute, ont enfin épuiſé leur courage. Après de vaines tentatives pour les ranimer, leurs Généraux font auſſi vainement battre la retraite. Pour gagner leur camp elles ont à courir les mêmes dangers dont elles viennent d'éprouver toute la violence. Enfin, on croira difficilement, & il eſt cependant vrai, que ce n'eſt qu'au bout d'une irréſolution de trois heures, que ces mêmes troupes tout-à-coup armées du courage du déſeſpoir, puiſant de nouvelles forces dans l'excès du péril, & portées au-deſſus d'elles-mêmes par la circonſtance qui devoit tout-à-fait les abattre, donnent la préférence à l'eſcalade ſur une retraite encore plus riſquable. Auſſi-tôt on voit les ſoldats s'accrocher aux pierres des revêtemens, portés ſur les épaules de leurs camarades, pénétrer dans les retranchemens par les embraſures des canons braqués, & par-deſſus un parapet hériſſé de baïonnettes. La vigueur de l'action double le nombre aux yeux des ennemis; ils s'étonnent, reculent, le déſordre eſt dans leur rang, leurs armes tombent, & ce qui ne peut échapper par la fuite eſt fait priſonnier de guerre.

ANNÉE 1744.

L'étonnement doit croître encore en ſongeant qu'un ſeul bataillon formoit toute la ſupériorité du nombre des aſſaillans ſur les aſſiégés, défendus par toutes les reſſources les plus formidables de la Nature & de l'Art;

ANNÉE 1744.

tant les évènemens d'un combat sont incalculables! tant il est vrai que celui qui se défend est toujours foible, que celui qui attaque est toujours fort; qu'il entre du hasard dans le succès des batailles, & que pour juger le mérite militaire, il est une énorme & juste différence à faire à l'avantage & à la gloire du Général, entre les combinaisons d'un plan de campagne, & les coups de dez d'un jour d'action *(ſ)*!

La retraite

(ſ) L'expédition de Château-Dauphin nous coûta sept cents hommes tués sur la place; le nombre des blessés fut à peu-près égal. Trente-deux Officiers, sept cents quatre-vingt-deux soldats forment celui des morts: quarante-un Capitaines, trente-trois Lieutenans, quatre Ingénieurs, sept cents soixante-trois soldats, forment celui des blessés.

Si les plans de campagne font la gloire des Généraux, celle des Officiers particuliers a sa source dans les jours de bataille, & le devoir de l'Historien est, autant qu'il le peut, de nommer au moins ceux de ses compatriotes qui, au prix de leur sang, ont acheté des droits au souvenir de leur Nation.

M.rs de Salis & de la Carte furent tués à cette journée, & M. de Voltaire a commis une légère erreur dans son siècle de Louis XV, en disant, *M. de la Carte, tué à l'attaque des retranchemens de Montalban;* le fait essentiel est que M. de la Carte est mort pour sa Patrie.

M. le bailli de Givri, & M. le comte de Danois furent blessés le même jour, & le 6 du mois de Septembre suivant, M. le bailli de Givri mourut de ses blessures.

M. de Chevert reçut des contusions considérables. M. le Prince de Conti, dans une lettre du 21 juillet 1744, à M. le comte d'Argenson, dit, en parlant de M. de Chevert: *sa bravoure, à laquelle on ne peut donner assez d'éloges, son sang-froid & sa présence d'esprit, sont*

La retraite du roi de Sardaigne laiſſe au Prince de Conti la liberté d'aſſiéger Demont. Les précautions les plus ſages pour aſſurer la tranquillité de ce ſiége ſont priſes, & bientôt les tentatives multipliées des troupes légères de Sa Majeſté Sarde, prouvent combien toutes ces précautions étoient néceſſaires. ANNÉE 1744.

Les ennemis, par quelques courſes faites dans la vallée de Queyras, & par un détachement de deux mille hommes, porté dans le comté de Nice, tentent la voie de diverſion. En même-temps les Anglois s'approchent de la côte avec vingt-trois vaiſſeaux & quelques galères Piémontoiſes, pour ſoutenir l'irruption des troupes du roi de Sardaigne. Les Généraux auxquels eſt confiée la défenſe des frontières du Dauphiné & de la Provence, font avorter ces projets par la ſageſſe & la vigilance de leurs diſpoſitions. Tous ces Corps ennemis, portés en avant, ſont bientôt forcés à rentrer dans la montagne, & l'incendie du village d'Aiſon *(t)*, opérée par quelques-uns de leurs émiſſaires, devient l'unique fruit de leur manœuvre.

ſont ce qui a principalement décidé l'avantage de cette action. Il y a reçu une contuſion & un coup de hache.

La perte des ennemis fut égale à celle des François. Le baron du Verger, qui commandoit en chef pour le roi de Sardaigne, & plusieurs Officiers particuliers furent tués roides. Un Brigadier, plusieurs Officiers d'un grade inférieur, & un nombre conſidérable de ſoldats furent faits priſonniers. Les Piémontois perdirent en outre deux pièces de canon.

(t) Les Princes avoient établi leur quartier général dans ce village.

ANNÉE 1744.

Le 9 d'août, la tranchée a été ouverte devant Demont, à deux cents cinquante toises du chemin couvert. Un Gouverneur déterminé à soutenir deux assauts avant de se rendre, défend la place. Une garnison de onze cents hommes, cinquante-neuf pièces d'artillerie, l'abondance des munitions en tout genre, lui permettent une résistance vigoureuse ; son courage est trahi par un accident impossible à prévoir. Une de nos batteries, tirant à boulet rouge, met le feu à des fascines entassées près de la maison du Gouverneur. Cette maison s'embrase ; l'incendie se communique successivement à l'hôpital, au corps des casernes, à toutes les habitations du fort, & la garnison effrayée de sa violence force à battre la chamade & à ouvrir les portes.

Maître de Demont, le Général françois se prépare à une conquête plus importante. Le chevalier Hébert *(u)* reste dans Demont à la tête d'une garnison composée d'un nombre égal d'Espagnols & de François. Le 24, l'armée se met en marche sur cinq colonnes, passe la Sture & vient camper à Cervasca, d'où le lendemain elle s'avance jusqu'à Carail, à la gauche de Coni.

Le roi de Sardaigne est à Busca, derrière la Mayre, avec vingt-huit bataillons & trente-deux escadrons. Il tient en avant de cette rivière un Corps qui attend

---

(u) Quatre blessures reçues à l'affaire de Château-Dauphin, mettoient cet Officier dans l'impossibilité de continuer son service en campagne.

notre avant-garde, engage avec elle un petit combat, & se retire en désordre après un évènement médiocre à la vérité, mais cependant à notre avantage.

ANNÉE 1744.

Peu de jours après, le gros des Piémontois se replie sur Saluces, & le marquis de la Mina, fidèle à ses principes, veut qu'on les suive, ne songeant pas que le roi de Sardaigne ne peut rien faire de mieux que de se retirer ainsi de proche en proche, sans hasarder une action, mais dans l'unique dessein d'éloigner de Coni les forces des deux Couronnes. En effet, si nous eussions été la dupe de cette manœuvre, le roi de Sardaigne faisoit perdre à notre armée le reste d'une saison précieuse & déjà avancée, dans un pays où les neiges abondantes pouvoient bientôt rendre les travaux d'un siége impossible.

Au lieu des tentatives infructueuses proposées par M. de la Mina, les derniers jours du mois d'août sont employés à reconnoître les environs de Coni & la place. Ces reconnoissances étant faites, l'armée combinée passe la Grana, vis-à-vis l'église de Notre-Dame de Passaw. La gauche est appuyée à ce point, & la droite s'étend jusqu'au couvent de la Madone de l'Oulme, situé au bord de la Sture, à peu-près à un mille en avant de Coni. Cette Place est assise au confluent de la Sture & du Gesso. Du côté du septentrion la Sture forme une espèce de second fossé en avant du rempart. Du côté du midi, le Gesso défend encore mieux la place.

Pour investir Coni, il eût fallu que l'armée chargée

ANNÉE 1744.

de protéger les opérations du siége, eût pu se mettre à cheval sur ces rivières, au-dessous du point de leur réunion. En effet, elle sembloit ne pouvoir se dispenser de prendre une position semblable à moins de la supposer assez forte pour pouvoir garder en même-temps la Sture & le Gesso, sans avoir besoin de se réunir pour combattre les Piémontois, n'importe dans quel point ils attaquassent. La nature du terrein rendoit cette précaution impossible. Peu au-dessous du confluent de ces deux rivières, il s'élève en effet dans leurs lits plusieurs îles boisées qui donnent à la largeur de leur cours une étendue prodigieuse. Sa capacité totale n'est plus qu'un assemblage de canaux parallèles, & de navilles profondes, sur chacun desquels il eût fallu établir un pont. L'extrême longueur de cette communication étoit un premier obstacle, & après avoir vaincu toutes les difficultés qui se rencontroient à l'établir, les moindres pluies qui, dans les pays de montagnes, causent des crûes d'eaux excessives, pouvoient, d'un moment à l'autre, l'interrompre. L'armée ainsi divisée ne se trouvoit plus en force nulle part. La marche des convois perpétuellement infestée par les Barbets, avoit forcé à distraire douze bataillons du corps de l'armée. Les travaux du siége exigeoient une division encore plus considérable, & l'on alloit se trouver à peine en parité avec les Piémontois, renforcés par huit cents Croates, par le régiment de Clerici, & trois bataillons de celui de Pallavicini, qui, du camp de

Vélétri, avoient également quitté l'armée du Prince de Lobkowitz. ANNÉE 1744.

Le Général françois sentoit le danger d'assiéger une place qu'il n'étoit pas possible d'investir; mais la nécessité de se rendre maître de Coni n'étoit pas moins évidente. Les préparatifs du siége furent donc faits avec toute la précaution que l'Art pouvoit indiquer, avec toute la vigilance que l'importance de l'objet rendoit nécessaire; & l'on mit en usage toutes les ressources que la nature du terrein rendoit praticables *(x)*.

La crainte d'une crûe subite du Gesso avoit forcé à ouvrir la tranchée au couchant de Coni, c'est-à-dire, sur un des fronts le plus fort de la Place, mais cet inconvénient avoit encore paru préférable à celui que le moindre orage pouvoit apporter, & qu'alors aucune précaution n'auroit pu détruire.

Cependant pour hâter la besogne qui n'avançoit que lentement, M. le Prince de Conti veut former une seconde attaque du côté du Gesso, dans le moment où le lit de cette rivière se trouve presque desséché. M. le marquis de la Mina, selon son habitude coupable, contrarie le projet, & par cette contrariété fait perdre huit jours, quand l'emploi d'un seul peut décider du succès de la campagne, & du sort de l'armée.

On étoit au 24 septembre; M. le Prince de Conti

(x) On renvoie, pour les détails de ce siége, à la relation de M. le marquis de Saint-Simon.

ANNÉE 1744.

ne pouvoit ſe diſſimuler tout l'inconvénient de commencer ſi tard ſa nouvelle entrepriſe; il ne voulut point avoir à ſe reprocher l'omiſſion d'une tentative dont la réuſſite étoit douteuſe, mais cependant poſſible. On ne négligea aucune des précautions que l'art militaire pouvoit indiquer; mais la ſaiſon & le climat laiſſoient à redouter des inconvéniens contre leſquels il n'eſt pas donné à la prudence humaine de réſiſter *(y)*.

Le 28, les neiges commencèrent à tomber en abondance. De ce moment, toutes les précautions furent vaines pour parer à la difficulté des convois.

(y) Lettre de M. le Prince de Conti à M. le comte d'Argenſon, du 25 ſeptembre 1744.

« J'eſpérerois beaucoup de la batterie dont on commence aujour-
» d'hui l'établiſſement, ſi le roi de Sardaigne ne trouvoit notre poſition
» aſſez importante pour ne pas entreprendre de nous troubler dans
» le cours de notre opération; car s'il vient nous préſenter la bataille,
» nous ne pouvons pas abſolument ſoutenir notre nouvelle attaque,
» qui n'eſt pas dans l'enceinte de nos retranchemens, & il faudra de
» toute néceſſité en retirer les troupes & l'artillerie.
» J'ai reçu une lettre du Roi qui paroît vouloir bien faire attention
» aux difficultés & aux obſtacles que nous avons à ſurmonter, pour
» venir à bout du ſiége de Coni. Je conſentirois volontiers qu'ils ne
» produiſiſſent rien de pire; & je ferai de mon mieux pour qu'ils ne ſe
» terminent pas à nous faire échouer totalement: mais outre les efforts
» d'un ennemi qu'on ne doit pas regarder comme abattu, nous avons
» à combattre la ſaiſon, la difficulté des ſubſiſtances, ainſi que des
» munitions de guerre, qu'il faut faire venir à travers des montagnes
» affreuſes, infeſtées de barbets qui nous incommodent beaucoup:
» nous avons à vaincre au par-delà l'opiniâtreté & les contradictions
de nos Alliés. »

Bientôt on eſt contraint d'interrompre l'attaque formée vers le Geſſo, & il n'eſt plus douteux que le roi de Sardaigne va tenter le ſort d'une bataille pour ſecourir Coni. Le 29, les Piémontois ſe portent à Murato, & à la faveur d'un gros détachement le roi de Sardaigne, accompagné de quelques Officiers généraux, pouſſe juſqu'à nos gardes avancées. ANNÉE 1744.

Le temps que le roi de Sardaigne avoit différé à ſecourir Coni avoit été employé par lui à raſſembler les forces qu'il jugeoit néceſſaires pour une opération de cette importance. La bataille ſe donne; le roi de Sardaigne laiſſe ſur le champ de bataille près de cinq mille hommes tués ou bleſſés; nous ſommes vainqueurs, mais bien loin d'être tranquilliſés ſur les ſuccès du ſiége, véritable objet de cette journée ſanglante *(z)*.

(z) Voyez dans la relation de M. le Marquis de Saint-Simon le détail des opérations de cette bataille.

Le marquis de Sénectère, le duc d'Agénois *, le comte de Chabannes, le marquis de la Force; le chevalier de Chauvelin, le chevalier de Lermelec, M.rs de Pujols & de Severac, tous Officiers généraux, Colonels, Lieutenans-colonels, ou Employés dans l'État-major de l'armée, furent bleſſés à la bataille de Coni.

* Aujourd'hui duc d'Aiguillon.

Dix-neuf Officiers particuliers & quatre cents vingt-ſix Soldats furent tués ſur la place.

Quatre-vingt-ſeize Officiers furent bleſſés, & ſept cents quatre-vingt-dix-ſept ſoldats du côté des François ſeulement.

La perte fut à peu-près égale du côté des Eſpagnols; mais ils n'eurent d'Officiers de marque bleſſés que M.rs de Grandika & de Garcis, tous deux Lieutenans généraux, & le comte de Kindelan, Colonel.

ANNÉE 1744.

Malgré sa défaite, le roi de Sardaigne reste à Murato ; & attend une circonstance plus favorable pour secourir Coni. Bientôt les élémens servent ses projets ; les pluies qui tomboient depuis quelques jours deviennent plus abondantes, tous les ponts de la Sture sont emportés, & les troupes qui viennent de combattre & de vaincre se trouvent entièrement séparées des troupes assiégeantes *(a)*.

Le Gesso, qui n'est ordinairement qu'un ruisseau foible & guéable par-tout, étoit devenu un torrent. Il fut impossible de le passer pour retirer un détachement de cent cinquante hommes, placés en avant de cette rivière, dans le village de Bovès. Environné par un corps de quatre mille Vaudois, il fut obligé de se rendre. Le véritable but de la marche de ces milices Piémontoises étoit de couvrir des ouvriers chargés de rétablir sur les anciennes piles le pont de communication de Coni, avec le Mondovi. Ces travaux furent couronnés par le succès, & le six d'octobre, le roi de Sardaigne fit passer dans la place quinze cents hommes de sa meilleure infanterie, qui vinrent rafraîchir la garnison.

Le 7, le roi de Sardaigne s'éloigne de Coni, & va camper à Fossan. Les contradictions renaissantes par l'inclémence des saisons, & la nature du local, assiégent

(a) Les premières furent sans pain pendant quatre jours, & ne vécurent que des châtaignes qu'elles trouvèrent heureusement dans les environs.

l'armée

l'armée des deux Couronnes & ne la rebutent pas. On rétablit les ponts sur la Sture, on répare les parapets & les dégradations que les orages ont causées à la tranchée. La difficulté des subsistances force à retrancher au soldat un tiers de sa ration en pain. Une double ration de riz & une foible augmentation de paye obvient à cette privation pénible; l'argent ne lui rend pas toujours le moyen de soutenir ses forces; mais l'exemple des Chefs & la nécessité des circonstances étouffent les murmures & ajoutent au courage du soldat. ANNÉE 1744.

Le 9, un fourrage fait du côté de Mondovi confirme cette valeur innée des nations Espagnole & Françoise; une Compagnie franche du roi de Sardaigne est détruite par la chaîne de nos Fourrageurs; & la nuit du 15 au 16 une sortie des assiégeans vigoureusement repoussée, fournit une preuve consolante & nouvelle des forces qui restent encore à nos troupes.

Il est un point où le courage devient témérité, & la constance obstination. Le vrai talent du Général est de céder aux obstacles quand ils sont vraiment insurmontables. Le 11, l'Infant assemble un Conseil de guerre; l'examen réfléchi des difficultés existantes & des nouveaux inconvéniens à redouter, porte à décider que dès le lendemain toute l'artillerie qui n'est pas employée au siége commencera à filer sur les derrières. On arrête en même-temps que les travaux seront poussés avec une nouvelle vigueur pendant tout le temps pour lequel il reste encore des subsistances assurées, & qu'à cette

ANNÉE 1744.

époque, la poſſibilité de s'en procurer de nouvelles, déterminera ſur le parti à prendre.

Le 17, les Princes conſultent de nouveau les Généraux qui commandent ſous eux; ils veulent encore réunir à ces opinions celle des Officiers du Génie & de l'Artillerie; on veut apprendre d'eux-mêmes le temps que les règles de leur Art leur fait juger néceſſaire à la reddition de Coni. Faiſant abſtraction des obſtacles ſurnaturels que les inclémences de la ſaiſon donnent alors à attendre, ces Officiers conſultés, prouvent par la combinaiſon de leurs calculs, que la durée d'un mois eſt au moins néceſſaire au ſuccès du ſiége; & la comparaiſon de tous les autres intérêts réels de la guerre avec cet avis, fait ſentir qu'on ne peut plus raiſonnablement s'opiniâtrer à un plan que tout s'accorde à traverſer.

Après avoir abandonné le ſiége de Coni, M. le Prince de Conti étoit loin d'imaginer que les Eſpagnols duſſent propoſer d'en entamer un autre. Dans le temps où il reſtoit encore quelque eſpoir de s'emparer de cette place, M. de la Mina avoit déjà fait entrevoir le deſir qu'avoit la Cour de Madrid de faire hiverner ſes troupes en Italie. La force des raiſons avoit cependant convaincu le Général eſpagnol de l'imprudence du projet. Il néceſſitoit la priſe de Céva, de Mondovi & de quelques autres petites places, indiſpenſables à la ſûreté des quartiers, & l'époque de la ſaiſon rendoit cette conquête également difficile. La Cour de Madrid

ſembloit faire trop peu de cas de ces précautions dont toutes les règles de la guerre font cependant une loi; mais dans le fait, ſon but étoit moins de s'établir dans les États du roi de Sardaigne, que d'éviter au contraire d'y porter les armes, dans la crainte d'un accommodement entre ce Monarque & la France. ANNÉE 1744.

Le projet des Eſpagnols étoit, avant tout, de faire promptement traverſer le Montferrat à leurs troupes, & de les porter ſans le moindre délai dans le Milanez, le Parméſan & le Plaiſantin pour s'en emparer, & peut-être trouvoient-ils moins déſavantageux de conſerver encore le roi de Sardaigne pour ennemi, que de s'obliger, par un traité, à lui céder quelques-unes des Provinces dont on vouloit mettre l'Infant en poſſeſſion. Le ſeul deſir de l'alliance des Génois ſembloit ſeul, dans ces circonſtances, ramener la cour de Madrid aux vrais principes de la guerre & de la prudence.

L'ambition de M. de la Mina lui faiſoit ſourdement ſolliciter l'exécution d'un projet dont il ne pouvoit pas lui-même ſe diſſimuler les inconvéniens. Ce qu'il deſiroit avant tout, & uniquement, étoit l'autorité en chef; & c'étoit dans cette vue qu'il ſollicitoit ſecrettement auprès de Philippe V un ordre poſitif de pénétrer en Lombardie.

La République de Gènes, mettant pour première clauſe à ſon alliance avec la Maiſon de Bourbon, que l'on tiendroit en Piémont une armée capable de la mettre à couvert du reſſentiment du roi de Sardaigne,

ANNÉE 1744.

ſervoit, ſans le ſavoir, les deſirs de M. de la Mina. En effet, le Conſeil de Madrid lui ayant envoyé ordre d'examiner s'il ſeroit poſſible de ſatisfaire ſur le champ à ce que demandoit la République de Gènes, le Général eſpagnol ne perdit pas cette occaſion de faire revivre un plan qu'il n'avoit abandonné que malgré lui.

Cependant comme M. de la Mina, peu auparavant, avoit été contraint lui-même, par la force du raiſonnement, à déſapprouver ce projet au moins en apparence, il ne voulut pas avoir ouvertement l'air d'y revenir. Il chargea le comte de Barathiéri de le préſenter de nouveau au Conſeil de guerre. Cet Officier flatté d'avoir à ouvrir un avis dont la ſingularité devoit néceſſairement attirer l'attention générale, exécuta ce que M. de la Mina deſiroit. Les raiſons ſpécieuſes dont il appuya ſon avis ſéduiſirent un moment quelques Généraux; & quand le faux fut démaſqué & le vrai découvert, les raiſons les plus puiſſantes ne ramenèrent encore que très-difficilement les eſprits; tels ſont les hommes.

Après bien des débats, il eſt enfin réſolu que l'armée prendra le chemin de Demont, qu'elle s'y arrêtera le temps néceſſaire pour rétablir ce fort, ou le détruire tout-à-fait.

Le 22, l'armée quitte les environs de Coni & arrive ſous Demont le ſoir du 23. Elle eſt campée en avant de cette ville, & ferme la totalité de la vallée de Sture, depuis la rivière de ce nom, où notre droite eſt appuyée, juſqu'à la montagne où vient s'appuyer

notre gauche. Quelques redoutes & une ſuite de retranchemens fortifient bientôt cette poſition. La communication du camp avec le Dauphiné eſt renforcée par huit bataillons réunis aux dix qui ſe trouvent déjà à Sambuc, Pierreport & Brezès.

ANNÉE 1744.

En attendant la déciſion de la Cour de Verſailles ſur l'alternative qui avoit été propoſée de faire ſauter ou de ravitailler Demont, un grand nombre d'ouvriers de toute eſpèce travailloit avec la plus grande diligence à réparer les dégradations que l'incendie & le canon avoient occaſionnées dans le fort; des mineurs creuſoient en même-temps des fourneaux pour en détruire tout-à-fait les ouvrages, dans le cas où le projet de démanteler Demont ſeroit préféré.

On attendoit de jour en jour les ordres de la Cour de Verſailles à ce ſujet, & la ſurpriſe fut grande quand on vit arriver de Madrid l'ordre d'aſſiéger Saorgio & Céva, & d'entrer en Italie. Quoique ce projet fût le fruit des inſinuations du marquis de la Mina, la ſaiſon & mille autres circonſtances étoient telles, que ce Général lui-même convint de ſes invincibles difficultés, & finit par joindre ſes repréſentations à celles de l'Infant, ſur les dangers de l'exécution.

Don Philippe ne pouvoit mettre en doute que le Roi ſon père ne ſe rendît à la force des raiſons & au ſimple expoſé de l'état des choſes. Rien ne devenoit plus important que d'épargner des fatigues à l'armée, & l'Infant ſe trouva le premier diſpoſé à faire ſauter

ANNÉE 1744.

Demont, auſſi-tôt que des lettres de Verſailles eurent appris que ce projet étoit préféré par Sa Majeſté Très-Chrétienne *(b)*.

Le 14, les troupes ſe portèrent en bataille derrière le fort; on mit le feu aux mines, & leur effet fut prodigieux. Un accident empoiſonna le ſuccès de cette opération, qui ne devoit coûter que de la poudre & point de ſang. La mine qui ſe trouvoit ſous la porte s'enflamma plutôt qu'on ne l'avoit compté, & un piquet, avec les Officiers qui le commandoient, fut enſéveli tout entier ſous un pan de murailles *(c)*.

Tout le jour fut employé à raſer les remparts de Demont. L'armée ne défila que fort tard vers Sambuc; elle y arriva bien avant dans la nuit. Après s'y être repoſée trois heures, elle en partit pour ſe rendre à Brezès, & de-là ſur les frontières du Dauphiné, laiſſant derrière elle un détachement de deux mille hommes, aux ordres de M. de Chevert, pour aſſurer le tranſport de l'artillerie trouvée dans le fort que l'on venoit de détruire.

Le 18, l'Infant part pour ſe rendre à Nice où il doit paſſer l'hiver. Le lendemain pluſieurs bataillons

---

(b) Demont, ainſi que toutes les conquêtes de la Savoie & du comté de Nice, appartenoient à l'Eſpagne; la France n'étant qu'auxiliaire dans la guerre qui ſe faiſoit en Italie.

(c) Une lettre de M. le comte d'Argenſon à M. le Prince de Conti, datée du 27 novembre 1744, atteſte le regret ſincère & attendriſſant dont Sa Majeſté Louis XV honora cet évènement malheureux & imprévu.

Espagnols prennent la route du Comté du même nom, quelques autres marchent en Savoie, les François s'acheminent vers leurs quartiers, & son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince de Conti se rend à Versailles.

ANNÉE 1744.

Avant d'entamer les opérations de la campagne de 1745, il faut achever de jeter un coup d'œil rapide sur la situation de l'armée combinée de Don Carlos & du comte de Gages. Nous renverrons encore à Bonamici pour les détails de cet objet en général, & pour ceux de la journée de Vélétri en particulier. Mais nous ne perdrons point cette occasion de rendre aux vertus de M. de Gages un tribut plus rarement mérité que celui que les grands talens ont droit d'obtenir. On verra dans Bonamici les fautes que ce Général avoit pu commettre, son adresse à les réparer, on sera bien aise de trouver ici les preuves de sa générosité à en convenir *(d)*.

Le 1.[er] octobre, le Prince de Lobkowitz a commencé à faire défiler ses troupes & à s'éloigner de Vélétri. Le septième jour de sa marche il est arrivé à

(d) Lettre de M. le comte de Gages à Philippe V.

« J'ai été surpris dans mon camp; il a été forcé. Les ennemis sont entrés jusque dans notre quartier général, d'où ils ont ensuite été « chassés avec perte. Vos armes sont victorieuses, & le royaume de « Naples est en sûreté: mais ce succès appartient tout entier aux « troupes de Votre Majesté. Leur valeur a réparé mes fautes, que « l'évènement ne justifie pas, & qui deviendroient impardonnables « si je cherchois à les diminuer. »

ANNÉE 1744.

Viterbe, toujours ſuivi par le duc de Modène & le Comte de Gages juſqu'à Ronciglione. Là, ces Généraux ont changé la direction de leurs marches en apprenant la poſition avantageuſe des Autrichiens. Ils ont tourné vers Spolette & Civita-Caſtellana. Leur deſſein a été de traverſer l'Ombrie, de primer les ennemis à Pérouſe, s'ils leur en donnent le temps, & par ce mouvement, de ſe mettre entre la Lombardie & l'armée Autrichienne, privée dès-lors de tout eſpoir de retraite & de tous moyens de ſubſiſtance. Le Prince de Lobkowitz ayant pénétré ce projet, eſt parti ſur le champ de Viterbe & eſt arrivé ſur le territoire de Pérouſe en même-temps que l'avant-garde des Eſpagnols. Son armée, moins forte de cinq mille hommes que celle des Eſpagnols, ne lui permet pas de leur tenir tête. Il ſonge en conſéquence à mettre à profit, pour ſa retraite, les reſſources que peuvent lui fournir les défilés des montagnes de Gubio & de l'Apennin, auxquelles il eſt, pour ainſi dire, adoſſé. Ces montagnes lui permettent en effet de gagner ſans danger les bords de la mer Adriatique, & de-là ſucceſſivement, la Romagne & la Lombardie, à ſon choix.

Pour aſſurer encore plus la marche de ſon armée, le Général autrichien jette dans Nocera un détachement de neuf cents hommes, commandé par le comte de Sore, avec ordre d'y tenir juſqu'à la dernière extrémité. Ce détachement eſt bientôt inveſti & forcé par les Eſpagnols, & après cette expédition le comte de Gages

Gages disperse son armée dans ses quartiers d'hiver, aux environs de Viterbe, d'Orviette & de Montefiascone.

CAMPAGNE DE 1745.

LES opérations de la campagne de 1745, commencent par l'armée de M. le comte de Gages. Après s'être reposé jusqu'à la fin de février, ce Général rassemble ses troupes au moment où l'on s'y attend le moins, & paroît vouloir se porter en Toscane. Ce mouvement cause de grandes inquiétudes à M. le Prince de Craon, & à tous les Officiers qui commandent dans ce duché pour Son Altesse Royale François de Lorraine, troisième du nom. Bientôt le comte de Gages change la direction de sa marche; il s'approche du golfe de Venise, s'avance vers la Romagne, reploie un corps de Hussards que le Prince de Lobkowitz tient en avant pour observer les Espagnols, & qui, promptement réuni aux détachemens répandus autour de Rimini & de Cézanne, rejoint le gros de l'armée Autrichienne dans les environs d'Imola.

Le 30 avril, cette armée lève ses quartiers, & supposant au Général espagnol le dessein d'assiéger Modène, elle vient camper sous le canon de cette place. A une position, naturellement avantageuse, les Autrichiens ajoutent encore des retranchemens & des fossés dont leur gauche & leur front sont bientôt couverts. Leur droite, appuyée à la citadelle, est protégée par son feu.

ANNÉE 1745.

La Secchia ferme les derrières de leur camp ; mais trois ponts jetés ſur cette rivière aſſurent une communication libre avec le Mantouan, & une retraite facile en cas de revers.

L'armée Eſpagnole paroît ſur les bords du Tanaro plutôt que les Autrichiens ne l'ont imaginé. Malgré la rigueur de la ſaiſon, cette armée paſſe à gué cette rivière, preſqu'en préſence de l'ennemi, le ſoldat ayant de l'eau juſqu'aux épaules. Un détachement Autrichien poſté à Spelimberto ſoutient à peine le choc des premières troupes. Jaloux de mettre à profit la terreur des Allemands & l'audace de ſa manœuvre, M. de Gages, déterminé à en venir aux mains, campe le lendemain à trois milles de Modène, & reconnoît de plus près l'armée du Prince de Lobkowitz.

La poſition de ſon camp ne permettant pas au comte de Gages de déployer toutes ſes forces, il fait un mouvement par ſa gauche, ſe porte en face de Buon-Porto, d'où il peut déboucher ſur trois colonnes, & embraſſer en même-temps tout le front de l'ennemi.

Il deſtine un Corps particulier à aller jeter un pont ſur la Secchia, & à paſſer dans le Mantouan pour inquiéter les Autrichiens dans cette partie. Avant d'en venir à l'action générale, cette même diviſion eſt chargée de former une fauſſe attaque à la tête des ponts ennemis ; mais toutes ces diſpoſitions ſont ſubitement interrompues par l'arrivée des ordres poſitifs de Philippe V, qui enjoint à ſon Général de tout abandonner pour ſe réunir

le plus promptement possible, par l'État de Gènes, à l'armée de l'Infant & de M. le maréchal de Maillebois. ANNÉE 1745.

On peut voir encore dans Bonamici les détails de la marche savante par laquelle M. de Gages sut alors éviter la poursuite du Général autrichien. On y verra les grandes difficultés de la Nature, vaincues par le courage de l'homme, la prise du petit fort de Monte-Alfonso, bâti sur le revers des montagnes de la Carfagnana & rendu très-important par les relations du moment. On y verra l'effroi de la République de Lucques à l'approche de l'armée Espagnole ; on remarquera à cette époque de grandes négociations pour une petite circonstance, le rappel de M. le Prince de Lobkowitz, l'arrivée de M. le comte de Schulembourg à l'armée Autrichienne, dont il vient prendre le commandement, le récit des obstacles inattendus que M. le comte de Gages rencontre au passage de la Magra, & nous le suivrons promptement de Sarzanne à la Spezze, d'où le duc de Modène & lui ignorant encore le secret des négociations d'Aranjuez & la certitude de l'alliance des Génois, députent un Courrier à l'Infant & à M. le maréchal de Maillebois pour combiner avec eux les opérations analogues à la jonction de leurs armées.

Après le siége de Fribourg, où M. le maréchal de Maillebois avoit suivi Sa Majesté Très-Chrétienne, ce Général avoit été chargé de marcher dans l'Électorat de Mayence. Il s'agissoit alors d'empêcher le comte d'Aremberg d'y faire prendre des quartiers à des troupes Mai 1745.

ANNÉE 1745. Mai.

Autrichiennes qui s'avançoient. A l'approche des François elles s'arrêtèrent & restèrent tranquilles jusqu'au mois de février. Au premier mouvement que fit alors le Général autrichien pour se porter sur la Lanne, M. le maréchal de Maillebois, par ses dispositions, obligea les ennemis à se rerirer dans les pays de Juliers & de Clèves. Il travailloit à les pousser plus loin encore, quand le 13 avril il reçut ordre d'aller prendre le commandement de l'armée que le Roi faisoit passer en Italie. Il remit celle de Vétéravie au marquis de la Fare, qui devoit y servir sous les ordres de M. le Prince de Conti. Aussi-tôt M. le maréchal de Maillebois se rendit à Aix en Provence, & d'après la reconnoissance que M. le comte de Maillebois son fils avoit faite des Alpes maritimes, il régla avec l'Infant le plan des opérations qui devoit ouvrir la Lombardie à ce Prince.

M. le marquis Doria, qui étoit venu joindre M. le comte de Gages à Sarzanne de la part des Génois, avoit bien assuré le Général espagnol de la bonne intention de la République, mais ne l'avoit pas instruit positivement du traité d'alliance conclu définitivement à Aranjuez le 1.er du mois de mai 1745 (e).

Ce traité n'étoit en quelque sorte qu'une addition à celui qui avoit été conclu le 25 octobre 1744, entre les rois de Naples, d'Espagne & de France. La

(e) *Voyez* aux Pièces justificatives le Traité en original & les pièces relatives, *page 212*.

base de celui-là étoit, comme on l'a vu, la condition de l'établissement de l'Infant Don Philippe dans les États qui devoient lui appartenir du chef de la reine Élisabeth Farnèse, sa mère; mais le traité avec les Génois devenoit à son tour la base de toutes les opérations nécessaires à l'exécution du premier. Les États de la République, devenus libres pour nous par son alliance, offroient un passage commode pour l'entrée de la Lombardie; les raisons qui, la campagne précédente rendoient cette route dangereuse, n'existoient plus; & le traité d'Aranjuez avoit apporté un tel changement dans les considérations politiques, qu'il n'étoit plus permis de balancer sur le choix du chemin auquel on devoit la préférence.

Malgré cette circonstance favorable, la nature du terrein réservoit au maréchal de Maillebois assez de grandes difficultés à combattre, & après ces difficultés que le local enfante, si l'on jette un regard sur la composition particulière à l'armée de M. le maréchal de Maillebois, on reconnoîtra dans cette composition même la source d'obstacles encore plus grands pour le bien, & plus effrayans pour la personne. On verra la politique devenue, au sein de cette armée, une science plus nécessaire que la science même des batailles; on apprendra quelle hydre renaissante offre à combattre la désunion infaillible d'une armée que quatre Nations composent, & l'on voudra bien se rappeler enfin que sans harmonie il n'y a point de véritable force.

ANNÉE 1745. Mai.

Le Sénat de Gènes n'avoit consenti à prendre part à la guerre qu'à la condition formelle de voir une armée puissante couvrir constamment son territoire. Une autre clause souscrite par tous les Alliés, & rendue essentielle par tous les principes de la guerre, étoit d'entretenir sans cesse une communication libre du point où l'on agiroit jusqu'à la frontière du Royaume.

Le projet de s'avancer par la rivière du Ponent étant le seul qui pût faciliter toutes ces clauses, on commença dès le mois d'avril à y assembler des subsistances. Les troupes Espagnoles & Françoises qui, la campagne précédente, avoient agi contre la vallée de Sture, se trouvoient toutes portées. Plusieurs bataillons avoient hiverné dans le comté de Nice; on en avoit même poussé quelques-uns jusqu'à Oneille; le reste étoit cantonné en Dauphiné & en Provence.

Par le traité d'Aranjuez, la seigneurie de Gènes s'obligeoit à fournir dix mille hommes d'infanterie, & un train d'artillerie de trente-six pièces de canon; mais, dans le même acte, le Sénat avoit eu grand soin de faire stipuler que la République ne seroit tenue à accomplir cet engagement que quand un corps de troupes Espagnoles & Françoises, capables de mettre les frontières de Gènes à l'abri de toute insulte, seroit parvenu au-delà du col de Bochette. La Seigneurie promettoit de plus de procurer aux flottes & armées alliées tous les secours qui dépendroient d'elles, tant sur mer que sur terre; de leur ouvrir ses villes & ses ports dans tous

les temps, & de faciliter autant que la nature de ſon pays pourroit le permettre, la fourniture & le tranſport de leurs ſubſiſtances *(f)*. Année 1745. Mai.

Il eſt temps de ſuivre les opérations de M. le maréchal de Maillebois. Ce Général avoit ſervi long-temps en Italie; d'après la connoiſſance du pays, qu'il avoit priſe par lui-même, d'après les connoiſſances encore plus détaillées, ſur le même objet, acquiſes par ſon fils dans la campagne précédente, M. le maréchal de Maillebois forma un plan de campagne également approuvé de toutes les Puiſſances confédérées.

Plus d'un motif le déterminoit à s'avancer de préférence par la rivière de Gènes; cette route le mettoit plus à portée d'exécuter les clauſes de l'alliance, en couvrant le territoire des Génois : mais il vouloit encore, en entrant en Piémont, profiter promptement de ſa ſupériorité pour combattre le roi de Sardaigne avec avantage, & le contraindre, s'il étoit poſſible, à ſe retirer vers Turin. Alors le plan du maréchal de Maillebois étoit de faire derrière lui, & par détachemens, les ſiéges de Céva, de Mondovi, & de toutes les petites places qui ſe trouvent ſur la Bormida & dans la montagne, tandis qu'il attaqueroit en forces Tortone & Alexandrie, & s'ouvriroit les portes du Montferrat. Enfin, ce plan vraiment militaire, donnoit à eſpérer, avec le concours

(f) On peut voir aux Pièces juſtificatives l'original du Traité d'Aranjuez.

ANNÉE 1745. Mai.

de quelques circonſtances heureuſes, de pouvoir bientôt forcer le roi de Sardaigne à renoncer à l'alliance de la reine d'Hongrie. Il devenoit du moins très-probable que ce Monarque ſe trouveroit promptement hors d'état de fournir à cette Princeſſe des ſecours qui lui étoient indiſpenſables pour ſe maintenir en Italie.

La communication du Var au Tanaro étoit longue; les ſuccès même que l'on pouvoit eſpérer ajoutoient à cet inconvénient, en permettant à l'armée de faire des progrès & de s'avancer dans le Piémont. C'eſt ce qui fit concevoir au maréchal de Maillebois le projet d'établir une communication plus courte par la vallée d'Oulx. Les bataillons François qu'on laiſſoit en Dauphiné, & ceux d'Eſpagne reſtés en Savoie, également commandés par M. le comte de Lautrec, étoient originairement chargés de cette expédition, dont le ſiége d'Exilles faiſoit néceſſairement partie.

Le ſuccès de cette opération aſſuroit la communication en la raccourciſſant; il rendoit de plus au corps de l'armée toutes les troupes qu'elle alloit être obligée de laiſſer le long de la rivière du Ponent, à meſure des progrès de ſa marche. En effet, cette route devenoit inutile ſi la vallée d'Oulx étoit une fois libre. La priſe de Céva, Mondovi, Acqui, Serravalle, celle de tous les forts de la Bormida, de la Scrivia & du Tanaro, ſuffiſoient à la ſûreté des frontières de la République; le Général françois pouvoit alors raſſembler ſes forces, écraſer le roi de Sardaigne, ou le contraindre à une

paix

paix particulière; & dans l'un & l'autre cas, chaſſer les Autrichiens du Plaiſantin, du Parmeſan, de tout le Milanez, & les pouſſer juſqu'aux montagnes du Tirol.

ANNÉE 1745.

A la fin de mai, M. le maréchal de Maillebois, ſous les ordres de l'Infant Don Philippe, ſe trouve à la tête de trente-cinq eſcadrons & de cinquante-deux bataillons François. Huit bataillons ſont détachés pour la garde de l'artillerie Françoiſe & Eſpagnole, dépoſée à Jauzier *(g)* à la fin de la campagne précédente, & encore retenue par l'abondance des neiges. Onze autres bataillons ſont chargés de défendre la vallée de Barcelonette contre les Vaudois; ſix couvrent les côtes & la frontière de Provence, & trente ſeulement reſtent conſéquemment à M. le maréchal de Maillebois, au moment où il s'apprête à marcher par le revers des Alpes maritimes.

Trente-deux mille hommes forment à peu-près les forces Eſpagnoles. Cinq mille demeurent en Savoie, & à la fin de Mai tout ſe diſpoſe pour opérer la jonction importante avec l'armée de M. le comte de Gages, ſuppoſée forte de vingt-cinq mille combattans.

Si l'on veut ici ſe repréſenter cette armée du comte de Gages, partie récemment de l'extrémité du Modénois, & peu auparavant du fond du royaume de Naples, arrivée dans les environs de la Spezze à travers un pays preſqu'inacceſſible, toujours ſuivie & obſervée par une armée ennemie preſqu'égale en nombre, ſupérieure

(g) Voyez l'Index.

ANNÉE 1745.

en reſſources, & dont cette nature de pays montagneux dérobe ſans ceſſe les mouvemens : ſi l'on veut ſe tranſporter enſuite à cette autre armée raſſemblée ſur les bords du Var, ſéparée de la précédente par un eſpace de quatre-vingts lieues environ, & par des obſtacles phyſiques & moraux plus grands encore que la diſtance; ſi l'on veut voir ces obſtacles rendus vains par la force des combinaiſons militaires, l'abondance établie dans cette longue communication à travers des roches où les récoltes ſont inconnues, qu'il faut abattre pour marcher, dont les habitans ſauvages ſont autant d'ennemis, où une armée ne peut avancer qu'en défilant homme à homme, où ſouvent elle doit marcher tout un jour ſans trouver un terrein où un ſeul bataillon puiſſe ſe former, où pluſieurs paſſages faciles, où pluſieurs cols preſque inconnus permettent à l'ennemi d'attaquer en marche & en flanc des troupes harraſſées, où une flotte infeſtant la côte fait concourir tous les élémens à la multiplication de nos périls; ſi, malgré ces difficultés renaiſſantes, on voit la jonction de ces deux armées s'opérer ſans aucun revers dans la plaine de Novi, on conviendra qu'il n'a manqué à cette ſavante manœuvre, pour couvrir de la gloire la plus brillante le Général qui la conduiſit à ſa fin, que de ne pas trouver à cette époque l'attention de la France & de l'Europe entière captivée par les conquêtes rapides que Louis XV opéroit en Flandre en perſonne, où l'ivreſſe de ſon peuple ne lui permettoit pas le doute des ſuccès.

M. le maréchal de Maillebois avoit eu à rassembler avant tout, dans le comté de Nice & sur la côte, les subsistances nécessaires. La Provence n'avoit pu y contribuer. Il avoit fallu les tirer toutes de la Bourgogne & du Languedoc, les faire descendre par le Rhône jusqu'à Arles; d'Arles les transporter par terre à Vintimille, San Remo, Final, & même jusqu'à Gènes; la flotte Angloise qui croisoit dans la Méditerranée ayant rendu le transport par mer presque impossible. Ces subsistances étant rassemblées à Nice, il avoit encore fallu établir le calcul, & presque créer les moyens de leur répartition *(h)*.

ANNÉE 1745.

Le 24 mai, M. le maréchal de Maillebois arriva à Nice *(i)*; tout fut disposé pour s'emparer des postes qui, éclairant l'intérieur de la montagne, pouvoient assurer la marche de l'armée le long de la côte, protéger graduellement les dépôts de ses subsistances, assurer sa communication, couvrir le comté de Nice, & le 30 du même mois l'armée entière s'éloigna de la capitale de cette province, lieu de son assemblée générale *(k)*.

(h) *Voyez* aux Pièces justificatives, *page 229*, un Mémoire du 20 mai 1745, relatif à la position des subsistances, & aux moyens qu'on peut employer pour faire subsister l'armée jusqu'à Albenga.

(i) *Voyez* Planche première. Assemblée de l'armée à Nice.

(k) *Voyez* aux Pièces justificatives les ordres de marche à cette époque; de plus, les instructions pour M.rs de Gantès, du Barail, & de Brun.

De plus, *voyez* aux Planches (& relativement à la même époque) les plans des camps & marches, levés sur le terrein.

ANNÉE 1745.

La précaution la plus importante pour le mouvement général que l'on exécutoit, étoit, en effet, de couvrir la marche de l'armée par un gros détachement qui pût maſquer ſucceſſivement tous les paſſages par leſquels cette marche de l'armée défilant le long de la côte de Gènes, pouvoit être interrompue en différens points à la fois. Il étoit queſtion de trouver dans l'intérieur du pays & de la montagne, le principal point de réunion d'où ces différentes branches de communication ſe divergeoient du centre de la montagne à la côte.

Pour pouvoir ſuivre cette opération pied à pied, avec plus d'intérêt & avec quelque fruit, il faut d'abord ſe faire une idée générale, mais fidèle, du pays où les armées avoient à l'exécuter. Nous ne prétendons pas donner ici une deſcription topographique & détaillée de cette portion de l'Italie, mais ſeulement fixer l'attention ſur quelques obſervations phyſiques, donnant une idée préciſe, quoiqu'en grand, de la nature du terrein auquel il falloit alors aſſervir les combinaiſons militaires.

L'Apennin ſe détache de la grande chaîne des Alpes vers le col de Tende, & forme lui-même une chaîne de montagnes qui, avec le déſordre pittoreſque de leur ſtructure accoutumée & leurs correſpondances continues, mais cachées ſous des aſpects toujours contraſtans, ſépare en deux toute la portion d'Italie compriſe entre le Pô & la mer. Cette chaîne ſuit cependant

de plus près & plus parallèlement la côte de la mer que le cours du Pô, & s'éloigne par conséquent davantage de ce fleuve à mesure qu'elle avance vers les États de l'Église & le royaume de Naples jusqu'où elle s'étend.

ANNÉE 1745.

Cette portion de pays, connue sous le nom général *de Ligurie* par les Anciens, se voit donc séparée en deux parties très-distinctes, savoir; celle qui regarde le revers méridional, & celle qui regarde le revers septentrional de l'Apennin. D'où il s'ensuit que les rivières prenant leur source au revers méridional de ladite chaîne de montagnes, vont nécessairement & directement tomber à la mer du Levant & du Ponent, tandis que toutes les rivières ou ruisseaux dont les sources se trouvent situées au revers septentrional de l'Apennin, vont nécessairement s'emboucher dans le Pô, & de-là confondu avec lui, se perdre dans le golfe Adriatique.

Les routes & les passages les plus praticables dans l'intérieur de ces vastes montagnes suivent toujours les vallées ou vallons où coulent les ruisseaux ou rivières dont on vient de parler. Les sources principales se trouvent en général, & par l'ordre constant de la Nature, placées dans les contre-forts de montagnes les plus élevés, & dont la disposition intérieure a favorisé davantage avec les siècles, l'infiltration plus lente & le dépôt de ces eaux primitives qui abreuvent les ruisseaux, les rivières & les fleuves. Il en résulte que ces vallées

ANNÉE 1745.

s'écartant entre elles à des distances considérables dans les longs développemens de leur cours & vers les points de leurs débouchés, se trouvent cependant presque toujours réunies ou du moins très-rapprochées vers leur naissance, & que par conséquent le même Corps de troupes qui pour défendre les débouchés de quatre vallées, auroit (je le suppose) à se diviser sur cinq à six lieues de terrein, peut quelquefois en se portant à la naissance de ces vallées, se réunir en un point dominant, d'où il puisse également défendre leurs entrées.

On peut voir ici comment un Général a souvent à tirer parti des observations du Physicien, comment on a raison d'attacher une grande & vaste idée aux talens d'un vrai Général, parce que toutes les connoissances y rentrent; comment par une loi éternelle & immuable toutes les sciences se touchent & se tiennent, & comment se tenant toutes, tous ceux qui les pratiquent doivent s'estimer, s'aimer, s'aider, & ne se dénigrer jamais. Enfin, pour nous rapprocher de notre sujet, que nous sommes loin de perdre de vue, on voit comment la Physique, étendant l'empire de ses loix sur celles de la guerre, établit pour premier principe de guerre, dans tous les pays de montagnes, de porter des Corps d'observation sur ces sommités, d'où les eaux se dispersent en diverses directions *(l)*, attendu que

(l) En stile militaire, ces sommités sont en général désignées par l'expression commune, de *pendans des eaux*.

de ce point ſeul, on peut défendre un grand eſpace en occupant un petit terrein. ANNÉE 1745.

De ces obſervations phyſiques ayant tiré la démonſtration d'un principe conſtant à la guerre, nous eſpérons que l'on ne ſe méprendra pas au motif qui nous a déterminés à cette eſpèce de digreſſion, & que l'on voudra bien ne la pas mettre au rang de ces déclamations vagues, dont un ouvrage du genre de celui-ci ne peut jamais s'enrichir qu'au riſque d'un ridicule pour l'Auteur.

Convaincu par la réflexion & l'expérience du principe ci-deſſus démontré, M. le Maréchal de Maillebois confia à M. le marquis de Mirepoix, le Corps qu'il deſtinoit à opérer vers le pendant des eaux, & à ſuivre graduellement les ſommités de l'Apennin à meſure que le gros de l'armée s'avanceroit par la côte, le long de la rivière de Gènes *(m)*.

(m) Il eſt à remarquer, à l'appui de ce principe de guerre, qu'un Corps ainſi placé vers la naiſſance des vallées qui vont déboucher au loin dans la partie où l'on veut empêcher l'ennemi de pénétrer à différentes hauteurs à la fois, fournit à ce Corps d'obſervation, non-ſeulement le moyen de défendre d'un ſeul point l'entrée de pluſieurs vallées; mais que de ce même point il peut encore avec avantage défendre la naiſſance des vallées du revers oppoſé de la même chaîne de montagnes, par leſquelles l'ennemi eſt cenſé remonter juſqu'au point du pendant des eaux, pour deſcendre enſuite par les vallées du revers oppoſé, dans les parties inférieures où ces vallées débouchent.

C'eſt ainſi que M. le marquis de Mirepoix, poſté vers Ponte di Nava, avoit le double avantage de défendre à la fois, la tête

ANNÉE 1745.

M. le comte de Gages, en homme de guerre, s'étoit ſoumis aux mêmes principes en partant de Sarſanne. En conſéquence, il avoit détaché un Corps de trois mille hommes vers le pendant des eaux de cette partie, & ce Corps ainſi poſté avantageuſement, & combinant ſa marche avec celle de l'armée qu'il protégeoit, tranquilliſa M. le comte de Gages ſur les détachemens que M. de Schulembourg auroit pu faire paſſer par les gorges qui viennent déboucher vers Seſtri di Levante, pour attaquer en marche M. de Gages, ou du moins ſes équipages & ſon arrière-garde.

C'eſt à cette précaution militaire que le Général Eſpagnol dut la tranquillité avec laquelle il pénétra juſqu'à Ponte-Decimo, & M. le Maréchal de Maillebois n'eut pas moins à ſe féliciter de l'activité & de la vigilance avec laquelle M. de Mirepoix opéra vers Ponte di Nava, d'après l'inſtruction particulière qui lui fut donnée, & dont nous avons joint l'original aux Pièces juſtificatives de cet ouvrage, comme un modèle à ſuivre, & comme un double éloge du Général qui la dreſſa, & de celui qui eut à l'exécuter.

M. le marquis de Mirepoix en s'avançant par le

de pluſieurs vallées par où les troupes du roi de Sardaigne pouvoient de l'intérieur de ſes États, gagner les ſommités de l'Apennin, & la tête de pluſieurs autres vallées par où les mêmes troupes, parvenues juſqu'à ce point ſans obſtacle, auroient pu à la fois aller déboucher en pluſieurs points de la côte de Gènes, & attaquer dans ſa marche l'armée combinée.

ſommet

ſommet des montagnes, côtoyant toujours le gros de l'armée & occupant ainſi toutes les gorges par leſquelles l'ennemi pouvoit s'approcher de la côte, ſut faire face par-tout aux Piémontois, & leur en impoſa ſi bien par ſa contenance & ſes diſpoſitions, que l'armée entière arriva à Final ſans avoir eſſuyé un coup de fuſil.

ANNÉE 1745.

Depuis la Spezze juſqu'à Gènes, M. le comte de Gages avoit eu à traverſer un eſpace à peu-près égal à celui qu'avoit eu à franchir l'armée Galliſpane pour ſe porter à la hauteur de la Bormida. Le Général Eſpagnol vint camper à Ponte-Decimo au fond de la vallée de Polcevera, & conſéquemment aſſez près de la capitale de la République, dans le temps où Don Philippe débouchoit dans les environs de Noli & de Luano.

A peine l'Infant ſe trouva-t-il vis-à-vis des gorges par leſquelles il étoit poſſible de s'avancer ſur la Bormida, que ſon impatience guerrière lui fit entrevoir comme perdus tous les momens où l'on différoit à pénétrer en Piémont. Mais pour qu'un ſemblable mouvement fût ſuivi du ſuccès, il falloit qu'il fût concerté avec ceux du comte de Gages. Les forces de ce Général ne le mettoient pas à même de faire tête au comte de Schulembourg, campé à Novi avec une ſupériorité démontrée, tant par le nombre que par ſa poſition. Ces calculs, que le Général François peſoit au poids de l'expérience militaire & de la raiſon, contrarioient & indignoient preſque l'ardeur de l'Infant, à qui ſon âge permettoit bien plus de calculer d'après ſa valeur

ANNÉE 1745.

que d'après les règles de l'art. Le premier talent de M. le Maréchal de Maillebois fut donc de diriger cette ardeur vers un but utile, avec l'air d'obéir au Prince qu'elle pouvoit égarer.

Dans l'estimation faite des forces de M. le comte de Gages, on avoit lieu de compter sur les dix mille hommes dont son armée devoit être augmentée par les Génois. La circonspection du Sénat l'engageoit à ne pas renoncer encore à la neutralité. Le marquis Doria avoit presque avoué le Traité d'Aranjuez au comte de Gages, & le Sénat affectoit encore de n'en pas convenir.

Aussitôt que les ratifications du Traité furent échangées, l'Infant fit remettre au Doge une copie de cet acte, & le forcât ainsi à ne pas dissimuler davantage les engagemens de la République. Après cette preuve convaincante, les Sénateurs ne pouvant plus nier le Traité, cherchèrent, dans ses clauses même, de nouveaux prétextes propres à détruire le fruit qu'on devoit en attendre. Ces clauses portoient que les troupes Génoises ne se joindroient aux armées Espagnole & Françoise, que quand celles-ci auroient dépassé les montagnes qui séparent le Piémont du territoire de la République. D'un autre côté, il étoit important que le comte de Gages ne s'avança pas au-delà de la Bocquette avant d'avoir acquis une supériorité réelle sur l'ennemi qu'il alloit avoir à combattre. L'indécision du Sénat faisoit de plus envisager à ce Général, comme une précaution indispensable, de ne

pas s'éloigner de Gènes, en laissant derrière lui un peuple, qu'une indécision perpétuelle commençoit à rendre suspect, & dont les troupes qu'on en attendoit, sembloient devoir servir à la fois de renfort & d'ôtage au Général Espagnol.

ANNÉE 1745.

Pour parvenir à procurer à M. le comte de Gages, cette égalité & même cette supériorité de forces qui lui devenoient nécessaires pour déboucher de la Bocquette devant M. de Schulembourg, on joignit les ressources de la négociation aux manœuvres de guerre. M. Owal *(n)* fut envoyé à Gènes par l'Infant, & le marquis de la Chétardie par le Maréchal de Maillebois, pour déterminer le Sénat à accorder sans délai les troupes qui avoient été promises. Ces Députés furent accompagnés jusqu'à Ponte - Decimo, par Don Augustin d'Ahumada qui amenoit au comte de Gages quelques compagnies de grenadiers-provinciaux & douze escadrons de cavalerie.

M.rs Owal & de la Chétardie se rendirent à Gènes. Ils déterminèrent enfin le Sénat à s'attacher plus encore à l'esprit qu'à la lettre du traité d'Aranjuez, & à ne pas en détruire le véritable avantage au détriment de toutes les Parties contractantes ; par un amour excessif & déplacé des formes & des clauses littérales.

Le marquis de Brignolé fut le premier à appuyer

(n) Gentilhomme Irlandois au service d'Espàgne, où il venoit d'obtenir le grade de Brigadier à la tête d'un régiment de dragons.

ANNÉE 1745.

dans le Conseil sur la nécessité de ne point s'en tenir à une distinction frivole, insérée dans le Traité, & d'où pouvoit, dans les circonstances présentes, résulter des conséquences très-désavantageuses à la République même.

Enfin ce même marquis de Brignolé, à qui il étoit réservé de se voir bientôt élu par sa nation entière pour la diriger & la soutenir dans l'époque la plus critique de son histoire, reçoit ordre de prendre le commandement de huit mille hommes de troupes Génoises, dont l'armée du comte de Gages va être renforcée. Le même décret ordonne aux ambassadeurs de la République de faire part aux Cours de Vienne & de Londres, de la nouvelle alliance contractée par elle, & de ses motifs *(o)*.

La déclaration de guerre ne fut pas faite positivement au roi de Sardaigne par le Sénat. Nous laisserons Bonamici s'étendre sur le prétendu respect excessif de la république de Gènes envers les Têtes couronnées, qui, selon cet Historien, engageoit seul les Génois à cette réserve envers le roi de Sardaigne, tandis qu'ils ne s'y croyoient nullement obligés vis-à-vis du monarque de la Grande-Bretagne & de l'Impératrice Marie-Thérèse. Sans en faire un tort au Sénat, nous nous permettrons de croire plus simplement que le roi

(o) Voyez *aux Pièces justificatives, page 246,* les articles arrêtés par M.[rs] de la Chétardie & Owal, & le marquis de Brignolé, *page 250,* idem.

de Sardaigne étant l'ennemi le plus voiſin de la République, & par conſéquent le plus directement à redouter pour elle, ces Chefs crurent, vainement il eſt vrai, en ſe diſpenſant d'une déclaration de guerre en forme, retarder au moins de quelque temps les entrepriſes de l'armée Piémontoiſe ſur leur territoire.

ANNÉE 1745.

Les raiſons les plus légitimes, par leſquelles les Génois furent déterminés à contracter une alliance avec la Maiſon de Bourbon, furent inſuffiſantes pour calmer l'indignation du roi d'Angleterre. A peine fut-il inſtruit du nouveau parti que venoit d'adopter la République, qu'il éclata en menaces; & par cette eſpèce de contradiction, dont la politique des Rois n'eſt pas toujours exempte, le miniſtre de Gènes eut permiſſion de continuer ſa réſidence à Londres, & en même temps l'Amiral Anglois, commandant dans la Méditerranée, reçut ordre de tout tenter contre la capitale & le territoire des Génois.

Le roi de Sardaigne affecta d'être peu ſurpris du Traité que la République venoit de ſigner, & de dire que ce Traité étoit tacitement convenu entr'elle & la Maiſon de Bourbon, dès le commencement de la guerre.

On a vu dans Bonamici la conduite reprochable, & tout-à-fait illégale du comte de Schulembourg envers l'Officier Génois qui commandoit à Novi pour la République, au moment où elle déclara la guerre à la reine de Hongrie. M. de Lomellini à qui étoit confiée

ANNÉE 1745.

la garde de cette place, s'étant rendu, par ordre du Sénat, auprès du Général Autrichien pour justifier la conduite de la Seigneurie, en dépit de son caractère, fut arrêté avec violence par M. le comte de Schulembourg, qui ne voulut pas même l'entendre. En même temps, un détachement Allemand fut envoyé à Novi; la garnison fut faite prisonnière, de grosses contributions furent exigées, tout le territoire fut livré au pillage, & M. de Schulembourg recueillit la triste gloire d'étonner par des injustices atroces, même au milieu des troubles de la guerre, qui familiarisent cependant avec elles.

Les révoltés de Corse ne permirent aux Génois de donner pour le moment au comte de Gages que huit mille hommes effectifs, au lieu de dix qu'ils s'étoient engagés à fournir par le traité d'Aranjuez. Cependant ce renfort, réuni au détachement de l'armée de Don Philippe, fit croire avec raison à M. de Gages qu'il étoit en état de marcher aux Autrichiens. Il campoit à cette époque dans la vallée de Polcevera, où communique le col de la Bocquette. Outre ce col, qui est très-praticable, il existe deux autres chemins, mais plus difficiles que le premier, par où l'on peut aussi se rendre de l'État de Gènes en Piémont. L'un est à droite de la Bocquette, vers les sources de la Scrivia; l'autre est à gauche, rapproché des sources de l'Orba, & traversant les plus hautes montagnes du pays. Ces trois routes se réunissent à Ottagio, d'où un seul grand chemin conduit à Gavi & à Novi.

L'importance du col de la Bocquette étoit facile à connoître, & avoit de tout temps mérité l'attention des Généraux qui ont fait la guerre dans ce pays. Le comte de Gages s'en empara dès qu'il fut arrivé à Ponte-Decimo, & pour assurer ce poste encore davantage, il y fit construire un retranchement, & en confia la garde à un bataillon entier.

ANNÉE 1745.

L'évènement n tarda pas à justifier l'utilité de cette précaution. Les Autrichiens vinrent attaquer le col de la Bocquette, & pressèrent si vivement les Espagnols, que ceux-ci eurent besoin d'un terrein fortifié par la Nature & par l'Art, pour repousser une attaque aussi vigoureuse. Cependant les Autrichiens furent forcés à une retraite, que le pays boisé & les chemins creux favorisèrent.

En rentrant dans Ottagio, ce détachement fut reçu par un Corps de trois mille cinq cents hommes, que le comte de Schulembourg venoit d'y envoyer pour occuper la vallée & les bords du Lemo en avant du village. L'armée Espagnole n'avoit pas d'autre passage pour suivre la route qu'elle se proposoit, & ce point, naturellement difficile, dominé de tous côtés par des hauteurs dont les ennemis étoient maîtres, se trouvoit encore défendu par des redoutes construites dans tous les endroits qui avoient paru plus foibles. Les murs de pierres séches, dont tous les champs sont communément entourés dans cette partie, formoient de nouveaux retranchemens, que les Autrichiens s'apprêtoient à

ANNÉE 1745.

soutenir, & ce concours de circonstances favorables à la position qu'ils occupoient, leur laissoit espérer de défendre avec succès l'entrée de la Lombardie au comte de Gages.

Instruit des obstacles, M. de Gages s'apprête à les vaincre; ses équipages sont renvoyés à Gènes, & son armée partagée en trois divisions. Le duc de la Vieuville est chargé de se porter avec l'une sur la gauche de l'ennemi, par Buzzala & Borgo di Fornari; le comte de Sève marche par Villa-Calde & Monte-Tuglo, à la tête de la seconde, destinée à attaquer la droite des Autrichiens. Le comte de Gages & le duc de Modène dirigent la colonne du centre, & marchent droit sur Ottagio par le col de la Bocquette.

La nature du pays semble devoir rendre la cavalerie inutile; en conséquence, elle est rejetée sur les derrières, & doit suivre les mouvemens de cette colonne du centre.

Pour doubler les forces par leur accord, les colonnes de la droite & de la gauche ont ordre de n'attaquer qu'au moment où celle du centre débouchera sur les Autrichiens, & cette colonne du centre doit par un coup de canon, donner aux deux autres divisions, un signal qui permette à ces colonnes combinées d'attaquer à la fois l'ennemi en tête & en flanc.

Différens postes qu'il avoit fallu reployer à chaque pas, avoient retardé dans leur marche, les colonnes du comte de Sève & du duc de la Vieuville. M. de Gages

Gages étoit donc au pied des retranchemens de l'ennemi long-temps avant que ces colonnes fussent en état de déboucher & de protéger son attaque par le concours de la leur; & le premier inconvénient de ce contre-temps étoit d'avoir fait découvrir la marche de ces colonnes de flanc, à qui la célérité importoit peut-être moins encore que le secret. ANNÉE 1745.

Le bon exemple des Chefs rendit aux troupes du centre, le courage que l'absence d'un appui attendu auroit pu leur ôter. Elles s'avancèrent avec intrépidité au pied des retranchemens. Les soldats portés les uns sur les autres, en tentèrent l'escalade. Le sort des premiers, facilement renversés par les Autrichiens, en découvrant la grandeur du danger, inspira à M. le comte de Gages, l'idée très-utile de faire avancer du canon pour faire battre ces retranchemens. A peine ces pièces furent-elles en batterie, que les têtes des divisions de M.rs de Seve & de la Vieuville se montrèrent; & cette journée servit enfin à confirmer de nouveau deux principes très-importans à la guerre; 1.° que presque tout retranchement attaqué est forcé; 2.° que dans tous les pays de montagnes, c'est toujours en les tournant qu'il faut attaquer les postes.

Les Autrichiens voyant qu'ils pouvoient être enveloppés par les colonnes qui débouchoient sur leur flanc, se retirèrent sur Gavi, & la cavalerie Espagnole se trouvant éloignée, laissa cette retraite assez tranquille.

Cependant les ennemis n'osèrent y attendre le

ANNÉE 1745.

comte de Gages. Ce Général marcha le lendemain ſur cette place. Ayant jugé que le château, défendu par une garniſon Génoiſe, mettoit la ville à l'abri d'un coup de main, il y établit ſon hôpital, & en fit le dépôt de ſa groſſe artillerie & de ſes munitions.

Auſſitôt le duc de la Vieuville fut s'emparer de Novi avec un détachement. Le comte de Sève fut inveſtir la petite citadelle de Serravalle, pour aſſurer tout-à-fait la communication de l'armée avec Gènes.

Il étoit bien important qu'une combinaiſon ſage & ſavante fit influer tous les mouvemens de l'armée de l'Infant ſur les progrès de celle du comte de Gages, & réciproquement les mouvemens du comte de Gages ſur les progrès des troupes réunies de France & d'Eſpagne. Sans vouloir ôter à perſonne de ſa gloire, on peut dire que, pour rendre cet accord plus parfait, du moment où M. de Gages fut parvenu à Ponte-Decimo, toutes les correſpondances des marches & des grandes opérations des deux armées, partirent de celle de M. le maréchal de Maillebois. Nous laiſſerons à tous les Militaires inſtruits qui en furent témoins, à nommer quels furent alors les véritables coopérateurs de ces manœuvres vraiment habiles & ſupérieures *(p)*.

Au moment où le comte de Gages s'avançoit à Ottagio, l'armée combinée de France & d'Eſpagne

(p) Voyez *aux Pièces juſtificatives, page 243*, la combinaiſon des routes de l'armée de l'Infant & de celle de l'armée de Gages, par M. le comte de Maillebois.

campoit à Final, & ſe mettoit en marche pour pénétrer plus avant. Le 30 Juin, l'avant-garde de ſa droite paroît à Carcaré vers les ſources de la Bormida, & celle de ſa gauche ſe montre ſur les hauteurs de Meronio & de San-Jacomo *(q)*. ANNÉE 1745.

Par cette manœuvre le maréchal de Maillebois veut attirer l'armée Piémontoiſe de ſon côté, empêcher ainſi les troupes du roi de Sardaigne de ſe réunir aux Autrichiens pour accabler le comte de Gages, & engager ce Prince, s'il eſt poſſible, à riſquer vers les frontières de l'Alexandrin, le ſort d'une bataille, qu'il ne peut tenter qu'avec déſavantage.

Le même jour 30 juin, le marquis de Mirepoix a ordre de ſe montrer avec un détachement conſidérable vers le haut Tanaro, & par cette juſte combinaiſon, les Généraux Piémontois ſe déterminent, comme l'avoit annoncé d'avance M. le comte de Maillebois, fils du Maréchal, à rappeler ſur le Belbo, les troupes qu'ils avoient à Triero, & à laiſſer au comte de Schulembourg, livré à ſes propres forces, le ſoin de faire face au comte de Gages.

Aux premières diſpoſitions que fait M. le maréchal de Maillebois pour marcher en avant, l'armée du roi de Sardaigne, raſſemblée en avant d'Alexandrie, ſe Juillet 1745.

(q) Voyez *aux Pièces juſtificatives*, les Ordres de marches à cette époque : & *aux Plans*, les plans des camps & marches relatifs à la même époque.

ANNÉE 1745. Juillet.

retire toute entière ſur la rive gauche du Tanaro (r).

M. de Chevert, parti de Spigno le 9 juillet, s'avance donc juſqu'à Acqui ſans trouver la moindre réſiſtance. A la première ſommation, la ville lui ouvre ſes portes; & le lendemain, la garniſon du château, composée de cinquante hommes de troupes réglées & de cent payſans armés, capitule & ſe rend priſonnière.

Après cette légère expédition, M. le maréchal de Maillebois vouloit qu'on fit le ſiége de Céva, & dans le cours de tous les évènemens militaires relatifs aux Campagnes de 1745 & 1746, le Lecteur impartial ne doit jamais oublier cette première réſolution du Général François, jamais abandonnée par lui de ſon plein gré, & atteſtée par mille preuves inconteſtables.

La ſeule inſpection de la carte ou la moindre notion du pays, peuvent convaincre tout Militaire inſtruit, de la ſageſſe de cette première volonté du Maréchal. Mais jamais il ne fut poſſible d'y faire conſentir M. le comte de Gages qui, conformément aux vues peut-être peu réfléchies de la reine d'Eſpagne, ſongeoit avant tout, à s'approcher du Parméſan & du Plaiſantin. M. le maréchal de Maillebois avoit ſenti que les principes de la guerre lui preſcrivoient le ſiége de Céva pour première expédition; mais il ſentoit encore mieux que, de tous les principes, le plus indubitable étoit de n'altérer en rien l'union

---

(r) Voyez *aux Pièces juſtificatives, page 253*, un Mémoire de M. le comte de Maillebois.

indiſpenſable à entretenir entre les deux Couronnes. Ce fut par ces graves conſidérations que le Général François crut devoir ſe prêter à l'envie que témoignoient les Eſpagnols de commencer par le ſiége de Tortone.

Année 1745. Juillet.

De ce moment, les ſoins de M. le maréchal de Maillebois ſe portèrent à protéger les environs de cette place, que les Piémontois commençoient à dévaſter, dans le deſſein de rendre les ſubſiſtances de notre armée impoſſibles pendant le ſiége que l'on méditoit. En conſéquence, on pouſſa en avant un Corps de deux mille hommes qui prit poſte à trois petites lieues d'Alexandrie, & fit ceſſer les incurſions des Piémontois ſur la rive droite du Tanaro.

A cette époque, l'armée combinée des François & des Eſpagnols montoit à peu-près à ſoixante-deux mille hommes d'infanterie & huit mille chevaux. Elle ajoutoit à la force du nombre, celle d'une émulation nationale, dont il eût été poſſible d'attendre de grands ſuccès, ſi le poiſon de la rivalité n'eût pas détruit & au-delà, les avantages que cette émulation pouvoit produire.

Bientôt le comte de Schulembourg, après avoir recueilli à Rivalta le détachement de ſes troupes forcé à Ottagio, va, par l'ordre du roi de Sardaigne, occuper un camp entre le Pô & le Tanaro, où ſa poſition ſe trouve couverte par le confluent de ces deux fleuves; & l'on ne peut s'empêcher ici de remarquer avec Bonamici, en combien peu de temps l'alliance des Génois permit aux troupes de la Maiſon de Bourbon,

ANNÉE 1745. Juillet.

l'entrée de la Lombardie, qu'elles avoient vainement tentée pendant plusieurs campagnes *(ſ)*.

Les forces des Autrichiens montoient au plus à quinze mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Cette infériorité de nombre ne leur permettoit pas de risquer le sort d'une bataille, & cependant le succès d'une bataille pouvoit seul leur permettre de compenser la supériorité de leurs ennemis, dont les progrès naturels à attendre, faisoient craindre aux Allemands de ne pouvoir pas se soutenir long-temps en Italie.

Le roi de Sardaigne puisoit un nouveau courage dans ses nouveaux dangers. Ceux dont ses Alliés se trouvoient assaillis, ne leur permettant pas de lui procurer de grands secours ni d'hommes ni d'argent, il avoit tiré de ses sujets même tous ceux qu'ils pouvoient lui fournir, & par l'habile emploi de ces foibles ressources, il en avoit sû doubler la valeur. Ses places étoient réparées; ses talens militaires lui faisant distinguer celles que l'ennemi pouvoit menacer davantage, il avoit dirigé vers elles ses plus grands efforts. Tortone & Alexandrie avoient sur-tout mérité tous ses soins, & une position centrale l'avoit d'abord mis dans le cas de discerner tout ce qui se préparoit à déboucher sur lui.

Les premières manœuvres de M. le maréchal de

(ſ) Voyez *aux Pièces justificatives, page 254*, un Mémoire intitulé: *Réflexions sur les opérations ultérieures de la Campagne en Piémont, d'après la supposition de la prise de Tortone.* Ce Mémoire est encore de M. le comte de Maillebois.

Maillebois annoncent au roi de Sardaigne que c'est à ses États qu'on en veut. Par ces manœuvres, le baron de Leutrum, commandant un Corps avancé, est incessamment contraint à se reployer vers Alexandrie, où il se réunit au comte de Schulembourg, & l'effroi du Général Autrichien lui fait souscrire d'autant plus volontiers à cette jonction sollicitée par le roi de Sardaigne.

ANNÉE 1745. Juillet.

M. de Schulembourg campoit à Bassignana, ayant le Tanaro devant lui. Les Piémontois vinrent se placer à sa droite, bordant la même rivière depuis Monte-Castello jusqu'à l'embouchure de la Bormida dans le Tanaro. L'Art acheva de rendre formidable cette position que la Nature avoit rendue avantageuse. Les armées Sarde & Autrichienne s'y couvrirent par-tout de retranchemens; tous les gués du Tanaro furent défendus par une artillerie nombreuse. Non-seulement la force de cette position sembloit mettre l'armée Austrosarde hors d'insulte pour le moment, mais les rivières qui la défendoient, lui apportant sans cesse en tribut les productions des provinces fertiles qu'elle avoit en arrière, le défaut de subsistance sembloit ne devoir jamais borner le séjour que le roi de Sardaigne jugeroit à propos de faire dans son camp. Enfin, des ponts jetés sur le Tanaro permettoient à ce Prince de porter des secours partout où l'Infant porteroit ses efforts; d'inquiéter tous les siéges que nous pourrions former, de reconnoître tous nos mouvemens, de troubler nos convois, d'attaquer nos communications, & de harceler nos fourrages.

ANNÉE 1745. Juillet.

Les premières loix de la guerre indiquoient d'attaquer avant tout, les places qui pouvoient assurer notre communication, & couvrir l'État de Gènes. La saison qui avançoit, fit craindre que le temps employé à ces différens petits siéges ne rendît impossible les opérations plus importantes, qu'il s'agissoit de mener à leur fin. Il étoit essentiel de s'emparer d'une place d'un ordre supérieur, qui assurât à Don Philippe la possession tranquille de la rive droite du Tanaro, permît un établissement fixe, & procurât un appui solide à l'armée.

Tortone parut susceptible de remplir cet objet. On destina toutes les forces des Alliés à en faire le siége, & l'on espéroit qu'après cette conquête, celui des autres places de moindre importance, que l'on laissoit en arrière, pourroit se faire par de gros détachemens.

Bonamici, dont la relation vague & diffuse, aussi infidèle que peu militaire, nous force cependant malgré nous à des répétitions, Bonamici entre ici dans un détail fort long & fort inutile, pour prouver que le siége d'Alexandrie eût été plus avantageux à entreprendre à cette époque.

C'est aux Militaires à juger combien de raisons rendoient ce projet impraticable.

1.° L'on sait à quel point la Cour d'Espagne faisoit une première loi au comte de Gages de procéder à la conquête du Parmésan, du Plaisantin & du Milanès, immédiatement après les opérations préliminaires: Comment

Comment (comme on l'a déjà dit dans les notes) auroit-il proposé un siége qui décidoit la Campagne en Piémont? comment, avec l'ordre exprès de pénétrer le plus tôt possible en Lombardie, auroit-il proposé un siége qui, selon toutes les règles de la guerre, devoit durer six semaines, & pouvoit durer deux mois!

ANNÉE 1745. Juillet.

2.° Le roi de Sardaigne occupoit Alexandrie en personne, & l'on sent tout ce que cette circonstance ajoutoit aux forces de la place, que l'on peut regarder comme du premier ordre.

3.° L'artillerie, nécessaire à un siége de cette importance, manquoit.

4.° Enfin l'artillerie qui étoit à Gènes, ne pouvoit suppléer. Son transport, vu la nature du pays, exigeoit un temps considérable. Nous n'avions pas assez de chevaux pour la traîner, & une mortalité, répandue dans le pays sur toutes les bêtes de trait, nous interdisoit cette ressource. A peine fut-il possible de se procurer les animaux nécessaires pour voiturer les bombes, les boulets, les munitions & les divers agrès qu'exigeoit le siége de Tortone.

L'armée du comte de Gages est renforcée du régiment de Ligurie, Génois. Il abandonne Gavi, dirige sa marche le long du Lemo, & vient camper à Bassalazzo. Bientôt il s'avance à Bosco, à sept milles d'Alexandrie, & se poste le plus près qu'il lui est possible de l'Orba, qui le sépare de Sezzello où l'Infant, parti de Rivalta, est venu camper le 22 juillet.

Année 1745. Juillet.

Le lendemain le comte de Gages, accompagné du duc de Modène & du marquis de Brignolé, vient féliciter Don Philippe de ſon entrée en Piémont. L'Infant, accompagné du maréchal de Maillebois, vient à ſon tour faire la revue de l'armée du comte de Gages, & pour mettre à profit l'ardeur que la préſence du Prince paroît inſpirer aux troupes, dès le lendemain les deux armées combinées ſe mettent en marche à la pointe du jour, & viennent camper, l'une à Frégarolo, & l'autre à San Guliano.

Août 1745.

Ce ne fut pas ſans regret de la part de M. le maréchal de Maillebois qu'il ſe vit alors contraint, par les circonſtances de la ſaiſon & de la politique, de différer les opérations d'où la ſûreté de la communication pouvoit réſulter. Il ſe garda bien de s'en repoſer ſur cet objet (comme Bonamici a l'indiſcrétion de le dire) ſur la ſupériorité de ſa cavalerie. Il ne lui étoit pas difficile de ſentir de quels foibles ſecours elle lui étoit néceſſairement, pour protéger des convois qui nous arrivoient de la côte de Gènes, où, comme on l'a dit plus haut, les mulets ne peuvent défiler qu'un à un. M. le Maréchal, avant de s'éloigner des points les plus importans de cette communication, détacha un Corps de troupes en état de la défendre, & le remit aux ordres d'un Général, ſur les talens duquel il pouvoit compter. M. le marquis de Mirepoix fut encore chargé de cette commiſſion délicate, & s'en acquitta de façon à juſtifier le choix de M. le Maréchal.

Pendant la marche de l'armée, M. de Mirepoix fut couvrir son flanc gauche, qu'un Corps Piémontois tenta vainement d'inquiéter. Il fit pareillement avorter tous les desseins que formèrent les ennemis du côté d'Oneille & de Dolce-Aqua. Enfin, il les chassa de Montezemo, où ils étoient venus prendre poste par une marche forcée.

ANNÉE 1745. Août.

Le comte de Gages & son armée sont destinés au siége de Tortone. Cette armée est encore renforcée des cinq mille hommes partis de Modène, aux ordres de Don Pingaronios, chargé de l'escorte des équipages & de l'artillerie. Il est rentré au Corps de l'armée, après avoir dirigé sa marche par la Toscane, & avoir évité avec talent & vigilance tous les risques d'un aussi long trajet.

Le 5 d'août, les deux armées sont réunies dans le camp de San Guliano. Bonamici, qui altère souvent des faits avec volonté, & qui les calcule aussi souvent mal par une ignorance profonde de la guerre, dit que l'on assura ce camp par un retranchement & un fossé dans lequel on fit passer une partie des eaux de la Scrivia. Il oublie, ou plutôt il n'a jamais senti que, vu la relation des forces & la nature de la position, ce que l'armée combinée pouvoit desirer le plus ardemment à cette époque, étoit que le roi de Sardaigne & M. de Schulembourg passassent le Tanaro pour l'attaquer. On se garda donc bien d'ajouter de nouveaux obstacles aussi ostensibles, & faits pour détourner encore plus

ANNÉE 1745. Août.

les ennemis d'un projet d'offenſive, que l'on étoit loin d'eſpérer de leur part. On n'éleva aucun retranchement pour défendre le camp de San Guliano; mais cette poſition réuniſſant tous les avantages que l'on pouvoit deſirer pour favoriſer à la fois le ſiége de Tortone & obſerver de près l'armée Auſtroſarde, on voulut parer au ſeul inconvénient qui s'oppoſoit à un long ſéjour de l'armée dans cette poſition.

Cet inconvénient étoit la rareté des eaux; il eût fallu les aller chercher fort loin : M. le comte de Maillebois, fils du Maréchal, & Maréchal général des logis de l'armée, calculant la durée du ſéjour que la nature des opérations devoit naturellement forcer à faire dans le camp de San Guliano, propoſa & fit exécuter un canal qui amenoit l'eau de la Scrivia au camp pour la commodité des troupes. On laiſſa un champ de bataille très-ouvert ſur le front de la ligne, & tout le monde applaudit à cette reſſource du génie militaire, que Bonamici n'a pas même eu l'eſprit de comprendre.

Le duc de Modène & le comte de Gages, à la tête de gros détachemens, ſortirent pour al'er reconnoître les ennemis vers les rives du Pô. M. le maréchal de Maillebois & ſon fils s'avancèrent dans le même deſſein ſur les bords du Tanaro du côté d'Alexandrie. On reploya quelques poſtes avancés des ennemis; on fit quelques priſonniers, mais le principal avantage de ces mouvemens, fut la connoiſſance du camp Piémontois & de tous les chemins par leſquels on pouvoit y arriver.

Cette connoiſſance fut encore complétée dans ſes détails par les ſoins de M. de Bourcet, aujourd'hui Lieutenant général, & dont les talens devoient être promptement reconnus par un homme qui en avoit autant que M. le comte de Maillebois. ANNÉE 1745. Août.

M. Eſcher, Maréchal-de-camp au ſervice de Gènes, ne tarda pas à conduire à l'armée du comte de Gages, le reſte de troupes qui devoient compléter le nombre promis par le traité d'Aranjuez. Le marquis de Caſtellar étoit arrivé de Gavi avec l'artillerie qui y étoit demeurée en dépôt; & tout enfin permettoit, à cette époque, d'entamer les opérations du ſiége de Tortone.

Pour en faciliter l'exécution, M. le comte de Gages ſe porte à Viguizzolo, à deux milles au-delà de Tortone. Le maréchal de Maillebois occupe toujours le camp de San Guliano *(t)*, & par-là la ville aſſiégée ſe trouve entre les deux armées, toujours à même de ſe donner un ſecours mutuel. Elles partagent entre elles les opérations de la Campagne; celle du comte de Gages ſuit les travaux du ſiége; celle du Maréchal obſerve le roi de Sardaigne, & empêche ces travaux d'être troublés.

Le comte de Sève s'empare de Serravalle, & marche ſucceſſivement à Caſtro-Novo & à Voghera, qui ſe ſoumettent à l'Infant. Le 8, la tranchée eſt ouverte devant Tortone par les Eſpagnols. Tous les jours

(t) Voyez les Plans.

ANNÉE 1745. Août.

des détachemens François viennent concourir à la confection des ouvrages ; des Ingénieurs & Artilleurs de la même nation les dirigent, & sur-tout les lumières de M. le maréchal de Maillebois qui, en 1734, avoit déjà assiégé Tortone, achèvent de hâter les progrès *(u)*.

D'après les conseils de M. le Maréchal, on abandonna bientôt la première attaque que l'on avoit entamée du côté du nord. Les troupes Espagnoles s'y trouvoient par trop incommodées de l'artillerie du château, des bombes & de la mousqueterie qui partoient des ouvrages dont la porte de Vogherra est couverte. On en revint au plan adopté en 1734 : Tortone fut attaquée du côté de la porte de Serravalle. On y établit une batterie à ricochet qui fatigua beaucoup les assiégés, & sept pièces tirant contre la muraille, l'endommagèrent au point, que la garnison crut devoir se retirer dans le château.

Le lendemain, les Bourgeois rendent la ville. On continue les travaux, & les ouvrages sont poussés sur la hauteur. La vivacité de l'artillerie des assiégés rend les sapes presque impossibles à suivre. Les Corses de l'armée Génoise s'avancent avec intrépidité jusqu'au pied des remparts, & font diminuer le feu des Piémontois. Les boyaux sont perfectionnés, l'on commence à battre en brèche, & la quantité des bombes jetées sur le château, ne laissent nulle part l'ennemi en sûreté.

(u) Voyez les Plans du siége ; voyez de plus dans Bonamici la description de la Place & des environs.

Le roi de Sardaigne ſemble vouloir ſecourir Tortone. Il paſſe le Tanaro à la tête d'un Corps conſidérable, s'avance juſqu'à Caſtel-Ceriolo; mais au premier mouvement de l'avant-garde de M. le maréchal de Maillebois, il ſe retire avec précipitation. ANNÉE 1745.

L'on continue à preſſer les travaux du ſiége. La plupart des ouvrages avancés, conſtruits en faſcines, ſont déjà ruinés par l'artillerie ou réduits en cendre par les bombes. Elles mettent le feu au magaſin de bois de la forteresse, & cet incendie commence à faire murmurer la garniſon. La fermeté du Gouverneur calme un moment les eſprits; les tranchées des Eſpagnols touchent enfin au corps de la place : tout eſt prêt pour la deſcente du foſſé, & l'ordre eſt donné pour monter à l'aſſaut la nuit ſuivante. Le 3 ſeptembre, les comtes de Cecile & de Balbi doivent conduire cette attaque; mais le drapeau blanc eſt arboré: un billet, attaché à une pierre, & jeté dans un boyau des Eſpagnols, indique à leur Général, une conférence dans un couvent de Capucins, ſitué aux environs de Tortone. Septembre 1745.

Les comtes de Gages & de Maillebois, chargés au nom des deux nations d'écouter les propoſitions des aſſiégés, ſe rendent au lieu indiqué; & le marquis de Ferreri, fils du marquis d'Orméa, vient y défendre les intérêts du roi de Sardaigne ſon maître.

Cette conférence reſſemble à tant d'autres; le Gouverneur fait un grand étalage des ordres qu'il a de ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité: il demande

ANNÉE 1745. Septembre.

une suspension d'armes; on la refuse; & le Gouverneur n'est pas moins obligé de se rendre.

Le 3 septembre, la capitulation est signée, & le 4, le chevalier de Barolles rend la Place qu'il a bien défendue *(x)*. Il mérita les éloges de ses vainqueurs. On confia la garde de cette nouvelle conquête à quatre bataillons Espagnols & à un François, commandés par Don Laercios.

A peine fut-on maître de Tortone, que l'impatience ambitieuse d'Élisabeth Farnèse, reine d'Espagne, recommença à contrarier les plans d'opérations arrêtés d'avance pour le reste de la Campagne. Elle envoya ordre à Don Philippe de faire passer sur le champ le comte de Gages dans le Plaisantin & le Parmésan; elle enjoignit de plus à l'Infant de suivre le comte de Gages avec le reste de l'armée combinée, aussitôt après qu'on se seroit emparé d'Alexandrie.

La France étoit loin de pouvoir consentir à un projet aussi évidemment contrarié par toutes les règles de la guerre. L'armée Piémontoise & Autrichienne étoit toujours campée derrière le Tanaro; rien ne l'avoit encore entamée; rien n'avoit encore pu lui faire changer la position qu'elle avoit prise avant le siége de Tortone: dans cet état des choses, il n'étoit sûrement pas de la prudence de diviser ainsi devant elle les forces de la Maison de Bourbon.

(x) On peut voir dans Bonamici les clauses particulières de cette capitulation; par hasard elles sont exactes.

Rien

Rien ne pouvoit faire oublier à M. le maréchal de Maillebois, l'indiſpenſable néceſſité d'aſſurer avant tout, & de la manière la plus ſolide, ſa communication avec la France. Cet objet important exigeoit qu'on ſe rendît maître de Céva, de Cheraſque & de Saorgio. Enfin, les difficultés ſans nombre que l'on avoit rencontrées au paſſage des Alpes & de l'Apennin, démontroient à quel point il étoit eſſentiel de s'occuper des moyens de faire hiverner les troupes Françoiſes dans les États du roi de Sardaigne.

ANNÉE 1745. Septembre.

Ces principes inconteſtables n'empêchoient pas que le premier de tous les ſoins ne dût tendre à maintenir la bonne intelligence entre les Cours de Madrid & de Verſailles. Il n'appartenoit qu'à un grand talent de concilier tant d'intérêts & de vaincre tant de préjugés, ſans révolter ceux qui les ſoutenoient avec entêtement.

Le 8 de Septembre, M. le maréchal de Maillebois propoſe un plan d'opérations, long-temps médité dans le ſecret entre lui & ſon fils. Ce plan eſt tellement combiné avec ſageſſe & profondeur dans les vues, que toutes les Puiſſances alliées ſemblent y ſouſcrire avec un contentement preſque égal. C'eſt cet enchaînement de combinaiſons militaires que l'on invite ici tous les gens de l'art à ſuivre avec attention. La foule des détails, une fois bien connue, ajoutera à la grandeur de l'idée qu'il faut concevoir de l'enſemble. On y verra combien de rapports éloignés ſe trouvent ſavamment rapprochés pour concourir au même but. La connoiſſance des

Année 1745. Septembre.

intérêts & des passions même de tous les partis, s'y trouve analysée & dirigée avec la sagacité la plus rare; enfin, le caractère des hommes & la nature des choses, semblent ployés, pour ainsi dire, par le génie, selon l'utilité des circonstances. Nous dirons les faits; c'est la meilleure manière de louer ce qui est vraiment digne de l'être.

On a démontré combien il étoit essentiel de songer d'avance à prendre des quartiers d'hiver dans les États du roi de Sardaigne. Le long séjour de plusieurs armées, les dégâts opérés à dessein par le roi de Sardaigne lui-même, dans l'Alexandrin & le Tortonois, y rendoient un établissement impossible, vu la rareté des subsistances. On ne pouvoit donc espérer d'en former aucun que sur la rive gauche du Tanaro. Pour s'y établir, il falloit prendre Alexandrie. Pour faire le siége de cette place, il falloit forcer l'ennemi à s'en éloigner. Pour remplir ce projet, il falloit donner de la jalousie sur plusieurs points à la fois; il falloit deviner ceux dont la conservation plus chérie par les Puissances rivales, forceroient les Autrichiens & les Piémontois à une diversion plus prompte.

Il appartenoit encore au génie, de sentir que, malgré la réunion des intérêts de ces deux nations, le roi de Sardaigne apporteroit toujours une attention privilégiée à la conservation de ses propres États, de même que le comte de Schulembourg seroit toujours plus disposé à régler ses mouvemens d'après les intérêts personnels de

ſa Souveraine, & le ſyſtème le plus convenable à la défenſe particulière de ſes poſſeſſions en Italie.

De ces prédilections à attendre, de ces vues différentes qu'il étoit naturel de ſuppoſer aux Chefs ennemis, naiſſoit l'eſpoir de compromettre plus facilement l'accord de leurs manœuvres; & de cette diviſion à eſpérer dans leurs avis, réſultoit la probabilité d'avoir bientôt à profiter de quelques fauſſes démarches de leur part. Cette nuance délicate fut loin d'échapper au Général François & à ſon fils, à qui les liens du ſang, bien moins que la ſupériorité des lumières, donnoient le droit d'être aſſocié intimement à la rédaction de tous les grands projets.

On prie le Lecteur de ſuivre avec attention le développement de ces idées & la ſuite des manœuvres qui concoururent au ſuccès.

En déterminant M. le comte de Gages à jeter des ponts ſur le Pô au-deſſous de l'embouchure du Téſin, à pouſſer une tête vers Pavie & à ſe porter en même temps ſur Plaiſance, on pouvoit eſpérer que M. de Schulembourg paſſeroit le Pô à ſon tour, peut-être même le Téſin, pour voler au ſecours des États de l'Impératrice-Reine. Mais ſi M. de Schulembourg procédoit réellement en force à cette opération, s'il marchoit ſecondé par de gros détachemens Piémontois, M. de Gages ne ſe trouvoit plus en meſure de lui tenir tête. Alors M. le maréchal de Maillebois ſe trouvoit obligé de s'avancer dans cette partie pour ſoutenir M. le comte

ANNÉE 1745. Septembre.

de Gages, &, de ce moment, le roi de Sardaigne étoit le maître de repaſſer le Tanaro, de ſe jeter avec une partie de ſon armée ſur Tortone, Novi, Serravalle & Acqui, de repouſſer le marquis de Mirepoix au-delà des Alpes, & de nous couper toute communication avec le comté de Nice & la France.

Ce n'étoit donc que par des détachemens qu'il falloit tenter d'opérer la ſéparation des Autrichiens & des Piémontois; c'étoit donc par de ſimples détachemens qu'il falloit donner aux Autrichiens de la jalouſie du côté de Milan, pour les éloigner du Pô, tandis que l'on s'empareroit de Parme & de Plaiſance, avec d'autres Corps détachés.

L'eſſentiel & le difficile étoient de laiſſer l'armée du Maréchal de Maillebois & celle du comte de Gages, également à portée de fondre ſur le roi de Sardaigne, dès l'inſtant où le comte de Schulembourg l'auroit abandonné. Alors le roi de Sardaigne, obligé de s'étendre dans ſon camp pour ſe maintenir dans la même poſition, ſe trouvoit foible par-tout par la néceſſité de ce développement forcé. Alors c'étoit avec un avantage démontré qu'on lui préſentoit la bataille; le ſuccès d'une action concilioit les vues de la France & de l'Eſpagne, & la promeſſe, faite aux Génois de couvrir leur territoire, étoit complétement remplie *(y)*.

(y) Voyez *aux Pièces juſtificatives, pages 267 & ſuivantes*, différens Mémoires & Obſervations de M. le comte de Maillebois, relatifs à cette combinaiſon.

Ce n'étoit rien encore d'avoir conçu ce projet, d'en avoir rassemblé les ressources, réglé les combinaisons; il falloit le faire adopter. Ce ne fut pas sans peine qu'on y réussit; & la patience de M. le maréchal de Maillebois à attendre le fruit de la démonstration, à laquelle on sembla long-temps vouloir se refuser malgré l'évidence, n'est peut-être pas ce qui lui donne le moindre droit à nos éloges.

Enfin il obtient de M. le comte de Gages, que le duc de la Vieuville, avec un Corps de quatre à cinq mille hommes & douze pièces de canon, entrera dans le Plaisantin, & mettra à profit les bonnes dispositions de cette province. En même temps, le Corps du marquis de Mirepoix est renforcé & mis en état d'agir sur le haut Tanaro, tandis que le comte de Lautrec, fortifié de six bataillons Espagnols, qui restoient en Savoie, est chargé d'opérer une autre diversion sur Exilles *(z)*.

De ces mouvemens opposés, résultoient nécessairement un grand embarras pour les ennemis, & une grande incertitude dans leurs manœuvres. Leurs intérêts, pris en commun, & les intérêts privés de chacune des nations qui composoient leurs forces, se trouvent également compromis. Si les Autrichiens ne se séparent point des Piémontois, la multiplicité de ces attaques les contraint au moins à s'affoiblir beaucoup, & le point où

(z) Voyez *aux Pièces justificatives, pages 258 & suivantes,* les Instructions relatives à cette opération.

ANNÉE 1745. Septembre.

nos principales forces se trouvent réunies, nous met sans cesse à portée de profiter de leurs moindres fautes.

Après s'être emparé de Plaisance, le duc de la Vieuville doit marcher à Parme. La prise de ces deux Places faisant naturellement tomber Bobbio, cette expédition est désignée comme la dernière que doit opérer le même détachement.

Avec le reste de ses forces, le comte de Gages s'avance sur la Scrivia; & il est essentiel de remarquer dans tous les mouvemens que l'on verra faire à son armée pendant le cours de l'expédition que l'on détaille, avec quel art la combinaison des mêmes marches, faites pour alarmer M. de Schulembourg sur l'invasion du Milanès, laisse constamment M. de Gages en mesure de se réunir à temps à la grande armée, pour forcer le passage du Tanaro au moment où l'on sera parvenu à séparer le comte de Schulembourg du roi de Sardaigne.

Des bords de la Scrivia, M. le comte de Gages a ordre de pousser un détachement vers le Pô, & d'y jeter un pont vis-à-vis de la Stradella. Ce détachement est composé de la brigade de Catalogne, de quelques piquets de cavalerie, de quatre pièces de canon, également aux ordres de M. le comte de Sancta-Crux.

Outre les bateaux destinés au pont de la Stradella, on en rassemble ostensiblement de toutes parts. De grandes démonstrations sont faites en différens points pour l'établissement d'autres ponts; enfin, tout semble

annoncer que l'armée entière des Espagnols s'apprête à passer le Pô, & à attaquer en même temps toutes les possessions de a Maison d'Autriche en Italie.

L'inquiétude où ces mouvemens jetoient le comte de Schulembourg sur le sort du Mantouan & du Milanès, l'engagèrent bientôt à y faire passer onze bataillons, un régiment de dragons & un de hussards. C'étoit déjà un affoiblissement des forces de l'armée Austrosarde, campée à Bassignana; mais c'étoit une séparation totale qu'il falloit opérer. Un intérêt trop direct éclairoit le roi de Sardaigne sur nos véritables projets; & quand il auroit ajouté foi, en secret, à nos desseins sur la rive gauche du Pô, il n'en eût pas été moins empressé à retenir le Général Autrichien auprès de lui, tant que la moindre possibilité d'attaquer ses États auroit pu nous rester.

Les points d'Exilles & de Céva, menacés, ne lui permettoient aucun repos. Mille grenadiers & mille chevaux Piémontois réunis aux six bataillons déjà postés sur le haut Tanaro, attaquèrent Acqui par ses ordres, & furent repoussés. Les autres tentatives contre le marquis de Mirepoix ne réussirent pas mieux. Le comte de Lautrec, retardé dans sa marche sur Exilles par la lenteur des bataillons Espagnols qui venoient de Savoie, ne fut joint par eux, que quand la saison eût rendu cette entreprise impraticable; mais le mouvement qu'on lui faisoit faire, avoit bien moins pour but la prise réelle d'Exilles, que d'affoiblir encore le roi de Sardaigne

ANNÉE 1745. Septembre.

par une diverſion nouvelle; & ce but n'étoit conſéquemment pas moins rempli, quoique le ſiége d'Exilles ne fût pas même entamé.

Le duc de la Vieuville ſurprend Plaiſance *(a)*, & s'en empare. La majeure partie de la garniſon eſt faite priſonnière; l'autre ſe retire dans le château, feint un moment de vouloir s'y défendre, & capitule aux premiers coups de canon. De Plaiſance, le duc de la Vieuville marche à Parme. Sur le bruit de la priſe de Plaiſance, la garniſon de Parme s'eſt retirée à la Mirandole, & Parme ouvre ſes portes au duc de la Vieuville. Soudain il ſe rend maître de Bobbio, laiſſe par-tout des garniſons ſuffiſantes, fait jeter un nouveau pont au-deſſous de l'embouchure de la Trébie, & rejoint le comte de Gages avec le reſte de ſon détachement.

Tous ces ſuccès demeuroient nuls encore. Le comte de Schulembourg ſembloit vouloir ſe repoſer de la défenſe du Milanès, ſur le détachement qu'il y tenoit, aux ordres du comte Pertuzati; & M. le maréchal de Maillebois ne pouvoit compter aucun ſuccès pour véritable, tant que le comte de Schulembourg demeuroit réuni au roi de Sardaigne.

Il faut en revenir à des démonſtrations plus fortes ſur la rive gauche du Pô. En conſéquence, M. le Maréchal vient camper à Caſtel-Novo di Scrivia, *(b)* tandis que le comte de Gages, marchant par ſa droite, s'avance

(a) Voyez le Plan de Plaiſance.

(b) Voyez le Plan.

jusqu'à

jusqu'à Voghera. En même-temps le comte Palavicini, à la tête d'un gros détachement d'infanterie, soutenu de quelques compagnies de grenadiers, & d'une division du parc d'artillerie, reçoit ordre d'aller fortifier & défendre le pont de la Stradella. ANNÉE 1745. Septembre.

Le marquis de Castellar, à la tête des régimens de Parme & de Flandre, marche pour couvrir les garnisons de Parme & de Plaisance. Il doit diriger sa marche le plus près possible du Pô, afin de se rapprocher davantage du Corps Autrichien, qui opère dans le Milanès, & pour lui donner à craindre quelques tentatives que nos ponts semblent favoriser.

Le mouvement du marquis de Castellar avoit ce *double* avantage, qu'en fixant l'attention des ennemis sur lui, il la détournoit d'une manœuvre plus importante, que le duc de la Vieuville étoit chargé d'exécuter. Ce Général avoit passé le Pô sans obstacle, à la Stradella; & avec un Corps de deux mille cinq cents hommes d'infanterie & douze cents chevaux, il se portoit vers Pavie, que l'on croyoit foiblement gardée.

Cette expédition donna un nouvel exemple de ces évènemens, qu'on appelle extraordinaires à la guerre, & dont le nombre cependant semble démentir cette dénomination. Cette remarque n'est assurément pas faite ici pour diminuer le mérite de l'action de M. de Flobert, ingénieur François au service d'Espagne: le hasard le servit bien; mais il falloit de la fermeté & du sang-froid, pour mettre ce hasard à profit; & la

ANNÉE 1745. Septembre.

réunion de ces qualités, mérite toujours un éloge. Il est encore question d'une place surprise.

M. le duc de la Vieuville ayant passé le Pô à la Stradella, sans obstacle, avoit suivi la route qui pouvoit rendre sa marche plus secrète. Il étoit parvenu, sans être découvert, jusqu'à une distance très-rapprochée de Pavie. De-là, à l'entrée de la nuit, il avoit poussé en avant M. de Flobert, à la tête de deux cents hommes, avec ordre de surprendre la place, s'il étoit possible, & de donner promptement de ses nouvelles.

A la faveur de l'obscurité, le détachement de M. de Flobert étoit arrivé jusqu'à la porte de Pavie, dite *de Crémone*, sans être inquiété. Quinze cents hommes de troupes réglées étoient entrés dans la place le jour même. Une sentinelle avertie par le bruit, fit prendre les armes à son poste. Ce poste fit feu sur la troupe de M. de Flobert. Cette troupe qui s'attendoit à trouver une ville sans défense, lâcha pied à cette première décharge. M. de Flobert, encore dans l'ignorance du nouveau renfort de la garnison de Pavie, rassura les siens d'après sa propre conviction. Leur ayant rendu la confiance, il s'avança seul jusqu'au pied du rempart: il découvrit une brèche praticable, en donna avis, & fut suivi; parce qu'un chef qui monte le premier à la brèche, est toujours suivi par sa troupe.

Ce détachement, en suivant intérieurement l'enceinte de la place, vint égorger le poste de la porte de Crémone. La terreur & les ténèbres doublant le nombre

des assiégeans dans l'esprit des assiégés, ce foible Corps se maintint avec avantage dans les différentes rues, pendant tout le temps que dura la nuit. Au point du jour, ses véritables forces étant reconnues, il alloit être écrasé, quand M. le duc de la Vieuville parut & mit en fuite la garnison, dont neuf cents hommes se retirèrent dans la citadelle, où ils furent faits prisonniers le lendemain. Le reste s'échappa par la porte d'Alexandrie.

ANNÉE 1745. Septembre.

Sans doute il n'étoit pas permis de compter sur cet évènement heureux, à l'appui des grandes combinaisons que l'on suivoit alors. Aussi le succès qui en résulta, est-il étranger, & étoit-il superflu pour le succès des opérations méditées. Il faut donc remarquer que quand M. de Flobert n'eût pas surpris Pavie, que quand la garnison de Pavie eût entrepris de faire la plus vigoureuse résistance au détachement entier de M. de la Vieuville, la seule nouvelle de l'attaque de cette place, eût toujours produit le même effet sur M. de Schulembourg, & peut-être même l'eût encore plus promptement déterminé à passer le Pô, pour marcher avec toutes ses forces, au secours de cette partie des États de sa Souveraine. Il sera donc injuste de mettre le hasard favorable de l'expédition de Pavie, au nombre des causes qui concoururent au succès de la grande manœuvre. Achevons de prouver que tout y est dû à la justesse des calculs militaires, & rien au hasard des circonstances.

Il s'agit de mettre le comble aux inquiétudes de M. de Schulembourg. Il n'est encore qu'ébranlé; il

ANNÉE 1745. Septembre.

faut le déterminer & le confondre. Sous prétexte de renforcer le duc de la Vieuville, sept bataillons, deux escadrons de cavalerie & deux de dragons, marchent vers Pavie, aux ordres de Don Juan de Silva. Les garnisons de Parme & de Plaisance, se joignent à ce détachement. Ces garnisons sont aussitôt remplacées par les troupes que commande le marquis de Castellar; & le jour où le comte de Gages, avec toute son armée, va feindre de se mettre en marche pour le Milanès, est annoncé publiquement. Cependant la cavalerie du détachement de M. de la Vieuville, lève des contributions dans les environs de Pavie, & porte la terreur jusqu'aux remparts de Milan.

Enfin, le comte de Schulembourg ne croit plus pouvoir douter que les Espagnols méditent la conquête entière de ce duché. Les instances du roi de Sardaigne demeurent dès-lors inutiles, pour le retenir davantage; le Général Autrichien quitte le camp de Bassignana, y laisse deux régimens pour la garde de son pont, & s'avance par la Laumeline.

La grande diversion est donc opérée; il est temps qu'une bataille mette à profit des avantages ménagés de si longue main; il est temps qu'une victoire soit le prix de l'activité des travaux & de la sagesse des manœuvres *(c)*.

(c) Voyez *aux Pièces justificatives, pages 267, 268 & 269,* trois Mémoires de M. le comte de Maillebois; *ou* Observations sur les diverses manœuvres exécutées à cette époque.

Les Généraux François & Espagnols sont bientôt informés du départ de M. de Schulembourg. A peine l'avant-garde Autrichienne a-t-elle dépassé le Tésin, que le comte de Gages, selon les conventions prescrites, change la direction de sa marche. Ce n'est plus la route du Milanès qu'il doit suivre. Les Corps, poussés en avant, sont rassemblés; le nombre de troupes, absolument nécessaire à la garde du pont & à la conservation des places nouvellement prises, reste seul en arrière. Le comte de Gages revient sur ses pas en toute diligence; la combinaison de sa marche, préparée d'avance, la rend plus active. Il repasse la Scrivia, fait quinze milles dans la nuit, & le 27 septembre, à la pointe du jour, se trouve sur les bords du Tanaro.

ANNÉE 1745. Septembre.

L'armée de M. le Maréchal, campée à Castel-Novo, se trouve en même-temps rendue au même point, par des chemins différens; & chacun occupe le poste qui lui est assigné, dans l'ordre de bataille dressé en présence de l'Infant, par M. le comte de Maillebois.

Les forces réunies de l'armée combinée, sont disposées sur six colonnes.

La première est composée de la majeure partie des troupes du comte de Gages *(d)*, auxquelles se joignent quatre bataillons de grenadiers Suisses ou Provinciaux, les cinq bataillons des Gardes-Walones, cinq régimens de dragons, douze pièces de canon, & toute la Maison du roi d'Espagne.

(d) Voyez aux Plans, celui de la bataille de Bassignana.

ANNÉE 1745. Septembre.

Le reste des troupes du comte de Gages, quinze compagnies de grenadiers détachées, deux bataillons de grenadiers Suisses, mille travailleurs armés, les dragons de Belgia & six pièces de canon, forment la seconde division, aux ordres du marquis de Pignatelli. Il a ordre de marcher par sa droite & de serrer du côté de Guazzora, pour renforcer la colonne de droite, commandée par le comte de Gages.

Le marquis d'Arambourou est à la tête de la troisième colonne. Elle est composée de la brigade des Gardes Espagnoles, de trois autres brigades d'infanterie, de dix-sept compagnies de grenadiers, de mille travailleurs & de six pièces de canon. Cette colonne laisse Piovera à gauche, & dans sa marche, doit passer le Tanaro un peu au-dessus de Rivarone.

La quatrième colonne, est aux ordres du comte de Montal. Elle suit à peu-près la même direction que la précédente, & va former une quatrième attaque, à trente toises environ au-dessus de la troisième. Douze bataillons, douze escadrons, mille travailleurs & six pièces de canon, composent cette quatrième colonne.

La cinquième est formée d'une brigade d'infanterie & d'une de cavalerie. Elle a pour objet particulier, d'inquiéter les troupes auxquelles est confiée la garde du pont de Monte-Castello. Dans le besoin, elle doit aussi soutenir le comte de Montal; & le marquis de Sennectère, est chargé de la direction de toutes ces manœuvres.

Le comte de Gramont commande la sixième & dernière division, fermant la gauche de l'armée combinée. L'instruction particulière de cet Officier, porte qu'il s'approchera le plus près possible du Tanaro, avec dix escadrons de dragons, un bataillon de grenadiers-royaux, & quelques détachemens d'infanterie. Le but de cette disposition, est de contraindre l'ennemi à se tenir en forces sur sa droite, pour faciliter le succès de la véritable attaque, qui doit avoir lieu du côté de Rivarone & de Bassignana.

Deux heures avant le jour, toutes ces colonnes, excepté celles de la droite, qui furent un peu retardées, se trouvèrent au point de leurs débouchés. Elles s'ébranlèrent au signal convenu, qui fut donné une demi-heure avant le lever du soleil, par trois fusées tirées du donjon de Piovera.

Aussitôt les deux colonnes du centre se jettent dans les gués indiqués pour leur passage. L'eau, qui dépasse leur ceinture, n'ôte rien à leur volonté, ni à la perfection de leur ordre. Treize compagnies de grenadiers Piémontois, quatre bataillons & un autre détachement de six à sept cents hommes, postés à la rive gauche du Tanaro, sont culbutés, & sauvent à peine leurs drapeaux.

La fausse attaque des divisions de la gauche, est soudain commencée vers le pont de Monte-Castello. Cette attaque tient en échec treize bataillons & sept escadrons ennemis, dont le secours devient, par cette

ANNÉE 1745. Septembre.

combinaiſon, abſolument nul pour le centre de l'armée Piémontoiſe.

Les colonnes qui attaquent ce centre, n'y trouvent qu'une foible réſiſtance. A l'inſtant, elles gagnent le ſommet d'une colline qui ſe trouve devant elles, & de ce point, le marquis d'Arambourou rabattant tout court ſur ſa droite, ſe diſpoſe à envelopper le village de Rivarone. Six bataillons Piémontois qu'on y devoit ſoutenir, ſe hâtent de l'évacuer à l'approche des Eſpagnols. Ils abandonnent ſix pièces de canon, & ſe retirent en déſordre derrière leur cavalerie, rangée en bataille dans la plaine.

De ſon côté, le comte de Montal ſe porte en avant vers une hauteur qui domine les troupes ennemies campées à Monte-Caſtello, tandis que M. de Chevert marche à elles de front, à la tête des brigades d'Arragon & de Ségur.

Ces troupes Piémontoiſes, prêtes à être tournées, font un mouvement par leur droite, & ſe rapprochent de San Salvador. De-là, elles ſe reployent ſous Valence, après avoir jeté ſept bataillons dans Alexandrie, malgré les efforts de M. de Montal, ſur qui elles avoient trop d'avance, pour qu'il pût les en empêcher.

Tandis que le centre de l'armée combinée culbute la droite des Piémontois, nos colonnes de droite, commandées par M.rs de Gages & de Pignatelli, paſſent le Tanaro, en face de Baſſignana. D'abord elles attaquent le pont du Pô, & en coupent la tête, comme il en

il en a été convenu dans le plan général, pour ôter à M. le comte de Schulembourg, la possibilité d'apporter aucun secours au roi de Sardaigne.

ANNÉE 1745. Septembre.

Deux bataillons Autrichiens, chargés de soutenir cette communication entr'eux & les Piémontois, sont chassés de Borgo-Franco. A peine cette opération est-elle terminée, que la cavalerie Espagnole vient se former devant celle du roi de Sardaigne, qui fait ferme pour couvrir la retraite, ou plutôt la déroute de son infanterie.

Les premières manœuvres rétrogrades des escadrons Piémontois, s'exécutent en fort bon ordre; mais bientôt ils ne peuvent résister à l'impulsion des carabiniers-royaux & des dragons d'Espagne, commandés par le marquis de Croy. Ces Corps s'abandonnent sur l'ennemi avec la dernière détermination, les enfoncent de toutes parts & les serrent de si près, que les Piémontois éperdus, ne songent à se former que sous les remparts de Valence, & l'action est enfin décidée à la gloire de nos armes.

Si l'on calcule l'importance des batailles & le mérite des victoires, par le nombre des hommes massacrés, la journée de Bassignana ne tiendra qu'un rang peu distingué dans l'histoire : si la gloire du Général est en raison de la justesse de ses calculs, de la sagesse de ses combinaisons, du nombre de ses ressources, des rapports plus adroitement saisis, de l'activité & du secret de l'exécution, de la plus exacte répartition des forces,

ANNÉE 1745. Septembre.

& de la manière la plus ingénieuſe de les adapter au local & aux circonſtances, le paſſage du Tanaro ſera mis au rang des plus ſavantes opérations qui ſe ſoient exécutées à la guerre.

Le roi de Sardaigne n'eut pas plus de trois ou quatre cents hommes d'infanterie tués ſur la place, parce que ſon infanterie ne vit pas même l'eſpoir de ſe défendre, & ne réſiſta nulle part. On fit quinze cents priſonniers, du nombre deſquels trente-ſix Officiers firent partie *(e)*.

La charge de la çavalerie coûta un aſſez grand nombre d'hommes & de chevaux aux Piémontois. Trente-trois Officiers reſtèrent ſur le carreau, & l'on prit en outre deux étendards & deux pièces de canon.

Du côté des Eſpagnols & des François, il n'y eut que quarante-ſix hommes tués & quatre-vingt-trois bleſſés. Voilà bien peu de ſang pour cauſer une grande admiration à ces juges, que l'on ne captive jamais ſi on ne les étonne pas, & qui raiſonnant peu & n'analyſant rien, ſont ſouvent ſurpris des choſes ſimples, & peu frappés des choſes vraiment extraordinaires.

Rien de plus naturel, en effet, que de voir beaucoup d'hommes tués dans une action générale, le plus ſouvent engagée ſans néceſſité abſolue, mais plus communément déterminée par quelques fauſſes manœuvres de détail, que l'on a preſque toujours la mal-adreſſe

(e) Parmi eux ſe trouva M. le chevalier de Guibert, Lieutenant général, bleſſé dangereuſement.

de ſoutenir. C'eſt alors que nul enſemble dans la manœuvre générale ne permet d'acquérir cette prépondérance déciſive & cette grande apparence de ſuccès avec peu de ſacrifice, qui ſeule peut & doit déterminer à livrer bataille, le Général qui ſait vraiment ſon métier, & connoît le prix des hommes. C'eſt alors qu'une bataille dite *générale,* compoſée d'attaques morcelées ſans aucune relation entre elles, ſans aucune influence réciproque, offre alternativement aux deux partis, un égal eſpoir de vaincre, les conduit à l'acharnement, ſe décide par le haſard des circonſtances, dont aucune n'a été prévue, fait ruiſſeler le ſang à flots, & fournit une ample matière aux relations des Gazetiers.

ANNÉE 1745. Septembre.

Mais rien de ſi rare qu'une action décidée en un jour & préparée pendant des mois. Rien de ſi digne d'admiration & d'éloge qu'une victoire, fruit des combinaiſons d'une campagne entière; qu'une bataille livrée ſeulement après la démonſtration du ſuccès, portée à tout le point d'évidence dont la nature de cette démonſtration eſt ſuſceptible; qu'une bataille enfin, tellement ménagée, qu'au moment où l'action commence, l'un des deux partis eſt contraint de s'avouer ſa foibleſſe, l'un des deux Généraux forcé de reconnoître ſon erreur, de réſerver toutes les reſſources de ſon art pour ſa retraite, & pour rendre moins ſanglante une journée, qu'il n'eſt plus en ſon pouvoir de rendre moins déciſive.

Telle eſt la ſeule gloire dont il ſoit pourtant permis

ANNÉE 1745. Septembre.

à un Chef de jouir ſans remords. Mais il faut, il eſt vrai, qu'il s'abonne à en jouir auſſi ſans éclat. Il eſt malheureuſement trop prouvé que les hommes ont de tout temps réſervé la chaleur de leur enthouſiaſme pour ce qui leur a nui avec le plus de force. De tout temps la foule des Panégyriſtes a été vendue aux déſolateurs du monde. Puiſſe le jour être arrivé, où l'hiſtoire réſervera les louanges pour les bienfaiteurs de la Terre! Revenons.

Il eſt une autre conſolation permiſe à un Général au milieu des horreurs du carnage; c'eſt celle d'avoir franchement partagé tous les périls; c'eſt celle dont M. le maréchal de Maillebois eut ſingulièrement le droit de jouir à Baſſignana. Le centre de la bataille fut ſon poſte juſqu'au moment où les colonnes du marquis d'Arambourou & du comte de Montal eurent percé. Quand l'infanterie, que ces colonnes trouvèrent devant elles, eut été miſe en fuite, ce fut à la tête des grenadiers à cheval & de la brigade de Royal-Piémont, commandée par le marquis de Choiſeul, que M. le Maréchal ſe diſpoſa à fondre ſur le flanc droit de la cavalerie Piémontoiſe..

La prompte déroute des ennemis ne lui permit pas d'exercer long-temps ſa valeur; il lui reſtoit à jouir de ſon ſuccès, & à s'en rendre tout-à-fait digne par la part qu'il ſe plut à en accorder publiquement à ceux qui y avoient concouru. C'eſt dans ces ſentimens qu'il s'avança vers la droite, où étoit reſté le comte de

Gages. Alors il offrit à l'armée entière, le ſpectacle le plus attendriſſant & le plus noble, en embraſſant avec cette franchiſe & cette cordialité guerrière qui lui étoient propres, un Chef que tant d'autres auroient enviſagé comme un concurrent, mais dans lequel M. le maréchal de Maillebois ſe plaiſoit à ne voir qu'un ami.

ANNÉE 1745. Septembre.

C'eſt ſur un pareil théâtre que la gloire eſt belle. C'eſt aux acclamations d'une armée victorieuſe, c'eſt en préſence d'un grand nombre d'hommes, à qui le ſouvenir récent d'un grand danger paſſé laiſſe toute l'énergie d'expreſſion propre aux ames fortement émues, qu'il eſt beau de jouir d'un triomphe que nous doit la Patrie. Il faut avouer qu'après le plaiſir d'une bonne action, rien n'eſt doux comme le moment d'une bataille gagnée.

Il eſt de l'art du Panégyriſte de relever le courage & les talens de l'ennemi vaincu par ſon Héros, pour l'illuſtrer davantage; nous laiſſerons cette reſſource commune à la foule des faiſeurs d'éloges, démentis quand par haſard ils ſont lûs. Nous dirons, parce que c'eſt la vérité, qu'on ne peut trop louer le ſang-froid & le courage du roi de Sardaigne pendant toute cette action. Ses efforts pour la rétablir furent ſans exemple. Il n'en épargna ſur-tout aucun pour engager ſa cavalerie à tenir ferme contre les Eſpagnols. Si la valeur du Chef pouvoit ajouter au nombre des ſoldats, ſon armée eût été doublée en un inſtant. Mais voyant la déroute

ANNÉE 1745. Septembre.

complète, & n'ayant plus autour de lui qu'une poignée de monde, il se retira sous Valence avec son fils qui, comme lui, ayant partagé tous les périls, sut, malgré la défaite, ne pas rendre cette journée totalement étrangère à la gloire.

Après avoir laissé quelqu'infanterie sous le canon de Valence, avec ordre d'y tenir ferme, le roi de Sardaigne se rendit cette nuit même à Casal, pour y rassembler le reste de son armée. Les suites d'une bataille perdue sont presque toujours plus funestes que l'action même; c'est ce qu'éprouva encore ce Prince par la désertion immense que la journée de Bassignana occasionna dans son armée.

Le comte de Schulembourg suivoit tranquillement la route du Milanès. Déjà il avoit poussé en avant quelques bataillons, quand il fut joint par les courriers du roi de Sardaigne. Il revint à la hâte sur ses pas, mais trop tard. Il trouva le pont du Pô coupé, & furieux de son erreur, fut obligé de remonter la rive droite de ce fleuve, pour rejoindre à Casal l'armée de son Allié.

Dès long-temps Sa Majesté Sarde avoit envoyé le chevalier de Villette pour engager l'Amiral Anglois à tenter quelques hostilités contre les Génois. L'Infant étoit encore sur la rive droite du Tanaro, que l'escadre ennemie, après avoir inutilement essayé de bombarder Savone, étoit venue se présenter devant la capitale avec douze vaisseaux & quatre galiotes à bombes.

Gènes étoit protégée du côté de la mer par une artillerie formidable. Plusieurs brûlots, placés avec art, défendoient l'entrée du port. L'activité de tous les citoyens suppléoit à l'absence des troupes réglées & à l'inexpérience de la guerre. Enfin, ces Républicains commençoient à développer ce courage patriotique, qu'une révolution plus importante devoit bientôt montrer dans tout son jour.

ANNÉE 1745. Septembre.

Cette résistance inattendue déconcerta les projets de l'Amiral. Une de ses galiotes & un des vaisseaux de l'escadre, furent tellement endommagés par le feu continuel de la Place & celui de cinq galères sorties à dessein du port de Gènes, que bientôt ces deux bâtimens furent contraints d'aller se réparer à Livourne. Enfin, l'escadre gagna la haute mer, & les convois de Naples & d'Espagne eurent les chemins ouverts de nouveau.

Une semblable tentative, faite sur Final, ne fut pas plus heureuse. Une autre sur San Remo ne fut remarquable que par la foiblesse des habitans qui proposèrent de se rendre, & par la dureté inutile de l'Amiral qui incendia une partie de cette petite ville.

Il est temps de reprendre la relation de manœuvres plus importantes.

Le 28 septembre, l'Infant assemble les Généraux pour délibérer sur les manœuvres ultérieures de la campagne. Il est arrêté qu'on fera le siége d'Alexandrie avant celui de Valence, malgré l'importance de la

ANNÉE 1745. Octobre.

prise de cette dernière place, relativement aux quartiers d'hiver.

Le 5 octobre, l'armée s'avance en conséquence à San Salvador ; elle laisse en arrière vingt-deux bataillons & deux régimens de dragons, aux ordres du marquis de Caravacal ; & le 7 du même mois, la tranchée est ouverte devant Alexandrie.

Un nouveau pont est construit à Bassignana. La cavalerie Espagnole & Françoise demeure dans cette partie. Au moyen de ce pont, elle peut fourrager dans la Laumelline, & mettre tout le pays au-delà du Pô, à l'abri des incursions de l'ennemi. M. le Maréchal fait seulement prendre poste à douze cents chevaux à hauteur du village de Lazarone, pour avoir plus promptement des nouvelles de l'ennemi.

C'est ici où Bonamici fait un ample usage de la malignité de sa langue, ou pour mieux dire, de la satyre la plus insipide & de la calomnie la plus grossière. Incapable de comprendre les projets des Généraux, même après l'évènement, il trouve plus court de leur prêter des intentions atroces & lâches, également démenties par les faits & par le sens commun. Des dissertations verbeuses & controuvées, viennent distraire le Lecteur de la suite des opérations de guerre. Il élève de grands débats entre le Général François & le Général Espagnol, au sujet des siéges de Valence & d'Alexandrie ; mais il se garde bien de dire un mot de la possibilité & de l'utilité relatives à l'une & l'autre de

de ces expéditions; c'eſt-à-dire, qu'il n'omet rien de ce qui eſt inutile, & paſſe ſans ceſſe ſous ſilence ce qu'il eſt eſſentiel de développer. Nous tâcherons de ne pas mériter les mêmes reproches; voici les faits & leur cauſe: c'eſt aux Militaires, & à eux ſeuls, à juger.

ANNÉE 1745. Octobre.

La priſe de Valence étoit indiſpenſable pour l'établiſſement des quartiers de l'armée Françoiſe. La démonſtration de l'utilité de cet établiſſement dans les États du roi de Sardaigne, eſt acquiſe dès long-temps à tout Lecteur attentif. Le roi de Sardaigne, rejeté vers Caſal, & bientôt juſqu'à Trin, ne pouvoit plus regarder la citadelle d'Alexandrie comme un point d'appui. De ce moment, la priſe de cette fortereſſe devenoit moins urgente.

Pour être à même d'employer plus de moyens à la conquête de Valence, qui importoit davantage après la reddition de la ville d'Alexandrie, on réſolut de faire tomber la citadelle de cette dernière Place par un ſimple blocus, plutôt que par une attaque de vive force, dont l'évènement pouvoit nous affoiblir, & ſur-tout nous retarder.

La citadelle d'Alexandrie eſt ſéparée de la ville par le Tanaro. Un pont, jeté ſur cette rivière, établit une communication entre la ville & la citadelle. La ville eſt environnée d'un foſſé large & profond, & d'une muraille fort élevée, aſſez épaiſſe pour réſiſter au canon.

Des tours à l'antique la flanquent d'eſpace en eſpace,

ANNÉE 1745. Octobre.

& forment ses principales défenses, rendues presque inutiles par le système actuel. La citadelle a été bâtie par M. le maréchal de Vauban, & lui fait honneur *(f)*.

Le marquis de Caraill avoit été jeté dans Alexandrie avec sept bataillons Piémontois. Ces troupes ne suffisoient pas pour défendre à la fois la ville & la citadelle. Le marquis de Caravacal, instruit de la foiblesse de la garnison, l'affoiblit encore par la multiplicité de ses attaques. La disposition de ces attaques multipliées fit craindre l'escalade à M. de Caraill. Les progrès de la brèche vers le confluent du Tanaro & de la Bormida, les murmures des habitans, & l'appréhension de voir les ennemis s'emparer à la fois de la ville & du pont qui communique à la citadelle, engagèrent le Gouverneur à s'y renfermer le 11 au soir. Le lendemain, à huit heures du matin, l'Évêque fit ouvrir les portes de la ville.

C'est à cette époque que le blocus de la citadelle d'Alexandrie est résolu, & qu'une opération nouvelle est entamée. Les armées se portent sur le haut Pô, en avant de Valence. On conduit devant cette place le même canon qui a servi au siége de la ville d'Alexandrie. Un pont est jeté sur le Pô, un peu au-dessous de Valence, vis-à-vis de la cassine de la Stanca. L'objet

(f) Le maréchal de Vauban n'ayant pas eu le temps de la finir, elle fut achevée par le chevalier Berthold.

de ce pont eſt de faire paſſer des détachemens ſur la rive gauche du fleuve, pour empêcher le roi de Sardaigne de rafraîchir la garniſon de la Place, dont la poſition ne permet pas qu'elle ſoit exactement inveſtie. Ainſi toute communication eſt interceptée entre Valence & l'armée Piémontoiſe; & la nuit du 19 au 20, la tranchée eſt ouverte par le marquis d'Arambourou.

ANNÉE 1745. Octobre.

Pour ſuivre cette expédition, il avoit fallu tirer un détachement très-conſidérable de la grande armée. Il falloit en outre ſe maintenir en forces vis-à-vis du roi de Sardaigne, qui annonçoit vouloir tout tenter pour ſecourir Valence. On crut pouvoir remplir ces deux objets, ſans différer le blocus de la citadelle d'Alexandrie. La défenſe de la ville avoit été confiée à ſept bataillons Eſpagnols & à trois bataillons François. On avoit en outre poſté un régiment Génois & des détachemens de toute l'armée dans les environs de la citadelle. Toutes ces troupes ſe trouvèrent aux ordres du Général Laſci, chargé de garder tous les paſſages qui conduiſoient à cette citadelle, & de la ſerrer le plus qu'il lui ſeroit poſſible, en occupant pluſieurs caſſines qui en étoient voiſines, & qu'on fit retrancher & paliſſader.

Valence occupe une hauteur qui rend ſes approches difficiles. Son peu de capacité & la médiocrité de ſes fortifications, détruiſent une grande partie des avantages que ſa ſituation lui donne. Le front qui regarde Caſal, eſt le plus fort. Il n'annonçoit cependant qu'une foible réſiſtance; mais les pluies continuelles ayant fait déborder

ANNÉE 1745. Octobre.

le Pô, cet obstacle inattendu devint plus considérable que tous ceux que l'on avoit à vaincre, & qu'on avoit pu calculer.

Les chemins, totalement rompus par les mauvais temps, permirent à peine de faire arriver le canon qui avoit servi au siége d'Alexandrie. L'inondation rendoit la tranchée presque inhabitable aux soldats, & détruisoit chaque nuit les travaux du jour.

A force de soins, on parvint à dresser quelques batteries en dépit du climat & de la saison. Les Piémontois alarmés de la brèche, firent une sortie dont Bonamici fait un récit fort imposant, & qui dans le fait fut fort peu de chose. On ne s'attendoit point à cet acte de vigueur de la part des assiégés; la surprise causa quelque désordre dans la tranchée, mais ce désordre fut promptement réparé par les grenadiers de la brigade Génoise de Varenne, par ceux de la brigade de Vurtz, & par un gros des Gardes-Walonnes. Les Piémontois furent à leur tour mis en fuite, & ne rentrèrent dans Valence qu'avec un désavantage très-marqué.

Bonamici, accoutumé à mettre un grand apprêt aux petites choses, & à prodiguer, comme on l'a dit, ses dissertations critiques sur toutes les opérations de détail, dont il n'a pas même conçu l'objet, ne manque pas de s'étendre en ce genre sur l'évènement du 30 octobre. Ce fut ce jour-là que les Piémontois, mettant à profit l'obscurité de la nuit, évacuèrent la

ville de Valence par la porte du Pô. Ils laissèrent seulement deux cents hommes dans le vieux château, qui protège imparfaitement la ville. Un pont volant qu'ils avoient conservé à dessein au pied du rempart, transporta la garnison sur la rive gauche du fleuve. Bonamici ne manque pas encore de remarquer combien la retraite de cette garnison fut tranquille ; ce qu'il étoit fort difficile d'empêcher, puisque cette retraite étoit couverte par le Pô : mais il se garde bien de dire ou d'apercevoir que l'époque de la saison, rendant plus que jamais les instans précieux, avoit engagé à laisser exprès au Commandant de Valence, la possibilité de se retirer ainsi sans coup férir. En effet, cette retraite volontaire pouvoit nous rendre, & nous rendit quelques jours plus tôt maîtres d'une Place, dont la possession nous étoit bien autrement utile, que quelques prisonniers de plus, faits quelques jours plus tard *(g)*.

ANNÉE 1745. Octobre.

(g) Le lendemain, la garnison du château se rendit prisonnière. Le marquis d'Arambourou, ayant fait la veille une chute assez violente dans la tranchée, ne put se trouver présent à la prise de la ville.

Le marquis de Choiseul, Maréchal-de-camp, commandoit la tranchée ce jour-là. Il étoit sur le point de faire l'attaque de la Lunette du Rosaire, à la tête de six compagnies de grenadiers, quand, à une heure après minuit, le brigadier Espagnol, qu'il avoit laissé à la gauche de ladite tranchée, lui envoya un habitant de Valence, qui en étoit sorti, pour donner avis de la retraite des Piémontois. Le marquis de Choiseul marcha avec ses six compagnies de grenadiers à la porte d'Alexandrie, dont il s'empara, & à la pointe du jour il entra dans la place.

ANNÉE 1745. Novembre.

Auſſitôt après la priſe de Valence, l'Infant tranſporte ſon camp à Occimiano le 4 de novembre. De-là il marche à Caſal, que le roi de Sardaigne vient de quitter. En évacuant ce poſte, le monarque Piémontois y a laiſſé neuf cents chevaux & vingt compagnies d'infanterie, pour couvrir ſa marche & obſerver nos mouvemens. Ce détachement attend notre armée avec la meilleure contenance. Il ſe reploie cependant à la vue de notre avant-garde, & à peine achève-t-il de ſortir par une des portes de Caſal, que nos troupes commencent à y entrer par la porte oppoſée. Ce détachement paſſe le Pô devant nous en très-bon ordre, & ſe rend ſain & ſauf au camp de Trin, où il joint l'armée combinée des Autrichiens & des Piémontois.

Il faut ici faire la même réflexion que l'on s'eſt permiſe au ſujet de la garniſon de Valence; c'eſt-à-dire, que le but principal, raiſonnable & unique que l'on pouvoit ſe propoſer militairement alors, devant tendre à l'établiſſement de nos quartiers d'hiver, un Général éclairé ne pouvoit tenter aucune expédition de vive force, & ſe compromettre en rien, que pour détruire les obſtacles qui ſe ſeroient oppoſés à cet établiſſement. Or il n'étoit point d'action de guerre poſſible, dont le ſuccès pût alors nous être auſſi avantageux que la retraite volontaire de la garniſon de Caſal, & des autres troupes Piémontoiſes rejetées au-delà du Pô.

La ville de Caſal, capitale du Montferrat, n'étoit

point en état de se défendre; aussi ouvrit-elle ses portes aux premières troupes qui se présentèrent. Le château est assez bon; & six cents hommes de garnison y étoient restés aux ordres du chevalier Desroches. On crut en imposer à ce Commandant par une attaque subite, & l'on observera que cette action, tentée avec vigueur, eut pour base le même principe qui avoit engagé à faciliter, en quelque sorte, la retraite des autres troupes Piémontoises qui s'étoient retirées d'elles-mêmes. Il étoit aussi essentiel de déterminer, par la force, à évacuer cette partie de la rive droite du Pô, les Corps ennemis qui faisoient résistance, qu'il eût été imprudent, vu les circonstances, de risquer le hasard d'une action quelconque vis-à-vis des Corps Piémontois qui prenoient d'eux-mêmes le parti auquel on auroit pu les déterminer par le succès toujours douteux d'une action.

ANNÉE 1745. Novembre.

Le chevalier Desroches se défendit en brave homme dans le château de Casal, & trompa notre attente. Il fit son devoir en se défendant bien, comme nous avions fait le nôtre en cherchant à l'intimider. Il nous força à faire venir notre artillerie. La difficulté des chemins retarda son arrivée, & ajouta à la gloire du chevalier Desroches, en lui facilitant une plus longue défense. Cette artillerie étant dressée en batterie, ce Commandant en soutint le feu pendant cinq jours. Le 29 novembre, après neuf jours de tranchée ouverte, il ne capitula que sur les ruines du fort qu'il avoit défendu.

Nous serons les premiers à louer son courage, à

ANNÉE 1745. Novembre.

rappeler, en l'honneur de sa mémoire, les attestations brillantes qui lui furent données par nos Généraux même, quand, après la prise du château de Casal, il quitta le service du roi de Sardaigne pour aller porter les armes, en qualité de Volontaire, sous les ordres du Prince Édouard. Mais, par le même principe d'équité qui prescrit pour première loi à tout Historien de dire le bien & le mal, nous ferons encore remarquer ici l'affectation ridicule avec laquelle Bonamici fait un grand crime à nos Généraux du peu de succès de leur première tentative sur le château de Casal. Il ne manque pas d'assaisonner ces observations de réflexions très-morales, & sur-tout également nouvelles & piquantes, sur le caractère bouillant de la Nation Françoise.

Nous marchons à grands pas vers la fin de la Campagne de 1745. En même temps que l'on a conduit le canon contre le fort de Casal, une autre division d'artillerie a marché aux ordres de M. de Chevert, pour battre la citadelle d'Asti. M. le duc d'Agénois, aujourd'hui duc d'Aiguillon, s'est présenté devant la ville, à la tête de trois cents hommes d'infanterie & de deux cents dragons, & y est entré sans résistance. Le Commandant du fort s'y est enfermé avec deux cents cinquante hommes, n'a pas voulu se rendre sans être attaqué dans les règles, a eu cette satisfaction, & s'est rendu. Pour assurer la tranquillité de toutes ces opérations, le comte de Gages a constamment observé les rives du Pô, du Tanaro, du Tésin, & a tenu en

respect

respect les ennemis, qui projetoient d'inquiéter les manœuvres de l'armée Françoise.

ANNÉE 1745. Novembre.

Bientôt l'époque & les intempéries de la saison font également un devoir au maréchal de Maillebois de presser l'Infant de cantonner les troupes, & de leur assigner promptement leurs quartiers d'hiver. Les projets de la Cour de Madrid sont bien différens. Déjà elle médite des opérations nouvelles, & son but, moins sage qu'ambitieux, est de tenir ces troupes en mouvement jusqu'à l'ouverture d'une nouvelle campagne.

Décembre 1745.

L'Infant a fait part de ces extraordinaires projets à M. le maréchal de Maillebois, même avant que l'armée Piémontoise se soit retirée de Casal. Fidèle à ses principes & à son desir de conciliation, le Général François a cherché à éluder, plutôt qu'à contredire ouvertement, des propositions, dont toutes les règles de la guerre démontrent l'imprudence, mais que l'on s'apprête à soutenir avec opiniâtreté. Tantôt le détail des opérations à terminer avant de pouvoir raisonnablement en entamer d'autres, sert de prétexte honnête & plausible pour différer des tentatives dangereuses. Le projet de M. le Maréchal est de gagner du temps, & son espoir est que la rigueur extrême de l'hiver viendra enfin démontrer jusqu'à l'évidence, l'impossibilité d'exécution d'un plan que tous les principes de l'art contrarient.

C'est ici que nous commençons à sentir les difficultés les plus pénibles de la tâche qui nous est imposée; c'est ici, qu'ayant à prouver à des gens qu'ils ont

ANNÉE 1745. Décembre.

tort, nous ſommes ſûrs de rencontrer des contradicteurs intéreſſés, des juges parties, des préventions & de l'entêtement. Nous dirons les faits; le public jugera, c'eſt-à-dire, les Militaires : car ceux-là ſeuls, on le répète, ont ici le droit d'être juges. Nous ne condamnerons jamais ſans regret; nous condamnerons même rarement; ſeulement nous mettrons la vérité dans ſon jour. Mais avant de l'employer à démaſquer l'intrigue des partis, qu'il nous ſoit permis d'en faire un uſage plus doux dans une récapitulation rapide des manœuvres vraiment militaires de la Campagne que nous venons de décrire.

Juſqu'à ce moment la cabale s'eſt tû, ou ſes diſcours, comme ſes efforts, ont été du moins réprimés; auſſi a-t-on vu le ſuccès conſtamment couronné des opérations dirigées par le génie & exécutées par le courage. C'eſt donc à cette époque, c'eſt donc avant que la cabale ait repris cet aſcendant victorieux & funeſte qui détruit les calculs du génie même, qu'il faut juger de ce qu'il a fait.

Que l'on parcourre, ou plutôt que l'on ſuive avec attention l'hiſtoire des Campagnes de tous les Généraux modernes, on verra que, n'importe la nature du pays qui a ſervi de théâtre à la guerre, l'hiſtoire a toujours placé, à juſte titre, au rang des belles Campagnes, celles qui ont été ſignalées par le ſuccès d'un ſiége en forme, par une bataille gagnée, & par l'établiſſement des quartiers d'hiver dans le pays ennemi. Voilà ce qu'auront de commun les Campagnes les plus renommées avec

celle de 1745 en Italie. Celle-ci aura encore à ſon avantage, la jonction ſingulièrement combinée avec juſteſſe, de deux Corps d'armées, ſéparés à l'ouverture de la Campagne, par des États entiers, par des États diviſés d'intérêts entre eux, à travers des fleuves, des précipices & des montagnes réputées preſque inacceſſibles au ſein même de la paix, à travers un pays enfin, où toutes les marches d'armées, ſont en quelque ſorte autant de ſiéges, & où la Nature ſemble ſe reproduire à chaque pas avec une énergie effrayante, comme le premier ennemi à combattre.

ANNÉE 1745. Décembre.

Dans la Campagne de 1745, on peut encore compter au nombre des difficultés à vaincre, l'éloignement de la terre nationale, le changement de la température, d'où réſulte le grand nombre des maladies, pire que les batailles, la difficulté des ſubſiſtances & des recrues, en raiſon de la diſtance des lieux d'où les recrues & les ſubſiſtances peuvent être tirées. Ces circonſtances particulières ajoutent un nouveau luſtre aux réſultats conſtamment heureux de toutes les opérations de détail, & de tous les partis envoyés à la guerre pendant le cours de cette Campagne.

Enfin, quel étoit le but de cette guerre en Italie? de reſtituer à Don Philippe les États qu'il avoit à y prétendre du chef de ſa mère. Parme & Plaiſance ſont conquiſes dans cette Campagne, & la reddition de Bobbio a ſuivi la leur. L'ambition des Eſpagnols s'étend-t-elle au-delà du Pô? Pavie eſt déjà en leur

ANNÉE 1745. Décembre.

pouvoir. Eſt-ce aux États du roi de Sardaigne qu'ils en veulent ? Après le ſiège de Tortone, Alexandrie eſt aſſiégée & priſe ; après le ſiége d'Alexandrie, on aſſiége & l'on prend Valence : Aſti tombe en nos mains, Caſal nous eſt abandonné, & le roi de Sardaigne, rejeté au-delà du Pô avec les Autrichiens, voit nos ſoldats jouir de leur ſuccès au ſein des plus fertiles provinces de ſa domination.

Ce n'eſt donc pas un ſeul ſiége & une ſeule bataille qui diſtinguent cette Campagne ; ce ſont donc vingt actions de vigueur & la priſe de dix Places de guerre qui la ſignalent ; c'eſt donc la ſuite admirable des combinaiſons militaires qui a forcé les ſuccès. Aucun n'appartenant au haſard, la gloire du Général reſte donc pure & entière ; ce ſont donc les faits qui louent, & qui rendent d'eux-mêmes la Campagne de 1745, auſſi digne qu'aucune autre, de l'étude & de l'approbation des Militaires.

Le ſiége de Caſal étoit le terme des opérations de l'armée combinée de France & d'Eſpagne. La ſaiſon l'exigeoit, & l'Infant ne pouvoit pas porter plus loin ſon deſir d'adhérer en tout aux vues de Philippe V, ſon beau-père.

Un but ſage & vraiment politique occupoit alors le roi de France. Il vouloit forcer le roi de Sardaigne à une paix, que ce Prince ſollicitoit ſecrètement depuis la journée de Baſſignana. Elle fut au moment de ſe conclure pour la gloire & pour les intérêts de l'Infant.

On verra bientôt, par les clauses même du Traité médité, si rien pouvoit concilier mieux la grandeur & le désintéressement de Sa Majesté Très-Chrétienne, avec les vues de Leurs Majestés Catholiques, avec l'établissement le plus avantageux pour Don Philippe & la pacification de l'Italie entière.

ANNÉE 1745. Décembre.

Cette négociation, que la bienfaisance paternelle d'un Roi avoit fait entamer, échoua par l'intrigue de quelques Ministres. Il fallut céder. La Cour de Madrid pressoit l'Infant d'entrer dans le Milanès; & ce Prince avoit, dès le mois d'octobre, préparé le maréchal de Maillebois à la séparation des armées, qui eut lieu après la prise du château de Casal, & devint la source de tous les malheurs de nos armes en Italie.

Le Général François profita du délai que voulut bien lui accorder Son Altesse Royale, pour représenter encore aux Généraux & aux Ministres Espagnols, les inconvéniens de désunir les forces des deux Couronnes, & tous les dangers de marcher à Milan.

Ce projet, prescrit dès le mois d'août par Leurs Majestés Catholiques, étoit digne alors de la politique noble & vaste d'Élisabeth Farnèse; mais les circonstances étoient changées. A la fin du même mois d'août de la même année, le duc de Lorraine avoit été élu Empereur à Francfort. Du fond de l'Apennin, M. le maréchal de Maillebois alloit avoir à parer aux contre-coups qui, de la Silésie pacifiée & conquise, devoient retomber sur l'Italie & sur lui-même. Le bruit de la

ANNÉE 1745. Décembre.

paix conclue entre le roi de Prusse & Marie-Thérèse, se répandoit déjà dans toute l'Europe. Cette Princesse, ainsi délivrée de son ennemi le plus redoutable, également libre des soins dont l'avoient préoccupée la gloire & la grandeur de son époux, pouvoit alors tourner vers les Alpes, les troupes qui jusque-là lui avoient été indispensables en Allemagne. M. de Lichtenstein pouvoit, d'un moment à l'autre, recevoir des renforts considérables; & la Cour de Madrid oublioit trop combien d'obstacles nouveaux s'accumuloient pour faire avorter son plan.

On verra que ces dispositions de la Cour de Vienne ne tardèrent pas à éclorre. On les verra confirmer, mais trop tard, toutes les non-valeurs, qu'il étoit facile de calculer d'avance. M. le maréchal de Maillebois n'avoit cessé de combattre dans toutes ses dépêches, soit à l'évêque de Rennes, soit aux Ministres de France & d'Espagne, ce desir d'une invasion momentanée dans le Milanès. Il avoit démontré l'impossibilité où se trouvoit l'Espagne de faire le siége du château de Milan pendant l'hiver. Le siége du château étant impossible, l'inutilité de s'emparer de la ville se démontroit d'elle-même. Il étoit de la même évidence qu'à moins de se résoudre à défendre cette conquête avec une armée insuffisante, il falloit s'attendre à l'abandonner à la première alarme.

Les troupes de la reine de Hongrie s'apprêtoient à hiverner derrière le Tésin. De-là, maîtresses de s'assembler à toute heure, elles pouvoient passer cette rivière

en plusieurs points à la fois, se placer entre Milan & Pavie, & par ces dispositions, couper toute retraite à la garnison de Milan, qui naturellement devoit être ensuite enlevée d'un moment à l'autre. Enfin, M. le maréchal de Maillebois avoit représenté la destruction certaine de l'armée, si, au lieu du repos qui lui devenoit de jour en jour plus indispensable, on s'obstinoit à l'exposer à de nouvelles fatigues & à des pertes nouvelles.

ANNÉE. 1745. Décembre.

M. le maréchal de Maillebois avoit envoyé aux deux Cours de Madrid & de Versailles, la réfutation en règle d'un long mémoire du maréchal de Noailles, sur lequel la Cour de Madrid avoit sur-tout compté appuyer le projet du Milanès. Mais l'évêque de Rennes ajoutoit plus de confiance aux délations de M. de Castellar qu'aux raisons de M. le maréchal de Maillebois, & l'ordre irrévocable de marcher sur Milan prévalut sur toutes autres considérations. Tout l'avantage que le Genéral François put tirer de cette discussion, fut de gagner le temps de s'assurer, par les prises de Casal & d'Asti, des points d'appui essentiels à l'établissement des quartiers d'hiver dans le Montferrat.

Sur les nouvelles instances de la reine d'Espagne, sur des dépêches surprises à Philippe V, & portant de faire passer sans délai le Pô à son armée, *dût-elle être battue*, le comte de Gages se met en marche le 4 décembre avec une partie de l'armée Espagnole. Quatre jours après, il est suivi par l'Infant Don Philippe & par le reste des troupes de la même armée, si l'on

ANNÉE 1745. Décembre.

en excepte trois régimens d'infanterie & un de dragons, occupés au blocus de la citadelle d'Alexandrie, ou en garniſon dans la ville & aux ordres du comte de Laſcy.

Par cette retraite, Son Alteſſe Royale laiſſe le maréchal de Maillebois avec quarante bataillons & trente eſcadrons, réduits à moitié du complet, pour contenir le roi de Sardaigne, garder les conquêtes de la Campagne, continuer le blocus d'Alexandrie, & ſoutenir la communication des armées avec Gènes, le comté de Nice & le Milanès.

Le Maréchal prend ſon parti. Il reſſerre la poſition de ſes quartiers entre le Pô & le Tanaro. Il réduit ſa défenſive de l'hiver aux deux objets eſſentiels. Le premier eſt de couvrir le blocus de la citadelle d'Alexandrie. Le ſecond eſt de ſoutenir la communication avec Pavie & le Milanès, en-deçà & au-delà du Pô.

Quant à la communication de ſon armée avec le comté de Nice, le maréchal de Maillebois ſe borne à la ſoutenir d'Alexandrie à Gènes. Il confie la garde de la communication de Gènes à Nice au marquis de Mirepoix, Lieutenant général, ayant à ſes ordres le marquis de Maulevrier, Maréchal-de-camp, avec douze bataillons Génois ou François. Il place la droite de ſes quartiers à Caſal, où commande le marquis de Senneƈterre, ſecond Lieutenant général de l'armée. La gauche eſt à Aſti. Neuf bataillons & un régiment de dragons aux ordres du marquis de Montal, premier Lieutenant

Lieutenant général, défendent cette Place, comme la plus importante pour couvrir le blocus de la citadelle d'Alexandrie.

ANNÉE 1745. Décembre.

Pour avoir un poste intermédiaire entre Asti & Casal, M. le Maréchal fait aussi occuper Monte-Calvo par trois bataillons, aux ordres de M. de Chevert, Maréchal-de-camp. La ville d'Alexandrie est pareillement occupée. Les quartiers de la Cavalerie s'alongent en descendant la rive droite du Pô jusqu'à Vogherra, & établissent la communication de notre armée avec Pavie & Milan. Le quartier général est établi à Valence; & de-là des détachemens passent le Pô, & s'étendent dans la Lauméline pour éclairer la position du roi de Sardaigne & des Autrichiens.

Le Prince Piémontois place la tête de ses quartiers à Cherasco, Chivas, Verue & Verceil; d'où il communique par Novare avec ses Alliés.

Dans le plan du maréchal de Maillebois, il proposoit, au lieu de porter l'armée d'Espagne dans le Milanès, de la faire hiverner sur le Tésin, dans le Novarois & dans la Lauméline. Le même plan supposoit que le Corps détaché aux ordres du marquis de Castelar, seroit destiné à garder le Parmésan, le Plaisantin, & à entretenir, par Modène, la communication avec le royaume de Naples.

Par cette position, nous nous trouvions à portée d'occuper Mortare & Verceil; les Piémontois & les

ANNÉE 1745. Décembre.

Autrichiens ſe trouvoient ſéparés une ſeconde fois, & la négociation entamée par la France réuſſiſſoit. Elle devenoit une ſuite naturelle de la Campagne brillante que l'on venoit d'exécuter. Il n'eût pas été impoſſible de la faire goûter à l'Infant & à ſon Conſeil, comme une ſuite heureuſe de nos ſuccès, & elle n'eût pas été traverſée tout l'hiver par les menées de M. de Lichtenſtein.

Ce Général étoit venu relever M. de Schulembourg. Il plaça ſes quartiers entre la Séſia & la Gogna, pour ne pas perdre de vue la Cour de Turin, & dut ſa tranquillité à la poſition découſue des troupes Eſpagnoles, obligées à la fois de garder le Téſin contre le Corps du prince de Lichtenſtein, d'avoir des poſtes ſur l'Adda pour obſerver les mouvemens des Autrichiens vers Mantoue, de faire le ſiége ou le blocus du château de Milan, & d'avoir un Corps dans les États de Parme & de Plaiſance.

Le maréchal de Maillebois à ſon tour, dut le repos de ſes quartiers au délabrement de l'armée Piémontoiſe & au deſir de la paix que le roi de Sardaigne affichoit vis-à-vis le roi de France ſon oncle.

Louis XV avoit fait preſſentir la Cour de Madrid ſur la négociation qu'il entamoit. Les diſpoſitions de Leurs Majeſtés Catholiques ne répondant point à ſes vues, Sa Majeſté voulut que l'on traitât avec Turin dans le plus grand ſecret, perſuadée que les avantages qu'Elle faiſoit ſtipuler pour l'Infant & les Alliés des

deux Couronnes, ne pourroient laiſſer aucun doute ſur ſa bonne foi & celle de ſes Miniſtres. ANNÉE 1745.

Ici finit la Campagne de 1745. Nous voilà à la fin de décembre ; les armées ſont encore en pleine activité, celles même qui ſont en quartiers, agiſſent, & c'eſt de nonchalance que l'infatigable Bonamici les accuſe. Décembre.

Nous allons avoir malgré nous à dévoiler les reſſorts de l'intrigue qui remuent tout, du Tage au Téſin, & qui long-temps encore abuſeront les Rois, & tourmenteront les peuples. Nous allons avoir à parler des torts de tous les partis (car, il faut le dire, dans toutes les querelles, jamais la raiſon ne reſte entière d'un ſeul côté); & après le ſoin le plus ſcrupuleux à ne jamais aggraver les fautes de perſonne, ni par des faits douteux, ni par la manière d'expoſer les faits avérés, il ne nous reſtera que la triſte certitude d'être bien loin de plaire à tout le monde.

Mais le premier de nos devoirs eſt de démontrer à l'Europe, trop long-temps dans l'erreur, la pureté des intentions de Sa Majeſté Très-Chrétienne, & la nobleſſe de ſon déſintéreſſement dans toute la négociation de Turin.

CAMPAGNE DE 1746.

AU mois de Janvier, M. le maréchal de Maillebois, après avoir mis ordre à ſes quartiers, ſe rend à Milan pour faire ſa cour à Don Philippe, & concerter ſes Janvier 1746.

ANNÉE 1746. Janvier.

opérations avec celles de M. le comte de Gages. L'Infant & toute ſon armée n'ont pu y arriver avant la fin de décembre, à cauſe des débordemens de la Scrivia & de l'état des chemins de la Pancarana & du Pavéſan.

M. le comte de Gages a eu ſoin de faire occuper Vigévano, Mortare & toutes les petites Places qui ſe trouvent à la rive gauche du Téſin. Son but eſt d'empêcher par-là les Autrichiens de troubler les opérations du ſiége de Milan. Ces précautions paroiſſent, avec raiſon, inſuffiſantes au Général François. Il repréſente à M. de Gages à quel point il eſt dangereux d'entamer cette entrepriſe tant que les Autrichiens occuperont des quartiers auſſi voiſins des Eſpagnols. En conſéquence, il lui conſeille de différer au moins juſqu'à ce que l'on ait forcé le Prince de Lichtenſtein à s'éloigner. En s'arrêtant à ce dernier parti, non-ſeulement on peut aſſurer la tranquillité du ſiége, mais il eſt encore poſſible que l'on parvienne à battre le Général Autrichien, & que ſon armée ſe trouve alors hors d'état de paroître en campagne au printemps.

Auſſitôt le comte de Gages, convaincu par les raiſons de M. le maréchal de Maillebois, règle avec lui les détails de l'attaque méditée. Vingt-deux bataillons, quarante-cinq eſcadrons & un Corps de quatre mille ſix cents grenadiers, avec vingt pièces de canon, doivent marcher de front aux Autrichiens. En même temps, le duc de la Vieuville doit ſe porter ſur Novare avec

douze cents grenadiers, douze bataillons, dix-ſept eſcadrons & ſix pièces de campagne. Cette manœuvre doit le mettre en meſure de couper la retraite aux Allemands, s'ils s'avancent ſur le Téſin pour y ſoutenir leurs poſtes; de leur ôter toute communication avec les Piémontois qui occupent Verceil, & d'attendre au paſſage les débris des troupes que le comte de Gages aura battues & diſperſées.

Les mouvemens des Eſpagnols, en s'approchant du Téſin, découvrent leur projet. Le Prince de Lichtenſtein, n'oſant les attendre, & ayant pour objet principal de ne pas ſe ſéparer du roi de Sardaigne, ſe retire derrière la Séſia. Il laiſſe ſeulement à Ollegio & dans les environs, quelques détachemens qui puiſſent lui donner des nouvelles du comte de Gages.

Ce Général, voyant ſon projet éventé, & ne pouvant plus eſpérer de vaincre l'armée Autrichienne, ſe diſpoſe au moins à l'affoiblir par la défaite du Corps qu'elle a laiſſé ſur le Téſin. Des démonſtrations bien combinées, perſuadent à ce détachement que le véritable projet des Eſpagnols eſt de jeter un pont en face d'Ollegio. Les Autrichiens, trompés par cette diſpoſition, portent toute leur attention ſur ce point, & y raſſemblent leurs principales forces. Tandis qu'ils s'y retranchent, le comte de Gages fait partir ſa cavalerie pendant la nuit. Chaque cavalier porte un ſoldat en croupe. Cette troupe a ordre de ſe rendre à Gola-Sicca, d'y paſſer le Téſin à un gué qui lui eſt

ANNÉE 1746. Janvier.

indiqué, & d'établir un pont ſur cette rivière en toute diligence.

L'ordre eſt exécuté; on vient avertir le comte de Gages que ſon détachement a pris poſte ſur la rive gauche du Téſin; auſſitôt il marche par ſa droite & par ſa gauche pour le ſoutenir avec le reſte de ſes troupes. Il ſe trouve ſur les Autrichiens avant qu'ils aient pu ſoupçonner ſon paſſage. Tous leurs détachemens ſont reployés depuis Ollégio juſqu'au lac Major; ils ſe retirent en déſordre ſur Novare & Verceil, & laiſſent aux Eſpagnols la liberté d'achever la conquête du Milanès, ſi la ſaiſon n'eût pas été plus difficile à vaincre que les ennemis.

Nos ſuccès pendant la Campagne de 1745, avoient dépouillé le roi de Sardaigne de la partie de ſes États qui pouvoit lui fournir le plus d'hommes & d'argent. La ſituation de ſes Alliés, avant la ſignature du traité de Dreſde, ne leur permettoit pas de lui faire paſſer ni renforts ni ſubſides. Dans cette criſe violente il voulut de nouveau faire concourir les reſſources de la politique avec les calculs militaires, pour réparer la premiere diſgrâce de ſes armes.

Voilà le principe de cette fameuſe négociation de Turin, ſi diverſement interprétée par ceux qui en ont ignoré les détails & où les diſpoſitions les plus généreuſes de la part de la France, n'ont pas moins été en bute en Europe aux plus fauſſes imputations. Nous

nous sommes engagés à développer ce mystère politique, & nous allons tenir notre promesse.

ANNÉE 1746. Janvier.

Le roi de Sardaigne regarda un accommodement avec la France, comme le parti le plus sage auquel les circonstances lui permettoient de s'arrêter. Rien ne lui parut encore plus propre à favoriser ce projet que de s'adresser directement à Louis XV, & de le laisser en quelque sorte maître absolu de fixer les conditions.

Les liens du Sang unissoient le roi de Sardaigne avec le roi de France. Cette relation pouvoit sans doute faire espérer au premier de ces Monarques, de rencontrer des dispositions plus favorables; il se fia encore plus sur le peu de prétentions que la France étoit dans le cas de former pour son propre compte en Italie.

Ces considérations réunies l'engagèrent à annoncer secrètement & directement à Sa Majesté Très-Chrétienne, qu'il étoit résolu à se prêter à tout ce que l'on demanderoit de raisonnable pour l'Infant. Il est probable que le Prince Piémontois avoit encore fait entrer dans ses calculs l'espoir de refroidir au moins l'union de la France & de l'Espagne, dans le cas où la Cour de Madrid voudroit s'en tenir à des propositions trop exorbitantes, & de mettre par-là ces deux Nations alliées en défiance, s'il ne parvenoit pas à les désunir tout-à-fait.

Toutes ces nuances rafinées de la politique seroient faciles à estimer à leur propre valeur si la vertu des

ANNÉE 1746. Janvier.

Rois étoit celle des particuliers, & si la morale & la politique pouvoient avoir la même base. Mais tant que les armées seront réputées juges suprêmes & légitimes des différends des Nations prises en corps, les subtilités de l'esprit seront reçues en négociations, parce qu'il est aussi permis d'être fin que d'être barbare.

Dès la fin de la Campagne de 1745, le roi de Sardaigne avoit donc fait passer ses propositions au roi de France. Louis XV justifiant vis-à-vis de lui-même toutes ses démarches par la pureté de ses intentions & par son désintéressement absolu, uniquement occupé de satisfaire à la fois ses amis, ses ennemis même, & d'achever la pacification universelle de l'Europe, oublia peut-être un moment que ses Alliés soupçonneux pouvoient se plaindre de n'être pas consultés, même pour les servir.

Il faut dire que le 26 décembre 1745, les conditions préliminaires du Traité médité avoient été convenues à Turin par le marquis de Gorzegne & par M. de Champeaux, Résidant de France à Genève. Elles devoient être suivies d'une armistice, pendant laquelle on promettoit de travailler à la conclusion définitive du Traité de paix.

D'après des ordres supérieurs, M. le comte de Maillebois, fils du Maréchal, avoit quitté l'armée le 15 de décembre pour se rendre à la Cour; & peut-être est-il de la justice d'engager ici tout Lecteur impartial à faire attention à la date où ce Général fut contraint

de

de quitter l'armée, & aux évènemens qui eurent lieu pendant ſon abſence.

ANNÉE 1746. Février.

A peine fut-il arrivé à Verſailles, que Sa Majeſté Très-Chrétienne, qui l'honoroit alors de la plus intime confiance, lui fit part Elle-même des avances qu'Elle avoit reçues du roi de Sardaigne. Elle daigna pareillement l'inſtruire des diſpoſitions particulières qu'Elle avoit conçues à ce ſujet, & du plan auquel Elle s'étoit arrêté pour rétablir, d'une façon durable, la tranquillité de l'Italie. Enfin, le Roi annonça au comte de Maillebois, que c'étoit lui qu'Il deſtinoit à ſe rendre à Turin pour terminer celle de toutes les négociations, dont les détails ont peut-être le plus perſonnellement occupé Louis XV pendant tout le cours de ſon règne.

Le comte de Maillebois, convaincu que s'il reſte à un ſujet un moyen de reconnoître dignement la confiance dont ſon Maître l'honore, c'eſt de lui dire la vérité, s'acquitta envers ſon Souverain d'après ce principe. Il ne lui céla ni l'admiration qu'il crut devoir à la ſageſſe des vues d'un Traité dirigé par le Roi lui-même, ni le danger qu'il pouvoit y avoir à le conclure ſans en prévenir les Eſpagnols. Louis XV qui, comme on l'a déjà dit, vouloit en quelque ſorte les ſervir malgré eux, crut au-deſſous de lui de redouter un ſoupçon. Il ſentoit que ſa bienfaiſance paternelle devoit empêcher ce ſoupçon de naître, & que dans tous les cas, le plus ſimple expoſé des faits & des

ANNÉE 1746. Février.

clauſes les plus ſecrettes de la négociation, ſuffiroit pour les détruire.

Uſant de la confiance reſpectueuſe à laquelle l'autoriſoient les bontés de ſon Souverain, M. le comte de Maillebois lui repréſenta encore combien il étoit plus délicat pour lui, comte de Maillebois, que pour tout autre, d'être chargé d'une négociation qui pouvoit au moins alarmer l'Eſpagne avant qu'elle fût plus inſtruite.

En effet, le Maréchal venoit de recevoir la Grandeſſe, que Sa Majeſté lui avoit permis d'accepter; & la moindre interprétation fauſſe, dont les démarches du comte de Maillebois alloient devenir ſuſceptibles, pouvoit mettre des entraves à une grâce que les ſervices de ſon père & les ſiens ſembloient avoir méritée. Sa Majeſté pouſſa la bonté juſqu'à répondre au comte de Maillebois, qu'il pouvoit être tranquille ſur ſon ſort, & qu'*Elle* ſauroit le dédommager des torts qu'il éprouveroit pour ſon ſervice.

Après ces repréſentations reſpectueuſes, le comte de Maillebois ne s'occupe plus que d'exécuter les ordres de ſon Maître. Il eſt loin de ſe déguiſer à lui-même tous les déſagrémens auxquels va l'expoſer une miſſion ſemblable. Le 17 février 1746, il ſigne à Paris les articles du Traité préliminaire, conjointement avec le comte de Montgardin, chargé à cet effet des pleins-pouvoirs du roi de Sardaigne. Peu de jours après il part pour Turin, & porte avec lui un plan de partage de toute l'Italie.

C'eſt la diſpoſition de ce Traité qu'il faut examiner avec une attention ſcrupuleuſe. En effet, c'eſt le ſeul titre qui puiſſe authentiquement révéler le ſecret des intentions, excuſer les torts apparens dans les formes, anéantir ſans retour tout ſoupçon de mauvaiſe foi, éteindre les reſſentimens de tous les partis, atteſter le déſintéreſſement abſolu du Médiateur le plus bienfaiſant, & faire connoître la vérité. Année 1746. Février.

La guerre avoit été entrepriſe pour donner des États à l'Infant. C'étoit pour affermir la domination de ce Prince en Italie, que le roi de France y avoit porté les armes. Il n'étoit donc pas de la dignité de ſa Couronne de conſentir à la paix ſans que ce premier but fût rempli.

Le roi de Sardaigne, à moins de voir ſa puiſſance tout-à-fait anéantie, ne pouvoit pas, à ſon tour, ſouſcrire à cette paix, tant que les clauſes du Traité ne lui aſſureroient pas une maſſe de pouvoir, capable de balancer celle que l'on vouloit donner à Don Philippe, frère du roi de Naples, & par conſéquent ſon Allié naturel. Les évènemens de la Campagne de 1745 avoient cauſé de grandes pertes au roi de Sardaigne, mais n'avoient pas anéanti ſes forces. Le Traité de Dreſde mettant ſes Alliés en état de tenter de nouveaux efforts en Italie, ſes eſpérances renaiſſoient avec fondement. Dès-lors il ne pouvoit plus être compris dans le Traité comme un vaincu qui recevoit la loi, mais comme un ennemi qui, s'il avoit encore à craindre, pouvoit auſſi ſe rendre

ANNÉE 1746. Février.

redoutable. Il étoit donc de l'équité comme de la raiſon, d'accorder au roi de Sardaigne, des avantages qui lui permiſſent de ſouſcrire à ceux que le roi de France vouloit faire partager aux autres Puiſſances.

L'armée des Bourbons devoit l'entrée de l'Italie à l'alliance des Génois. La fidélité de ces Alliés leur donnoit donc des droits à une marque poſitive de la bienveillance de la Cour de Verſailles, & les frais que la guerre avoit occaſionnés à la République exigeoient un juſte dédommagement.

Le duc de Modène avoit pour lui les droits du Sang qui l'uniſſoient à la Maiſon de Bourbon, ſa fidélité dans l'alliance politique contractée par lui avec elle, ſon courage & ſes malheurs. Marie-Thérèſe, alors ennemie commune de tous les partis, de ſes Alliés même qui méditoient de l'abandonner, ſembloit ſeule auſſi devoir ſupporter les ſacrifices par leſquels on vouloit concilier entr'eux tous les autres Intéreſſés. La ſituation politique actuelle & les liens chéris qui nous rapprochent aujourd'hui de la Maiſon d'Autriche, ne nous permettent que difficilement de nous prêter aux intérêts qui devoient alors nous conduire. Nous étions les ennemis de l'Autriche & nous ſommes aujourd'hui ſes Alliés, par amour & par raiſon. Il faut dire cependant que le projet du traité de Turin ayant pour première baſe, l'envie de ſouſtraire l'Italie à la domination de toutes Puiſſances ultramontaines, l'Autriche ſe trouvoit encore par-là moins favoriſée.

Tels sont les principes que le Médiateur s'étoit proposé de suivre; on va voir s'il y fut fidèle dans le Traité qu'il médita.

ANNÉE 1746. Février.

Ce Traité donnoit à l'Infant, les duchés de Parme & de Plaisance, premiers motifs de la guerre. Ce qui est à la droite du Pô, en descendant ce fleuve depuis la Scrivia jusqu'aux limites du Plaisantin, étoit encore assuré à Don Philippe. On lui donnoit également le Crémonois avec Pissighitone, à la charge de raser cette forteresse. On ajoutoit enfin à ses États la partie du Mantouan, qui se trouve entre le Pô & l'Oglio.

D'où il s'ensuit que l'Adda, le Pô & la Scrivia, séparoient les États de Don Philippe de ceux du roi de Sardaigne, & établissoient entr'eux des limites naturelles à l'abri de toutes discussions.

La domination du roi de Sardaigne étoit augmentée de tout le Milanès & de tout ce qui en dépend, même à la rive droite du Pô jusqu'à la Scrivia.

Serravalle & la principauté d'Oneille étoient remises au pouvoir de la république de Gènes. On s'engageoit de plus à conquérir pour elle tous les fiefs appartenans à la Maison d'Autriche, & situés entre le Tortonnois & le territoire de la République, ainsi que sur les bords de la Magra.

On rétablissoit le duc de Modène dans ses États, augmentés de la partie du Mantouan située à la droite du Pô, & on lui assuroit éventuellement la succession de la Maison de Guastalle.

ANNÉE 1746. Février.

Pour intéresser les Vénitiens à la cause commune, on projetoit de leur offrir la partie du Mantouan située à la rive gauche du Pô & de l'Oglio. En cas de refus de leur part, ce territoire étoit divisé par portion égale, entre le roi de Sardaigne & l'Infant. On laissoit cependant à Don Philippe, la liberté de conserver la propriété entière de cette partie du duché de Mantoue, à charge de rendre en échange à la Cour de Turin, la partie du Milanès située entre le Pô & la Scrivia.

Toutes les Places qui avoient été enlevées au roi de Sardaigne, devoient lui être rendues avec l'artillerie & les munitions qu'on y avoit trouvées.

On restituoit pareillement au duc de Modène, les Places de sa domination, & l'on s'engageoit à contraindre les Autrichiens à y laisser ou à y remplacer le canon, les archives & les approvisionnemens, selon l'état qu'on leur en avoit remis au moment où ils étoient entrés dans ces Places.

Ce Traité de paix étoit en même temps un Traité d'association entre tous les Princes d'Italie. Ils devoient fournir chacun un nombre déterminé de troupes qui, réunies au contingent des deux Puissances contractantes, étoient destinées à faire la conquête des pays, dont le partage devoit être fait entre tous les membres de cette confédération.

La France s'obligeoit à faire accepter les conditions du Traité aux rois d'Espagne & de Naples, à l'Infant, au duc de Modène & aux Génois.

Le grand duché de Toſcane étoit le ſeul pays de l'Italie entière qui reſtât ſous la domination d'un Prince faiſant ſa réſidence au-delà des Alpes. On avoit même formé le projet d'offrir cette Souveraineté au Prince Charles de Lorraine. Des raiſons particulières avoient empêché le roi de Sardaigne de ſouſcrire à cet arrangement; il avoit été différé en conſéquence ſans que cependant on y eût abſolument renoncé.

ANNÉE 1746. Février.

Tel étoit le plan de pacification médité par Sa Majeſté Très-Chrétienne. Le ſeul article, qui pouvoit lui être particulier, portoit que, pour dédommager la Cour de Verſailles du tort qu'elle avoit pu ſouffrir dans la dernière démarcation des limites, arrêtée entre Elle & la Cour de Turin, on céderoit à Louis XV, la vallée de Chéſeri, & qu'il demeureroit maître de prononcer ſur les différends élevés entre le roi de Sardaigne & la république de Gènes.

Ce n'eſt pas pour de ſemblables motifs & pour des intérêts d'une auſſi foible importance, que le roi de France pouvoit être ſoupçonné de vouloir compromettre ſes Alliés & de les trahir. Le plan de pacification qu'il propoſoit pourroit au contraire paſſer pour le chef-d'œuvre de la politique la plus ſimple & la plus profonde en même temps. Il aſſuroit le repos de l'Italie. Ce beau pays favoriſé du Ciel & trop long-temps dévaſté par la cupidité des hommes, voyoit enfin fixés au ſein de ſes provinces, tous ceux qui déſormais alloient avoir quelque part à ſon gouvernement. Ses

ANNÉE 1746. Février.

différens Souverains, rapprochés pour jamais de leurs peuples, alloient se trouver en même temps à portée de prévenir leurs besoins, de mériter leur amour & de se réunir toujours à temps pour repousser l'ambition des Étrangers. Les États que l'on formoit à Don Philippe lui assuroient un rang considérable entre les diverses Puissances de cette confédération. Le duc de Modène étoit rétabli avec honneur, dans l'héritage de ses pères accrû d'un nouveau domaine. Gènes n'avoit plus à se défendre sans cesse des desseins de la Maison de Savoie. Le roi de Naples se trouvoit affranchi des inquiétudes renaissantes que pouvoit lui causer le voisinage de la reine d'Hongrie. Le roi de Sardaigne voyoit les fondemens de sa grandeur affermis sans retour; & l'honneur d'avoir concilié tant d'intérêts, sembloit suffire à la gloire du roi de France.

La Cour de Turin qui avoit la première sollicité ces arrangemens, fut la première à les rompre. Elle calcula les nouveaux secours que le traité de Dresde alloit permettre à ses Alliés de lui fournir. Elle se flatta que ses propositions pacifiques auroient pu assoupir les Généraux François, & ne s'occupa plus que des mesures de profiter de leur sécurité, & des prétextes qu'elle pourroit alléguer à la Cour de France, pour excuser le changement de ses résolutions.

Le comte de Maillebois, Ministre Plénipotentiaire de France, est arrivé à Grenoble le 28 février. Il sollicite à Turin, un passeport pour s'y rendre. Dans

l'impossibilité

l'impoſſibilité de le lui refuſer formellement, on le lui envoie; mais en même temps on lui fait dire qu'on lui conſeille de n'en pas profiter, à moins qu'il n'ait des ordres de ſa Cour pour faire publier la ſuſpenſion à l'inſtant même.

Année 1746. Février.

D'après l'irrégularité de cette conduite, le Miniſtre François commence à concevoir des ſoupçons. Il pourſuit cependant ſa route & ſe rend en Piémont. Arrivé à Rivoli, ſa ſurpriſe augmente à la réception d'une lettre du marquis de Gorzegne, qui le prie de ne pas paroître dans la capitale de ſon Maître, où ſe trouvent à cette époque le prince de Lichtenſtein, Général Autrichien, & le chevalier de Villette, Miniſtre de la Grande-Bretagne.

Le comte de Maillebois ſe tient à Rivoli comme on l'exige. Le roi de Sardaigne lui envoie le comte de Bogin, ſon Miniſtre de la guerre. Ce Miniſtre fait des difficultés ſur tout. Il ne veut pas même conſentir qu'avant la publication de la trève, on dreſſe un acte par lequel la Cour de Turin reconnoiſſe que cette trève n'a été conclue que pour accélérer la paix projetée le 26 décembre. Le comte de Maillebois épuiſe en vain les raiſons les plus fortes. Les reſſources de l'eſprit & de l'éloquence demeurent inutiles pour convaincre un homme qui ne veut pas l'être, & pour ramener un Négociateur préparé à une rupture, & que l'eſpoir de quelques nouveaux ſuccès ſemble rendre moins éclairé & plus difficile ſur les véritables intérêts de ſon maître.

ANNÉE 1746. Février.

Le comte de Bogin quitte le comte de Maillebois. Il retourne à Turin rendre compte de ſa conférence. Il échauffe de ſa propre chaleur le roi de Sardaigne & le marquis de Gorzegne; & il eſt enfin réſolu qu'on rejettera toutes les propoſitions du Miniſtre François, & qu'on le laiſſera retourner à Briançon.

Les prétextes plus ou moins ſpécieux ne manquent jamais quand on en veut chercher. Ceux qu'allèguent les Piémontois ſont: 1.° la difficulté de faire accéder l'Eſpagne à un Traité, dont le ſeul ſoupçon ſemble avoir excité ſon indignation: 2.° Le comte de Bogin ajoute que la préſence d'un Ambaſſadeur Hollandois à Paris, annonçant une paix générale, le projet d'une paix particulière paroît tomber de lui-même. Il n'eſt pas juſqu'à l'entrepriſe des Eſpagnols ſur le Milanès, qui ne ſoit préſentée comme un nouveau motif de rupture, & le comte de Maillebois éprouve ici une de ces diſgrâces plus communes aux grands talens, dont la ſupériorité invitant toujours à les choiſir de préférence pour la conduite des affaires les plus épineuſes, les expoſe auſſi à réuſſir plus difficilement, & ſouvent à échouer.

L'avant-garde des renforts que la Maiſon d'Autriche faiſoit paſſer en Italie, ſe montroit déjà à Vérone. Elle étoit ſuivie de près par un Corps conſidérable. Les États du roi des Deux-Siciles, dégarnis de troupes, alloient être expoſés à toute l'ambition de la Cour de Vienne. Le marquis de Caſtellar commandoit dans

le Parmésan & le Plaisantin. Il avoit envoyé le marquis de Caraffa, à la tête d'un assez gros détachement, prendre poste à Guastalle. Ce détachement avoit marché de Guastalle à Bercello & à Reggio de Modène, qui lui avoient ouvert leurs portes ainsi que Rubiera.

ANNÉE 1746. Février.

Le marquis de Caraffa s'étoit proposé de passer la Secchia, & d'aller attaquer Modène & la Mirandole. Le comte Pallavicini, commandant pour Marie-Thérèse dans le Mantouan, rassemble un Corps de troupes supérieur, & vient s'opposer à l'exécution du projet des Espagnols. Il a déjà formé des approvisionnemens considérables dans les deux Places menacées, & en conséquence, il se hâte d'autant plus d'en augmenter les garnisons. En faisant conduire dans ces deux Places tous les grains & fourrages des deux rives du bas Pô, le Général Autrichien assure des subsistances aux renforts qui sont prêts à déboucher par le Tirol, & que l'on suppose destinés à inquiéter la droite des Espagnols. En même temps cette précaution ôte aux Généraux de Don Philippe, le moyen de faire marcher beaucoup de troupes dans un pays entièrement dépourvu de vivres, & où la saison ne permet pas d'en rassembler d'ailleurs.

Des motifs aussi pressans pour la cause commune, étoient loin de prévaloir encore sur les intérêts particuliers qui divisoient le Conseil de l'Infant. Quelle étoit la cause de toutes ces divisions ! La rivalité que l'on portoit à M. le comte de Gages. Élisabeth Farnèse honoroit le marquis

ANNÉE 1746. Février.

de Castelar d'une protection particulière. Ce Favori envioit le commandement de M. le comte de Gages, & vouloit le perdre pour le dépouiller plus sûrement.

M. de Castelar joignoit ainsi à la hauteur opiniâtre de son caractère, toute la présomption d'un Courtisan en faveur. Son crédit, connu auprès de la reine d'Espagne, ne l'assuroit que trop de l'appui des Ministres de Don Philippe. L'éloignement du théâtre de la guerre mettant la reine d'Espagne dans le cas de ne voir la situation des affaires que par les yeux des personnes les plus intimement liées avec le marquis de Castelar, augmentoit encore sa confiance, & l'on verra bientôt jusqu'à quels excès d'insubordination put le porter l'abus de cette confiance funeste.

Las de dévorer les dégoûts renaissans que l'intrigue & la cabale lui suscitoient tous les jours, M. le comte de Gages avoit plusieurs fois voulu demander de lui-même son rappel. Le maréchal de Maillebois l'en avoit seul empêché. Le vœu du bien étoit le point de réunion de ces deux Généraux; & il est facile de comprendre que cet accord de leur part engageoit encore plus la cabale à noircir en même temps le maréchal de Maillebois & le comte de Gages dans l'esprit de Leurs Majestés Catholiques.

Le Maréchal, à qui les mouvemens des ennemis sur sa gauche causoit quelque inquiétude, reprend le chemin de Valence, après un séjour aussi long qu'infructueux à Milan. La frayeur où étoit le roi de

Sardaigne de voir tomber la citadelle d'Alexandrie, occupoit bien plus vivement ce Monarque que les fausses alarmes qui lui avoient servi de prétexte pour rompre les conférences avec M. le comte de Maillebois. En refusant la publication de l'armistice, il voulut donc se ménager un moyen de renouer une négociation que les évènemens pouvoient encore lui rendre si nécessaire. Il eut grand soin de faire dire au comte de Maillebois, avant qu'il s'éloignât de Rivoli, qu'il étoit loin de renoncer à la paix projetée; que les soupçons & l'animadversion de l'Espagne y mettoient pour le moment des obstacles invincibles; mais qu'aussitôt qu'on auroit pu lever ces obstacles on le trouveroit tout prêt à conclure.

ANNÉE 1746. Février.

Le plus cruel des inconvéniens de cette rupture inattendue étoit sans doute les soupçons injurieux que les apparences pouvoient autoriser un moment dans l'esprit des Alliés. L'intrigue ne manqua pas d'y donner une consistance qu'ils n'auroient jamais dû acquérir.

A la nouvelle des premières propositions du roi de Sardaigne, dont on avoit fait part à la Cour de Madrid, elle avoit dépêché le duc d'Huescar à Versailles; & ce Ministre étoit chargé des plus vives représentations contre un Traité dans lequel la prévention croyoit voir les intérêts de Don Philippe sacrifiés à ceux du roi de Sardaigne.

Bientôt ce Prince, déterminé à continuer la guerre, ne s'occupe plus que des moyens de suivre avec fruit les

ANNÉE 1746. Mars.

opérations. Il médite l'attaque des quartiers de l'armée Françoise. Ceux qui couvrent le blocus d'Alexandrie lui semblent sur-tout mériter ses efforts. Tout l'hiver, un grand nombre de ses troupes, répandues aux environs d'Asti, y avoit rendu les subsistances très-difficiles à la garnison. Ces mouvemens des Piémontois avoient dès long-temps fait soupçonner leur dessein. Sur le compte que M. de Montal avoit rendu de leurs dispositions au maréchal de Maillebois, il en avoit reçu l'ordre de charger la tête de leurs troupes, qui fut vivement repoussée. Toutes ces démonstrations des Piémontois sur Asti, avoient peu alarmé M. le Maréchal tant qu'il avoit pu s'assurer qu'ils n'avoient point d'artillerie avec eux. Mais d'un moment à l'autre, ils pouvoient prendre des mesures pour en faire arriver, & alors M. le Maréchal sentoit bien qu'il n'avoit pas un nombre de troupes suffisant pour soutenir la gauche de ses quartiers, si elle venoit à être attaquée en force.

En conséquence, se faisant une loi de ne négliger aucune des précautions qui pouvoient devenir nécessaires, il avoit eu grand soin pendant son séjour à Milan, de s'assurer des secours des Espagnols, au moins dans la supposition de cette attaque. Le 6 février, il avoit exposé ses craintes en présence de l'Infant & de ses Généraux, & ses raisons avoient été si déterminantes, que l'on étoit convenu de lui envoyer vingt-deux bataillons & trente-deux escadrons à sa première demande.

Il faut se rappeler qu'à peine les Espagnols étoient

entrés dans le Milanès, que l'étendue du terrein qu'ils avoient à garder & le peu d'ensemble de leur position, les avoient contraint de retirer au maréchal de Maillebois, les troupes qu'ils avoient laissées à ce Général pour la défense de l'Astésan. Une convention authentique du 10 octobre 1745, engageoit cependant Don Philippe à ne rien changer à l'arrangement fait pour les quartiers d'hiver. Pour ne pas violer ouvertement cette convention, on n'avoit retiré d'abord les troupes Espagnoles qu'en détail. On n'en avoit même encore rappelé qu'un petit nombre, quand les premières nouvelles du Traité préliminaire, signé à Paris entre Sa Majesté Très-Chrétienne & Sa Majesté Sarde, commencèrent à se répandre.

ANNÉE. 1746. Mars.

Ce nouveau prétexte servit l'animosité des partis, & motiva le rappel de tous les Corps Espagnols qui devoient rester aux ordres du Général François. On voudroit pouvoir passer sous silence tous les excès auxquels se portèrent la cabale & la calomnie. On croira difficilement que, par l'abus le plus coupable des préventions dont l'intrigue avoit dès long-temps armé Leurs Majestés Catholiques, on fut jusqu'à leur faire entendre qu'il n'y avoit pas de sûreté pour les troupes Espagnoles à rester sous les ordres du maréchal de Maillebois. On osa publier que, s'il s'étoit si vivement opposé à l'entrée des Espagnols dans le Milanès, c'étoit par la crainte unique de les voir se rendre maîtres de ce riche territoire que le roi de Sardaigne vouloit

ANNÉE 1746. Mars.

s'approprier. Toutes ces imputations, qui tenoient également à la déraison & à l'outrage, ne portoient pas moins coup, parce qu'il est dit à la honte des hommes, que la calomnie la plus absurde conserve le droit de nuire, même quand elle n'est pas crue.

La reine d'Espagne, irritée & surprise, sans cesse aigrie par les manœuvres insidieuses des factions, se trouvoit en quelque sorte contrainte à appuyer les partis violens, & les Intéressés avoient grand soin de les représenter comme indispensables au service & à la gloire de cette Souveraine.

Sur la nouvelle des dernières conférences du comte de Maillebois & du comte de Bogin à Rivoli, les esprits s'allumèrent de nouveau, & l'animosité des partis, ainsi que l'indécence des discours, parurent également parvenues à leur comble. Gémissant du mal, trop foible pour l'empêcher, l'Infant eut toujours le desir & l'impuissance d'entretenir la bonne intelligence & de faire taire la cabale *(h)*. Enfin, ce fut dans une conjoncture si peu

---

(h) On peur juger par la lettre ci-jointe, de la vérité des faits que l'on vient d'avancer.

LETTRE du marquis de Puiguion, du 10 Mars 1746.

Nota. Le marquis de Puiguion étoit nommé par Sa Majesté Très-Chrétienne, pour résider auprès de l'Infant.

« L'INFANT n'entend qu'avec peine des discours dont il » connoît la fausseté; il a, comme il me le dit à moi-même, le » cœur François, & sent qu'il ne peut devoir sa grandeur, & l'éta- » blissement dont on le flatte, qu'à l'amitié de Louis XV. Mais il est obligé

ſi peu favorable, que le maréchal de Maillebois ſe trouva dans la néceſſité de demander à Son Alteſſe Royale, les troupes qui lui avoient été promiſes pour ſecourir Aſti. ANNÉE 1746. Mars.

L'attaque de cette Place, méditée par le roi de Sardaigne, n'eſt plus douteuſe. Il marche vers ce point d'appui de la gauche de nos quartiers, à la tête de trente-huit bataillons, de trente-cinq eſcadrons, de pluſieurs compagnies franches, & d'un Corps de ſix à ſept mille payſans armés. Le danger eſt preſſant; un moment perdu peut rendre l'évènement funeſte, & la cabale aveugle fait croire au Conſeil de l'Infant, que le péril qui menace en ce moment directement les François, n'intéreſſe plus les Eſpagnols.

On refuſe au maréchal de Maillebois le ſecours promis, & dont un état détaillé lui a été remis quelque temps auparavant. Privé de l'aſſiſtance de ſes Alliés dans une circonſtance auſſi déciſive, il ne déſeſpère pas de battre les Piémontois ſans le ſecours des Eſpagnols. Au défaut de leur appui, il fait concourir au ſuccès qu'il médite, une connoiſſance parfaite du local; & la

obligé d'avoir l'extérieur Eſpagnol, & de diſſimuler le chagrin que « lui cauſe l'imprudence des deux Miniſtres qui ont toute la confiance « de la Reine ſa mère. Il ſe feroit contenté volontiers des États que « lui donne un Traité, dont les Eſpagnols murmurent ſi fort. Il « trouve raiſonnable le partage qu'on y faiſoit de l'Italie; mais il eſt « forcé de diſſimuler ſes ſentimens à cet égard, & n'oſe même me « parler tête-à-tête, de peur qu'on ne l'écrive à Madrid, où on lui « en feroit un crime. »

ANNÉE 1746. Mars.

néceſſité de vaincre & le danger preſſant de la garniſon d'Aſti, doublent ſon courage & ſes efforts en raiſon des obſtacles.

Dix-ſept bataillons ſont tirés des quartiers de la droite. On raſſemble environ ſeize cents grenadiers ou fuſiliers des régimens qu'on eſt obligé de laiſſer à Caſal, Valence & Alexandrie. Deux mille cinq cents chevaux ſoutiennent ce foible Corps d'infanterie. Le Maréchal marche à la tête, pour délivrer les poſtes qu'attaquent les Piémontois. En même temps il donne avis de ſon mouvement à l'Officier général qui commande dans Monte-Calvo. M. de Chevert ſoutient une attaque vigoureuſe dans ce dernier poſte, y repouſſe l'ennemi avec avantage, & donne à ſon Général le temps de venir le délivrer. A la vue du Corps que commande M. le maréchal de Maillebois, les Autrichiens, partis des quartiers de la Séſia pour venir attaquer Monte-Calvo, ſont repouſſés comme on vient de le dire, & ſe reploient ſur Aſti.

Le même jour 5, le baron de Leutrum inveſtit cette dernière Place, & dans la nuit du 5 au 6, il commence à la battre avec de l'artillerie amenée de Turin en vingt-cinq heures.

Le comte de Montal a reçu de M. le maréchal de Maillebois (& lui-même l'avoue), le tableau de la diſpoſition la plus ſage pour ſa retraite ſur les hauteurs d'Annoné, & l'ordre de n'évacuer cependant Aſti que ſur un nouvel ordre poſitif. D'autres lettres lui ont annoncé

que M. le Maréchal marche en forces à son secours, & que le 8 il paroîtra sur les mêmes hauteurs, à quatre petits milles d'Asti. M. de Montal nie avoir reçu ces derniers avis; mais ceux qu'il convient lui-même avoir reçus, qui seuls suffisoient pour lui prescrire son devoir & qu'il n'a pas exécutés, donnent le droit de ne pas croire à sa négative, qui mieux fondée, demeureroit encore insuffisante pour excuser sa conduite. On la jugera *(i)*.

ANNÉE 1746. Mars.

M. le maréchal de Maillebois, jaloux de tenir sa parole, sans s'amuser à poursuivre le Corps Autrichien repoussé à Monte-Calvo, marche directement à Annoné. Le 8 au soir, il y est rendu comme il l'a promis. Pendant la nuit, il fait tirer douze coups de canon pour donner le signal de son arrivée. La nuit étoit obscure. M. de Montal capitule dans cette nuit même, trop peu sombre pour cacher la honte de nos armes & sur-tout la sienne. Il ose dans sa justification, parler de deux brèches fort larges, par lesquelles, dit-il, les ennemis menaçoient de monter à la fois; tandis que dans le fait, ces brèches, réparées & flanquées en même temps, étoient devenues plus fortes même que l'enceinte; tandis que M. de Brussard, Lieutenant-colonel du régiment de Lyonnois, tandis que M. de Lorancein, Lieutenant-colonel du régiment de Ségur,

(i) L'affaire d'Asti étant une des plus singulières de cette Campagne, & celle sur laquelle on a parlé le plus diversement, & souvent avec le moins de connoissance des faits, on a cru devoir rassembler séparément les Pièces originales qui y sont relatives; on les trouvera, en conséquence, à la suite des autres Pièces justificatives, par forme de supplément.

ANNÉE 1746. Mars.

affligés des délibérations timides de M. de Montal, lui proposent d'aller arborer les drapeaux de leurs Corps sur ces brèches prétendues, & de s'y défendre, comme il appartient à des Officiers & à des Soldats François.

Asti est rendu. Le jour paroît. M. le maréchal de Maillebois s'approche jusqu'à la Versa ; le silence qui règne dans Asti, lui fait soupçonner l'évènement, & bientôt le rapport de quelques déserteurs le confirme.

La nécessité de sauver une garnison nombreuse, pouvoit seule engager à entamer une action que la supériorité des Piémontois ne permet plus de tenter, après que cette garnison est rendue prisonnière. Après la reddition d'Asti, M. le maréchal de Maillebois n'a plus rien d'aussi digne de son attention, que la conservation d'Alexandrie. L'importance de l'objet l'assure d'avance des nouveaux efforts de l'ennemi, & pour les rendre vains, c'est à San Salvador, que vient se placer M. le maréchal de Maillebois.

La perte d'Asti n'est rien encore, celle de la garnison même est peu de chose, si l'on y compare la funeste influence que cet évènement peut avoir sur les résolutions de nos Alliés. En effet, à cette nouvelle, le comte de Lasci, Lieutenant général Espagnol, qui commande dans Alexandrie, sans attendre aucun ordre supérieur, rassemble les troupes Espagnoles qui sont en garnison dans la ville d'Alexandrie, ou cantonnées pour le blocus de la citadelle, & se retire à Tortone.

On ne peut songer à l'importance de ces relations,

ſans juger M. de Montal encore plus impardonnable. En vain le bruit de la négociation de Turin auroit-il un moment motivé ſon engourdiſſement; en vain M. le maréchal de Maillebois lui-même auroit-il pu antécédemment lui faire preſſentir, ou à quelque Officier de ſa garniſon, l'eſpoir d'une prochaine paix; les nouveaux ordres précis de M. le maréchal de Maillebois, les ordres que M. de Montal ne déſavoue point avoir reçus, l'excellente diſpoſition qui lui a été envoyée pour ſa retraite, & dont il n'a pas fait le moindre uſage, laiſſeront toujours M. de Montal ſans excuſe & M. le maréchal de Maillebois à l'abri de tout reproche.

On peut juger de la ſurpriſe que la conduite du comte de Laſci cauſa à toute notre armée. Il eſt auſſi facile de deviner combien furent vives les repréſentations du Général François ſur les ſuites funeſtes que pouvoit avoir cette conduite également indécente & dangereuſe. Il fit ſentir que la perte d'Alexandrie étoit aſſurée pour nous ſi l'on perſiſtoit dans une auſſi fauſſe démarche. L'indiſpenſable néceſſité de s'emparer de la citadelle étoit connue de tout le monde. Cette conquête pouvoit ſeule ouvrir encore le Montferrat aux Puiſſances confédérées; cette conquête étoit une des clauſes les plus poſitives auxquelles on s'étoit engagé envers les Génois: toutes les remontrances du maréchal de Maillebois furent infructueuſes, & celles du marquis de Puiguion furent également vaines auprès du conſeil de l'Infant. On répondit aux raiſons par des

ANNÉE 1746. Mars.

injures. Des hommes, faits par leurs places pour maintenir l'ordre, & qu'un reste d'égard empêche de nommer, poussèrent la calomnie jusqu'à publier que la prise d'Asti avoit été concertée entre la France & le roi de Sardaigne, & que les François alliés des Espagnols cherchoient à préparer des revers à ces derniers pour les contraindre à accéder au Traité médité avec les Piémontois. Le marquis de Puiguion & le chevalier de Cornillon, l'un résidant à la Cour de l'Infant, & l'autre député vers ce Prince, eurent à supporter de la part de ceux qui abusoient de sa confiance, tous les discours que peuvent suggérer la haine, la cabale & l'envie; & si le dédain fut la seule réponse de M.rs de Puiguion & de Cornillon, c'est que le devoir de leur place & celui de citoyen ne leur en permettoient pas d'autres.

Cependant le comte de Lasci s'empresse d'évacuer Alexandrie. Il fait partir le peu de canons qui restent devant cette Place, & se hâte de se rendre à Tortone, au point d'abandonner une partie de ses munitions. La citadelle d'Alexandrie n'avoit plus de vivres que pour cinq jours. Elle alloit tomber; on ôte au maréchal de Maillebois cet unique moyen de réparer la perte d'Asti, & de diminuer la confiance des Piémontois. On abandonne le Général à qui on a dû tous les succès de la Campagne précédente, & on l'expose avec quelques bataillons François aux efforts réunis de toutes les troupes du roi de Sardaigne. Enfin, M. le Maréchal

est réduit à la nécessité absolue de repasser le Tanaro, & d'abandonner à leurs propres forces, toutes les Places situées à la rive gauche de cette rivière.

La faction de M. de Castelar se croyoit triomphante. Le venin qu'elle avoit dès long-temps répandu à la cour de Madrid, avoit fermenté. La malheureuse affaire d'Asti, peinte des plus fausses couleurs aux yeux de la reine d'Espagne, ne lui avoit plus permis de l'envisager que comme une perfidie manifeste. Dès-lors tous les mouvemens de sa colère lui parurent justifiés d'avance. L'Infant son fils reçut ordre d'écrire au maréchal de Maillebois, une lettre que le respect dû à la mémoire de ce Prince, fera passer sous silence. Elle lui fut arrachée par ceux qui l'obsédoient, & il ne tint pas à lui de réparer cet outrage, par les témoignages les plus marqués de son estime & de sa confiance, envers celui qu'il n'offensoit qu'à regret.

Le maréchal de Maillebois, répondit à Don Philippe avec la modération qui caractérise l'innocence & la fermeté qui appartient au vrai courage. Il se plaignit sans amertume, & se justifia avec force *(i)*.

(i) Les lettres suivantes de M. le maréchal de Maillebois, à M. le comte d'Argenson, ministre de la guerre, prouvent encore sa droiture. Il dit dans l'une; « j'écarte tout le ressentiment que je serois « en droit de conserver de la lettre outrageante que j'ai reçu. J'ai fait « jusqu'à présent ce que mon état de Général, & mon devoir de « citoyen vertueux exigeoient de moi. J'ai informé Son Altesse Royale « de l'état des choses; je continuerai; je dirai mon sentiment, & «

ANNÉE 1746. Mars.

C'est à mesure que nous dirons la vérité plus scrupuleusement, qu'il paroîtra peut-être plus difficile au lecteur d'ajouter foi à ce que nous dirons. Si la Postérité lit cette Histoire, elle aura peine à se persuader que le gouverneur Espagnol, à qui l'Infant confia à cette époque la garde de Tortone, poussa l'audace & l'indécence jusqu'à faire arrêter les équipages de M. le maréchal de Maillebois, & vouloir visiter les papiers de l'Intendant de l'armée Françoise. Enfin, pour prouver de nouveau que le ridicule est, ainsi que les désastres, à côté de tous les excès, nous rappellerons que la cabale porta les siens jusqu'à publier que les Espagnols alloient se joindre aux Autrichiens, pour

» je conseillerai ce qui me paroîtra le plus avantageux à la cause commune. »

Dans une autre lettre du 17 avril, adressée aussi à M. le comte d'Argenson, il dit:

« Je vois avec quelque consolation, que la crise fâcheuse où nous » sommes, a du moins suspendu le rappel de M. de Gages; & » que malgré les dégoûts qu'il essuye journellement de la part des » sieurs *** & ...., qui ne perdent pas une occasion de le » noircir, lui & moi, tant à la cour de Madrid qu'à celle de l'Infant; » la vertu de ce Général l'engage à soutenir cette situation avec » fermeté, & à se prêter au bien du service, avec le même zèle qu'il » a fait jusqu'à ce jour. Malheureusement nous ne pouvons guère en » profiter; parce que tout le pouvoir, même pour les opérations » militaires, réside dans la personne de ces Messieurs. Si l'on ne peut » prévenir le départ de M. de Gages, Sa Majesté doit être sûre que » je concourrai toujours, de tout mon pouvoir, au bien de son service, » en me concertant avec celui qui succédera à ce Général, quel qu'il » puisse être. »

arrêter

arrêter l'armée Françoiſe & lui faire mettre bas ſes armes. ANNÉE 1746. Mars.

C'eſt ainſi qu'une perfidie ſuppoſée devint le prétexte de mille trahiſons réelles, que les plans convenus furent déconcertés, qu'on refuſa des ſecours promis, que les renforts accordés furent retirés avec violence, & que des imputations atroces & des outrages de fait devinrent le ſalaire ſubſtitué par l'envie, à la reconnoiſſance des Nations. C'eſt ici qu'il faut remarquer combien alors à la place du maréchal de Maillebois, l'homme qui n'eût eu que des talens militaires eût été dangereux, & combien il eût pu d'un mot cauſer des malheurs que n'auroit pas réparé une ſuite de vingt victoires. Le maréchal de Maillebois développa ce courage d'eſprit plus difficile, plus rare peut-être que le génie même. Il ſut vivre dans le ſacrifice pénible & journalier de ſon ſentiment, de ſon amour propre, de ſon indignation, de ſa gloire, du moins de ſa gloire apparente, ſachant qu'il eſt juſte & grand de ſavoir ſouffrir ſeul pour le bien de pluſieurs Nations.

M. le maréchal de Maillebois exerçoit une vertu plus difficile encore; privé de tous les moyens de faire de grandes choſes, il ne négligea rien pour opérer le bien au moins en détail. Il oſa ſe flatter que les Miniſtres de l'Infant ne ſe refuſeroient pas toujours à l'évidence. Il pria le comte de Gages de préſenter au conſeil de Don Philippe la diſpoſition d'une attaque qu'il méditoit. Elle avoit pour but de chaſſer le roi de Sardaigne une ſeconde fois du Montferrat, & d'y

ANNÉE 1746. Mais.

rétablir les François dans leurs quartiers d'hiver. Pour réussir dans ce projet le Maréchal avoit besoin de quelques troupes Espagnoles : on les lui refusa, & ce fut avec emportement.

La cabale n'avoit publié qu'une absurdité, en disant que les Autrichiens & les Espagnols réunis alloient attaquer l'armée Françoise; mais il est de fait cependant que l'abbé de Grimaldi étoit venu faire part à l'Infant du dessein où étoit l'Espagne de traiter avec la reine d'Hongrie. Le secret de cette négociation fut mal gardé sans doute. Le bruit s'en répandit dans Milan; les factieux le regardèrent comme une approbation de leurs clameurs, & se crurent par-là autorisés à tous les excès. Le marquis de Puiguion fut au moment d'être insulté dans les rues. Il se montra par-tout, & mit à profit cet ascendant sûr de tout homme ferme sur la multitude, par-tout également lâche & bruyante. Mais l'Histoire doit livrer à l'oubli tous ces actes momentanés de la licence de la populace, que l'Administration est toujours censée ne partager jamais.

Philippe V, persuadé que la France avoit traité sans lui avec le roi de Sardaigne, voulut à son tour entamer une négociation avec l'Impératrice. Élisabeth Farnèse, uniquement occupée des intérêts de son fils, appuia ce projet avec l'impétuosité naturelle de son caractère, auquel le soupçon d'une trahison de notre part & les préventions de l'amour maternel, sembloient donner encore une nouvelle activité.

ANNÉE 1746. Mars.

L'Eſpagne entama donc à Vienne une démarche, trop contrariée par tous les intérêts politiques, pour pouvoir jamais réuſſir. L'abbé de Grimaldi (le même que nous avons vu depuis Ambaſſadeur en France, ſous le nom de *marquis de Grimaldi*) s'étoit chargé avec empreſſement de cette négociation, qu'il jugeoit importante aux intérêts de la république de Gènes ſa patrie. Il ne tarda pas lui-même à s'apercevoir que ſa légation n'auroit aucun effet. A peine la Cour de Vienne voulut-elle écouter ſes propoſitions. Elle voyoit trop évidemment qu'un reſſentiment momentané engageoit ſeul l'Eſpagne à lui demander la paix. La reine de Hongrie pouvoit enviſager les offres de Philippe V, comme un piége propre à ralentir la marche des renforts qu'elle faiſoit paſſer en Italie. Elle pouvoit penſer encore que le projet de la Cour de Madrid, n'étoit que de s'attacher plus fortement les François, en leur donnant ainſi quelqu'inquiétude. Enfin, la Maiſon d'Autriche, qui ne pouvoit alors devoir qu'à l'Angleterre, les moyens de ſoutenir la guerre en Italie, étoit loin de pouvoir entrer dans une négociation qui l'eût obligé de ſacrifier le roi de Sardaigne, ſi directement ſoutenu par la Grande-Bretagne.

Tandis qu'Éliſabeth Farnèſe, attend l'évènement de la négociation, les renforts Autrichiens arrivent dans le Mantouan. D'abord on appréhende qu'ils ne ſe portent par le golfe Adriatique, ſur les côtes du

ANNÉE 1746. Mars.

royaume de Naples. Dès le commencement de l'hiver, un Correſpondant obſcur fait part au comte de Gages, d'un projet qu'il prétend avoir découvert, & d'après lequel les Autrichiens doivent, dit-on, attaquer la Calabre. On a d'abord ajouté peu de foi à cette nouvelle; mais bientôt les premiers mouvemens des ennemis paroiſſent la confirmer, & quelque intelligence que l'on croit remarquer entre le Procurator Contorini & les Autrichiens, fait craindre que la république de Veniſe ne ſe déclare pour eux.

Pour être inſtruit plus exactement des diſpoſitions de cette République, & du mouvement des ennemis qui s'avancent vers l'Adda; le maréchal de Maillebois envoie un Réſident à Vérone, près du Procurator.

Ce Général ne pouvant faire approuver au Conſeil de l'Infant, aucune des manœuvres qu'il propoſe, ſe borne à demander qu'on lui faſſe part des opérations projetées, & qu'on l'informe des mouvemens de l'armée Eſpagnole. On répond à ſon empreſſement par un refus plus déraiſonnable encore qu'injurieux; & c'eſt par le marquis de Puiguion ſeul, que le maréchal de Maillebois apprend enfin le projet de s'éloigner bientôt de Milan.

Le Général Berenclau commence à s'en approcher à la tête de dix mille Autrichiens. Il paſſe l'Adda à Piſſighitone; vient attaquer Codogno, où il défait le régiment de Reding, Suiſſe, & un régiment de cavalerie Eſpagnol. En même-temps un autre détachement

Autrichien s'empare de Lodi & de tous les postes situés aux environs de Marignan. Les différens Corps Espagnols, dispersés dans cette partie, sont battus par-tout, & la rapidité des progrès de l'ennemi prouve enfin, mais trop tard, aux Généraux & aux Ministres de l'Infant, la sagesse des représentations de M. le maréchal de Maillebois, sur le peu d'ensemble de leur position.

ANNÉE 1746. Mars.

Le Corps de M. de Berenclau a passé l'Adda, & M. de Lichtenstein s'avance par le Vigevanase. Sur ces mouvemens des ennemis, le comte de Gages rassemble son armée le 19, & vient camper à la Chartreuse de Pavie, d'où il peut faire face à la fois aux deux Corps qui le menacent *(k)*.

Tandis que les Autrichiens assiégent le Milanès de toutes parts, un Corps de dix mille hommes de leurs troupes, aux ordres du comte de Braün, se porte vers le Parmésan, & menace Guastalle. Le comte de Nadasti

(k) On ne finiroit pas si l'on vouloit s'appesantir sur tous les détails qui prouvent jusqu'à quel point la faction de M. de Castelar & de ses adhérens poussa son animosité. Les conséquences en étoient alternativement funestes ou ridicules. On a presque honte de rappeler qu'en arrivant à Pavie, un des principaux membres de cette cabale & des plus constitués en dignité, donna des ordres secrets pour qu'on ne marqua pas de logement à M. le marquis de Puiguion. Tous ceux qui l'ont connu personnellement, savent combien l'aménité de ses mœurs rendoit cet acharnement encore plus déplacé. Il feignit sagement de ne point s'apercevoir de cette affectation pitoyable, & le lendemain tout fut réparé par les soins de M. de Gages.

Année 1745. Mars.

remonte la rive gauche du Pô, attaque avec quelques troupes legères tous les postes que les Espagnols occupent en avant de ce fleuve, & feint de vouloir y jeter un pont. Cette manœuvre est destinée à donner le change à M. de Castelar, à occuper ainsi vers ce point, une partie de ses troupes, & à diminuer par conséquent les obstacles vers Guastalle, véritable point de l'attaque méditée par le comte de Braun.

La supériorité du Corps ennemi qui marchoit vers le Parmésan, alarmoit sur le sort de M. de Castelar & des troupes qui restoient à ses ordres. En effet, d'un moment à l'autre, on pouvoit lui couper toute communication avec l'armée de l'Infant. En conséquence, M. le comte de Gages lui envoye l'ordre positif de se retirer sur Plaisance. Son étonnement & celui de l'armée augmentent avec l'inquiétude, en apprenant que M. de Castelar refuse d'obéir. Le comte de Braun lui-même, surpris de l'opiniâtreté de M. de Castelar, s'apprête à l'envelopper dans la position hasardeuse où il veut se maintenir. Pour y réussir, le Général Autrichien sent qu'il doit avant tout se rendre maître du Crostolo; & que la prise de Guastalle peut seule lui faire remplir cet objet. Dans ce dessein, il s'avance à Luzara, ordonne à M. de Nadasti de se porter sur Guattero, & fait occuper Radjivolo par le marquis de Novati.

Guastalle, située entre ces trois points, se trouve investie. La garnison, qui y est enfermée, se voit prête à tomber au pouvoir des ennemis. Instruite que

le marquis de Caſtelar s'approche pour la ſecourir; elle forme le projet de percer l'épée à la main pour le rejoindre. Le marquis de Caraffa, qui la commande, ſort de la Place pour exécuter cette réſolution courageuſe. L'avant-garde du marquis de Caſtelar eſt battue, & contrainte de retourner à Parme en déſordre. Sur la nouvelle de ce revers, la garniſon de Guaſtalle eſt forcée d'y rentrer à ſon tour, & ne tarde pas à capituler.

ANNÉE 1746. Mars.

Cet échec, la priſe des troupes Eſpagnoles portées ſur le bord du Croſtolo, & la perte de la garniſon de Guaſtalle, affoibliſſent de ſix bataillons le détachement du marquis de Caſtelar. De nouveaux ordres d'évacuer Parme & de ſe rendre à Plaiſançe, lui ſont apportés par le marquis de Corvolan; & par un excès d'inſubordination, peut-être ſans exemple, le marquis de Caſtelar perſiſte dans ſon refus.

M. de Corvolan avoit marché à la tête de cinq mille hommes d'infanterie & de mille chevaux pour favoriſer la retraite du marquis de Caſtelar. Ne voulant pas abandonner celui qu'il devoit ſecourir, & trop foible pour ſe retirer ſeul devant l'ennemi, qui ſans tarder avoit déjà pouſſé des poſtes ſur le Taro, il ſe vit réduit à la néceſſité funeſte de ſe renfermer dans une ville à peine ſuſceptible de défenſe & à la veille d'être bloquée par une armée entière.

Le détachement que M. de Corvolan avoit amené à M. de Caſtelar l'avoit mis en parité de forces avec

ANNÉE 1746. Mars.

les Autrichiens, tant que le comte de Braun ſeul avoit été à portée de s'oppoſer à la retraite du marquis de Caſtelar ſur Plaiſance; l'entêtement & l'inſubordination inouïs de ce Commandant Eſpagnol, ayant donné au Général Bérenclau le temps de ſe joindre au comte de Braun avec un Corps de dix mille hommes, M. de Caſtelar & ſon détachement parurent être ſans reſſource.

Dans la criſe violente où l'on ſe trouvoit, M. le maréchal de Maillebois avoit eu ſoin, au commencement de mars, de demander à ſa Cour des ordres poſitifs d'après leſquels il pût régler ſes démarches. Sa Majeſté Très-Chrétienne, malgré ſon mécontentement contre quelques Miniſtres & quelques Généraux de l'Infant, perſiſta à vouloir ſervir Don Philippe de tout ſon pouvoir. Le maréchal de Maillebois, reçut en conſéquence l'ordre d'obéir en tout à Son Alteſſe Royale, même dans le cas où Elle exigeroit qu'il s'éloignât de la communication *(l)*.

Le projet de la Cour de Verſailles eſt d'éviter avant tout, d'ajouter encore à la défiance des Eſpagnols par le moindre mouvement rétrograde. Le maréchal de Maillebois comparant les ordres qui lui ſont donnés

(l) En même temps le comte d'Argenſon, dans une lettre du 29 mars, recommandoit au Général François, de ne rien négliger pour faire ſentir à l'Infant de quelle importance il étoit de couvrir toujours l'État de Gènes, dont la ſûreté devoit faire un de nos principaux objets. « Cette République, qui s'eſt livrée de ſi bonne » foi à nous, ajoute le Miniſtre, mérite bien qu'on ſonge particulièrement à ſa conſervation ».

avec

avec la possibilité de l'exécution, calculant les avantages & les inconvéniens, combinant tout avec ses connoissances du local & les règles de l'art, demande à son Maître une augmentation de trente-cinq bataillons & de quelques escadrons, sans lesquels il démontre qu'il est impratiquable de se maintenir avec succès au-delà des Alpes.

Année 1746. Mars.

Les circonstances sont loin de permettre à la France de faire passer ce renfort en Italie. L'élévation du duc François III de Lorraine au Trône Impérial, fait avec raison appréhender que la Maison d'Autriche ne reprenne son ancienne prépondérance en Allemagne. Les Cercles de l'Empire peuvent accorder des troupes à leur nouveau Souverain; cette appréhension ne permet pas de dégarnir l'Alsace, & dix bataillons au lieu de trente-cinq qu'il demande, sont tout ce qu'il est possible d'accorder au maréchal de Maillebois à cette époque.

Le talent peut suppléer au nombre; mais alors il faut au moins que le Général habile soit maître. La supériorité de l'armée du roi de Sardaigne sur l'armée Françoise, inquiète encore moins le maréchal de Maillebois que les entraves perpétuelles par lesquelles on se plaît sans cesse à arrêter ses projets.

Les Piémontois paroissent vouloir se rassembler pour marcher à lui ; il juge ce qu'ils peuvent & ce qu'ils ne peuvent pas ; leur démonstration d'attaque ne lui fait pas même changer la disposition de ses cantonnemens,

ANNÉE 1746. Mars. & l'évènement prouve qu'il a bien jugé. Il reste tranquille dans les environs de Novi. Le 24, le roi de Sardaigne commence le siége de Casal. Le Général François calcule que cette Place ne peut lui rouvrir l'entrée du Montferrat, & en conséquence, il se garde bien de se compromettre au-delà du Tanaro, pour un objet qui ne peut lui rendre en rien l'équivalant des dangers qu'il pourroit courir en s'y attachant trop. C'est par le même principe que la prise de Monte-Calvo ne lui paroît pas plus importante, & qu'il s'épargne également des efforts inutiles pour secourir un point devenu indifférent *(m)*.

Avril 1746. Casal capitula dans les premiers jours d'avril. Le maréchal de Maillebois ne pouvoit douter que le projet du roi de Sardaigne ne fût d'attaquer incessamment Valence. La conservation de cette Place étoit bien autrement importante que celle de Casal; aussi mérita-t-elle bien d'autres soins de la part du Général

---

(m) Cette dernière attaque de Monte-Calvo est remarquable par une action de valeur, que nous passerons d'autant moins sous silence, que la gloire en appartient à un simple soldat.

Le 26 mars, le maréchal de Maillebois écrit au Ministre exprès, « pour ne pas lui laisser ignorer la valeur & la bonne conduite » avec lesquelles le nommé *Va-de-bon-cœur*, Sergent de grenadiers » du regiment d'Agénois, s'est comporté à la défense du château de Monte-Calvo, où il a obtenu une capitulation honorable ».

Le Roi accorda le brevet d'Officier au nommé *Va-de-bon-cœur*, avec une place d'Aide-major du château de Lichtemberg, & cent pistoles d'appointemens.

François. Elle seule pouvoit ouvrir encore les États du roi de Sardaigne aux armées des Bourbons; d'elle seule pouvoit donc dépendre les succès de toute la Campagne. C'étoit de ce côté qu'il falloit porter les grands coups, pour forcer l'ennemi à demander la paix. Tous les avantages que l'Infant pouvoit remporter sur les Autrichiens, les pays qu'il pouvoit leur enlever, les forçoient tout au plus à se retirer devant lui, mais ne finissoient pas la guerre. Au contraire, qu'une armée victorieuse pût s'avancer vers Turin, le roi de Sardaigne abandonnoit la Maison d'Autriche, & les Bourbons donnoient la loi.

ANNÉE 1746. Avril.

C'étoit sur des principes de cette évidence, que le maréchal de Maillebois vouloit asseoir le plan de la Campagne qui venoit de s'ouvrir. La force de ses raisons lui fait espérer que le comte de Gages pourra parvenir à en convaincre le Conseil de l'Infant, & que ce Prince ne refusera pas de se joindre au Maréchal pour secourir Valence.

Le maréchal de Noailles étoit parti pour Madrid, chargé de faire adopter au conseil de Philippe V, les vues sages du maréchal de Maillebois. Un des objets les plus importans de sa mission étoit encore d'étouffer la cabale dont cette Cour se trouvoit tourmentée, d'y soutenir le crédit chancelant du comte de Gages, & de faire mieux connoître le Général François à la reine d'Espagne. A tous ces égards, le voyage du maréchal de Noailles fut également infructueux.

ANNÉE 1746. Avril.

La position des Espagnols sous Pavie, favorisoit les opérations projetées par le maréchal de Maillebois pour secourir Valence. Tout-à-coup il apprend qu'on travaille à évacuer Pavie. L'artillerie & les munitions rassemblées pour le siége du château de Milan, sont précipitamment transportées à Plaisance. Ces dispositions annoncent de la part de l'Infant un projet formel de marcher à Parme. A cette nouvelle les alarmes du Maréchal sont en raison du risque & de l'imprudence démontrés du projet; & ses représentations au conseil de Don Philippe sont à leur tour proportionnées à son juste effroi pour le salut des armées confédérées.

Le tableau de ces dangers fut présenté avec des couleurs si vives dans un mémoire de M. le comte de Maillebois, que le conseil de l'Infant oublia un moment ses préventions. Il sentit à quelle perte presque assurée s'exposoient les armées de France & d'Espagne une fois séparées par l'intervalle entier qui se trouve de Novi jusqu'à Parme. Le duc de Modène & le comte de Gages, à l'appui de ces argumens victorieux, obtinrent enfin qu'on n'iroit pas au-delà de Plaisance; que la Stradella & les autres postes situés à la rive droite du Pô jusqu'à Tortone, seroient gardés par de gros détachemens; que l'on continueroit à garder Pavie, à couvrir la Lauméline, non-seulement pour en tirer des subsistances, mais encore pour défendre les approches de Valence aux Piémontois, & qu'en tout on se tiendroit au moins à portée de leur disputer cette conquête.

A peine ces diſpoſitions ſont-elles arrêtées que les contradicteurs les plus ardens & les plus prévenus s'empreſſent à les détruire. Les partiſans du marquis de Caſtelar n'oublient rien pour ſéduire le jeune Prince qu'ils cherchent à abuſer de nouveau. Il n'eſt pas juſqu'à ſes qualités les plus eſtimables dont la cabale ne trouve le ſecret de ſe faire une arme dangereuſe. Sur les fauſſes couleurs d'un point-d'honneur mal entendu, on perſuade à Don Philippe que ſa gloire même eſt intéreſſée à marcher en perſonne au ſecours du détachement renfermé dans Parme. On ſéduit ſon imagination par l'eſpoir d'un ſuccès fondé ſur une manœuvre plus audacieuſe que brillante. Peut-être que cette foule de prétextes ſpécieux & de mauvaiſes raiſons ne l'eût pas emporté ſans le concours d'un autre obſtacle plus grave, que l'on eut à faire valoir. Il naiſſoit, il eſt vrai, d'une négligence également impardonnable de la part des mêmes contradicteurs. Ils firent valoir l'impoſſibilité de ſubſiſter plus long-temps à la rive droite du Pô, qu'ils avoient en effet laiſſé dégarnie, malgré les inſtances du maréchal de Maillebois, & la promeſſe poſitive qui lui avoit été faite, dès le mois de février, d'y former des magaſins.

ANNÉE 1746. Avril.

Depuis Plaiſance juſqu'à Vogherre, il n'y avoit réellement pas de quoi nourrir l'armée pendant quinze jours; les Places manquoient également de tout. Cette conſidération malheureuſement trop puiſſante, & ſur-tout l'influence de M. le marquis de Marry, déterminèrent

ANNÉE 1746. Avril.

le mouvement projeté ſur Parme. Les périls de la démarche n'échappoient à perſonne ; perſonne ne pouvoit s'empêcher de voir que la ſeule communication, par laquelle les ſubſiſtances & les renforts pouvoient arriver à nos armées, alloit être miſe à découvert ; que les armées de France & d'Eſpagne, une fois ſéparées, pouvoient ſe trouver pour le reſte de la Campagne dans l'impoſſibilité de ſe réunir. Le marquis de Caſtelar étoit devenu le Palladium qu'il falloit ſauver avant tout : le marquis de Marry, ſon partiſan le plus dévoué, l'emporta, & l'Infant ſe mit en marche dans l'eſpérance d'arriver à Parme avant la réunion du Prince de Lichtenſtein au comte de Braun.

La Trébie étoit débordée. Ce premier obſtacle retarda le mouvement des Eſpagnols, & la difficulté d'établir un pont ſur cette rivière leur coûta un temps précieux. Ce retard forcé auroit dû les faire renoncer à leur projet, puiſqu'il donnoit aux Autrichiens le loiſir de ſe porter en forces pour diſputer le paſſage du Taro.

En effet, l'armée de l'Infant y trouva le Prince de Lichtenſtein. Ce Général n'avoit laiſſé devant Parme que trois mille hommes d'infanterie, trois mille chevaux & ſix compagnies de grenadiers, pour obſerver le marquis de Caſtelar.

La crûe des eaux étoit exceſſive. Les pluies continuelles & la fonte des neiges les rendoient de jour en jour plus groſſes. Cet obſtacle ſeul eût arrêté l'Infant

fur les bords du Taro; & à cet obſtacle du local ſe joignit la ſupériorité de l'armée Autrichienne. Elle étoit plus forte de huit mille hommes que celle d'Eſpagne; attendu que l'on ne peut compter alors, comme faiſant partie de cette dernière, les dix mille hommes bloqués dans Parme avec M. le marquis de Caſtelar.

Tant de difficultés réunies forcent enfin à renoncer au projet de s'avancer juſqu'à Parme. Les plus ardens ſectateurs de cette démarche haſardée ſont contraints d'en revenir au ſentiment combattu par eux. Trois Officiers intelligens, chargés d'ordres ſignés de Son Alteſſe Royale elle-même, ſont dépêchés vers M. de Caſtelar. La diverſité de leur route donne l'eſpoir que l'un des trois arrivera ſain & ſauf à Parme, & la diſpoſition poſitive des ordres dont ils ſont porteurs ne laiſſe plus aucun prétexte à la déſobéiſſance.

L'ordre adreſſé à M. de Caſtelar, porte qu'il ſe retirera inceſſamment juſqu'à hauteur de Borgo-Val di Taro, & paſſera la rivière en face de ce bourg, où l'on a fait marcher un détachement pour le recevoir.

L'ordre eſt rendu; l'Officier qui l'a porté revient certifier lui-même qu'il l'a remis; mais il ne peut informer l'Infant de la réſolution de M. de Caſtelar, dont il n'a pu tirer de réponſe poſitive.

Cette incertitude retient les Eſpagnols dans leur camp de Sanguinara. La cabale toujours agiſſante n'épargne rien pour empêcher l'Infant de ſe rapprocher du maréchal de Maillebois; & le roi de Sardaigne, rendu ſi ſupérieur

ANNÉE 1746. Avril.

dans le Montferrat par l'éloignement des Eſpagnols, ſe diſpoſe à mettre à profit ces avantages.

Le 18 avril, ce Prince ouvre la tranchée devant Valence. Le maréchal de Maillebois, qui a ſans ceſſe les yeux ouverts ſur cette Place, donne avis à l'Infant du danger dont elle eſt menacée. Plus le péril eſt preſſant, plus les inſtances du Général François ſont vives. Don Philippe eſt convaincu. Il forme le ſage projet de renforcer le maréchal de Maillebois pour ſecourir Valence, & plus les vues de Son Alteſſe Royale ſont raiſonnables, plus la faction s'empreſſe à les traverſer. On exagère aux yeux de l'Infant le péril où il expoſe ſon armée en l'affoibliſſant, & l'exécution de ſa parole eſt encore remiſe au temps où M. de Caſtelar ſera en ſûreté.

La nuit du 19 au 20, cet Officier s'eſt enfin déterminé à ſortir de Parme. Il n'a laiſſé dans cette ville que onze cents hommes aux ordres de M. de Lanfranc, Lieutenant-colonel. Pour diminuer les périls de ſa marche & la rendre plus légère, il dépoſe auſſi ſes équipages dans la Place qu'il abandonne. Il part, & bientôt il eſt attaqué.

Sa retraite, néceſſairement prévue par l'ennemi, ne peut s'opérer que du côté de la montagne. En conſéquence les Autrichiens ont fait occuper tous les paſſages par leurs troupes légères, & par-tout les Eſpagnols ont ainſi à combattre avant de pouvoir marcher. A peine ont-ils entamé ces attaques de poſtes, que l'avant-garde

du

du comte de Braun qui les ſuit, commence à paroître. Le marquis de Caſtelar s'apprête à ſoutenir avec valeur le péril où il s'eſt expoſé avec entêtement. Une action longue & vive s'engage, & malgré les déſavantages de ſa poſition, toute la gloire demeure au marquis de Caſtelar. Il perd trois cents hommes, en tue douze cents aux ennemis, & pénètre malgré eux dans les montagnes de la Lunégianne, qui protègent enfin ſa retraite.

Année 1746. Avril.

Voilà ce que peut l'intrépidité; par-tout il lui eſt donné de vaincre les hommes, mais jamais les choſes, qu'il n'appartient qu'à la prudence & au calcul de ſoumettre à la guerre. La perte qu'a fait le marquis de Caſtelar dans le combat n'eſt rien; celle cauſée par la misère & les fatigues de ſa route eſt immenſe, & dans huit jours de marche, qui lui furent néceſſaires pour ſe rendre à la Spezze, ſon Corps ſouffrit plus que dans l'action de guerre la plus malheureuſe.

En envoyant ordre à M. de Caſtelar de ſe retirer, l'Infant, comme on l'a dit, lui avoit poſitivement marqué la route qu'il devoit tenir pour le rejoindre plus tôt. Fidèle aux mêmes principes d'indiſcipline (on pourroit dire de licence), le marquis de Caſtelar parut ne voir dans le précis de cet ordre qu'une raiſon de plus de s'y ſouſtraire. Il ne donna pas même avis à Son Alteſſe Royale de ſa ſortie de Parme; il dédaigna également d'indiquer l'époque où il comptoit pouvoir rejoindre l'armée. Pluſieurs jours ſe paſsèrent ſans que

ANNÉE 1746. Avril.

l'on eût de ses nouvelles. Des espions & les déserteurs ennemis jetèrent seuls quelques éclaircissemens sur son sort, & la cabale ne manqua pas de mettre l'incertitude de ces lumières à profit, pour retenir plus long-temps l'armée Espagnole sur les bords du Taro, & par conséquent plus éloignée du maréchal de Maillebois.

Ce Général n'étoit pas à prévoir tous les prétextes que la faction mettroit en jeu pour retarder l'envoi du renfort promis. Ces prétextes faisoient perdre des jours, & c'étoient les momens que le maréchal de Maillebois avoit à compter pour secourir Valence. Pour s'assurer d'un consentement plus formel, par la modicité même de la demande, il se borna à exiger que le Gouverneur de Tortone seconderoit les nouvelles opérations qu'il alloit tenter. L'Infant se prêta avec ardeur à une proposition si modérée. Le Gouverneur de Tortone reçut ordre de Son Altesse Royale d'obéir en tout à ceux de M. le maréchal de Maillebois, & par une fatalité singulière, ce Gouverneur refusa à son tour d'obéir. Il faut supposer que des ordres particuliers de la Cour d'Espagne, ignorés de Son Altesse Royale elle-même, motivèrent un aussi étrange refus; mais ces ordres même n'en étoient pas moins dans leur principe, l'ouvrage de la cabale, & dans leur effet, une contradiction désespérante pour M. le maréchal de Maillebois.

A cette époque, le Tanaro étoit fort enflé. On devoit en conséquence y jeter un pont vers son embouchure,

L'armée Francoise ne trouva dans les magafins Efpagnols, ni les ancres, ni les bateaux néceffaires. Auffitôt M. le Maréchal fe réfolut à paffer cette rivière au-deffus d'Alexandrie, &, à force de follicitations, parvint enfin à obtenir du Gouverneur de Tortone, qu'il camperoit à Salé avec une partie de fa garnifon *(n)*, pour attirer de ce côté l'attention des ennemis.

En même temps l'armée Françoife eft deftinée à opérer vers Acqui. Dès les premiers jours d'avril, le baron de Leutrum s'eft porté avec huit bataillons du côté de Sofpello, & quatre autres bataillons Piémontois fe font, à la même époque, avancés vers Céva. Le but du roi de Sardaigne eft d'inquiéter par ces mouvemens, & de déloger, s'il eft poffible, les troupes Françoifes & Génoifes qui gardent la communication. Le bon ordre de tous nos poftes fait changer de projet à l'ennemi; &, fur la nouvelle que le maréchal de Maillebois fe difpofe à marcher fur la Bormida, le baron de Leutrum ne fonge plus qu'à fe rapprocher du Tanaro. Il laiffe cependant quelques détachemens derrière l'Orba, à Cremolino, Terrobio & Carpanne, pour nous obferver de plus près dans cette partie..

Le 26, le marquis de Monteynard, arrivant de Gènes où il a été chargé de fuivre une négociation relative aux opérations méditées, marche vers ces Corps

(n) Voyez *aux Pièces juftificatives du mois d'avril 1746*, les conventions faites avec Don Benito Gouverneur de Tortone.

Année 1746. Avril.

séparés *(o)*. Ils se rassemblent à son approche, & se replient sous Acqui pour l'attendre avec plus d'avantage. Le 27, ils sont attaqués dans ce poste par le marquis de Monteynard, qui leur fait cent hommes prisonniers, leur en tue un plus grand nombre, & met le reste en fuite.

Cet échec force les Piémontois à se retirer derrière le Tanaro. Sept bataillons de leur troupe restent seuls sur la Bormida. M. de Chevert *(p)* a ordre de se porter sur cette rivière. Pour empêcher l'ennemi de s'opposer à ce mouvement, en portant de nouvelles forces dans cette partie, le maréchal de Maillebois déploie son armée dans la plaine de Bosco *(q)*. Cette manœuvre fixe l'attention du roi de Sardaigne, & donne à M. de Chevert le moyen de jeter un pont sur la Bormida.

Mai 1746. Le 1.er de mai, ce pont est achevé, & le même jour le détachement commandé par M. de Chevert, vient camper à Cantalupo. De ce point, M. le prince de Beauveau est détaché avec cinq cents grenadiers, trois cents volontaires & deux cents chevaux, pour

---

(o) Voyez *aux Pièces justificatives du mois d'avril 1746*, les Instructions adressées à M. de Monteynard, relativement à sa négociation à Gènes & à l'opération sur Acqui. *Voyez idem*, toutes les Pièces relatives à ladite opération.

(p) Voyez *aux Pièces justificatives du mois d'avril*, les Instructions relatives.

(q) *Voyez* aux Plans.

aller attaquer le pont que tiennent les ennemis à Casal-Bayan. La valeur des grenadiers François répond ici à la sagesse des combinaisons de leurs Chefs; & au bout d'une heure & demie de combat, le prince de Beauveau se trouve maître de ce pont, défendu par un bataillon entier & deux cents grenadiers Piémontois.

ANNÉE 1746. Mai.

Tandis que l'avant-garde de notre armée marche à Cantalupo, le marquis de Montcalm s'avance vers Acqui, à la tête de quatre bataillons. Il investit la Place, & ses portes lui sont ouvertes au bout de quarante-huit heures d'une défense assez vigoureuse.

Toutes ces opérations de détail avoient des relations importantes avec le mouvement général, médité par M. le maréchal de Maillebois pour secourir Valence. Ces succès particuliers étoient indispensables à l'opération principale. D'après les heureuses nouvelles qu'il reçoit de tous côtés, ce Général se dispose à passer le Tanaro. Son avant-garde a déjà joint le Corps du prince de Beauveau, au pont de Casal-Bayan, déjà M. le Maréchal s'est porté en avant pour la soutenir, quand il apprend que le Gouverneur de Valence s'est rendu.

Ce Gouverneur étoit M. Desquoquis. Plusieurs preuves de courage avoient donné droit de compter sur sa fermeté. Le 21, il avoit ordonné une sortie, avoit tué beaucoup de monde aux Piémontois, comblé tous leurs travaux & encloué plusieurs pièces de leurs canons. Après ce dernier effort, perdant tout espoir

ANNÉE 1746. Mai.

d'être ſecouru, trompé par l'exécution mal-adroite des ſignaux qui devoient l'avertir de la marche de l'armée Françoiſe, & que le Gouverneur de Tortone étoit chargé d'exécuter, M. Deſquoquis, ne reconnoiſſant pas ceux qui lui avoient été annoncés, prit au contraire ceux qu'il aperçut, pour une marque de l'impoſſibilité où l'on étoit de rien tenter pour la conſervation de la Place, & capitula.

Revenons aux opérations de l'armée Eſpagnole.

L'Infant quitte enfin les bords du Taro, après s'être aſſuré que le marquis de Caſtelar eſt entré dans l'État de Gènes. Il ramène ſon armée ſous Plaiſance; & c'eſt-là qu'il reçoit la nouvelle de la priſe de Valence.

La rigueur de ſa propre ſituation empêcha peut-être ce Prince de ſentir auſſi vivement toute l'étendue de cette perte. Son armée avoit beaucoup ſouffert ſur le Taro par le manque de ſubſiſtance. Sa cavalerie ſur-tout étoit preſque ruinée. La nouvelle poſition des Eſpagnols ne leur promettoit pas plus d'abondance. Le pont de Plaiſance étoit maſqué par les Autrichiens. C'étoit dans ce deſſein qu'ils occupoient Codogno par un détachement compoſé de ſept bataillons, quatre eſcadrons de groſſe cavalerie & ſix cents huſſards. Après avoir négligé, comme on l'a dit, de former aucun magaſin à la rive droite du Pô, l'armée de l'Infant ne pouvoit cependant tirer ſes vivres & ſes fourrages que de la rive gauche de ce fleuve. Les approviſionnemens, que l'on avoit fait faire à Gènes, étoient trop éloignés, & d'ailleurs

trop peu considérables pour suffire long-temps. À peine pouvoient-ils nourrir l'armée pendant deux mois, & l'on ne pouvoit les faire parvenir au camp qu'avec l'assistance des paysans Génois, qui, pendant le mois de juin, furent obligés d'apporter les farines sur leur dos jusqu'à Plaisance.

ANNÉE 1746. Mai.

Une suite de mauvais succès, trop mérités par le peu de sagesse des combinaisons, avoit jeté une grande timidité dans les délibérations du Conseil de l'Infant. L'absolue nécessité de vivre, fit pourtant sentir qu'il falloit tout tenter pour déposter les Autrichiens de Codogno. En conséquence, le marquis de Pignatelli reçoit ordre d'aller les attaquer dans ce poste, à la tête de six mille hommes d'infanterie & de deux mille chevaux. Il les surprend dans la plaine, occupés à faire l'exercice. A son aspect, ils se retirent précipitamment dans le bourg. Ils se jettent dans les maisons, & font essuyer un feu très-meurtrier aux Espagnols, qui, aux premières approches, ont déjà soutenu la décharge de six pièces de canon à cartouches. Bientôt ces derniers enfoncent les portes à coup de haches, & font un massacre presque général des Autrichiens. A peine il s'en échappe quatre ou cinq cents qui rejoignent leur armée. Deux mille sont faits prisonniers *(r)*, & le marquis de Pignatelli reste maître de onze drapeaux, d'un étendard & de toute l'artillerie de ce détachement.

(r) Parmi ces prisonniers, se trouva le comte de Gourci, Officier général au service de l'Impératrice-Reine.

ANNÉE 1746. Mai.

Ce ſuccès donna à l'armée du comte de Gages, un peu plus de facilité pour les ſubſiſtances. Pour ne pas lui laiſſer le temps de ſe remettre des fatigues de l'hiver & des travaux continuels d'un auſſi vif début de Campagne, le Prince de Lichtenſtein ſe diſpoſa à l'inveſtir dans ſa nouvelle poſition.

Des obſtacles inſurmontables l'avoient à ſon tour arrêté, & malgré lui; le marquis de Caſtelar avoit enfin rejoint l'armée. Le 15, il étoit rentré dans le camp. A la première audience qu'il reçut de Don Philippe, chacun s'étoit attendu à voir punir au moins par une réprimande ſévère un excès d'indiſcipline qui, une fois toléré, ne laiſſoit plus de bornes aux abus. Une récompenſe d'éclat prit la place du châtiment mérité, & M. de Caſtelar, qui par ſa conduite, s'étoit peut-être mis dans le cas d'un Conſeil de guerre; recut, aux yeux de toute l'armée & des mains de Son Alteſſe Royale, une patente de Capitaine général, envoyée de Madrid pendant ſon abſence. Toutes réflexions ſont ici ſuperflues.

Ce détachement rentré dans le camp, fortifioit l'armée Eſpagnole. M. de Lichtenſtein n'en conçut pas moins le projet de la bloquer, & de ne lui laiſſer d'autre voie que celle d'une capitulation, pour ſortir de l'Italie. Il avoit fait part de ſon plan à ſa Cour; il l'avoit appuyé d'eſpérances ſi brillantes que le projet d'attaquer le royaume de Naples fut différé volontiers, par Marie-Thérèſe, juſqu'à l'époque où on la flattoit de

de mettre les Espagnols hors d'état de s'opposer aux progrès de cette entreprise.

ANNÉE 1746. Mai.

Le prince de Lichtenstein s'approche de Plaisance. Il se campe à une petite portée de canon de cette Place, appuie sa droite à San-Lazaro, & soutient sa gauche par les postes de la haute Trébie *(f)*. Il pousse M. de Nadasti jusqu'à cette rivière. Pour s'y établir, cet Officier se rend maître d'Orsolingo, Ripalta & Montechiaro. Les Généraux de l'Infant ont fait une première faute en renfermant, sans canon, des détachemens Espagnols dans ces postes; ils en font une seconde en s'opposant dans le Conseil à ce que l'on tente de les secourir, & en conséquence, tous ces détachemens sont faits prisonniers de guerre.

La proximité des Autrichiens & leurs manœuvres hardies avoient, comme on l'a déjà dit, jeté de la terreur dans le Conseil de Don Philippe. Le comte de Gages sentoit la nécessité d'éloigner l'ennemi, mais la timidité faisoit rejeter ses projets. Chaque jour ajoutoit au découragement des Espagnols, & par conséquent à l'audace des Autrichiens; chaque jour Don Philippe se voyoit resserré dans son camp; & ses Généraux vinrent enfin à sentir que le secours des François leur étoit indispensable.

L'Infant demande au maréchal de Maillebois dix bataillons. L'ordre positif que ce Général a reçu de

(f) Voyez aux Plans.

ANNÉE 1746. Mai.

sa Cour, d'obéir en tout à l'Infant, ne lui laisse que le droit de la représentation. Il démontre à quel point d'affoiblissement cette demande de Son Altesse Royale va réduire l'armée Françoise. L'on persiste; mais l'on s'engage formellement à combattre le prince de Lichtenstein le lendemain de l'arrivée du renfort que l'on demande, & à renvoyer sur le champ à Novi, les dix bataillons François. On cherche à persuader au maréchal de Maillebois que les Autrichiens seront forcés à s'éloigner de Plaisance sur la seule nouvelle de l'approche de ce renfort. Ce Général est loin d'ajouter foi à cette prétention chimérique, mais il obéit, parce que les ordres de son Maître lui en font un devoir.

Réduit ainsi à se priver de plus d'un tiers de ses troupes, M. le Maréchal applique tous ses soins à compenser le défaut du nombre par la force d'une position bien choisie. En conséquence, il rassemble à Novi tout ce qui lui reste de soldats. Il est naturel de supposer aux Piémontois le desir de mettre à profit leur supériorité, en nous faisant perdre du terrein. C'est peu de choisir une position forte par elle-même, il faut encore la choisir relative au genre d'arme dont il nous est permis, à cette époque, de nous servir avec plus d'avantage. Le maréchal de Maillebois fait fond sur la cavalerie Françoise, naturellement supérieure à celle du roi de Sardaigne, & renforcée par dix escadrons Espagnols, qu'on lui envoie de Plaisance. Son camp est assis d'après tous ces rapports combinés; &, malgré les

obstacles, M. le Maréchal ne désespère pas de vaincre si on l'attaque. ANNÉE 1746. Mai.

Déjà le marquis de Mirepoix est arrivé depuis plusieurs jours au camp des Espagnols avec les dix bataillons François demandés; &, malgré la promesse formelle de combattre le lendemain de leur arrivée, le temps se consume en délibérations vaines, en assemblées journalières tenues chez l'Infant, & d'où jamais ne résulte une résolution positive.

A la guerre, ce sont les heures qui décident des jours, & les jours, des Campagnes. Le roi de Sardaigne suit ce principe, & la cabale continue à rendre impossible au maréchal de Maillebois de s'y conformer. Sa Majesté Sarde fait travailler à la hâte à jeter des ponts sur le Tanaro & sur la Bormida. Son armée se rassemble vers Alexandrie. Le Prince Piémontois cherche à donner de l'inquiétude au Maréchal du côté de la montagne. Il connoît la supériorité de notre cavalerie; il sent que la position de Novi la favorise; il met tout en usage pour donner le change au Général François, & lui faire quitter cette position qu'il a préférée par de trop bonnes raisons pour l'abandonner légèrement: Toute son inquiétude est que les Piémontois, en se portant sur Céva, ne l'obligent réellement à y marcher aussi pour défendre la communication. Il donne à Don Philippe avis de tous les mouvemens du roi de Sardaigne, le presse de renvoyer les dix bataillons, comme il en a donné sa parole; l'Infant s'excuse de

ANNÉE 1746. Mai.

la tenir, & allègue le péril éminent de sa situation, qui devient en effet de jour en jour plus pressante.

Le Prince de Lichtenstein a remplacé le détachement détruit à Codogno, par un autre placé à Fombio. Ce dernier remplit le même objet, en masquant comme le premier, le pont de Plaisance. Bientôt, en conséquence, la disette se fait sentir dans le camp Espagnol, & cette raison majeure fait prendre la résolution d'attaquer Fombio, comme Codogno a été attaqué.

Le marquis de Pignatelli est encore chargé de cette expédition. Il doit être soutenu par le comte de Larnage & le marquis d'Arambourou. Le 29, ces Généraux se mettent en marche, chacun à la tête d'une colonne également destinée à envelopper l'ennemi. A leur approche, le détachement de Fombio se reploie sur Lodi, d'où il peut à volonté venir reprendre sa position d'un moment à l'autre.

Toutes ces tentatives insuffisantes, procurent à peine aux Espagnols, la liberté de tirer quelques fourrages du Milanès. De si foibles secours sont loin de leur suffire. Ce sont de grands coups qu'il faut frapper; c'est la face générale des choses qu'il faut changer; c'est cette confiance audacieuse, croissant de jour en jour dans le camp Autrichien, nourrie à toute heure par des succès de détails, & pire à la guerre que le nombre des ennemis, qu'il faut faire perdre au Prince de Lichtenstein, & qu'on n'auroit jamais dû lui laisser prendre.

Il faut regarder comme une suite de cette confiance,

la tentative du 30 mai. Le Prince de Lichtenſtein affecte d'inſulter le camp de Don Philippe à coups de canon, ſans riſquer même un combat. Cette eſpèce de bravade ne fait guère plus d'honneur à un parti qu'à l'autre. L'artillerie nombreuſe des Allemands fait un grand bruit, & eſt loin de cauſer le déſordre qu'ils en attendent. Cent quarante pièces d'artillerie y répondent des remparts de Plaiſance, & la font taire; & l'on peut dire qu'à la fin de cette journée, il ſe trouve beaucoup de poudre de brûlée, peu d'hommes morts, & encore moins de gloire acquiſe. ANNÉE 1746. Mai.

L'occaſion d'une revanche plus fructueuſe ſe préſente à l'armée de l'Infant. Le Général Autrichien a laiſſé un grand intervalle vide, entre ſa droite & le Pô. Pendant la nuit on peut porter un Corps de troupes dans cet intervalle. A la pointe du jour, ce Corps peut prendre à revers le flanc de l'ennemi; le comte de Gages peut en même temps le charger de front avec le gros de ſon armée, & la ſageſſe comme la ſimplicité de cette manœuvre permet l'eſpoir d'un ſuccès. Le marquis de Puiguion fait le premier ſentir la faute du prince de Lichtenſtein, & propoſe les moyens d'en profiter. Il eſt dit qu'à cette époque tout avis ſage ſera rejeté. A force de délibérer ſur le projet, on laiſſe à l'ennemi le temps de reconnoître ſa faute; reconnue, elle eſt réparée; & une inaction auſſi nuiſible que condamnable, s'empare de nouveau des Généraux Eſpagnols. Juin 1746.

Année 1746. Juin.

Le voisinage extrême des deux armées occasionnoit journellement des escarmouches assez vives qui affoiblissoient les deux partis & ne décidoient rien; mais le dernier résultat étoit que tous les jours l'armée de Son Altesse Royale perdoit du terrein, & que par conséquent celle du prince de Lichtenstein en gagnoit.

Don Philippe révolté de se voir insulter & resserrer sans cesse dans son camp, médite enfin une action de vigueur, & se détermine à risquer le sort d'une bataille. Les intentions de la Cour d'Espagne le secondent. Les propositions portées par l'abbé de Grimaldi & rejetées à la Cour de Vienne, disposent le Conseil de Philippe V à tenter la voie des armes au défaut de celle de la négociation, & l'Infant reçoit ordre d'attaquer les Autrichiens.

Avant d'en venir aux détails de la fameuse & malheureuse journée de Plaisance, nous rappellerons les principes d'après lesquels le maréchal de Maillebois a agi depuis le commencement de la Campagne. Plus foible en nombre que l'ennemi qu'il a en tête, plus affoibli par la division des Alliés que par le manque des forces réelles, aussi traversé par l'incertitude de leurs résolutions que par leur division même, son attention constante n'a pas moins été de tomber sur tous les détachemens Piémontois qui se sont trop approchés de lui. Par-tout il les a contraints à se retirer, ou les a battus. A Nizze de la Paille, avec deux cents grenadiers François & six piquets, le chevalier de

Rochechouart a détruit un de ces détachemens, composé de trois cents hommes de troupes réglées & de huit cents hommes de milice. Le marquis de Montcalm en a défait un autre de trois cents hommes dans les environs d'Alicé. Cette conduite ferme en a par-tout imposé au roi de Sardaigne; &, après comme avant le départ des dix bataillons François accordés à la demande de l'Infant, le roi de Sardaigne n'a pas même osé inquiéter les François dans la position où M. le maréchal de Maillebois les a rassemblés entre Novi & Tortone.

ANNÉE 1746. Juin.

Peu satisfait de la gloire de cette défensive, le Général François s'occupe des moyens d'entreprendre sur l'ennemi. Espérant de jour en jour voir rentrer dans son camp les dix bataillons envoyés sous cette condition expresse à Plaisance, il prépare tout pour faire un usage utile de ce Corps, dès qu'il lui sera rendu. Le comte de Maillebois se rend auprès de Don Philippe pour lui proposer un nouveau plan d'opération, & pour recevoir les ordres de Son Altesse Royale sur celles auxquelles on destine l'armée Françoise. Le trouble dont le conseil de l'Infant est agité, la proximité de l'ennemi, la nouvelle résolution de le combattre, ne permetttent de s'arrêter à aucun projet déterminé pour l'avenir. Il est seulement convenu, & volontairement de la part des Généraux Espagnols, que les François continueront à garder la communication, dont les Ministres de l'Infant affectent de sentir toute l'importance; qu'après l'action, qu'on assure être très-prochaine,

ANNÉE 1746. Juin.

les armées combinées ſeront réunies, & régleront leurs manœuvres en conſéquence de l'évènement du combat.

Auſſitôt le maréchal de Maillebois aſſeoit toutes ſes combinaiſons d'après ce nouveau plan authentiquement arrêté. Bientôt la lenteur des Eſpagnols à livrer le combat, pour lequel on lui a depuis ſi long-temps demandé des ſecours, renouvelle ſa ſurpriſe, & bientôt cette ſurpriſe augmente, quand les marquis de Mirepoix & de Puiguion annoncent à M. le Maréchal, que c'eſt lui-même & toute ſon armée, que l'on s'apprête à faire marcher ſous Plaiſance. Cette nouvelle lui paroît d'abord preſque incroyable; elle eſt confirmée par un ordre poſitif de l'Infant *(t)*. Cet ordre réitéré, la volonté de Louis XV, le péril évident où la faction de M. de Caſtelar expoſe l'armée entière Eſpagnole pour perdre le comte de Gages, ne laiſſent pas au maréchal de Maillebois la liberté du choix, & tous ſes ſoins ne tendent plus qu'à voler promptement au ſecours du Gendre & des Alliés de ſon Maître.

(t) *LETTRE de Son Alteſſe Royale l'Infant Don Philippe à M. le Maréchal de Maillebois.*

« JE ſens à la vérité (écrit ce Prince) que Gènes & la commu-
» nication reſtent à découvert, que vos magaſins & les nôtres ſont
» expoſés, vos malades en danger d'être pris; mais la ſituation où
» je me trouve, exige abſolument votre jonction. J'attends qu'animé
» du même zèle que vous avez montré dans toutes les occaſions où il
» s'agiſſoit du bien & de l'avantage de la cauſe commune, vous ne
» négligerez rien pour vous rendre à San Antonio, étant de toute
néceſſité que vous vous y trouviez. »

Des

Des mesures indispensables lui restent à prendre avant de se mettre en marche pour obéir. Ses soins & l'activité intelligente de son fils, y pourvoient avec une exactitude que la brièveté du temps ne semble pas leur permettre. Gavi est approvisionné, la garnison de Serravalle renforcée, la république de Gènes rassurée autant que la vivacité de ses craintes le rend possible. M. de Guimont, Résidant de France près de la Seigneurie, est armé des moyens les plus sûrs & des raisons les plus propres à dissiper ces craintes. Toutes les combinaisons relatives à la sûreté de la communication, sont concertées à dessein, avec M. Escher, Officier général au service de la République; & l'on détermine les lieux où les bataillons Génois, qui ont servi dans le Montferrat pendant la Campagne précédente, peuvent être placés avec plus d'avantage.

ANNÉE 1746. Juin.

Ces précautions étant prises, M. le Maréchal se met en marche le 9 de juin. Il arrive à Rotto-Fredo le 14. Avant son départ de Novi, le danger faisant taire l'amour-propre même, les Ministres de l'Infant ont consenti à ce que le Général François soit consulté d'avance sur les dispositions les plus convenables pour attaquer les ennemis aussitôt qu'il aura joint les Espagnols. M. le maréchal de Maillebois a exigé, pour répondre, un détail exact de la position des Alliés. Pendant sa marche, il attend vainement cet état de jour en jour. Il arrive à Plaisance, & l'on peut juger de sa surprise en découvrant que le terrein, occupé

Année 1746. Juin.

par les Espagnols, & le camp du prince Lichtenstein, sont presque également peu connus des Ministres & des Généraux de l'Infant.

Pour réparer cette négligence impardonnable, le comte de Maillebois propose de faire reprendre le château d'Orsolingo par les troupes Françoises. De-là il fait sentir la nécessité de s'avancer à Quarto, pour voir à revers toute la gauche des Autrichiens, comme la partie la plus absolument ignorée, & par conséquent la plus nécessaire à reconnoître. On convient de l'importance de cette précaution, mais la proximité du roi de Sardaigne, qui suit l'armée Françoise à deux jours d'intervalle, ne laisse rien voir de plus important que de livrer bataille avant l'arrivée des Piémontois.

Il est résolu cependant qu'on donnera au comte de Mailli un détachement pour former l'attaque d'Orsolingo, d'où il doit se porter pendant la nuit du 15 au 16, sur les derrières de l'ennemi, pour couper sa retraite. Il est pareillement arrêté que ledit jour 16, on livrera bataille avant le lever du soleil, selon l'ordre dressé par le comte de Gages, & rectifié autant que la rareté des momens a pu le permettre.

Le 15, les armées Espagnoles & Françoises *(u)*, s'ébranlent à l'entrée de la nuit. Elles s'avancent sur sept colonnes, &, pendant l'obscurité, reployent les postes & les petits Corps portés en avant par les Autrichiens. Le 16, à la pointe du jour les trois

(u) Voyez le Plan de la bataille de Plaisance.

colonnes Françoises, occupant la droite des armées combinées, se trouvent sur les bords du Refudo. Elles se disposent à le passer & à se porter sur les points d'attaque qui leur sont assignés. En même-temps les quatre colonnes Espagnoles marchent pour tomber sur la droite de l'ennemi.

ANNÉE 1746. Juin.

D'après sa disposition du plan général de l'attaque, le comte de Gages a jugé que la nature du champ de bataille médité, rendroit la cavalerie inutile. En conséquence il a laissé toute la cavalerie Espagnole dans les retranchemens sous Plaisance, aux ordres du duc de la Vieuville. Celle de France, commandée par le marquis d'Argouges, est venue se mettre en bataille à hauteur de Quarticolo. Trois cents chevaux ont seulement suivi l'infanterie de la colonne du comte de Larnage, & quatre cents soutiennent celle de la colonne du marquis de Mirepoix.

M. de Larnage commande la colonne de droite; elle doit se porter sur le flanc de l'ennemi, qui doit être en même-temps chargé de front par les colonnes de M.rs de Mirepoix, de Chevert & d'Arambourou.

Le comte de Larnage est égaré par ses guides, fournis par les Espagnols; preuve bien évidente du peu de connoissance qu'ils ont acquis du local, malgré leur long séjour dans les environs de Plaisance. Au lieu de suivre sa direction sur la droite, M. de Larnage est rejeté si fort sur sa gauche, que les colonnes de M.rs de Mirepoix & de Chevert, ne trouvent plus de terrein pour se former.

ANNÉE 1746. Juin.

Tout militaire ſentira facilement que le mouvement de la diviſon du comte de Larnage & ſes efforts, devoient être déciſifs dans cette journée. A peine le maréchal de Maillebois s'aperçoit-il de la fauſſe manœuvre de cette colonne de droite, qu'il ſe diſpoſe à la réparer. L'impétuoſité du marquis d'Arambourou, & ſon attaque précipitée, en ſe portant à la caſſine de Sainte-Bonique, rendent cette tentative ſalutaire, impoſſible.

L'affaire eſt engagée par les Eſpagnols; le poſte de Sainte-Bonique eſt défendu par une infanterie redoutable & par quinze pièces de canon. Les efforts de M. d'Arambourou ſont en raiſon des obſtacles, & M. le Maréchal ſe hâte de ſe former pour le ſoutenir. A peine ſes colonnes ſont-elles en bataille, que la colonne Eſpagnole eſt ployée. Le feu violent de la caſſine l'a déjà ébranlée; quelques eſcadrons Autrichiens viennent la charger & achèvent ſa déroute. Les troupes Françoiſes ſoutiennènt un moment l'effort de l'ennemi, mais avec une molleſſe bien éloignée de l'énergie néceſſaire pour rétablir l'action. Le maréchal de Maillebois met tout en œuvre pour ranimer les troupes; il fait avancer le marquis de Volvire à la tête de deux cents Carabiniers: ce foible corps contient cependant la Cavalerie Autrichienne, par qui la colonne Eſpagnole a été renverſée. Le Maréchal a déjà chargé en perſonne, à la tête de trois régimens de Dragons que l'on a fait venir ſans chevaux, pour augmenter

le nombre des combattans. Le marquis de Lescure qui les commande, est tué à leur tête. Pour animer de nouveau l'infanterie, le marquis de Moutiers, Aide-de-camp de M. le Maréchal, saisit un des étendards de ces régimens de dragons, & se porte, seul avec son Général, en avant de la ligne. Ces efforts, cet exemple sont vains. Les troupes repassent le Resudo en désordre, suivies de près par les Autrichiens, & ce n'est que derrière le Rio-commun que le Général parvient à les rallier. Le comte de Gages s'est rendu maître de deux redoutes qui couvrent San-Lazaro. Deux fois les Gardes-Valonnes les emportent & les abandonnent avec une perte immense. Le duc de la Vieuville à la tête des Gardes-du-corps Espagnoles, est venu joindre M. le Maréchal derrière le Rio-commun. M. de Puiguion y a fait ferme à la tête des Grenadiers-royaux. Le marquis de Volvire y a de même combattu avec sept cents dragons à pied. Les quatre colonnes de la droite se sont reformées derrière cette naville, & M. le Maréchal s'apprête à charger une seconde fois avec elles, quand Don Philippe lui envoie ordre de se retirer *.

ANNÉE 1746. Juin.

---

* Le même marquis de Moutiers, aujourd'hui Maréchal-de-camp, fut envoyé par M. le Maréchal à l'Infant, pour lui dire qu'il alloit se conformer, quoiqu'à regret, à ses ordres de retraite. En effet, l'on ignore quel succès n'eût pas eu la nouvelle charge que méditoit M. le Maréchal. L'Infant dit à M. de Moutiers, qu'il n'avoit fait donner l'ordre de la retraite, que sur l'avis que lui avoit fait passer M. le Maréchal, de la déroute absolue des troupes Françoises. L'Aide-de-camp répondit très-noblement à Son Altesse Royale,

ANNÉE 1746. Juin.

On a donné plusieurs raisons de l'évènement malheureux de cette journée. On a compté pour une de ces raisons, le manque de cavalerie. La précipitation du marquis d'Arambourou à attaquer la cassine de Sainte-Bonique, a paru de même un des principes du mauvais succès. Ces deux causes sont véritables, mais bien loin d'être les seules. Sans doute le marquis d'Arambourou, concertant mieux sa manœuvre, auroit eu un bien autre appui à attendre du maréchal de Maillebois. Ce Général avoit déjà franchi la naville de Rio-commun. Il étoit formé sur le Refudo, & se préparoit à le passer. Cette dernière naville ne s'étant point trouvée sur le chemin des Espagnols, ils étoient arrivés sur le champ de bataille long-temps avant les François, obligés de construire des ponts pour marcher. A peine ces ponts étoient-ils finis, que le marquis d'Arambourou commença à attaquer. Cette précipitation força M. le Maréchal à se hâter pour soutenir

---

qu'on l'avoit trompée, & que comme il n'avoit pas un moment quitté son Général, il pouvoit répondre que cet avis étoit supposé, & n'avoit jamais été donné par M. le Maréchal. M. de Moutiers osa même demander à l'Infant par quel Officier cet avis lui avoit été apporté. Son Altesse Royale répondit qu'elle n'avoit pas même vu l'Officier. Alors M. de Moutiers lui répondit d'un ton plus ferme encore, quoiqu'aussi respectueux, qu'on abusoit visiblement de sa confiance par une imposture. Il dit ces derniers mots en fixant d'une façon très-remarquable le marquis de Castelar, que l'on soupçonna avec beaucoup de raison d'avoir fait donner cet avis. M. le marquis de Moutiers existe encore, & peut certifier ce que j'avance.

la colonne Eſpagnole qui ſouffroit déjà beaucoup. Ses troupes paſsèrent à leur tour le Refudo précipitamment, & furent attaquées & battues avant d'avoir pu ſe former tout-à-fait. L'attaque mal combinée de M. d'Arambourou, fut donc en effet une des cauſes de détail de la perte de la bataille de Plaiſance. Quant à l'éloignement de la cavalerie, qui a mérité de grands reproches au Général Eſpagnol, il faut convenir qu'en effet la préſence de celle qu'il avoit laiſſée tant ſur la Trébie que dans ſon camp, auroit pu contenir les eſcadrons Autrichiens, par leſquels fut déterminée la déroute de la colonne de M. d'Arambourou. Pour excuſer M. le comte de Gages dans cette diſpoſition, il faut ſe rappeler l'ordre général de bataille, tel qu'il l'avoit dreſſé. On a vu que, dans le projet, la colonne du comte de Larnage devoit tourner l'ennemi par ſa gauche. Si cette manœuvre eût été bien exécutée, il en eût réſulté que les ennemis, preſſés ſur leur flanc, euſſent été contraints de combattre dans leurs retranchemens même; que toute l'affaire ſe fût alors paſſée ſur un terrein où l'infanterie ſeule pouvoit agir, & que par conſéquent alors le comte de Gages eût été à l'abri du reproche fondé ſur l'éloignement de ſa cavalerie. Le tort, dont on aura plus de peine à le juſtifier, eſt le peu de connoiſſance qu'il avoit acquiſe d'un local auſſi intéreſſant, & qui ſeul occaſionna l'erreur de marche de la colonne du comte de Larnage. M. de Gages, en ramenant ſes troupes du Taro ſous Plaiſance, avoit

ANNÉE 1746. Juin.

occupé le camp dans lequel il attaqua le prince de Lichtenſtein, & par conſéquent, devoit le connoître. M. de Caſtelar, qui avoit paſſé à Plaiſance la plus grande partie de l'hiver, ne devoit pas non plus totalement ignorer, comme homme de guerre, la nature d'un terrein auſſi rapproché de la Place où il commandoit. Quant à lui, ſa conduite précédente donne malheureuſement le droit de douter ſi c'eſt de froideur de zèle ou d'ignorance qu'il faut l'accuſer ici.

Encore une fois, toutes ces raiſons de notre défaite ſont vraies ſans doute; mais c'eſt à des cauſes bien antérieures au déſaſtre, qu'il faut vraiment l'attribuer. C'eſt ici où il faut charger ce même M. de Caſtelar d'un reproche bien plus grave; c'eſt ici qu'il faut rappeler ſon égoïſme révoltant, ſon indiſcipline ſcandaleuſe, & ſon inſubordination récompenſée; cauſes premières, cauſes réelles des premières fauſſes démarches des Eſpagnols, qui de ſi longue main, néceſſitèrent la bataille & la déroute. C'eſt pour ſoutenir ce même M. de Caſtelar, que les Eſpagnols ont marché de Pavie à Plaiſance, ont ainſi rompu tout accord entre les manœuvres des armées Eſpagnoles & Françoiſes, & les ont énervé toutes deux en les diviſant.

Arrivés ſous Plaiſance, les Généraux de l'Infant commirent d'autres fautes. Celle d'avoir donné aux Autrichiens le temps de ſe retrancher, eſt impardonnable; la lenteur de leurs délibérations, la timidité de leurs manœuvres ne peuvent s'excuſer. L'audace de

l'ennemi

l'ennemi en fut le fruit, le découragement des troupes en fut l'effet, & la défaite un châtiment que le maréchal de Maillebois ne partagea que par infortune.

ANNÉE 1746. Juin.

La bataille de Plaisance coûta, tant aux Espagnols qu'aux François, dix-sept drapeaux, dix pièces de canon, six mille hommes & de la gloire. L'ennemi acheta, par la perte de cinq mille combattans, la prise d'un champ de bataille, sans acquérir aucune supériorité réelle sur l'armée de l'Infant. Sans le défaut de subsistance, elle pouvoit rester tranquille derrière ses retranchemens *(x)*.

Le 7, le roi de Sardaigne a passé la Bormida. Il a suivi le maréchal de Maillebois à deux jours de marche, comme il a été dit plus haut. Il est arrivé à la Stradella le jour même de la bataille, & par conséquent les armées Françoise & Espagnole se trouvent entre les armées Autrichienne & Piémontoise. A peine reste-t-il dans Plaisance de quoi faire subsister

(x) Jouissons au moins de la seule consolation permise à un Historien, forcé de parler d'une bataille perdue par ses compatriotes; honorons la mémoire des braves gens qui y périrent ou versèrent leur sang.

M. Duché, Officier de distinction au service d'Espagne, fut tué, & regretté des deux armées.

Don Romerios fut blessé.

Le marquis d'Arambourou reçut sept blessures.

M. de Wurtz, le comte de Revel, les chevaliers de Tessé, de la Roche-Aymon, Dimecourt & de Casteja, blessés.

Le marquis de l'Escure tué, comme on l'a dit.

ANNÉE 1746. Juin.

les troupes des Bourbons. Pour pouvoir tirer des vivres de leurs magasins, il faut qu'elles regagnent Tortone. Pour gagner Tortone il faut passer sur le corps des Piémontois. Tout mouvement pour marcher à eux devient rétrograde devant les Autrichiens. Si nous prenons ce parti, la proximité du Prince de Lichtenstein nous assure d'être attaqués en marche à notre arrière-garde, tandis que le roi de Sardaigne nous combattra de front avec toutes ses forces; par conséquent ce parti expose l'armée à une défaite totale.

C'est à l'éminence du danger, qu'il est réservé, à la guerre, d'inspirer le génie. Le danger de l'armée confédérée est au comble, le génie va se développer. Voici la manœuvre que l'on propose à l'Infant.

Que l'on marche à l'est, que l'on marche à l'ouest, l'armée combinée trouve également une armée ennemie qui l'attend, & une armée ennemie qui la suit. Qu'elle marche au nord, ce mouvement ne la conduit à rien, pas même à vivre, & elle meurt de faim si elle reste en place. C'est donc le Pô qu'il faut passer; c'est donc dans le Milanès qu'il faut se jeter & chercher des subsistances, c'est donc Pavie qu'il faut reprendre, pour pouvoir de ce point, & couvert par ce même Pô, dont les deux armées ennemies occupent la rive droite, marcher jusqu'à Tortone qui nous soutient à la rive gauche, & regagner la communication ! Que l'ennemi devine le projet, ou qu'il lui échappe, ce projet est toujours le seul dont le salut de nos armées

peut dépendre. Si l'ennemi nous pénètre, & se porte sur le Tanaro pour rendre notre manœuvre impraticable à la rive gauche du Pô, elle ne nous ouvre pas moins une autre retraite assurée. Couverts par un grand fleuve, nous nous rapprochons tranquillement des frontières de France par Verceil & Ivrée; nous recevons nos renforts du Briançonnois, &, avec une supériorité acquise & démontrée, nous marchons de nouveau contre les États du roi de Sardaigne.

Mais ce Prince a une garnison dans Pavie, que nous allons menacer; la laissera-t-il enlever sans tenter de la secourir? Pour secourir cette garnison & cette Place, c'est avec toutes ses forces qu'il faut qu'il y marche; s'il y marche avec toutes ses forces, le Pô le sépare à son tour de ses Alliés, & nous sommes maîtres de le combattre avec avantage. Croyons-nous le succès de l'action douteux? voulons-nous ne pas risquer le sort d'une action? nous sommes maîtres de repasser sur la rive droite du Pô que le roi de Sardaigne ne défend plus, nous regagnons la Stradella, nous sommes à Tortone.

Des idées de cette hauteur, des calculs de cette étendue, des combinaisons de cette évidence, sur-tout quand le sort de quatre-vingts mille hommes & la gloire de quatre Nations en dépendent, font taire la cabale. C'est avec reconnoissance, c'est avec enthousiasme que le comte de Gages, que le duc de Modène, que l'Infant apprennent le projet, l'approuvent &

ANNÉE 1746. Juin.

félicitent l'auteur. Nous nous refuſerons le plaiſir de le nommer, pour lui laiſſer l'honneur d'être deviné par tout le monde, & peut-être auſſi pour laiſſer à l'envie le chagrin de le nommer malgré elle.

On a vu le Plan général d'une grande opération de guerre; on invite les Militaires à en ſuivre les développemens avec attention.

Le 28 juin, on commence à mettre le projet à exécution. Lodi eſt occupé par un détachement conſidérable. L'armée Françoiſe paſſe ſur la rive gauche du Pô, & vient camper à l'Hoſpitaletto. Les Eſpagnols envoient des détachemens à la Mirandole, ſe chargent de maſquer Piſſighitone, d'obſerver le prince de Lichtenſtein; & le maréchal de Maillebois ſe charge d'opérer vers Pavie.

Il pouſſe le marquis de Mirepoix en avant, *juſque* ſous les murs de cette Place. Un Corps, aux ordres du comte de Larnage, vient camper à Beljoioſo, pour ſoutenir le marquis de Mirepoix; le gros de l'armée ſe porte à Cortelona.

Le roi de Sardaigne paroît vouloir ſecourir les cinq bataillons renfermés dans Pavie. Déjà les préparatifs décèlent ſon projet de jeter un nouveau pont ſur le Pô; & il en a déjà un d'établi au-deſſus de l'embouchure du Téſin. Tous les évènemens ſemblent ſe diſpoſer pour confirmer la ſageſſe des combinaiſons militaires dont on vient de convenir. Pour engager le roi de Sardaigne à donner plus avant dans le piége qui

lui eſt tendu, pour le déterminer enfin tout-à-fait à paſſer à la rive gauche du Pô, le marquis de Mirepoix a ordre de battre ſérieuſement Pavie. Rien ne ſemble plus pouvoir s'oppoſer au ſuccès de l'entrepriſe; & c'eſt alors que M. le Maréchal reçoit l'ordre poſitif d'y renoncer, & de rappeler M. de Mirepoix. L'inquiétude des Eſpagnols, ſur-tout la cabale qui les dirige, recommence à mettre des entraves à tout. Le plan, qui a entraîné la conviction & excité l'enthouſiaſme, n'eſt déjà plus approuvé qu'avec froideur par le conſeil de l'Infant, & la fauſſe nouvelle d'un mouvement par lequel on ſuppoſe que le prince de Lichtenſtein eſt prêt de s'approcher de l'Adda, fait tout abandonner.

ANNÉE 1746. Juin.

Quand ce mouvement eût été vrai, qu'en conclure? Si les Autrichiens ſe fuſſent en effet porté ſur la rive gauche du Pô, M. le maréchal de Maillebois n'avoit plus affaire, à la rive droite, qu'aux ſeuls Piémontois; ſa ſupériorité lui permettoit donc d'établir malgré eux un pont ſur le Pô ou ſur le Téſin. L'armée Eſpagnole étoit ſéparée des Autrichiens par le même fleuve du Pô; elle pouvoit donc leur en diſputer aiſément le paſſage pendant l'opération du maréchal de Maillebois; elle pouvoit donc même faciliter cette opération en cauſant quelques diverſions aux Piémontois ſur ladite rive droite du Pô. Dans tous les cas, il étoit donc de toute déraiſon de forcer le maréchal de Maillebois au mouvement rétrograde qui le portoit malgré lui ſur l'Ambro.

Ce fut ſur-tout à cette époque qu'il eut à ajouter

ANNÉE 1746. Juin.

au regret d'abandonner par force le plan le plus ſagement dirigé, la certitude déſolante de n'en pouvoir ſuivre aucun de raiſonnable avec les gens qu'il avoit à concilier, & qui ne vouloient ſe concilier ſur rien. Ce dernier trait pouſſa tout-à-fait ſa patience à bout, & le 1.er juillet, il demanda en conſéquence ſon rappel *(y)*, qui heureuſement lui fut alors refuſé.

Juillet 1746.

Sur la fauſſe nouvelle du mouvement des Autrichiens, l'armée de l'Infant a paſſé à ſon tour ſur la rive gauche du Pô. Elle s'y trouve donc reſſerrée, ainſi que l'armée Françoiſe, entre l'Ambro & l'Adda. L'une & l'autre y vivent des grains & fourrages tirés des environs de Milan, par forme de contribution. Il faut ajouter ceux que l'on achette dans le Cremaſque & le Breſſan. Ces foibles reſſources menacent d'être bientôt épuiſées. D'un moment à l'autre elles peuvent être enlevées par l'ennemi. Les Eſpagnols ſemblent vouloir attendre que le malheur ſoit au comble, & ne vouloir y remédier que quand le remède ſera devenu tout-à-fait impraticable.

Leurs Généraux avoient pouſſé la nonchalance & la foibleſſe juſqu'à laiſſer des détachemens Autrichiens

(y) LETTRE de M. le maréchal de Maillebois à M. le comte d'Argenſon, en date du 1.er Juillet.

« JE vous ſerai ſenſiblement obligé de charger quelqu'autre d'une » beſogne déſormais inſoutenable pour moi, & que ma ſanté ne me permet plus de ſuivre ».

prendre poste sur la rive droite de l'Adda, à Cava-Curta & à Malleo. Le Maréchal eut bien de la peine à prouver au Conseil de l'Infant, l'indécence qu'il y avoit à se laisser ainsi braver jusque dans son camp, & le danger de laisser croître à ce point la confiance de l'ennemi. Ce détachement Autrichien faisoit partie d'un Corps de douze à quatorze mille hommes, que le Prince de Lichtenstein avoit poussé à Formigara & à Aqua-negra. Le reste de son armée, à cheval sur la Trébie, pouvoit se réunir vers San-Giovani, avec celle du roi de Sardaigne, & fort peu de troupes étoient demeurées dans les environs de Plaisance.

ANNÉE 1746. Juillet.

Cependant des renforts s'avançoient pour nous en Dauphiné. On se disposoit à recevoir les armées dans le Briançonnois, dans le cas où, selon le plan ci-dessus énoncé, elles eussent pris le parti de se retirer par le Val-d'Aost. Le comte d'Argenson avoit fait part de ces dispositions au maréchal de Maillebois. L'opiniâtreté timide des Espagnols, menaçoit de les rendre inutiles de ce côté. Le danger des armées combinées augmentoit de jour en jour. Le même homme qui avoit déjà fourni des ressources proportionnées aux obstacles, proposa de nouveaux moyens, en raison des difficultés nouvelles. M. le comte de Maillebois développa, sous tous les aspects & selon toutes les circonstances, les branches du plan vaste qu'il avoit conçu. Calculant de nouveau la position des ennemis & la nôtre, il parut prévoir tout ce qui pouvoit

ANNÉE 1746. Juillet.

arriver & ſe réſerver un moyen de parer à tout ſelon l'évènement.

Toutes les forces du roi de Sardaigne étoient réunies ſur le Pô. L'on pouvoit donc ſans péril, tirer quelques bataillons François de la frontière de Provence & de la rivière du Ponent. On pouvoit en attendre ſix ou ſept des Génois. A ceux-ci pouvoient ſe joindre les renforts attendus d'Eſpagne, les recrues qui devoient en arriver, les convaleſcens laiſſés au faubourg de Saint-Pierre-d'Arenne, & une partie de la garniſon de Tortone. De ces ſecours réunis on pouvoit former un Corps capable d'opérer une diverſion puiſſante, & de rappeler le roi de Sardaigne dans ſes États. Sa retraite laiſſoit les chemins libres pour regagner Tortone & la communication ; & lui-même ſe trouvoit alors à ſon tour dans une poſition fort dangereuſe, c'eſt-à-dire, ayant en tête un Corps conſidérable, & étant ſuivi de près par une armée.

Pour exécuter ce projet, le marquis de Mirepoix & le comte de Gramont ont ordre de ſe rendre à Gènes par l'État Vénitien. M. le Maréchal confie à leurs ſoins le commandement de la petite armée, dont on vient de détailler la compoſition. Des obſtacles, dont pluſieurs étoient impoſſibles à prévoir, ne permettent pas à beaucoup près au marquis de Mirepoix de la raſſembler en totalité. Le 9 juillet, une attaque d'apoplexie a enlevé le roi d'Eſpagne. Sur la nouvelle de ſa mort, le duc d'Hueſcar a fait rétrograder un renfort

renfort de dix-ſept bataillons qu'il conduiſoit à l'armée de Don Philippe. A la même époque, la flotte Angloiſe ſemble diſpoſée à attaquer le golfe de la Spezze. Pluſieurs démonſtrations des Autrichiens font craindre aux Génois quelques mouvemens offenſifs dans la rivière du Levant. Les Généraux de la reine de Hongrie ont déjà demandé des contributions à la République; elle s'attend à les voir bientôt exiger à force ouverte, & tant de raiſons réunies lui fourniſſent des prétextes plus que plauſibles pour ne vouloir pas contribuer à la formation de la petite armée que doit commander le marquis de Mirepoix.

Année 1746. Juillet.

Il eut donc bien de la peine à raſſembler dix bataillons, avec leſquels il ſe mit en devoir de ſeconder le plan adopté par M. le Maréchal. Mais avant d'avoir pu raſſembler ces dix bataillons, la poſition des armées a changé; le roi de Sardaigne a ſenti que les Eſpagnols & les François peuvent ſubſiſter ſur l'Ambro tant qu'ils tiendront Lodi. En conſéquence, il a jeté un nouveau pont à Parpanèſe, & a marché par le haut Ambro, pour couper à nos armées leur communication avec l'État de Véniſe.

Il fait d'abord paſſer le Pô à un Corps de ſeize ou dix-ſept mille hommes. Toutes les règles de la guerre preſcrivent de le charger, de le culbuter dans le Pô & de s'emparer du nouveau pont du roi de Sardaigne: le maréchal de Maillebois propoſe auſſitôt cette opération, & le Conſeil de l'Infant s'y refuſe. La mort

ANNÉE 1746. Juillet.

de Philippe V ſemble avoir ajouté à la lenteur des délibérations des Généraux Eſpagnols. Depuis cette époque Don Philippe paroît lui-même déterminé à reſter ſur la défenſive. Il veut être plus inſtruit des diſpoſitions de Ferdinand VI à ſon égard. Le nouveau roi d'Eſpagne a en effet mandé à ſon frère qu'il ſe diſpoſe à faire ſa paix avec le roi de Sardaigne. Ce dernier ſe croit alors dans une poſition trop avantageuſe pour devoir ſouſcrire aux propoſitions que les Eſpagnols ont rejetées peu de temps auparavant avec tant de hauteur. Toutes les forces Piémontoiſes paſſent le Pô; elles ſont ſoutenues d'un Corps de ſeize mille Autrichiens aux ordres du comte de Braun, & ſe portent à Biſſone & Sainte-Chriſtine. La nuit du 25 au 26, elles attaquent le château de Chignolo. Le comte de Mailly y commande, & ſa réſiſtance vigoureuſe force l'ennemi à abandonner ſon attaque pour marcher du côté de Marignan.

Le deſſein des Piémontois n'eſt plus équivoque. Les Eſpagnols eux-mêmes ne peuvent plus ſe le diſſimuler. Ils abandonnent l'Adda, & viennent ſe réunir aux François. Malgré cette réunion, le danger croît, la chaîne de nos fourrages ſe rétrécit, les ſources uniques de nos ſubſiſtances vont ſe tarir ou être détournées, notre poſition ſe reſſerre entre des rivières & des armées, & le faux calcul d'un ſeul jour peut décider de leur perte entière. Des détachemens François & Eſpagnols ſe portent le long de l'Ambro, dans la partie ſupérieure de cette rivière qui eſt preſque

par-tout guéable. Ils pouffent des Corps en avant fur la Luva *(z)*. Le projet eft d'obferver l'ennemi, & non de le combattre; on lui cède en conféquence, & fans réfiftance, le paffage de la Luva & celui de l'Ambro même. Tous les détachemens fe replient en bon ordre, tout eft prévu dans le même plan, qu'il faut ici fuivre de nouveau avec plus d'attention que jamais.

ANNÉE 1746. Juillet.

Toutes les marches des différens Corps font combinées d'avance; elles font concertées, & s'exécutent avec tant d'intelligence & d'harmonie, que tous les Corps fe trouvent raffemblés au lieu & au moment prefcrit. Le marquis de Cruffol tient Lodi; il l'a défendu avec courage : le choix qu'il fait du moment où il doit l'évacuer (parce que ce pofte devient impoffible à foutenir), donne une nouvelle preuve de fes talens. Le projet de mettre Lodi en état de défenfe ne doit plus avoir lieu. Le grand objet, le but unique eft déformais de repaffer le Pô. Tout doit y tendre; tout eft difpofé pour opérer cette manœuvre décifive; le moindre faux mouvement vers Lodi peut permettre à l'ennemi de fe placer entre le Pô & nous; c'eft donc la raifon même qui prefcrit alors d'abandonner Lodi.

Août 1746.

Le mouvement rétrograde du 7 août & l'évacuation de cette Place, font des difpofitions préalables qui doivent indifpenfablement précéder la grande manœuvre propofée & dirigée par M. le comte de Maillebois fous

(z) Naville qui vient de Milan à San Angelo.

ANNÉE 1746. Août.

les ordres de son père *(a)*. L'éminence du danger fait enfin taire tout-à-fait la cabale, & la terreur fait disparoître l'entêtement.

Les chemins sont libres sur la rive droite du Pô, depuis la Trébie jusqu'à la Scrivia. L'occasion est favorable, mais un moment perdu, & cette occasion est aussi perdue pour jamais. L'instant est saisi. Le 8, le marquis de la Chétardie, avec six bataillons, trente compagnies de grenadiers, cinq cents chevaux, deux cents volontaires, trois cents travailleurs, quatre pièces de canon de montagne & six pièces longues, se rend au confluent de l'Ambro. Il y trouve des barques pontées, préparées d'avance pour porter ses troupes à la rive droite du Pô. Là elles se mettent en bataille le long du Tidon, & M. de Gantés avec ses volontaires, met le feu au pont que les ennemis ont établi sur cette petite rivière *(b)*.

Telles sont les premières dispositions du fameux passage du Pô. Le danger pressant de nos armées fait

---

(a) LETTRE *de Son Altesse Royale l'Infant Don Philippe, à M. le comte de Maillebois.*

« JE vous prie de me donner votre avis sur le parti à prendre » dans une pareille conjoncture. Vous savez que je me suis remis » entre vos mains, ce qui me fait espérer que vous ne m'aban- » donnerez pas, étant seul capable de nous tirer du mauvais pas où nous sommes. »

(b) Voyez *aux Pièces justificatives*, toutes celles relatives à cette grande manœuvre.

une loi plus rigoureuſe de mettre à profit tous les avantages du terrein & toutes les reſſources du talent, pour compenſer les difficultés des circonſtances. Cette loi eſt obſervée. Depuis un mille au-deſſus de ſon embouchure le Tidon coule paralèllement au Pô juſqu'à ſon confluent dans ce fleuve. Par cette direction, le lit du Tidon formoit un retranchement naturel, derrière lequel nos troupes pouvoient ſe former à meſure qu'elles défiloient après avoir paſſé le Pô. Là, elles pouvoient recevoir le marquis de Botta en bon ordre *(c)*, dans le cas où il eût tenté d'inquiéter cette manœuvre. C'eſt-là que le comte de Maillebois fait jeter les ponts ſur leſquels l'armée doit exécuter ſon paſſage du Pô; & de ce point à celui de la Stradella, dont il eſt eſſentiel de s'approcher, il n'y a qu'une grande marche de diſtance.

ANNÉE 1746. Août.

Tandis que le marquis de la Chétardie exécute ces diſpoſitions, le marquis de Monteynard, à la tête de trois bataillons, ſix compagnies de grenadiers & trois cents chevaux, paſſe le Pô à ſa droite. M. de la Chétardie marche du côté de Verаté, dont le prince de Beauveau occupe le château avec un détachement d'infanterie & de dragons.

Le premier pont eſt achevé au point du jour, le

(c) Le marquis de Botta avoit pris le commandement de l'armée Autrichienne peu de jours après la bataille de Plaiſance. Le dérangement de la ſanté du prince de Lichtenſtein lui avoit à peine permis de régler les opérations juſqu'à cette époque.

ANNÉE 1746. Août.

ſecond deux heures après ; on fait remonter le troiſième de Plaiſance, & à midi il eſt perfectionné.

Il eſt important de diſtraire l'attention de l'ennemi, & de l'empêcher de porter ſes forces dans la partie où ces ponts ſont conſtruits. Pour opérer cette diverſion, le marquis de Caſtelar a reçu ordre de faire ſortir quinze cents hommes, à l'entrée de la nuit, hors des murs de Plaiſance, & de les envoyer fuſilier autour des caſſines de San Lazaro. Le bruit de leur feu a ſervi de ſignal à un Officier *(d)* détaché à la Minudra. A ce ſignal, il a embarqué quatre-vingts hommes, & eſt venu donner l'alerte aux Autrichiens placés vis-à-vis de lui, ſur la rive droite du Pô.

Ces diverſions opèrent tout l'effet que la ſageſſe de leur combinaiſon permet d'en attendre. M. de Caſtelar évacue Plaiſance ; il n'y laiſſe qu'un foible détachement pour amuſer le marquis de Botta, brûle ſes ponts derrière lui, rejoint l'armée, dont tous les Corps ſéparés ſe reploient ſans accident, ſe réuniſſent ſans confuſion, & paſſent chacun dans l'ordre qui leur a été preſcrit. Les troupes, les équipages, quatre mille mulets, mille chariots & ſoixante-ſeize pièces de canon, défilent dans le reſte du jour & pendant la nuit du 9 au 10.

La première diviſion, portée ſur la rive droite du Pô, vient remplacer le détachement du marquis de Monteynard. Celui-ci marche à Parpanèſe, en chaſſe

(d) M. de Berthelet, Capitaine au regiment de Foix.

les ennemis, emporte la tête de leur pont, & en brûle une partie. Un autre Corps, aux ordres de Don Carlos Miguel, s'avance en même temps à San Giovani, & fait également abandonner ce poste aux troupes du roi de Sardaigne.

ANNÉE 1746. Août.

Le 10 à la pointe du jour, l'armée se met en marche pour s'approcher de Tortone. Il manque à l'éclat de cette journée, le lustre d'une victoire. Le génie par ses calculs, un Général citoyen, avoient tenté de ne l'illustrer que par une gloire moins sanglante & plus solide; une faute de détail nécessite une bataille. Alors le génie développe d'autres ressources; &, des combinaisons les plus savantes, il passe aux dispositions rapides qui vont le faire vaincre, puisqu'il est obligé de combattre.

Le marquis de Pignatelli a reçu l'ordre positif de se porter à la droite des Corps qui gardent le Tidon jusqu'à Veraté. Il lui a de plus été enjoint de s'étendre en retour sur le chemin appelé *la Strada Romea.* Il a négligé de s'alonger jusque-là, & a laissé un grand intervalle vide entre son flanc & cette chaussée. Le Général Autrichien s'est porté pendant la nuit dans les environs de Rotto-Freddo. Il est venu reconnoître les troupes qui bordent le Tidon, s'est aperçu de la faute de M. de Pignatelli, & a conçu l'espoir d'en profiter.

Son but est de se rendre maître du grand chemin, & de nous attaquer dans cette partie. A huit heures

ANNÉE 1746. Août.

du matin le feu des ennemis commence. Le marquis de Pignatelli, voyant avancer vers lui une colonne considérable, a fait occuper par ses grenadiers, un petit rideau placé dans une anse du Tidon, & d'où il domine les Autrichiens. Au premier bruit de leur mousqueterie, M. le Maréchal, qui se trouve alors à Sermate, fait soutenir M. de Pignatelli par M. de Chevert. La colonne Autrichienne est un moment arrêtée par le feu des grenadiers François. La brigade des Gardes-Lorraines, qui suivoit la route de Castel San Giovani, a le temps de se jeter sur la chaussée. Le marquis de Sennecterre donne à ses troupes l'ordre d'occuper les cassines placées à droite & à gauche de la Strada Romea. La brigade d'Anjou, qui suit celle des Gardes-Lorraines, vient se placer à sa gauche, conduite par les comtes de Saulx & de Larnage.

Ces nouvelles dispositions & ces efforts sont bientôt secondés par la cavalerie Espagnole. Les régimens de la Reine d'Espagne & de Sagonte dragons, se distinguent entre autres par leurs évolutions brillantes & courageuses. Ils enveloppent le régiment de Savoie Autrichien, le taillent en pièces, jettent le désordre dans les rangs ennemis, & les forcent à repasser la rivière. Mais les manœuvres des Autrichiens indiquent bientôt que leur projet n'est pas de s'en tenir à cette première tentative. Le marquis de Pignatelli s'empresse de réparer sa faute. Il porte à la hâte sur la chaussée quelques piquets des Gardes-Espagnoles, & y établit du canon. Les ennemis

se

ſe ſont reformés, & portent en effet leurs nouveaux efforts dans cette partie. Ils ont de nouveau paſſé la rivière au-deſſus de Ponte-Tidone. Dans la direction de ce mouvement, ils ont pour but de tourner les caſſines qu'a fait occuper le marquis de Sennecterre. Ils les attaquent en colonne, & forcent les piquets qui les défendent, à ſe reployer. Ces détachemens ſont reçùs par la brigade des Gardes-Lorraines, conduite par le chevalier de Beauveau *. Bientôt cette brigade reprend les caſſines l'épée à la main. Elle s'y ſoutient long-temps; mais enfin les piquets des Gardes-Eſpagnoles, eux-mêmes trop preſſés par le feu de la colonne ennemie, laiſſent le flanc des Gardes-Lorraines à découvert.

ANNÉE 1746. Août.

Alors cette brigade, favoriſée par celle d'Anjou, ſe retire en bon ordre. Elle vient occuper le terrein où elle a été formée d'abord, & de-là continue à faire un feu très-vif ſur les ennemis.

Cependant les Autrichiens commencent à marcher le long de la Strada-Romea. Déjà ils dépâſſent les Corps qui la leur ont d'abord diſputée; mais la brigade d'Anjou les prend en écharpe, & fond ſur eux la baïonnette au bout du fuſil. Tandis que cette manœuvre audacieuſe les arrête, trois eſcadrons Eſpagnols viennent les charger, & les repouſſent juſqu'à leur cavalerie. La brigade des Gardes-Lorraines veut profiter de leur déſordre pour s'emparer de quatre pièces de canon, conduites par l'ennemi pour battre les caſſines; la

* Aujourd'hui Prince de Craon.

ANNÉE 1746. Août.

cavalerie Eſpagnole, culbutée elle-même par celle du marquis de Botta, culbute à ſon tour les Gardes-Lorraines & la brigade d'Anjou.

Bientôt cet échec eſt réparé par le courage des Gardes-Eſpagnoles, ſoutenues par la cavalerie Françoiſe aux ordres du marquis d'Argouges *(e)*; elles viennent remplacer les deux brigades ébranlées. Le marquis de Vogué, le comte de Coſſé, le marquis de Saint-André & celui d'Eſcars, M.rs de Tarnaud & le Gendre, exécutent leurs ordres avec tant de préciſion & ſi à propos, que leur charge vigoureuſe repouſſe l'ennemi, & lui fait perdre un terrein conſidérable:

Le ſuccès de l'action commence à ſe décider. La contenance audacieuſe des troupes Françoiſes, malgré la vivacité de la mouſqueterie & du canon des Autrichiens, donne aux Gardes-Valonnes & aux grenadiers-provinciaux le temps d'arriver, & ces Corps déterminent la déroute de l'ennemi. Le marquis de la Chétardie, voyant que le Général Botta porte ſes derniers efforts vers la droite, y accourt à la tête de la brigade de la Reine. Il veut en arrivant engager le marquis de Pignatelli à charger, la baïonnette au bout du fuſil, ſur tout le front de l'attaque. Des partis moins violens ſuffiſent alors pour déterminer le ſuccès, & le ſang du ſoldat n'eſt devenu

---

(e) Nous nous ferons un devoir de rappeler ici la valeur avec laquelle M. le comte de Lavié chargea à la tête d'un ſeul eſcadron du régiment d'Eſcars qu'il commandoit, & qui ſe trouva plus à portée que le reſte de notre cavalerie d'un Corps ennemi qui débordoit les Eſpagnols.

que plus cher par la certitude de la victoire. On se contente de faire marcher trois bataillons du régiment de Vigier sur le flanc de la colonne Autrichienne. Le chevalier de Cornillon qui les conduit, les forme derrière une naville. Ils y restent cachés par des arbres touffus; la surprise ajoute à la terreur occasionnée par leur première décharge, & les Autrichiens qui se maintenoient encore, lâchent enfin pied tout-à-fait.

ANNÉE 1746. Août.

Tel étoit l'état des choses le 10 à deux heures après midi, & le passage du Pô finissoit de s'opérer pendant l'action même. Ainsi le Général François eut à jouir à la fois du succès d'une des combinaisons les plus savantes qui pouvoient illustrer ses talens, & des fruits du combat le plus vif, par lequel pouvoient être honorées sa valeur & nos armes. Enfin, si la gloire de cette journée n'appartient pas toute entière à M. le Maréchal de Maillebois, quand on songe que ce fut avec son fils qu'il eut à la partager, on convient que le sort voulut réunir en sa faveur le bonheur le plus doux à la gloire la plus brillante.

Les équipages & l'artillerie avoient achevé de défiler sans que les Troupes légères du marquis de Botta fussent parvenues à inquiéter leur marche. Alors le marquis de Pignatelli commença sa retraite. Elle se fit dans un ordre digne de faire oublier la faute qu'il avoit commise au commencement de l'action, & qui y avoit donné lieu. Le marquis de la Chétardie couvrit cette marche avec les Gardes-Espagnoles & la brigade françoise de la Reine.

ANNÉE 1746. Août.

Au moment où les ennemis s'éloignèrent du Tidon, le prince de Beauveau, remplacé dans Veraté par le Corps ſorti de Plaiſance, vint ſe porter ſur la Strada-Romea avec les trente compagnies de grenadiers & le régiment de dragons qu'il commandoit. Cet Officier reſta maître du champ de bataille juſqu'à la nuit. Quand il ſe reploia, il fut ſuivi du détachement du marquis de Caſtelar, dont celui du marquis de Campo-Sancto fit l'arrière-garde ; & l'armée, qui deux jours auparavant reſſerrée entre deux armées & trois rivières, ſembloit ne devoir attendre ſon ſalut que d'un miracle, le dut aux calculs militaires de ſes Chefs, au courage de ſes ſoldats, & arriva le même jour victorieuſe à la Stradella, où tous ſes Corps détachés la rejoignirent pendant la nuit, à l'exception d'un ſeul, qui, d'après d'autres combinaiſons, reſta à deſſein à Caſtel San Giovani.

Cette journée coûta aux nations Eſpagnole & Françoiſe, ſept cents ſoixante-dix ſoldats tués ou bleſſés, & ſix cents quatre-vingts qui furent faits priſonniers. Les états les plus exacts atteſtèrent que la perte des ennemis montoit à ſix mille hommes bleſſés ou morts *(f)*.

(f) Du côté de l'armée des Bourbons, onze Officiers particuliers reſtèrent ſur la place.

Le comte de Candel, Lieutenant général au ſervice d'Eſpagne, fut tué ainſi que le chevalier de Blois, Brigadier au ſervice de France & Général de la cavalerie.

Quarante-neuf Officiers particuliers furent bleſſés.

Parmi les Officiers de marque qui le furent auſſi, furent compris

Le 11, l'armée séjourne à la Stradella pour se remettre de ses fatigues. Elle se remet en marche la nuit du 12 au 13, & vient camper à Vogherre. Là, le marquis de Campo-Sancto qui, comme on l'a dit, commandoit l'arrière-garde, rentre en ligne sans avoir essuyé un coup de fusil. ANNÉE 1746. Août.

Le lendemain, les troupes séjournent encore dans ce camp, & le marquis de la Mina, Capitaine général au service d'Espagne, y arrive, sans que sa venue ait été annoncée, même à l'Infant.

M. de la Mina étoit chargé de lettres pour le comte de Gages. Ces dépêches permettoient à cet ancien Général de demeurer à l'armée, subordonné à M. de la Mina, ce que refusa M. de Gages. D'autres lettres rappeloient assez durement M. de Castelar, & faisoient soupçonner que ses intrigues étoient mieux connues du Roi actuel que de son Prédécesseur.

Le nouveau Général Espagnol annonça d'abord à M. le Maréchal, que l'intention de Ferdinand étoit de suivre les engagemens contractés par Philippe V. Mais les circonstances ne tardèrent pas à prouver que les instructions particulières & les intentions secrètes de

le comte de Sève, le chevalier Balthasar, le chevalier aujourd'hui Bailli de Grossier, le chevalier de Rochechouart, le comte de Cossé, le marquis de Puisignieux, & M. Stuart, Lieutenant-colonel du régiment d'Anjou.

Du côté des Autrichiens, le comte de Berenclau, Lieutenant-Feld-Maréchal, fut tué; & parmi le nombre des morts, on comptoit encore trois Officiers généraux.

ANNÉE 1746. Août.

M. de la Mina, n'étoient point conformes à ce qu'il donnoit à eſpérer.

Le camp occupé par les armées, bon pour l'inſtant où il avoit été pris, ne l'étoit point pour un camp de ſéjour. M. le Maréchal avoit en conſéquence déjà preſſé plus d'une fois M. de la Mina d'en changer la diſpoſition, & n'en avoit rien obtenu à cet égard.

Les armées étoient campées près de Tortone; elles s'étendoient le long de la Scrivia, tournoient le dos à la montagne, & ne couvroient pas la plaine. Les ennemis, en ſe gliſſant dans cette partie, pouvoient forcer Don Philippe à leur abandonner une grande étendue de pays. La démonſtration de cet inconvénient étoit trop évidente pour être diſcutée; & pour éviter de s'y rendre, M. de la Mina évitoit M. le maréchal lui-même.

Malgré toutes ſes défaites, M. de la Mina ſe vit ſi vivement preſſé, qu'il fut contraint de prendre un parti. Il avoit refuſé d'occuper le camp de Garofolo, qui barroit la plaine, de Tortone juſqu'à Alexandrie. Son éloignement pour toutes les diſpoſitions qui pouvoient le plus facilement maintenir les armées en Piémont, devenoit trop remarquable pour que l'on en fût long-temps la dupe. Il feignit enfin de conſentir à ſe porter dans la plaine de Novi.

Le 18, le comte de Maillebois, Maréchal général des logis de l'armée, & M. de la Ferrière qui rempliſſoit les mêmes fonctions dans l'armée d'Eſpagne,

ſe mettent en marche pour marquer ce camp. Avertis d'un mouvement du comte de Braun, ils reviennent bientôt ſur leurs pas. Ce Général Autrichien s'étoit avancé ſur la Scrivia à la tête d'un Corps de vingt mille hommes. Ses colonnes déployées dans la plaine, dirigeoient leur marche ſur Novi en prêtant le flanc aux troupes Eſpagnoles & Françoiſes. Auſſi-tôt M. le Maréchal met les armées en bataille. L'occaſion de détruire un Corps conſidérable à l'ennemi ſe préſente; ſa ſupériorité peut être anéantie ſans retour, & le Général François ne ſe permet pas de douter que le Général Eſpagnol ne ſaiſiſſe comme lui l'avantage éminent que la fortune lui préſente.

On n'entrera point ici dans l'analyſe des circonſtances politiques qui dirigeoient alors le Conſeil de Madrid. Ferdinand ſur le trône pouvoit ſuivre ou changer à ſon gré les diſpoſitions de Philippe V, & ce n'eſt point à nous à juger de ſa volonté ou de ſes motifs. Mais dans aucun cas certainement il ne conviendra de ſervir un grand Roi par une ruſe miſérable. Le ſubterfuge que mit en jeu M. de la Mina dans cette occaſion, prouva donc moins ſon zèle pour les intérêts de ſon maître, que la petiteſſe de ſes reſſources. Prévoyant que la manœuvre des Autrichiens alloit engager les François à les combattre, il ne ſut rien de mieux, que de hâter le départ ſecret de l'Infant. A peine Son Alteſſe Royale eſt-elle ſortie de ſon quartier, que M. de la Mina, pour lui donner mieux le

ANNÉE 1746. Août.

temps de s'éloigner, entre dans Tortone & en fait fermer les portes. Des Officiers viennent à la hâte de la part de M. le maréchal de Maillebois pour entretenir le Général Espagnol, & les portes qui les arrêtent ne s'ouvrent qu'après une grande heure d'attente. On lui propose de passer la Scrivia, d'attaquer le comte de Braun, & de mettre à profit l'occasion d'une victoire certaine. M. de la Mina ne met pas même à son refus la fermeté, qui du moins auroit pu y donner le caractère de la noblesse au défaut de celui de la raison. Il s'excuse, il élude, il subtilise, il affecte le doute d'un avantage dont il est convaincu, & quand il juge que ces vains prétextes ont donné à Don Philippe le temps de se rendre à Gavi, il se rend avec ostentation à la tête de la ligne, & déclare à M. le Maréchal qu'il est prêt à combattre, mais qu'il n'y peut consentir sans l'aveu de l'Infant, qui ne peut plus être consulté.

Dans ce moment M. le Maréchal ignoroit encore le départ de ce Prince, & l'on peut juger de sa surprise quand il vint à l'apprendre. Le projet des Espagnols lui parut alors trop clairement manifesté. Il vit que le parti de ne plus tirer un coup de fusil étoit arrêté de leur part, & qu'il ne lui restoit plus de choix à faire sur celui qu'il avoit à prendre.

Aussitôt il suit à son tour la route de Gavi à travers la montagne, & se propose de rejoindre l'Infant. En arrivant dans cette ville, il apprend que Don Philippe en est reparti après quelques heures de séjour. Il ne lui

lui fut pas difficile de prévoir que le marquis de la Mina s'empresseroit à mettre la même précipitation dans sa retraite. Il en sentit également tout le danger, & du moins ne négligea rien pour y parer selon les circonstances.

ANNÉE 1746. Août.

Gavi étoit le dernier poste où l'on pût s'arrêter & attendre les renforts qui venoient de France, sans abandonner sans retour la plaine de Piémont. En quittant Gavi, l'espoir même de rentrer sur ce territoire n'étoit plus raisonnablement permis; & celui d'y arrêter M. de la Mina n'étoit guère plus vraisemblable. Scrupuleux observateur des ordres de sa Cour, il les exécutoit, & avoit raison; mais il les cachoit à ses Alliés, & il n'est pas aussi clair qu'il en eût le droit. Les assurances de son zèle pour la cause commune, compensoient difficilement l'inconvénient de ses démarches. Ce ne fut qu'avec les plus grands efforts qu'on obtint de lui de différer d'un jour sa retraite sur Ottagio; encore exigea-t-il que ce jour-là les François fissent l'arrière-garde.

Le maréchal de Maillebois, forcé de suivre M. de la Mina, veut au moins se ménager encore un moyen de rentrer en Lombardie. Pour la tenir ouverte à nos armées, il propose aux Génois de recevoir dans Gavi six bataillons François, & ne reçoit aucune réponse du Sérénissime Collége. Ce n'est pas ici le lieu de chercher à pénétrer la cause de ce silence. Assez de soins pressans & de graves inquiétudes occupent le

Année 1746. Août.

Sénat ; assez de malheurs s'apprêtent à fondre sur cette République généreuse, notre Alliée fidèle, sans lui supposer légèrement aucun tort.

Le 24, les troupes Espagnoles & Françoises évacuent le Piémont. Elles viennent camper à Ponte-Decimo ; & deux bataillons Suisses, avec quelques fusiliers de montagne, gardent le col de la Bochette pour couvrir l'armée.

Septembre. 1746.

La rupture de la confédération d'Aranjuez n'est presque plus douteuse de la part de l'Espagne. Les premières manœuvres du marquis de la Mina, annoncent que les troupes Espagnoles, après être rentrées sur les terres de la République, reprendront bientôt le chemin des Pyrénées. Aucune Puissance alors n'éprouvoit des dangers égaux à ceux de la république de Gènes, & la vivacité de ses périls ne pouvoit se comparer qu'à celle de ses alarmes. Diverses expéditions récentes & de détail *(g)*, auxquelles l'activité de plusieurs Commandans Génois avoit paré, annonçoient au Sénat ce qu'il avoit à craindre du ressentiment du roi de Sardaigne. L'armée Autrichienne qui s'avançoit, ne lui promettoit pas de moindres rigueurs.

Le Sérénissime Collége n'étoit pas à faire les plus vives représentations, & à rappeler aux Généraux François

---

(g) Voyez dans Bonamici à cette époque, l'expédition de M. de Balestrin, & la défense de Don Sanlio, Commandant dans Albengue, & de Don Franco, Commandant à Castro-Vecchio pour la République.

& Espagnols les clauses du traité d'Aranjuez. Dès le 5 août, le marquis de Grimaldi & les comtes Pallavicini & de Sainte-Cécile, avoient été députés à l'Infant par la République, & le comte de Maillebois & le marquis de Villadarias avoient été nommés pour régler avec ces députés, les dispositions qui pouvoient mettre en sûreté les frontières des Génois.

ANNÉE 1746. Septembre.

Tels étoient le desir des François & la volonté de leur Monarque. Des titres authentiques en font foi *(h)*. De forts détachemens avoient en conséquence été placés dans tous les passages. On observoit sur-tout les mouvemens du roi de Sardaigne, qui tenoit un Corps considérable vers les sources de la Bormida, & menaçoit ainsi la rivière du Ponent. Le marquis de la Mina lui-même parut vouloir seconder les desseins de la France. Il étoit enfin convenu de joindre les armes des Espagnols aux nôtres pour secourir Gavi, dans le cas où les Autrichiens en formeroient le siége. Un évènement, auquel on ne pouvoit s'attendre, déconcerta ce projet, & força à de nouvelles dispositions. Huit

(h) EXTRAIT *d'une Lettre de M. le comte d'Argenson à M. le Maréchal de Maillebois.*

« TOUTES les opérations doivent avoir pour but de mettre la République à l'abri de toute insulte; il est de la gloire des Couronnes de France & d'Espagne, de soutenir un peuple qui a uni de bonne foi ses intérêts aux leurs; & elles ne peuvent faire un meilleur usage de leurs forces, que de les employer à la défendre, quoiqu'on puisse risquer d'ailleurs. »

ANNÉE 1746. Septembre.

compagnies de grenadiers Espagnols, soutenues de quelques fusiliers de montagne, de quatre piquets & d'un gros d'infanterie de la même Nation, abandonnèrent légèrement le poste de la Bochette qu'il ne fut pas possible de reprendre; & bientôt l'armée, trop serrée dans sa position & trop voisine de la tête des ennemis, fut contrainte à un mouvement retrograde sur Cornigliano.

La vivacité de l'attaque du col de la Bochette par les Autrichiens, annonçoit leur détermination à s'ouvrir un accès dans l'État de Gènes. Leur supériorité sur l'armée des deux Couronnes donnoit à craindre de perdre du terrein malgré nous. Le dépôt des hôpitaux & des magasins dans le faubourg de Saint-Pierre d'Arène, ne se trouvoit plus assez solidement appuyé. Il fut donc résolu qu'il seroit transporté en Provence, où s'étoit déjà rendue la cavalerie de France & d'Espagne. Les gros équipages, l'artillerie de parc furent également envoyés en avant pour alléger une marche que la nature du terrein devoit rendre toujours trop lente & trop difficile.

Le projet des Généraux en opérant ces déblais, pouvoit sans doute se borner à rendre leur manœuvre plus agile; mais les Génois se trouvoient trop intéressés & trop compromis pour que cet appareil de retraite ne les glaçât pas d'une juste épouvante. Le comte de Pallavicini fut une seconde fois député auprès de Son Altesse Royale. L'Infant n'étoit déjà plus à Cornigliano quand M. de Pallavicini y arriva. Le maréchal de Maillebois s'y trouva seul pour essuyer les plaintes de la République

& pour y répondre. Le Général François excusa les Espagnols sans pouvoir convaincre les Génois. De vagues espérances ne rassurent point contre un danger certain; mais le propre de la bonne foi est de se faire entendre, & de conserver tous ses droits à la confiance, même au milieu des intérêts personnels mis en jeu. La République connoissoit la fidélité religieuse de la Cour de France, son Alliée; mais cette conviction ne rendoit pas ses alarmes moins cruelles & moins fondées.

Bientôt l'évènement les confirme. Le roi de Sardaigne s'est porté avec toutes ses forces, & seize bataillons Autrichiens, sur Cairo, vers les sources de la Bormida. L'Infant envoie au Général François, forcé de lui obéir, l'ordre positif de se rendre à Savone. Trois jours après l'armée en part pour venir camper à Final, & n'être pas dépassée par les Piémontois. Le dessein de ces derniers est en effet de couper la communication. Le 9, ils attaquent, dans cette vue, le poste de Saint-Pantaléon avec huit cents grenadiers & deux brigades d'infanterie. Leurs efforts prouvent leur volonté déterminée de percer sur le flanc gauche de l'armée des deux Couronnes, & de gagner même ses derrières s'il est possible.

Le lendemain, nouvelle tentative pour primer l'armée qui s'avance à Louano. Nouvelle attaque de son avant-garde à la Piétra, nouvelle vigueur de nos troupes dans la défense, & nouvelle renonciation de la part de l'ennemi, qui, le reste du jour, se borne à quelques

ANNÉE 1746. Septembre. vigueur une grosse redoute dont ce poste est couvert. Ils s'emparent sur la gauche, de quelques plateaux qui le dominent; & ces avantages, peu considérables peut-être en eux-mêmes, déterminent le marquis de Maulevrier à abandonner encore trop légèrement sa nouvelle position pendant la nuit.

Il faut dire que M. de Maulevrier ne s'arrêta à un parti aussi précipité que d'après les fausses alarmes qui lui furent données par les Espagnols. Mais telles que fussent les causes de cette manœuvre inconsidérée, les suites n'en contraignirent pas moins dès le lendemain la droite de l'armée à se rapprocher de Nice & à se couvrir par le Paglion.

Le 16, un Conseil de guerre se tient chez l'Infant, à la sollicitation du maréchal de Maillebois. On y convient unanimement que l'ennemi ne peut plus être déposté que par le succès d'une affaire générale; & la supposition de ce succès ne donnant pas même à l'armée des deux Couronnes la possibilité d'hiverner dans le comté de Nice, il est résolu qu'on rentrera en France, sans risquer le sort dunc bataille inutile.

Le lendemain 17, les troupes Espagnoles & Françoises repassent le Var. On laisse sur les bords de ce fleuve soixante bataillons, formant à peu-près dix-huit mille hommes. Vingt autres campent à Cagne & soutiennent la première ligne. Cinq autres sont envoyés sur la gauche, pour garder les défilés du côté de Vence.

Ce

Ce mouvement de l'armée a ſur-tout été déterminé par celui du roi de Sardaigne. Il a commencé à s'avancer ſur le haut Var ; & la poſition antécédente de l'armée des deux Couronnes ne lui eût pas permis d'arrêter, dans cette partie, la tête que le Prince Piémontois ſembloit ſe diſpoſer à pouſſer en Provence.

ANNÉE 1746. Septembre.

La retraite des François & des Eſpagnols paroiſſoit laiſſer un champ preſque libre à l'ambition de la reine de Hongrie & à celle du roi de Sardaigne. Une ville immenſe, capitale d'une République opulente, étoit à la diſcrétion des Autrichiens. D'énormes contributions avoient été tranſportées des remparts de Gènes au camp du marquis de Botta. D'autres tréſors étoient attendus. Le dépôt ſacré de la banque de Saint-George alloit-être violé pour ſatisfaire au Conquérant; & les conventions du commerce, & la confiance des Nations, & la vertu des Dépoſitaires intègres de cette confiance, alloient plier ſous le joug de la néceſſité & diſparoître devant les loix terribles de la guerre.

Les frontières du royaume de Naples, dégarnies de troupes, la frontière de la France, défendue par une armée trop foible pour que le courage y ſuppléât au nombre, ſembloient déjà livrer au roi de Sardaigne & à Marie-Thérèſe, ces grands objets de leurs plus vaſtes deſirs. Mais le Ciel, en plaçant des Conquérans ſur la Terre, a voulu, pour que la Terre ne fût pas aſſervie à un ſeul, que les intérêts des Conquérans ne puſſent croître ſans ſe diviſer.

ANNÉE 1746. Septembre.

L'Impératrice voulut marcher à Naples, le roi de Sardaigne voulut attaquer la Provence; leur accord ne put se refroidir sans que leur puissance diminuât, & Naples & la Provence furent sauvés.

Il falloit cependant que le talent du Général François secondât ici les vues de la Providence & la nature des choses. Bien des obstacles lui restoient encore à vaincre & des ressources à inventer, pour empêcher l'évènement de devenir tout-à-fait funeste. Le 29 septembre, dans une conférence tenue à Saint-Pierre d'Arène entre le comte de Richecourt, le chevalier de Villette & le comte de Marcian, Ministres des Cours de Londres, Vienne & Turin, il avoit été arrêté que le comte de Braun marcheroit en Provence, & se joindroit aux troupes Piémontoises avec quarante-quatre bataillons Autrichiens, six mille Croates, huit mille chevaux & six mille hussards. Le marquis de Botta, avec le reste des troupes de la Reine, devoit occuper les environs de Gènes, la rivière du Levant, & garder la Lombardie.

Octobre 1746.

Tandis que cette supériorité énorme du nombre menace de nous accabler près du Var, les manœuvres sourdes d'une politique perfide fomentent des orages dans le sein du royaume. Vienne & Turin nous opposent des soldats; l'Angleterre gage des traîtres pour aliéner le cœur des sujets contre le Monarque. Les Protestans du Languedoc sont excités à la révolte & les armes, & l'intrigue, & la religion, & tous le

ANNÉE 1746. Octobre.

resſorts ſacrés ou profanes, ſont de nouveau mis en jeu pour ſervir les intérêts mal entendus des Rois, & déſoler les peuples.

Tandis que nos Alliés rompent tout concert dans les opérations qui doivent nous être communes, le roi de Sardaigne s'avance, fier du ſecours puiſſant que les ſiens viennent de lui fournir. Il marche vers Savone, objet de prédilection de tous ſes deſirs politiques. Auguſtin Adurnio, Officier Génois, commande dans la citadelle; &, par ſon intrépidité, il donne à l'opération qu'il dirige, une importance au-deſſus de celle qu'elle devroit naturellement avoir dans cet ouvrage. Ce Commandant n'a point de ſecours à attendre. La capitulation de Gènes, où il eſt ſtipulé qu'aucun ſujet de la République n'agira offenſivement contre l'Autriche ou ſes Alliés, eſt montrée à Don Adurnio. En vertu de cet acte, il eſt déclaré rébelle s'il réſiſte, & ſujet à toutes les rigueurs de la loi militaire s'il eſt vaincu. Il connoît ſon danger; ſon courage lui permet d'expliquer les loix de ſon devoir. Il calcule ce que vaut le ſerment qu'une victime prononce le couteau ſous la gorge; il s'obſtine à conſerver un rempart à ſa patrie déſolée, & force le roi de Sardaigne à bloquer une Place dont il n'a pas même prévu la réſiſtance *(i)*.

(i) Nous oſons nous flatter qu'on ne nous accuſera pas d'avoir multiplié à plaiſir les occaſions des déclamations vaines dans cet ouvrage; c'eſt un aſſez morne plaiſir, que nous nous ſommes fait un ſcrupule d'abandonner en entier à Bonamici. Mais nous avons

Année 1746. Octobre.

Le roi de Sardaigne donne des ordres pour le blocus de Savone, & marche à Final qui lui ouvre ses portes. Les autres villes de la République se soumettent de même, Vintimille exceptée, qui soutient seule un siége en règle pendant dix-huit jours, & ne capitule que le 23 octobre. Villefranche & Montalban rentrent également sous la domination d'Emmanuel. Ce Prince est à Nice depuis le 20. Le 29, il y est joint par le comte de Braun, & se trouve en état d'agir contre la Provence. La flotte Angloise fournit aux subsistances de nos ennemis. En même temps elle menace nos côtes d'une descente, & la supériorité des armées Piémontoises & Autrichiennes ne leur permet pas même de soupçonner que nous osions leur disputer le passage du Var.

La rive droite est fortifiée par des retranchemens que M. le maréchal de Maillebois a fait construire. L'escarpement de cette rive droite est le seul avantage par lequel nous puissions vraiment compenser tous ceux qui nous manquent. Nous occupons la partie inférieure du fleuve depuis le Broc jusqu'à la mer. C'est à Cagne & à Saint-Laurent que campent le gros de nos forces, & la majeure partie de celle des Espagnols; tandis que des détachemens sont poussés dans la

cru, sans déroger à la majesté de l'histoire, pouvoir peser sur une action particulière, qui ne paroîtra pas au-dessous de la louange que nous lui accordons, aux yeux de quiconque voudra en peser les détails & les circonstances.

montagne pour s'oppofer à ceux que les ennemis peuvent y porter.

ANNÉE 1746. Octobre.

C'eft dans ce camp que le maréchal de Maillebois eft réfolu d'attendre l'arrivée des vingt bataillons & des vingt efcadrons qui s'avancent à fon fecours. Il tente de remplacer par des milices le vide caufé par les actions de guerre & les fatigues d'une Campagne auffi vive. La Provence lève des troupes à fes frais pour défendre fes côtes. Elle forme en outre quelques bataillons qui joignent l'armée, & que la Nobleffe du pays commande. Ainfi le patriotifme des principaux habitans de la Provence & les talens du Général François, commencent à fufpendre les alarmes de cette Province, quand toutes ces craintes font renouvelées par la conduite de M. de la Mina.

C'eft dans ce moment de crife violente qu'il fait embarquer à Antibes & à Toulon toutes les troupes Napolitaines. Il y joint fix bataillons & quinze cents chevaux Efpagnols, & ce fecours paffe à Don Carlos. Les dangers de cet Allié généreux impofent filence aux murmures que le befoin preffant des François peut autorifer. A la fin d'octobre, tous les ennemis font raffemblés dans le comté de Nice; tous les dangers à craindre pour le royaume de Naples font diffipés, & M. de la Mina y fait paffer un nouveau renfort.

Cette précaution fuperflue le rend de nouveau fufpect. Le maréchal de Maillebois prêt à voir retomber fur la France tout le fardeau de la guerre d'Italie, preffe

ANNÉE 1746. Octobre. décidément le marquis de la Mina de s'expliquer. Il lui demande ce qu'il peut attendre enfin dans le cas d'une attaque générale, dont le projet doit se supposer à l'ennemi, & M. de la Mina répond qu'il n'a point d'ordre pour défendre la Provence.

On peut lui rendre justice sur sa constance à agir d'après ces principes ; nous laisserons aux autres à juger de la justice de ces principes en eux-mêmes.

Le marquis de Crussol est détaché avec un Corps de troupes des deux Nations. Il fait ses dispositions pour l'attaque du poste de Gillette ; le Colonel Espagnol qui est à ses ordres, refuse de le seconder. Cependant l'expédition réussit.

Novembre 1746. La vigueur de la nation Françoise, & l'activité du maréchal de Maillebois semblent, malgré tous les obstacles, promettre une défensive heureuse. De nouvelles lettres de Madrid la déconcertent tout-à-fait. Le marquis de la Mina lui-même, est embarrassé à annoncer ouvertement cette défection. Il craint les propres remontrances de l'Infant. Une légère indisposition attaque ce Prince, & ce prétexte est saisi par M. de la Mina pour presser le départ de Son Altesse Royale. Le hasard revèle seul le secret de ce départ à M. le Maréchal. Il se rend chez Don Philippe, lui représente l'intérêt de sa propre gloire ; ses motifs semblent ébranler la résolution du Prince ; enfin M. de la Mina montre l'ordre exprès qu'il a de faire rentrer les troupes Espagnoles en quartier d'hiver.

Le 7 novembre elles prennent en effet la route de Tarascon, d'où elles passent bientôt le Rhône pour aller hiverner, partie en Languedoc, partie en Savoie. Ce grand mouvement annonçoit trop décidément une rupture entière de la confédération d'Aranjuès; pour sauver les apparences, le marquis de la Mina laisse dix bataillons Espagnols à l'armée du maréchal de Maillebois. Le marquis d'Ahumada les commande. Mais ce foible renfort ayant ordre de s'embarquer & de passer à Naples à la première demande de Don Carlos, ne promet pas un appui bien solide.

ANNÉE 1746. Novembre.

Après le départ des Espagnols, onze mille hommes restent à peine au maréchal de Maillebois, & c'est à la tête de soixante mille combattans que le roi de Sardaigne menace de fondre sur lui. Dans cette disproportion de forces, la position sur le Var ne peut plus se soutenir. Pour garder plus sûrement le reste de la Provence, le Général François se détermine à en abandonner une partie. Antibes, par ces soins, est approvisionné & mis en état de défense. Alors le Maréchal commence son mouvement rétrograde. Le 8, il vient camper au Biot derrière le Loup. Le 10, il se retire sur Grasse, & se rend au camp de Tournon quelques jours après. Cette position naturellement forte, est encore retranchée dans tous les endroits par lesquels l'ennemi peut tenter le passage de la Ciagne, qui couvre le camp. La droite de la position s'étend vers le golfe de la Napoule. Les approches de la gauche sont fermées

ANNÉE 1746. Novembre.

& couvertes par des montagnes énormes, encore plus ſtériles, à travers leſquelles le défaut de ſubſiſtance & tous les grands obſtacles de la Nature interdiſent à l'ennemi de pénétrer en force. S'il diviſe les ſiennes pour garder en même temps la côte, aſſiéger Antibes, & percer par la montagne, il s'affoiblit par-tout, & le projet du Maréchal eſt de tomber alors avec avantage ſur un des Corps ſéparés.

La droite du camp de Tournon eſt plus foible; en conſéquence le marquis de Mirepoix eſt chargé de ſe tenir à la Napoule pour couvrir cette droite avec quatorze bataillons. Ce Corps, dans tous les cas, a ſa retraite aſſurée ſur Toulon en côtoyant la mer. Cette place eſt approviſionnée avec des ſoins relatifs à ſon importance. On étend les mêmes précautions ſur Marſeille; & le marquis de Monteynard, par des poſitions habilement choiſies à Saint-Auban & à Séranon, ferme exactement tous les paſſages par leſquels l'armée peut être inquiétée ſur ſa gauche, comme on vient de le dire.

Tandis que M. le Maréchal lutte contre les circonſtances, &, malgré les apparences, écarte tous les évènemens funeſtes à force de juſtes combinaiſons & d'activité, l'intrigue met à lui nuire autant de ſoins qu'il en apporte à ſervir ſa patrie. Dans le Conſeil de Madrid on a ſu lui faire un tort d'avoir captivé la confiance de l'Infant par la force des raiſons. Les talens du fils ajoutant néceſſairement à cette confiance de Son Alteſſe Royale, aggravent en même temps les reproches

reproches que l'on fait au père. Don Philippe, prêt à perdre l'eſpoir d'un Trône, éprouve cette indignation ſecrette que ſon ambition, ſa gloire & ſa fortune compromiſes, peuvent excuſer, & qui put l'égarer dans ſes ſoupçons. Il accuſa, à tort ſans doute, le marquis de Lancénada, de refroidir la bonne volonté de Ferdinand à ſon égard. Il écrivit en conſéquence à ce Miniſtre avec le ton & l'amertume du reproche, & peut-être, à Madrid, ſoupçonna-t-on avec la même injuſtice, le maréchal & le comte de Maillebois, d'avoir invité l'Infant à écrire cette lettre dont ils n'eurent pas même alors connoiſſance. Nous nous garderons bien ici d'ajouter foi aux inſinuations indiſcrettes de Bonamici. Pluſieurs projets militaires de M. de Lancénada avoient été ſans doute quelquefois réfutés victorieuſement par M. le maréchal de Maillebois & ſon fils; mais ces réfutations avoient été dictées par l'attachement à la cauſe commune que chériſſoit lui-même M. de Lancénada, & toujours le ton de la décence y avoit racheté le petit déſagrément inſéparable de la diverſité des opinions. Nous nous plairons à croire que les grandes qualités mettent au-deſſus des petites haines. Nous ne citerons M. de Lancénada, que pour rappeler les ſervices qu'il a rendus à ſa patrie. Il lui étoit réſervé d'y porter les premiers rayons de lumière parmi les ténèbres de l'ignorance. Son opiniâtreté courageuſe à combattre les préjugés, plus redoutables pour les États que toutes les armées ennemies, mérite

ANNÉE 1746. Novembre.

ANNÉE 1746. Novembre.

des éloges. Enfin il a fait faire les premiers pas à une Nation fière, ingénieuſe & brave, vers le bonheur & la gloire où le Ciel ſemble depuis ſi long-temps l'appeler par les dons réunis d'un beau climat, d'un territoire vaſte & fertile (le plus riche de ſes tréſors) & par l'aſſemblage le plus rare & le plus fortuné des circonſtances phyſiques & morales qui peuvent illuſtrer un grand peuple.

Quoi qu'il en ſoit, le 10 Novembre, M. le maréchal de Maillebois fut rappelé par ſa Cour. S'il m'étoit permis de faire uſage des lettres originales de Sa Majeſté Louis XV, je prouverois, ſans replique, combien il eſt vrai que ce rappel ne fut fondé que ſur la méfiance injuſtement inſpirée au Conſeil de Madrid, & nullement partagée par le Monarque François. On verroit au contraire combien ce Prince ſut corriger, par les témoignages les plus flatteurs de ſes bontés, la diſgrâce apparente d'un Général plein de talens, & d'un citoyen plein de vertus, dont Sa Majeſté connoiſſoit mieux que perſonne l'étendue des ſervices. D'autres lettres atteſtent également la bienveillance du Roi & ſon eſtime ſupérieure pour le fils du Général rappelé. Au moment où j'écris, j'ai entre les mains une de ces pièces authentiques, l'un des titres les plus flatteurs qu'un ſujet puiſſe conſerver de la confiance intime dont ſon Maître l'honore. Le reſpect le plus profond ne m'interdit pas de faire ici mention du ſentiment d'amitié, dont l'expreſſion caractériſe la même lettre du Souverain. C'eſt dans celle-là que le Roi

ordonne à M. le comte de Maillebois, de faire encore les fonctions de Maréchal-général-des-logis à l'armée que quitte son père, & dont le Maréchal de Belle-Isle va prendre le commandement : ou plutôt, c'est dans cette lettre, où le Roi daigne demander tout ce qu'il a le droit d'ordonner, pour forcer en quelque façon plus puissamment à l'obéissance.

ANNÉE 1746. Novembre.

Ici finit réellement la tâche que nous nous sommes imposée. Nous avons promis l'histoire des Campagnes de M. le maréchal de Maillebois en Italie, & nous avons tenu parole, parce qu'il ne nous manquoit aucun des matériaux nécessaires pour connoître nous-mêmes la vérité, & la faire connoître aux autres. Ces sources fécondes pour les détails des Campagnes de 1745 & 1746, sont ici épuisées, ou deviennent étrangères aux Campagnes postérieures. Nous tâcherons cependant de former un tout intéressant pour le Lecteur, &, pour y réussir, nous finirons comme nous avons commencé, c'est-à-dire, en dessinant à grands traits, cette dernière partie d'un vaste tableau, digne sans doute d'une main plus habile.

FIN des Campagnes de M. le maréchal de Maillebois.

ANNÉE 1746. Novembre.

SUITE DU

JOURNAL DE LA GUERRE D'ITALIE.

IL nous eût été doux d'avoir à peindre en ſon entier la révolution ſurprenante d'une République que ſon courage a rendu intéreſſante. Le titre d'Alliée fidèle de la France, ajoute encore un droit particulier à ceux qu'elle s'eſt acquis aux louanges de toute l'Europe. Nous avons été prévenus; &, ſans tomber dans le défaut d'une répétition abſolue, nous ne pouvons plus parler que par extrait de ce morceau d'hiſtoire que Bonamici s'eſt plu à détailler. Le récit de la révolution de Gènes ne manque d'ailleurs ni de feu ni de couleur dans le texte latin. Si trop ſouvent encore la déclamation y tient la place d'un ſentiment profond; ſi l'Orateur y paroît trop & le Philoſophe pas aſſez; ſi l'emphaſe des mots y nuit à la noble ſimplicité des choſes, cet écrit, malgré tous ſes défauts, fait cependant honneur à la plume dont il ſort; & ſi Bonamici étoit le même partout, il eût joint quelques ſuffrages impartiaux à ceux des gens qui l'ont payé. Revenons.

Chaque jour, le marquis de Botta appeſantit ſur les Génois le joug de ſa domination. Le malheur commence à déſunir ces Républicains. Les déſaſtres de l'État donnent l'eſpoir d'une fortune aux gens ſans aveu; & voilà des ſéditieux qui naiſſent. L'infortune publique amène le découragement de ceux qui ont à perdre & la licence

de ceux qui, n'ayant rien, eſpèrent gagner quelque choſe au déſordre. L'ennemi eſt aux portes, la police eſt anéantie, le Gouvernement flotte, tous les intérêts particuliers ſe réveillent, tous les partis fermentent, toutes les autorités ſont compromiſes, toutes les diviſions fomentées, toutes les rivalités attiſées, tous les dépôts violés. L'approche des vainqueurs glace le courage, leurs outrages le raniment; & dans ce conflit univerſel couve en ſilence un grand évènement que perſonne ne peut encore prévoir, & qu'il eſt réſervé à une circonſtance minutieuſe de faire éclater. Mais avant l'époque de la révolution, reportons un coup d'œil rapide ſur la frontière de Provence.

ANNÉE 1746. Novembre.

A peine le maréchal de Maillebois a-t-il quitté les bords du Var que le comte de Braun a paſſé cette rivière. Le pays, où l'armée conſidérable qu'il commande va opérer, eſt peu abondant. Cette armée n'y peut vivre que par les ſecours de la flotte Angloiſe. Pour que cette flotte l'alimente, il faut que la navigation ſoit libre; l'artillerie d'Antibes gène cette navigation, & le ſiége de cette Place eſt en conſéquence la première opération à laquelle s'arrête le Général Autrichien.

A ſon approche & à celle de la flotte la terreur ſe répand dans la Provence. Les habitans déſertent les campagnes. Les monts les plus arides recellent le foible dépôt de leurs tréſors champêtres. Les îles Saint-Honorat & Sainte-Marguerite offrent un autre refuge au déſeſpoir. L'alarme gagne juſqu'à Toulon.

ANNÉE 1746. Novembre. L'éloignement n'en préserve ni Aix ni Marseille. Les images de la désolation s'accumulent pour montrer aux hommes toutes les horreurs de la guerre, & un autre phénomène se prépare dans le sein d'une ville commerçante, pour montrer toute la vanité de cette manie cruelle, & combien les armées seroient vaines, si les hommes & les gouvernemens sentoient mieux leur véritable force.

Décembre 1746. Tandis que le marquis de Botta se repose sur ses succès, & fonde sa tranquillité sur le mépris accoutumé du guerrier pour le citoyen, du soldat pour le peuple, il oublie ce que peut un peuple défendant ses foyers dans ses foyers même; ce que peut sur-tout un peuple pour qui l'idée de patrie est quelque chose, & la liberté tout; un peuple enfin qui, par une union redoutable, va prouver sans replique l'influence victorieuse de telles constitutions politiques sur l'énergie nationale, & dont l'enthousiasme patriotique compense en un moment la foiblesse du nombre par l'élan du courage.

Le 5 décembre, les Autrichiens, malgré des conventions accordées depuis leur victoire, veulent conduire à leur camp, l'artillerie des remparts de Gènes. Ce peuple voit rouler sous ses yeux le canon qui doit défendre ses murailles, & que l'on sort de leur enceinte pour le tourner contre elles; il le voit & il pleure. Il a pleuré quand le dépôt sacré du trésor public a été violé. Il a pleuré au spectacle désastreux de toutes les grandes calamités de sa patrie,

Ce même jour 5, un des mortiers que l'on tranſporte, enfonce ſous ſon poids le pavé de la rue; le ſoldat inſultant veut contraindre ce peuple aux travaux dont il doit être victime. Un jeune homme s'y refuſe; un ſoldat le frappe; ce jeune homme lance une pierre & crie vengeance: ce peuple ne pleure plus, il court aux armes, la révolution éclate, Gènes eſt délivrée, & la face politique de l'Europe entière, telle que nous l'enviſageons aujourd'hui, doit à cet évènement bizarre, un changement dont il n'appartient peut-être à aucun eſprit humain d'eſtimer juſte la gravité & l'étendue.

ANNÉE 1746. Décembre.

Quel tableau ſublime préſente ce développement de toutes les forces de l'homme, miſes en action dans toutes les claſſes d'hommes, par le plus ſaint des motifs! On n'enviſage point ſans un intérêt preſſant, une multitude aujourd'hui efféminée par les jouiſſances paiſibles du commerce, & demain parvenue au comble de l'héroïſme à la vue des fers. On aime à voir à l'aſpect du péril éminent, l'intrépidité croître au lieu de la terreur, & des mains de tout temps inhabiles aux armes, ſe les rendre familières en un jour par la ſeule néceſſité de s'en ſervir. On s'étonne, on admire tout ce que cette agitation enfante: la prévoyance au ſein du trouble, l'ordre dans la confuſion; le grand talent né des grandes ſecouſſes; & le génie qui s'ignoroit, ſe manifeſtant avec la révolution qu'il attendoit pour éclore. Cette puiſſance, acquiſe aux hommes qui veulent, porte un ſentiment de confiance intime dans le cœur de

ANNÉE 1746. Décembre.

l'homme qui pense. En voyant ainsi l'effort des armées confondu par l'accord des citoyens; les guerriers fuir devant les pères, les frères & les fils au désespoir; les projets d'oppression, ou même de conquêtes, échouer contre les sentimens de propriété & de patriotisme, le sage applaudit à la Nature, & se console en songeant qu'il est un remède placé à tout évènement par la Providence à côté de ces contagions humaines.

Revenons de nouveau à l'armée de Provence.

Le maréchal de Belle-Isle y est arrivé. Le comte de Maillebois, soumis aux ordres de son maître, y continue les fonctions de Maréchal-général-des-logis, met le maréchal de Belle-Isle au fait d'un pays qu'il ne connoît pas, & continue à jouir d'une réputation méritée, dans un âge où les autres hommes songent à peine à en acquérir une.

Le maréchal de Belle-Isle juge que l'éloignement des renforts attendus rend sa position de la Ciagne hasardeuse. C'est aux Militaires qui connoissent le camp de Tournon à en juger. D'après la position générale des choses, M. de Belle-Isle regarde alors la conservation de Toulon & de Marseille comme l'objet principal & presque unique. Ce calcul l'engage à se reployer sur Draguignan, de-là sur Lorgnes, d'où il passe l'Argence & vient camper au Puget, à quatre lieues de Toulon.

Cette marche rétrograde n'étant point conforme au plan d'offensive que M. le comte de Maillebois avoit conçu;

ANNÉE 1746. Décembre.

conçu. Cet Officier ayant d'ailleurs prodigué toutes les connoiſſances locales qu'il avoit acquiſes, quitte l'armée, d'accord avec M. de Belle-Iſle, emportant ſon eſtime, laiſſant un libre exercice aux nouveaux plans du nouveau Général, & ſans que la moindre froideur, de part ou d'autre, ait occaſionné ou ſuivi ce départ.

Le camp des ennemis étoit à Cannes. D'après le mouvement rétrograde de l'armée, ils le tranſportent à Graſſe, & pouſſent une avant-garde juſqu'à Fayance. Le 14, cette tête ſe préſente à Clavières, que lui abandonne le détachement qu'y tient le marquis de Cruſſol reſté à Draguignan avec douze cents hommes. Cet Officier ſe retire en bon ordre après un combat de quatre heures contre des forces ſupérieures, gagne Lorgues, & repaſſe l'Argence ſans être entamé.

Le 18, les iſles de Sainte-Marguerite & de Saint-Honorat ſe rendent aux Anglois ſans s'être défendues *(k)*.

Une cabale avoit jeté la diviſion dans les armées de France & d'Eſpagne; une autre intrigue parut rétablir un peu plus de concert dans les opérations *(l)*. Le marquis de la Mina & le maréchal de Belle-Iſle ſemblent

(k) Le ſieur Audry, qui y commandoit, capitula ſans avoir eſſuyé ni tiré un coup de fuſil. En 1747, il fut jugé par un Conſeil de guerre qui le dégrada de la nobleſſe des armes, lui fit perdre la croix de Saint-Louis, & le condamna à dix ans de priſon dans le fort qu'il avoit rendu.

(l) *Voyez* dans Bonamici, ces cauſes ſecrètes, aſſez finement aperçues & développées.

ANNÉE 1746. Décembre.

concerter leurs opérations. Les François couvrent Toulon; les Espagnols doivent couvrir Marseille. Ils se retranchent aux environs d'Aix. Neuf bataillons sont à Riez aux ordres du marquis de Maulevrier, & ferment, du côté de la montagne, tous les passages par lesquels l'ennemi peut se porter sur la Durance. Cette précaution est essentielle pour assurer la jonction des quarante-sept bataillons de renfort attendus à l'armée.

Si nous nous reportons encore sur le territoire de Gènes pour y étudier les suites de la révolution, nous y verrons la plupart des garnisons Autrichiennes faites prisonnières en marche, par la populace victorieuse qui poursuit l'ennemi que ces garnisons venoient renforcer. Les troupes qui occupoient Sestri & la rivière du Levant, sont forcées à capituler dans Sarsanne & Sarsanello où elles se sont retirées & où elles reçoivent la loi du comte de Petra-Alba qui commande dans la citadelle pour la République.

Le marquis de Botta n'a plus un instant à perdre pour s'éloigner de la Polcévera. Quatre galères Génoises qui croisent à la côte, ne permettent plus à celles du roi de Sardaigne de fournir des subsistances aux Autrichiens. Quatre mille paysans armés marchent au col de la Bochette pour leur couper leur retraite en Lombardie, & le marquis de Botta n'échappe qu'à peine à un vainqueur, dont l'inexpérience militaire ajoute à la honte de la défaite.

Gènes délivrée de l'ennemi étranger, reste en proie

à la licence de ses libérateurs indisciplinés. Ses ennemis humiliés peuvent jouir du plaisir cruel de lui causer tous les maux du désordre civil au défaut des horreurs du carnage.

ANNÉE 1746. Décembre.

La nouvelle de la révolution de Gènes paroît d'abord une fable, & bientôt l'Europe passe du doute à l'admiration. Les Alliés des Génois, sur-tout Louis XV, s'apprêtent aussitôt à leur payer le prix de leur courage. L'indignation des Cours rivales est un éloge de plus pour cette nouvelle République d'anciens Romains.

Le marquis de Botta a rassemblé toutes ses forces. Précédé de ses troupes légères, il s'avance de nouveau vers Gènes avec la prudence qui suit le malheur, & le ressentiment inséparable de la vanité compromise. Il trouve à son tour des citoyens mis en garde par l'expérience de leur danger, & aguerris par le souvenir de leur victoire.

Le marquis Doria se rend au camp François, & rehausse tous les courages par le récit exact de l'évènement que l'on y croit encore à peine, & qui vient de régénérer sa patrie. De-là il se rend à Paris dans le projet de passer ensuite en Angleterre pour y tenter une négociation. A Paris même, il apprend que le roi de la Grande-Bretagne ne veut pas le recevoir. Il demeure à la Cour de France, où, d'accord avec le marquis de Spinola, Ambassadeur de la République, il prodigue des soins patriotes, qui ne font que hâter les secours que Louis XV s'est résolu d'avance d'accorder à ses Alliés fidèles.

ANNÉE 1746. Décembre.

Cependant tout ſe prépare dans Gènes à une nouvelle défenſe. Les doubles enceintes ſont réparées; de nouveaux ouvrages ſont conſtruits; tout homme devient ſoldat; tout citoyen devient patriote; les milices bourgeoiſes ſe diſciplinent; les Chefs donnent l'exemple; les Nobles deviennent populaires; les riches ſe dépouillent; les ſacrifices volontaires, les dévouemens généreux ſe multiplient; le luxe fuit, la vertu naît, de grands exemples ſe manifeſtent dans toutes les claſſes pour prouver que les paſſions des hommes, dirigées vers le but ſacré du patriotiſme, ont au moins autant de reſſorts que dans leurs excès déraiſonnables; & dans tous ces développemens d'ame qui honorent l'humanité, & que l'amour de la patrie généraliſe dans Gènes, la conduite du marquis de Brignolé prouve en tout genre qu'il eſt digne d'être le Chef de ſa République, même dans le plus beau moment de ſon péril & de ſa gloire.

CAMPAGNE DE 1747.

LES vingt premiers bataillons François tirés de Flandre, ſont arrivés à Toulon & à Riez dès le 20 décembre 1746. Les vingt-ſept autres & le Corps des Volontaires-royaux joignent l'armée dans le courant de janvier 1747. Le 18 de ce mois, le maréchal de Belle-Iſle s'eſt rendu à Aix pour prendre les ordres de l'Infant. Le lendemain, il eſt venu les communiquer au marquis de la Mina à Brignolles. Il a été arrêté entre ces Généraux que le 21 les armées ſe mettront

en marche ſur cinq colonnes. Ce jour même, la première, compoſée de cinquante bataillons & d'un nombre d'eſcadrons proportionné, eſt venue camper en effet à Ganſaron. Elle a été précédée d'une avant-garde conſidérable commandée par M. d'Arnaud chargé de rétablir un pont ſur l'Argence.

ANNÉE 1747.

La colonne du marquis de Mirepoix, compoſée de dix-ſept bataillons & de cinq eſcadrons, s'eſt portée au Luc. Son avant-garde, aux ordres du marquis de Poulpry, s'eſt avancée juſqu'à l'Argence. Un Corps ennemi qui a voulu lui en diſputer le paſſage, a été repouſſé avec perte.

La colonne du marquis de la Mina s'eſt portée de Brignolles à Carces, & a ſéjourné pour conſtruire un pont.

La quatrième diviſion, compoſée de troupes Eſpagnoles aux ordres du marquis de Campo-Sancto, ſe trouvant à Barjols dans une poſition avancée, n'a pas bougé ce premier jour.

La cinquième colonne, commandée par M. le marquis de Maulevrier & M. de Chevert, s'eſt miſe en mouvement dès le 18 pour aller inveſtir Caſtellanne. Ce poſte a été emporté, & trois bataillons ennemis ont été faits priſonniers,

Les trois colonnes du centre ſe ſont réunies à Lorgues. De-là elles ſe ſont portées ſur la Ciagne; elles ont paſſé au pont de Tournon, le comte de Braun ſe retirant toujours devant elles.

ANNÉE 1747.

Il a déjà évacué Graſſe, & le 24 il lève le ſiége d'Antibes. Le marquis de Mirepoix a ſuivi ſa marche le long de la côte, & à ſon approche, les ennemis ſont ſortis précipitamment de Fréjus. Il n'a guère trouvé plus de réſiſtance au défilé de l'Eſtrelle, où il a fait quelques priſonniers & taillé en pièces quatre compagnies de grenadiers Autrichiens.

Le marquis de Maulevrier, à la gauche du marquis de la Mina, a vu ſe réunir les brigades de la Marine, des Gardes-Lorraines & de la Sarre, à la colonne qu'il commande. Il a ſuivi la route de Séranon à travers les montagnes, & a tourné la Ciagne vers ſa ſource. En cas de réſiſtance de la part de l'ennemi, ſon ordre a été de ſe porter en de-là de Graſſe, ſur le chemin de Vence, pour gêner la retraite des Autrichiens.

Le comte de Braun, n'ayant fait ferme nulle part, les armées Françoiſes & Eſpagnoles ſe ſont portées ſous Graſſe ou à hauteur; & le Général Autrichien, inquiet des ſuites de la révolution de Gènes, a repaſſé le Var la nuit du 2 au 3 février, & a ſuivi ſes équipages & ſa cavalerie qui l'ont précédé de quelques jours pour rentrer en Piémont par le col de Tende.

Il faut dire, malgré nous, à la honte des hommes, mais à l'honneur de la vérité dûe à l'hiſtoire, combien de déſaſtres, d'incendies, d'outrages & de dévaſtations inutiles, la ſoldateſque Autrichienne ſe plut à réunir aux horreurs inſéparables de la guerre pendant ſon invaſion en Provence. Ce n'eſt point ici un ſarcaſme échappé à

une prévention nationale; c'eſt le devoir ſacré de faire honte aux hommes de toutes choſes honteuſes, que nous voulons remplir comme Hiſtorien. Ce n'eſt point la ſoldateſque de telle ou telle Nation qui eſt barbare; c'eſt la guerre qui finit toujours par être atroce quand elle dure, & ne dégrade pas moins l'humanité qu'elle ne la détruit. Si les Nations en doutent, ſi quelqu'une ſe croit le droit d'être exceptée, après avoir accuſé les Autrichiens d'abominations gratuites en Provence, je dirai aux Anglois philoſophes, de me ſuivre en Irlande & de rougir; aux nobles & fiers Caſtillans, de regarder le Pérou & de craindre le Ciel; aux François, mes compatriotes, de voir le Palatinat qui fume encore; & à tous les Rois Conquérans, de ceſſer d'inviter les hommes à devenir des monſtres.

L'armée combinée de France & d'Eſpagne eſt établie en quartier d'hiver. Vingt-quatre bataillons François ſont placés entre le Var & l'Eſteron. Trente-huit autres ſont entre la Ciagne & le Rhône. Le reſte des troupes eſt diſperſé, tant en Savoie qu'en Dauphiné & en Languedoc. La cavalerie eſt renvoyée ſur les derrières.

Dix bataillons Piémontois & quelques troupes Autrichiennes reſtent dans le comté de Nice, aux ordres du baron de Leutrum. Le roi de Sardaigne, qui a eu la petite vérole à Nice eſt rétabli, & prépare à Turin les opérations de la Campagne ſuivante.

Le marquis de Botta eſt rappelé par ſa Cour. Le comte de Schulembourg lui ſuccède, & voit ſon armée

ANNÉE 1747.

augmentée d'une partie des troupes Autrichiennes revenues de Provence.

Tandis que par des émiſſaires ſecrets l'on cherche à répandre la diviſion dans l'intérieur des remparts de Gènes, le comte de Schulembourg met tout en uſage pour s'approcher de ſes murailles à main armée. Les Chefs de la République ont pris la ſage réſolution de s'en tenir à une défenſive vigoureuſe, mais concentrée dans leurs murs, où leurs milices nouvelles peuvent employer plus fructueuſement leur courage. Le poſte de la Bochette eſt conſéquemment abandonné ſans beaucoup de réſiſtance; mais dans la ville tous les reſſorts phyſiques & moraux ſont tendus en faveur de la cauſe commune. Les Orateurs de la Chaire de vérité ne croient point la profaner en y faiſant un devoir de la défenſe de la patrie, & M. de Guimont, dans une de ſes lettres, nous apprend que les Confeſſeurs même, crurent avec raiſon honorer le Ciel au lieu de l'outrager, en faiſant alors ſervir la ſainteté de leur miniſtère à exalter le courage des défenſeurs de l'État.

L'intérêt perſonnel & la juſtice engageoient les Puiſſances confédérées à Aranjuès, à ſecourir les Génois. Bientôt Don Carlos fait paſſer dans leur capitale & ſur ſes propres vaiſſeaux des grains & autres ſubſiſtances. Il fait remiſe d'une année entière des impoſitions à tous les Génois qui poſsèdent des biens dans ſes États. Sa Majeſté Très-Chrétienne donne ordre au maréchal de Belle-Iſle de tout tenter pour ſecourir Gènes. En

même-temps

même-temps la Cour de Verſailles engage celle de Madrid à ſeconder ſes efforts dans un projet auſſi juſte. Le monarque François a déjà fait paſſer à Gènes quelques ſommes d'argent pour pourvoir au premier beſoin. Deux Ingénieurs & quelques autres Officiers y ont précédé ſix bataillons François & quatre Eſpagnols, que le marquis de Mauriac eſt prêt à y conduire au premier vent favorable. ANNÉE 1747.

Dès le 29 janvier, Louis XV a envoyé les ordres les plus poſitifs au maréchal de Belle-Iſle pour ſecourir ſon Alliée fidèle; & l'expreſſion de la bienveillance du Monarque eſt trop poſitive dans la lettre de ſon Miniſtre pour ne pas nous faire un devoir de la rapporter ici *.

Malgré cette volonté déterminée, quarante-cinq jours ſe paſſent ſans qu'aucun navire François ſe montre à Gènes. L'hiver s'avance & le nombre des ennemis augmente. Les diviſions inteſtines ſe raniment avec la terreur, parce que le propre du courage de la multitude eſt d'être extrême, mais inſtantané; parce que le courage durable ne peut tenir qu'à une ſuite de réflexions profondes, & que la multitude ne réfléchit point.

* *LETTRE de M. le comte d'Argenſon à M. le Maréchal de Belle-Iſle, du 29 Janvier 1747.*

« SA MAJESTÉ eſt diſpoſée à accorder aux Génois les plus grands ſecours, & tels, qu'ils ne ſoient bornés que par l'impoſſi- « bilité bien reconnue de faire davantage pour une Nation qui mérite « à tous égards ſa protection & ſa bienveillance. »

ANNÉE 1747.

L'abattement est un moment au comble dans Gènes. Le marquis de Justiniani est dépêché par le Sénat auprès de Don Philippe. Sa mission est de représenter que les secours différés plus long-temps deviennent nuls pour sa patrie. En débarquant en Provence, il apprend que la nuit du 18 au 19 de mars, un convoi de huit bataillons François est sorti des ports de Marseille & de Toulon pour se rendre à Gènes. On lui montre encore quatre mille fusils destinés également pour cette capitale où les bras des citoyens manquent d'armes.

La petite flotte qui porte le secours est trahie. Les Anglois sont avertis & poursuivent ce convoi dont ils enlèvent huit tartanes. Les autres bâtimens se réfugient à Monaco ou en Corse. Quelques-uns gagnent la rivière du Levant. La felouque, qui porte le marquis de Mauriac, arrive seule directement à Gènes. Là, il remet une somme de huit cents mille livres au Sénat, de la part du roi de France. Successivement la plupart des barques poursuivies se rendent dans le même port, & bientôt quatre bataillons Espagnols y parviennent à leur tour.

Ce grand principe que l'on a déjà avancé, & qui se reproduit par-tout dans l'histoire, ce principe qui doit sauver toutes les Nations les unes après les autres de l'envahissement du pouvoir absolu par la division même des vainqueurs, se confirme encore ici par un nouvel exemple. Il va concourir avec le courage des Génois pour maintenir leur liberté. L'armée de

l'Impératrice Marie-Thérèse assiége leur capitale. Son alliance avec le roi de Sardaigne semble assurer à l'armée Autrichienne une supériorité à laquelle les Génois ne peuvent pas résister à la longue, & c'est cette alliance rivale elle-même qui les sauve. Le roi de Sardaigne est ennemi de la République qui borne son territoire; mais le territoire de cette République passant, par voie de conquête, aux mains de Marie-Thérèse, borne également le roi de Sardaigne, & d'une manière bien plus redoutable pour sa grandeur. Sa politique exige donc qu'il traverse en secret les progrès trop rapides de ses Alliés; & l'on sait trop que la politique est censée une vertu des Rois.

ANNÉE 1747.

Une négociation est entamée à cet effet entre les Cours de Vienne & de Turin. Un partage anticipé des dépouilles de la République réunit de nouveau ses ennemis pour l'accabler. Tout ce qui lui appartient encore à l'occident de sa capitale, doit être le partage de la Maison de Savoie après la conquête; tout ce qui est à l'orient, doit devenir le partage de la Maison d'Autriche: mais le temps même de la négociation a fait perdre l'instant qu'il falloit saisir.

Cependant le 11 avril le comte de Schulembourg s'avance par le col de la Bochette, & reploie tous les postes avancés avec la supériorité naturelle que doivent avoir des troupes réglées sur des milices bourgeoises, sur-tout dans ce genre de guerre où la réunion des connoissances de l'art au courage, est indispensable.

ANNÉE 1747.

Nous paſſerons, comme nous l'avons déjà annoncé, tous les détails ſous ſilence, & nous renverrons à Bonamici pour ceux du ſiége de Gènes. Nous nous tranſporterons à l'époque de l'arrivée de M. le duc de Boufflers. Embarqué à Antibes le 27 avril, il a été forcé par les vents contraires de relâcher à Monaco, & n'a pu entrer que le 30 avril dans le port de la ville aſſiégée, où ſa préſence vient ranimer tous les courages. Mais il faut encore jeter ici un coup d'œil en Provence ſur les opérations des armées combinées de France & d'Eſpagne.

La volonté & l'intérêt de ces deux Puiſſances les déterminent également à diriger les opérations de leurs troupes vers Gènes, ou du moins vers les États du roi de Sardaigne; diverſion d'où doit réſulter un égal avantage pour la capitale de la République.

Ces opérations ſont forcément retardées par l'impoſſibilité de faire ſortir de bonne heure de leurs quartiers, les troupes Eſpagnoles & Françoiſes qui y ſont entrées fort tard. Il eſt de plus indiſpenſable, avant d'entamer les opérations de la Campagne, de chaſſer l'ennemi des iſles de Sainte-Marguerite.

Le maréchal de Belle-Iſle en quittant la Provence, a laiſſé le commandement de l'armée à ſon frère. Ce nouveau Général ſe tient à Brignolles pour voir par lui-même les préparatifs de l'expédition que l'on vient d'annoncer. M. de Chevert eſt chargé de la conduire. Les préparatifs ſont faits, l'entrepriſe réuſſit; &

l'intelligence jointe à l'intrépidité du Chef assure le succès en évitant le carnage *(m)*. ANNÉE 1747.

Le maréchal de Belle-Isle est en route pour la Provence quand il reçoit cette nouvelle. L'Infant & M. de la Mina quittent Montpellier, où ils ont passé l'hiver, pour venir joindre à Aix le Général François. Ils concertent avec lui les opérations de la Campagne qui va s'ouvrir. Un point sur lequel ils sont également d'accord est de tout disposer pour hâter la levée du siége de Gènes ; mais ils diffèrent dans le choix des moyens qu'ils jugent les plus propres à remplir cet objet. Le maréchal de Belle-Isle propose de s'avancer par Exilles. Il estime cette route la meilleure, quoique la plus hérissée d'obstacles, mais comme étant la plus courte ; & il est ici bien curieux de remarquer l'obstination avec laquelle le marquis de la Mina soutient à cette époque la voie de la côte de Gènes comme la plus avantageuse, sur-tout si l'on se rappelle à quel point il s'y trouva opposé dans un temps où des raisons plus fortes encore devoient assurer la préférence à cette direction de nos marches.

Ces opinions diverses sont discutées par le Général François & le Général Espagnol. Chacun demeure de son côté convaincu qu'il a raison ; mais il est arrêté avec un empressement égal que l'on entamera à l'instant même

---

(m) Cette expédition ne coûta aux François que six hommes tués & quatorze blessés.

ANNÉE 1747.

les opérations préliminaires de la Campagne, également indiſpenſables pour l'exécution de l'un ou de l'autre des plans que l'on jugera à propos d'adopter dans la ſuite pour les opérations.

Vingt-trois bataillons Piémontois ont hiverné dans le comté de Nice. Il eſt réſolu que l'on ſe portera ſur le Var pour les dépoſter. Le 3 juin, quarante-neuf bataillons & quelques eſcadrons marchent ſur cinq colonnes & paſſent cette rivière à gué. Cette manœuvre eſt exécutée en bon ordre, malgré les obſtacles du local & de la ſaiſon. Un Corps de troupes Piémontoiſes retranchées & commandées par le baron de Leutrum, prend la fuite. Un régiment de huſſards le pourſuit, lui tue ſoixante hommes & fait un nombre de priſonniers à-peu-près égal. Ce Corps ſe réfugie dans Nice dont la garniſon nombreuſe ſe retire elle-même inceſſamment, ſans ſonger à défendre l'entrée du baſſin de Montalban & de Villefranche.

A dix heures du matin, M. d'Arnaud occupe les hauteurs qui commandent ces deux Places, dont la première capitule le même jour & la ſeconde ſix jours après.

Les Généraux conviennent encore de pénétrer juſqu'à une certaine hauteur dans la rivière du Ponent avec une partie de leurs forces. En même-temps douze bataillons ſont portés dans la vallée de Barcelonnette pour donner de l'inquiétude au roi de Sardaigne dans cette partie. Il eſt convenu que la cavalerie demeurera ſur les

derrières & qu'elle s'aſſemblera au camp de Digne. Ce même point eſt indiqué à trente-ſix bataillons auxquels l'éloignement de leurs quartiers d'hiver n'a pas permis de joindre encore; &, de ce lieu d'aſſemblée, ils ſe trouvent également en meſure de renforcer le Corps du Dauphiné ou de s'approcher de la côte.

Cet arrangement favoriſoit à la fois les projets de l'un & l'autre des Généraux; il fut en conſéquence adopté par tous deux. De ſon côté le maréchal de Belle-Iſle faiſoit marcher vers le haut Dauphiné quatre brigades d'infanterie Françoiſe & deux régimens Eſpagnols qui ſe trouvoient dans la haute Provence. Pluſieurs régimens de cavalerie & de dragons aux ordres du marquis de Choiſeul, ſe portoient en même-temps dans le Diois, le Gapençois & l'Embrunois: enfin telles étoient les diſpoſitions déguiſées par leſquelles le Maréchal ſe préparoit à forcer M. de la Mina à ſouſcrire bientôt à l'expédition d'Exilles.

Ces Généraux font marcher droit au baron de Leutrum, une colonne ſecondée par quatre autres diviſions qui menacent de tourner l'ennemi. Déjà l'avant-garde commandée par le marquis de Mailli, commence à gagner le col de Bruns, & le baron de Leutrum ſe retire derrière la Roja. L'armée combinée ſe porte un peu en avant de Vintimille, & le Général Piémontois ſe détermine à un nouveau mouvement rétrograde. Le maréchal de Belle-Iſle en profite pour jeter un gros détachement dans San-Remo, & pouſſer vingt bataillons

ANNÉE 1747.

à la Bordigherra. Couvert par ces deux Corps, il ouvre la tranchée devant Vintimille, la nuit du 26 au 27 juin, & la citadelle défendue par une garnifon de trois cents hommes fe rend le 1.er juillet.

Le moment approche où il faut agir d'après un plan général & fixe. De nouvelles conférences ont lieu & amènent de nouvelles difcuffions entre M.rs de la Mina & de Belle-Ifle. Il eft réfolu d'attendre la décifion refpective des Cours de Madrid & de Verfailles. Le baron de Leutrum fe retranche dans les montagnes du marquifat d'Oneilles avec vingt-cinq bataillons très-foibles, des milices peu aguerries, & des troupes irrégulières de la reine d'Hongrie. C'eft avec ce Corps qu'il eft chargé de couvrir la partie méridionale des États du roi de Sardaigne, tandis que le refte des troupes du Prince Piémontois feconde les Autrichiens devant Gènes.

Les progrès de ceux-ci ont été fufpendus par le bon ordre que le duc de Boufflers a rétabli par-tout. La règle, la difcipline, fur-tout la bonne intelligence plus utile encore que les bras aux armées, ont été le fruit de l'activité fans bornes du nouveau Général. Son aménité touchante & noble a fu concilier tous les partis, faire rougir tous les gens mal intentionnés, confondre tous les brouillons, & porter l'attendriffement dans tous les cœurs pour faire plus fûrement parvenir la perfuafion jufqu'à l'efprit.

De cette aménité dans les mœurs, a réfulté pour le duc

ANNÉE 1747.

duc de Boufflers, le droit fort rare de donner à propos de grands exemples de rigueur sans produire un murmure. Il calcule les intérêts particuliers pour les diriger malgré eux vers la cause commune. Son regard vigilant observe sur-tout les Patriciens feudataires des Puissances ennemies, & dont les calculs personnels peuvent en conséquence combattre le patriotisme. Les assiégeans ont des intelligences dans la Place; les traîtres sont surpris & la patrie est vengée *(n)*.

Échappé aux poursuites de la flotte Angloise, un nouveau renfort est entré dans Gènes aux acclamations du peuple qui bénit ses nouveaux défenseurs. Ce renfort est composé de quelques bataillons François & de deux mille Espagnols commandés par le marquis de Taubing. A ceux-ci se joignent bientôt le régiment d'Afrique, deux autres régimens Castillans, & plusieurs bataillons Suisses attachés au service de Sa Majesté Catholique. Dès le moment de son arrivée, le duc de Boufflers a distribué une autre somme de neuf cents mille livres accordée par son Roi à la République. L'abondance, le courage, la confiance, presque la joie, règnent dans la ville assiégée, & Gènes est enfin défendue par une garnison forte de plus de six mille hommes de troupes réglées.

Si ce concours de dispositions sages & de circonstances

(n) Un Carme & quatre Bourgeois, surpris en faisant des signaux aux assiégeans, furent livrés à la populace qui les traîna sur le champ au gibet.

ANNÉE 1747.

devenues plus heureuſes, nous diſpoſe à la louange, il n'eſt pas en nous de la prodiguer à d'autres reſſorts qui furent employés à la même époque pour la défenſe de Gènes. Leur ſuccès même ne les empêche pas d'être aviliſſans pour l'eſpèce humaine. De ce nombre eſt ſans doute la maſcarade puérile & ſuperſtitieuſe d'une eſpèce de démoniaque, imbécile fanatique, inſenſible par ſtupidité, qui tous les jours revêtu d'un coſthume religieux & profané, alloit un drapeau à la main, déployant une effigie de la Vierge, affronter l'ennemi juſqu'au pied de ſes retranchemens, l'accabler d'injures, de malédictions ridicules & atroces, & après avoir eſſuyé une grêle de coups de fuſils, qui par haſard l'épargnèrent, rentroit dans la ville aux acclamations de la populace. Loin des hommes raiſonnables, ces véhicules honteux d'un courage de brutes, d'où réſulte l'aveuglement au lieu de la valeur, & qui mis en jeu à l'armée, finiroient bientôt par produire une terreur incurable. En effet, que ce ſot Hermite eût été tué un jour de bataille aux yeux des Génois, ce qui eût été fort ſimple, & je garantis que par cette ſeule raiſon, la bataille eût été perdue. Quand la ſuperſtition déſertera-t-elle donc cette terre qu'elle a déſolée! mais alors la guerre ne déſertera-t-elle pas elle-même! la guerre en effet n'eſt-elle pas une autre eſpèce de ſuperſtition!

Le duc de Boufflers ſe repoſant moins ſur ces prétendus miracles que ſur les diſpoſitions d'un ſage

Capitaine, ne néglige rien pour s'assurer une communication libre par la rivière du Levant, chemin par lequel doivent dorénavant arriver les subsistances, les secours & les renforts (o). Les opérations du siége se suivent de jour en jour avec plus de chaleur de la part des assiégeans & des assiégés. Chaque jour est marqué par quelques attaques de postes pris & repris, donnant lieu à quelques actions brillantes pour des particuliers, mais coûtant beaucoup de sang sans amener rien de décisif pour aucun des partis.

ANNÉE 1747.

C'est à regret si nous ne nous arrêtons pas sur toutes les actions de valeur qui illustrèrent ces combats journaliers. Nous ne nous refuserons pas au moins le plaisir de nommer un de nos compatriotes qui eut à lui seul une part presque égale à tous les lauriers qui y furent cueillis. Gènes en conserve le souvenir avec reconnoissance, & il appartenoit au caractère de l'homme dont nous voulons parler, d'épouser plus fortement qu'un autre les intérêts d'une République, quoique né l'un des plus enthousiastes partisans de la monarchie.

La bravoure n'est point un titre suffisant à l'éloge pour un François; mais cette valeur brillante & communicative qui crée soudain des imitateurs par l'éclat de son exemple, qui trouve presque une sorte de volupté dans le péril, qui naît à la fois d'une ame ardente

(o) Il étoit convenu que les convois prendroient par Porto-Fino pour éviter plus facilement la poursuite de la flotte Angloise.

ANNÉE 1747.

& d'une imagination vive, même un peu exaltée, qui tient plus au tempérament qu'à la réflexion, qu'accompagne toujours une ſorte de ſingularité qui plaît, parce qu'elle n'eſt pas jouée; cette vertu chevalereſque, dis-je, cette eſpèce de courage pour ainſi dire ſurabondant qui a beſoin de s'exercer & de ſe répandre, eſt par-tout une qualité rare, digne d'un hommage particulier. Elle nous autoriſe à nommer ici le marquis de Roquepine avec la certitude du ſuffrage même de ceux de ſes rivaux que la forme de ce précis rapide nous interdit malgré nous de nommer à leur tour.

Les ſuccès retardés ſont de grands échecs à la guerre, ſur-tout dans un ſiége. C'eſt ce que les Autrichiens éprouvent. Chaque inſtant mine leurs forces, & les remparts de Gènes ne ſont pas même entamés. Le baron de Leutrum, que l'on a vu plus haut occupé à couvrir les États de ſon maître, mais avec des forces inſuffiſantes, renouvelle de jour en jour ſes preſſantes repréſentations. L'armée combinée de France & d'Eſpagne l'intimide de plus en plus par ſon approche; le Corps qui s'avance par le haut Dauphiné ajoute aux alarmes du roi de Sardaigne; celles de ce Prince mettent le comble à celles des Autrichiens; la levée du ſiége eſt réſolue, & elle s'exécute enfin dans les premiers jours de juillet.

Mais le Ciel ne permet pas aux Génois de jouir long-temps de ce bonheur deſiré. La guerre & ſes fléaux les ont environnés des veſtiges durables de leurs ravages,

& d'images désastreuses faites pour nourrir long-temps la douleur. Par-tout leurs héritages offrent aux yeux de ces Républicains les tableaux de la dévastation. Les arbres qui portoient l'abondance, les trésors & la vie dans les campagnes, ont tombé sous la hache des Autrichiens. Par-tout les monumens des arts qui faisoient la gloire de ces rivages ont croulé dans les flammes, & le sort a porté un coup plus sensible encore dans le cœur reconnoissant des Génois.

Le duc de Boufflers est mort dans les murs qu'il a défendus ; & ses yeux se sont fermés avant d'avoir vu fuir l'ennemi qu'il a forcé à la retraite. Les larmes d'un grand peuple le loueront mieux que nous. Nous rappellerons seulement, à la mémoire de ses compatriotes, le monument funèbre érigé volontairement à sa gloire par des Étrangers. Nous dirons qu'il fut adopté pour concitoyen par ces Étrangers qui voulurent compter leur défenseur & ses descendans au nombre de leurs compatriotes. Nous dirons enfin qu'une tradition honorable fait encore aujourd'hui dans Gènes un cri de joie & d'amour du nom du duc de Boufflers ; monument plus durable que celui des marbres fastueux qui, quelquefois obtenu, est aussi quelquefois usurpé.

La nouvelle de la levée du siége de Gènes est portée aux monarques de France & d'Espagne. Louis XV renouvelle à ses Alliés la promesse de porter jusqu'à douze mille hommes le Corps qui doit les défendre. L'effet suit de près la promesse. De nouveaux renforts

ANNÉE 1747.

paſſent à Gènes, & le marquis de Biſſi vient en prendre le commandement. Bientôt l'arrivée du marquis d'Ahumada y devient le garant d'une égale bonne volonté de la part de l'Eſpagne.

Les ordres attendus par les Généraux de la grande armée leur ſont parvenus. Par une ſuite de la déférence que Louis XV a réſolu de témoigner à l'Eſpagne, le maréchal de Belle-Iſle a reçu ordre de ſe conformer au projet de M. de la Mina.

Le Général François fait part de ſes dépêches au Général Eſpagnol, non ſans y ajouter de nouvelles repréſentations ſur les nouveaux obſtacles amenés par les circonſtances. Les bataillons Piémontois qui étoient devant Gènes, ont renforcé le baron de Leutrum. Les troupes Autrichiennes, éloignées des mêmes remparts, peuvent elles-mêmes ſe joindre aux forces du roi de Sardaigne. Enfin, le maréchal de Belle-Iſle avoue que les cinquante bataillons, dont ſon frère a pris le commandement dans la vallée de Barcelonnette, & dont vingt-cinq devoient au moins, d'après les conventions reſpectives des deux Généraux, être retenues à portée du comté de Nice, ſont tous paſſés en Dauphiné.

Attaquer le baron de Leutrum ſans ce ſecours, n'étoit pas ſage. Les diſpoſitions néceſſaires pour rapprocher ce ſecours indiſpenſable, dévoiloient néceſſairement le projet, & par-là ſeul pouvoient le faire échouer. Le roi de Sardaigne, averti par ces préparatifs, eût été à même de ſe porter en forces ſur le véritable

point d'attaque une fois prévu. Trois grands jours étoient nécessaires à un courrier pour porter un contre-ordre au comte de Belle-Isle. Ce Courrier pouvoit trouver l'expédition d'Exilles entamée avant son arrivée. Les ordres contradictoires dont on l'auroit rendu porteur, pouvoient jeter une incertitude funeste dans les dispositions commencées. Tant de raisons déterminent enfin le consentement de M. de la Mina; mais ce consentement n'est cependant arraché qu'après deux jours de débat; & ces deux jours perdus ont apporté de proche en proche une lenteur inévitable dans mille objets de détail importans & relatifs à la grande entreprise d'Exilles.

ANNÉE 1747.

Enfin, le 18 juillet, les troupes du comte de Belle-Isle sont rendues au pied des montagnes inaccessibles qui couvrent Exilles & Fénestrelles; & le 19, à la pointe du jour, commence cette attaque mémorable, sanglante & inutile, où tous les prodiges de la valeur Françoise furent vains, où le nombre des Officiers tués se rapprocha de celui des soldats dans des proportions effrayantes, où la noblesse du sang répandu ajouta une horreur de plus au carnage, où le Chef de l'entreprise couvrit une grande faute par un grand courage, & paya de sa vie sa témérité *(p)*.

(p) Quatre cents soldats blessés & quelques Officiers furent abandonnés sur la place. Quatorze cents hommes furent tués, & parmi eux quatre-vingts Officiers. On en compta trois cents cinquante parmi le nombre des blessés.

Les plus remarquables des Officiers tués, furent le comte de Belle-Isle, M. d'Arnaud, le comte de Goas, Brigadier; le comte

ANNÉE 1747.

Vers la fin du mois, ces troupes se rapprochent de Briançon. Elles sont bientôt dispersées en différens camps pour couvrir le Dauphiné. On en forme un de quatorze bataillons à Tournoux sous les ordres du marquis de Villemur, & les anciens retranchemens de ce poste sont réparés. Douze autres bataillons, commandés par le comte de Mailly, demeurent sous Briançon; quatre sont portés à Guillestre. Les régimens qui ont le plus souffert, sont envoyés en quartier; les autres, au nombre de dix-neuf bataillons, rentrent en Provence.

Ces nouvelles dispositions annoncent que le projet des Généraux de l'armée combinée est de porter leurs efforts du côté de la mer. Dans les premiers jours d'août, le maréchal de Belle-Isle propose à M. de la Mina le siége de Final. Cette opération tend à nous ouvrir la rivière du Ponent. Les mouvemens des ennemis déconcertent ce projet. Le comte de Braun a rassemblé

de Brienne, Colonel; M.[rs] de Beauregard & de Morel, Lieutenans-colonels des régimens de Guise & de Boulonois; M.[rs] de Grille & de Lataille, Aides-majors généraux.

Parmi les blessés, on remarque les marquis de Donge, de Montcalm, de Civrac, de Mailly, d'Imecourt, de Besons, de Goui & de la Grandville; le chevalier de Marcieu & le comte de Ruffey, le chevalier Barin, M.[rs] de Virannes & de Bourdeville, & les chevaliers de Modène, d'Argieu & de Corsac, Aides-majors généraux.

Tels sont ceux dont nous avons pu recueillir les noms, & nous prions de croire que ce n'est pas sans regret que nous passons les autres sous silence.

ses

ſes principales forces à Carmagnole. Il entre dans le marquiſat de Saluces, & le 19 août ſon avant-garde, compoſée de deux mille cinq cents hommes, ſe montre dans la vallée de Barcelonnette, eſt repouſſée avec perte par le marquis de Villemur & rentre dans la montagne. Quelques jours auparavant, le comte de Briqueras a attaqué trois poſtes avancés des François du côté du Mont-Genèvre. Il a été repouſſé aux deux premiers, a emporté le troiſième, & enſuite en a été chaſſé.

Le but de ces différens mouvemens du roi de Sardaigne eſt de diſtraire l'attention des Généraux François & Eſpagnols, & d'éloigner leurs forces du comté de Nice, point véritable de l'attaque qu'il médite: mais les magaſins qu'il forme près du col Tende & de Saorgio, la réparation des chemins du col de la Fenêtre & de ceux qui de Démont conduiſent par Vinay ſur les bords de la Tinée, ne permettent pas de prendre le change. Les Généraux de l'armée combinée ſe rapprochent en conſéquence du Var, & ſe couvrent de retranchemens.

Le roi de Sardaigne voyant ſon projet ſur le comté de Nice éventé, voit en même-temps l'impoſſibilité de ſon exécution. De ce moment, ſatisfait d'avoir réduit ſes ennemis à la défenſive, toutes ſes manœuvres tendent à preſſer les préparatifs néceſſaires pour le ſiége de Vintimille.

Par divers mouvemens combinés, ſoixante bataillons Piémontois ou Autrichiens ſont inſenſiblement raſſemblés vers la fin de ſeptembre dans le voiſinage de la mer,

ANNÉE 1747.

& diſpoſés de façon à être réunis promptement aux ordres du baron de Leutrum.

Ces diſpoſitions alarment d'autant plus nos Généraux qu'ils ne peuvent marcher au ſecours de Vintimille, ſans prêter le flanc au marquis d'Orméa qui occupe Saint - Martin de Lantoſque avec un détachement conſidérable. La rigueur de la ſaiſon produit enfin ce que les efforts de M.rs de la Mina & de Belle-Iſle n'ont pu opérer. Le marquis d'Orméa eſt forcé par cette raiſon phyſique, de rentrer en Piémont. Le 12 octobre, le roi de Sardaigne reprend la route de Turin ; & le 17, l'armée combinée s'ébranle ſur trois colonnes pour ſe porter ſur Vintimille par les marches qu'elle a préparées d'avance. Le poſte de Caſtelar eſt attaqué & ſe rend ; la chute de celui-là fait tomber Caſtillon dont le Commandant capitule.

Le baron de Leutrum ſemble vouloir tenir ferme ſur les hauteurs de Balſiroſi où il a raſſemblé ſes forces. Des diſpoſitions ſont faites la nuit du 19 au 20, & la crainte d'être enveloppé le détermine à repaſſer promptement la Bévéra, à ſe rapprocher des ponts qu'il tient ſur la Roja, & à ſe couvrir bientôt par cette rivière.

Nous regretterons ici bien ſincèrement encore de ne pouvoir expoſer en détail la ſuite des manœuvres ſavantes qui eurent lieu à cette époque. D'après elles le baron de Leutrum n'eut à prendre d'autre parti que celui d'une retraite, dans laquelle il acquit peut-être

plus de gloire aux yeux des connoiſſeurs que dans une victoire. Mais après avoir accordé ce juſte éloge à un ennemi, il nous ſera du moins permis d'en diſpenſer un non moins mérité, à un compatriote dont la ſimplicité des mœurs ne doit rien ôter à l'éclat de ſes talens. Je veux parler de M. de Bourcet qui fit alors l'uſage le plus brillant de ſes connoiſſances militaires. Il fournit à M. le maréchal de Belle-Iſle l'occaſion de développer une qualité trop rare dans les Chefs; celle de laiſſer entière à l'inférieur à qui elle appartient, la gloire que les Chefs peuvent trop ſouvent uſurper. On dut à M. de Bourcet la combinaiſon de tous les mouvemens qui forcèrent M. de Leutrum à ſe retirer par-tout devant nos troupes. La lettre que M. le maréchal de Belle-Iſle écrivit au Miniſtre à ce ſujet, eſt un modèle trop précieux pour que nous ne nous faiſions pas un devoir de le reproduire ici *(q)*.

Bientôt, le maréchal de Belle-Iſle & le marquis de

(q) LETTRE *de M. le maréchal de Belle-Iſle à M. le comte d'Argenſon, le 21 octobre.*

« QUELQUE inſtruit que vous ſoyez du mérite de M. de Bourcet, il eſt impoſſible que vous le connoiſſiez dans toute ſon « étendue. Il réunit tant de talens & de vertus, que je ne puis vous « ſupplier aſſez de les récompenſer. Il a été l'ame de tout ce qui « vient de ſe faire. »

Les talens de M. de Bourcet avoient été mis en valeur dès les Campagnes précédentes par M. le maréchal de Maillebois & ſon fils, qui en avoient trop l'un & l'autre pour ne pas les diſtinguer

ANNÉE 1747.

la Mina font prendre aux troupes le chemin de leurs quartiers. Le 4 novembre, celles qui doivent hiverner en Languedoc, en Dauphiné & en Savoie se mettent en marche. Elles sont suivies de vingt-six bataillons qui doivent rester entre le Var & la Ciagne pour soutenir seize bataillons François & huit Espagnols destinés à garder le comté de Nice. Le 15, l'Infant accompagné du marquis de la Mina, & le duc de Modène quittent l'armée. Son Altesse Royale se rend à Chamberry, & le duc de Modène rejoint sa famille réfugiée à Venise. Sept jours après, le maréchal de Belle-Isle part à son tour, laissant aux ordres de M. le marquis de Mirepoix les troupes demeurées en Provence & dans le comté de Nice.

Les Génois quelque temps alarmés par le bruit d'une négociation que l'on supposoit entamée entre l'Espagne & l'Angleterre, se sont rassurés d'après les mouvemens de l'armée combinée sur Vintimille.

Divers détachemens commandés par le chevalier de Belloy, le chevalier de Chauvelin & le marquis de Roquepine, sont sortis de Gènes dès le commencement

au premier coup d'œil. Il est doux pour moi de pouvoir saisir cette occasion de rendre hommage à un vieillard que j'honore, qui a bien mérité de sa patrie, & à qui je dois la connoissance de quelques-uns des principes militaires qui peuvent le mieux permettre de suivre de loin ses traces.

Malheur à la jeunesse qui connoît de plus grand plaisir que celui d'offrir le tribut d'une tendre reconnoissance à la vieillesse qui daigna l'éclairer !

de ſeptembre. Ils ſe ſont dirigés en différens ſens en combinant leurs mouvemens, ont par-tout reployé l'ennemi, & ſont rentrés dans Gènes le 25 ſeptembre, précédés par des priſes conſidérables faites ſur les Autrichiens & les Piémontois. ANNÉE 1747.

Le 27 au ſoir, le Duc, aujourd'hui maréchal de Richelieu, long-temps attendu, arrive dans Gènes. Le comte de Nadaſti, alarmé par la manœuvre hardie des détachemens qui venoient de lever des contributions autour de lui, a fortifié les poſtes d'Ottagio & de Campo-Freddo par des retranchemens & par une augmentation de troupes. Ces poſtes ſont en effet pour lui de la dernière importance. Le dernier entr'autre appuie ſa communication avec Savone, & empêche les progrès de la garniſon de Gènes dans la rivière du Ponent où elle tient Voltri, Arrenzano & pluſieurs poſtes conſidérables.

Le 15 octobre, le duc de Richelieu s'eſt mis en marche pour reconnoître par lui-même le point de Campo-Freddo. Diverſes diſpoſitions ont été faites pour forcer le château; mais le canon a manqué. Les chemins en ont rendu le tranſport impoſſible, les ordres du Sénat pour la réparation de ces chemins, ſont demeurés inutiles, & le 18 les Corps mis en mouvement, ont repris la route de Gènes *(r)*.

(r) Voici une note aſſez ſingulière qui nous a été fournie par des témoins dignes de foi, & que nous nous faiſons un devoir de rapporter mot pour mot.

« M. le duc de Richelieu avoit annoncé un bal & une fête pour la nuit du 17 au 18. Le comte de Carcado qui commandoit un «

ANNÉE 1747.

Le duc d'Agénois * a été envoyé pour reconnoître le château de Torriglia, prendre des mesures contre les paysans de la frontière, excités à la révolte par les Autrichiens, & visiter avec exactitude la rivière du Levant qui paroît menacée.

» Corps considérable à l'expédition de Rotto-Freddo, & qui dans » le cours de cette Campagne, eut en général plusieurs détachemens » heureux, écrivit dès le matin du 17 à M. le duc de Richelieu, » (d'après le rapport d'un espion très-sûr & très-éprouvé) que M. de » Nadasti avoit fait des mouvemens dans ses quartiers & rassemblé » des troupes sur le chemin de Voltri, poussé des pointes sur celui de » Pegli, & qu'il y avoit toute vraisemblance que ces postes seroient » attaqués le lendemain. Sur quoi M. de Richelieu lui fit réponse » que ses espions l'assuroient du contraire, qu'il se tînt tranquille, & » qu'il vînt même à sa fête. Mais le comte de Carcado demeura à » Pegli où il commandoit, & qui étoit le centre de la communi- » cation de Gènes à Voltri. Il envoya la nuit même donner le même » avis à M. le marquis de Monti qui commandoit à Voltri, & qui » lui fit une réponse conforme à celle de M. le duc de Richelieu. » Le comte de Carcado lui récrivit entre autres choses que ses espions » le trompoient, que la Compagnie franche que lui marquis de Monti » avoit détachée en avant sur le chemin des ennemis aux cabannes de » Manarolles & à la Caza-Longa, au lieu d'y faire bonne garde, n'y » avoit pas même été, que les ennemis étoient en pleine marche, & » qu'il ne tarderoit pas à être attaqué en force, que de sa part le comte » de Carcado avoit déjà fait garnir les hauteurs de la Fossa di Lupo au- » dessus de Pegli, qu'il jetoit cent hommes avec un Officier fermé » dans le fort de Pegli pour assurer la communication de Gènes, & qu'avec le reste de ses troupes il alloit marcher à son secours. »

* Aujourd'hui duc d'Aiguillon.

CAMPAGNE DE 1748.

ANNÉE 1748.

D'AUTRES opérations de détail ont été entreprises, & ont réussi dans la rivière du Ponent. Le marquis de Roquepine a été chargé d'attaquer Varadgio. Partie de ce détachement, a été portée par mer, & le comte de Carcado a conduit par terre un nombre égal de troupes dirigées sur le même point. Ce poste a capitulé *(s)*, la garnison a été faite prisonnière de guerre, & la Place démantelée.

Le comte de Lannion a de même été chargé de la recherche des véritables points de défensive de la rivière du Levant. Trois, par lesquels les Autrichiens pouvoient percer à travers les montagnes, ont été reconnus, retranchés & gardés. Toutes les places & forts de cette partie des États de la République ont été mis en état de défense.

D'autres dispositions ont été faites pour arrêter l'ennemi sur les bords de la Magra, & ces mêmes dispositions ont assuré la communication avec la Toscane d'où la garnison de Gènes a tiré des subsistances.

Le roi de Sardaigne a exigé que le comte de Nadasti attaquât Voltri, défendu par quatre bataillons François que le marquis de Monti commande. Le 17 février 1748, le Général Autrichien a marché sur trois colonnes pour exécuter ce projet. Le comte de

(s) Ce fut M. de Roqueserviere, Capitaine de grenadiers du régiment de Gensac, qui régla & signa cette capitulation.

ANNÉE 1748.

Carcado a été envoyé à la tête de ſon régiment pour aller occuper un Palais retranché, ſitué ſur une plage intermédiaire avec Voltri, & aſſurant cette communication importante. Sa bonne contenance a ôté à l'ennemi l'envie de l'attaquer dans ſon poſte. Le reſte de cette tentative de la part des Autrichiens a fourni à pluſieurs Officiers François *(t)*, une occaſion de ſignaler leur valeur, & l'ennemi, après avoir perdu ſix ou ſept cents hommes en divers points, a repris la route de Campo-Freddo le 19 avant la pointe du jour.

M. de Nadaſti a craint avec raiſon que le duc de Richelieu ne s'avançât en forces pour le combattre. En effet, ce Général a marché dans cette intention, mais la difficulté des chemins l'a empêché de joindre l'ennemi à temps. Le ſoir il a ramené ſon armée dans les environs de Gènes, & volant du camp au théâtre, le même jour il s'eſt vu à l'opéra, accablé d'un nombre de ſonnets Italiens plus conſidérable que celui des coups de canon tirés pendant toute l'expédition.

Le duc de Richelieu marquoit toute ſa conduite par ces traits brillans qui caractériſent le génie de ſa Nation, le caractériſent lui-même plus particulièrement encore, & captivent preſque à coup ſûr les hommes de tous les pays qui ſont preſque tous des enfans. Les

(t) A M. de Muliane entr'autres, Capitaine au régiment de Royal-Comtois; & à M. de Stockart, Capitaine de grenadiers au régiment de Royal-Bavière.

fêtes,

fêtes, les plaiſirs, les ſpectacles, la magnificence faiſoient oublier dans Gènes les horreurs de la guerre, & prouvoient victorieuſement que ce ne ſont pas ſeulement les François à qui on tourne la tête en les amuſant. Cependant s'approchoit l'ouverture d'une Campagne qui devoit être déciſive. Des forces impoſantes menaçoient le duc de Richelieu, & ſon activité ſeule pouvoit ſuffire aux ſoins graves que la conſervation de Gènes exigeoit de lui & aux diſtractions agréables qu'il vouloit y mêler.

ANNÉE 1748.

Le comte de Braun s'apprête à fondre ſur lui à la tête de quarante-huit bataillons & de trois cents cinquante hommes de troupes légères. Le roi de Sardaigne avec trente bataillons Piémontois & dix Autrichiens ſe charge de ſoutenir les retranchemens de la Roja. Cette ſupériorité de forces de la part de l'ennemi ne permet pas au Général François l'eſpérance raiſonnable de pouvoir défendre à la fois les rivières du Levant & du Ponent. Il médite en conſéquence d'abandonner un temps cette dernière à ſes propres forces pour pouvoir protéger plus puiſſamment l'autre. Enſuite il ſe propoſe de tenter une expédition ſur Gavi & ſur Savone pour retarder par cette diverſion les progrès de l'ennemi dans l'attaque des places de l'Eſt.

Le principal but du duc de Richelieu devant être la conſervation de Gènes, les règles de la guerre lui interdiſent de s'éloigner beaucoup de cette Capitale, & par conſéquent d'empêcher les Autrichiens de former

ANNÉE 1748.

les siéges des Places de la rivière du Levant; tout ce qu'il croit pouvoir se permettre est de tenter quelques efforts pour soutenir un peu celles qui se trouvent en-deçà de la Magra.

De son côté, le maréchal de Belle-Isle effrayé de la longueur de la communication qui reste à garder, si l'on pénètre encore en Italie par le comté de Nice, propose d'en forcer l'entrée par la vallée de Sture. L'époque moins avancée de la saison lui fait croire ce plan plus avantageux à suivre alors qu'en 1744. Les ouvrages ajoutés à Demont par le roi de Sardaigne ne lui semblent pas faits pour arrêter son armée, & il croit pouvoir calculer que le nouveau siége de Coni sera entrepris & terminé assez tôt pour que l'on puisse encore opérer dans la plaine du Piémont, & y prendre les points d'appui nécessaires à l'assiette & à la tranquillité des quartiers d'hiver.

En suivant ce plan, le maréchal de Belle-Isle prétendoit apporter un plus puissant secours au duc de Richelieu, qu'en marchant directement aux retranchemens de la Roja. Il supposoit que menaçant ainsi la frontière du roi de Sardaigne dans une partie plus éloignée, le roi de Sardaigne & ses Alliés ayant plus de chemin à faire pour venir secourir cette partie menacée, devoient conséquemment s'éloigner plus tôt de Gènes, & conséquemment encore délivrer plus tôt le duc de Richelieu du péril qui le menaçoit.

La Cour de Madrid refusa d'adopter ce projet; son

calcul fut différent de celui du maréchal de Belle-Isle relativement à l'expédition de la vallée de Sture. Celui de la Cour d'Espagne portoit que cette opération ne pouvoit commencer avant le mois de juin & se suivre après le mois de septembre, & que ce court espace de temps ne suffisoit pas pour vaincre tous les obstacles qu'on avoit à prévoir. Nous laisserons aux Militaires à juger cette question.

ANNÉE 1748.

Louis XV nomme de nouveau la Cour de Madrid arbitre des opérations en Italie. M. de la Mina persiste à vouloir pénétrer par les bords de la mer, & le marquis de Mirepoix a reçu en conséquence l'ordre de se disposer à l'attaque des retranchemens de la Roja. Pendant l'hiver le comte de Revel s'est occupé particulièrement à acquérir les connoissances locales relatives à cette importante expédition. Ces connoissances n'ont présenté que sous un aspect encore plus effrayant les difficultés qu'on a à surmonter. Les retranchemens de la Roja sont reconnus inattaquables de front, très-difficiles dès ce moment à tourner, mais tout-à-fait impossibles si l'on attend le retour du printemps, & avec lui l'arrivée de toutes les forces Piémontoises. Ces considérations décisives déterminent le marquis de Mirepoix à l'attaque dans les premiers jours de février, lorsque tout-à-coup une chute de neige abondante l'oblige à renoncer à son projet.

L'inaction forcée où ces obstacles retiennent les troupes du maréchal de Belle-Isle & de M. de la Mina,

ANNÉE 1748.

ajoute aux dangers qui menacent le duc de Richelieu. Le comte de Braun a reçu des ordres poſitifs pour hâter ſa marche & agir offenſivement contre les États de Gènes. Cette détermination a été priſe dans un Conſeil de guerre tenu à Vienne en préſence de l'Impératrice Marie-Thérèſe, & dans lequel huit Généraux de l'armée d'Italie ont été appelés par ſes ordres. Le comte de Braun en a poſtérieurement aſſemblé un autre à Milan. De nouvelles queſtions y ont été débattues. Le comte de Colloredo a été député en toute diligence vers ſa Souveraine pour lui ſoumettre le réſultat de cette nouvelle délibération. La réponſe déciſive de la Cour de Vienne eſt inceſſamment attendue. Il eſt plus que probable que cette réponſe ne ſera que confirmer le premier ordre. Tout annonce que la rivière du Levant va être attaquée dans tous ſes points, ſi quelque diverſion puiſſante ne contraint l'ennemi à partager ſes efforts; & le duc de Richelieu ſe détermine en conſéquence à preſſer l'expédition de Savone ci-deſſus annoncée.

Pluſieurs raiſons autoriſèrent la préférence donnée à cette opération ſur celle de Gavi méditée également dans le premier projet. Savone étoit bien plus important à occuper que Gavi. C'étoit par Savone que ſe trouvoient couverts les derrières du baron de Leutrum. Les François & les Eſpagnols, une fois maîtres de cette Place, pouvoient donc preſſer le Général Piémontois en avant & en arrière. La priſe de Savone privoit de

plus les bâtimens Anglois de la retraite qu'ils se ménageoient dans le golfe de Vadi, seul abri qu'ils pouvoient rencontrer dans toute l'étendue des côtes dépendantes de la république de Gènes. Enfin on avoit des intelligences dans la ville.

ANNÉE 1748.

Le secret, la précision & la célérité deviennent seuls nécessaires. Tous les préparatifs sont faits; la majeure partie des troupes destinées à cette expédition, doit être transportée par mer. Une autre colonne marche par la côte aux ordres du chevalier de Chauvelin, & M. le duc d'Agénois commande les troupes embarquées. Les chaloupes qui doivent exécuter ce transport, sont ordonnées sous différens prétextes faits pour écarter les soupçons de l'ennemi. Les instans sont calculés de manière à permettre que cette troupe débarque près de Savone deux heures avant le jour. Les Mariniers se font attendre deux ou trois heures. Ce retard est reporté sur l'instant du débarquement. Il s'opère en plein jour; ce contre-temps déconcerte toutes les mesures, l'expédition est manquée, & M. le duc d'Agénois rentre le soir dans Gènes avec le Corps qu'il commande.

Tout le fruit de ce mouvement est d'avoir jeté quelque épouvante dans les quartiers que tient l'ennemi dans la rivière du Ponent & aux environs de la Bormida. De leur côté les Anglois avertis par cette tentative, craignent qu'une seconde plus heureuse ne les prive sans ressource du golfe de Vadi. Cette crainte les engage à presser

ANNÉE 1748.

le roi de Sardaigne de tenter quelque chose en Corse, comme il l'a projeté dès long-temps, & d'où puisse résulter pour eux l'assurance de quelqu'autre réfuge en cas de privation de celui qu'ils craignent de perdre. En conséquence le duc de Richelieu fait à son tour passer en Corse des subsistances, quatre cents hommes de renfort; & le marquis de Curçai qui les commande s'embarque le 20 mai pour s'y rendre.

De nouveaux troubles s'élèvent dans Gènes; de nouvelles factions s'allument. Un placard séditieux est attaché la nuit par les rébelles à la porte du Général François. Ils demandent appui & secours contre la tyrannie prétendue des Nobles. Ce placard est l'ouvrage de quelques brouillons obscurs & sans aveu, mais peut d'un moment à l'autre être avoué par la multitude toujours aveugle & toujours turbulente. Cette raison détermine le duc de Richelieu à la sage précaution de presser l'échange de trois mille prisonniers Autrichiens détenus dans les prisons de Gènes, & qui d'un moment à l'autre peuvent devenir des instrumens funestes de la rébellion.

Le comte de Colloredo est de retour à l'armée Autrichienne, & cette armée rentre en Campagne. Les précautions sont prises de part & d'autre pour l'attaque & la défense. Le mois de mai s'écoule cependant sans que les Autrichiens entreprennent rien de marqué malgré l'arrivée de leur artillerie & l'approvisionnement de leurs magasins. Les principaux sont établis à Villa-Franca

& à Philetta; grand nombre de fours ſont conſtruits dans les mêmes lieux, & la diſtance éloignée de ces emplacemens donne aux ennemis plus de ſécurité qu'ils ne devroient en avoir. Le comte de Courcy reçoit ordre de tirer un détachement de Sarſanne & des Places voiſines & de remonter la Magra par ſa rive gauche. La nuit du 2 au 3 juin, il arrive au point indiqué, y trouve un détachement Corſe qui s'y eſt rendu par la route de Braghetto, & ces deux Corps combinés pillent les magaſins & démoliſſent les fours dont on vient de parler.

ANNÉE 1748.

Cette légère expédition étonne l'ennemi. Le 4 juin, quelques troupes légères ſe gliſſent dans différens villages Génois, répandent des imprimés promettant toute indulgence de la part de la reine de Hongrie, aux habitans qui reſteront neutres, & toute rigueur à ceux qui oſeront prendre parti pour la République.

Après quelques autres opérations de détail, le comte de Braun établit ſon camp à cheval ſur la Varra & un peu en avant de Varèſe. Il reſte quelques jours dans ce camp, & ce ſéjour n'eſt marqué que par quelques pillages exécutés dans les environs par des partis Autrichiens.

Enfin le 10, un Courrier dépêché par M. le marquis de Puyſieux *, apporte au duc de Richelieu

* Alors Miniſtre des Affaires Étrangères.

ANNÉE 1748.

la nouvelle de l'acceſſion de la reine de Hongrie aux articles préliminaires de la paix *(u)*.

Auſſi-tôt M. de Richelieu fait part de cette nouvelle au comte de Braun & lui propoſe d'avancer de quelques jours la ceſſation de toutes les hoſtilités, qui, ſelon la ſtipulation du comte de Caunitz * ne devoit avoir lieu que le 15 de juin.

Le comte de Braun paroît accepter cette propoſition. Le comte d'Arch pour le comte de Braun, & le marquis de Cruſſol pour le duc de Richelieu, ſont réciproquement chargés de régler les conventions de l'armiſtice. Ces Négociateurs ſont loin de s'accorder. Le marquis de Cruſſol propoſe de laiſſer un intervalle de dix lieues entre l'armée Autrichienne & Gènes. Le comte d'Arch au contraire veut ſtipuler qu'il ſera permis au comte de Braun d'étendre ſon armée le long de la Varra. Une conférence entre les Généraux en chef eſt indiquée pour le lendemain & acceptée par le duc de Richelieu; mais il apprend que le comte de Braun profite de ce temps deſtiné aux négociations, pour ſe porter en armes du côté de Pontrémoli. Les conférences continuent donc ſeulement comme la veille, & ſans plus de ſuccès. Il demeure très-prouvé que le

(u) Ce conſentement de la reine de Hongrie eſt en date du 25 mai 1748, & ces articles préliminaires ont été arrêtés dès le 29 avril entre Sa Majeſté Très-Chrétienne & les Puiſſances maritimes.

* Miniſtre de la Cour de Vienne.

comte

comte de Braun ne cherche qu'à mettre à profit la sécurité que peuvent inspirer ces négociations, même pour faciliter la combinaison de plusieurs mouvemens offensifs qu'il médite.

ANNÉE 1748.

Le 12, un gros Corps avancé, commandé par le Général Andreasi, qui occupe les sources de la Magra avec huit mille hommes, attaque les premiers postes du marquis de Moyac dans la vallée de la Sturla. Ces postes cèdent à la supériorité du nombre & se reploient sur Borgo-Novo.

Le marquis d'Ahumada se plaint vivement & avec raison, de cette entreprise de vive force, faite contre ses troupes, au mépris de la parole réciproque qui a été donnée de suspendre toute hostilité pendant les conférences.

De nouvelles paroles sont données de la part des ennemis; & nous dirons à regret qu'elles sont aussi peu religieusement observées. Ils se renforcent par-tout, font avancer de nouveaux Corps. Le 14, le Général Nadasti fait attaquer le col de la Bochette par quinze cents hommes. Cette attaque est destinée à détourner notre attention d'une autre tentative, méditée pour la rivière du Ponent. Par une suite de la même combinaison le marquis de Clerici s'est avancé jusqu'à Borghetto. Les résultats de ces divers mouvemens sont tous demeurés à notre avantage. Le marquis d'Ahumada a fait attaquer, avec un égal succès, l'avant-garde du Général Andreasi.

ANNÉE 1746.

Un Corps Eſpagnol commandé par le marquis de Moyac, a chaſſé cette avant-garde de Borgo-Novo, d'où elle avoit la veille chaſſé elle-même les Miquelets. Enfin ce peu de ſuccès dans toutes ſes entrepriſes détermine le comte de Braun à accepter l'armiſtice, & le 15 juin à midi, eſt publié l'accord par lequel le cours de la Varra, depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure dans la Magra, eſt reconnu devoir ſervir de barrière aux armées reſpectives.

Le maréchal de Belle-Iſle & le marquis de la Mina apprirent le 1.er juin l'acceſſion de la reine de Hongrie aux articles préliminaires de la paix. Mais à cette époque le conſentement du roi de Sardaigne paroiſſoit encore douteux ; & tandis que les Plénipotentiaires raſſemblés à Aix-la-Chapelle, s'occupoient enfin du ſoin de faire reſpirer l'Europe, des combinaiſons militaires ſe diſpoſoient encore pour faire couler le ſang vers les ſources de la Roja & aux pieds des Alpes. Le marquis de Mirepoix s'étoit rendu en Dauphiné pour prendre le commandement d'un Corps qui devoit pénétrer par cette partie en Piémont. D'autres troupes raſſemblées dans les environs de Vintimille, étoient deſtinées à attaquer le baron de Leutrum, lorſqu'enfin l'on apprit que le marquis de Chavanne, Plénipotentiaire de Sa Majeſté Sarde, avoit accédé à ſon tour au Traité, & qu'il étoit temps de quitter les armes.

Nous paſſerons ſous ſilence toutes les diſcuſſions

plus ou moins importantes & également inséparables de tous les congrès. Nous laisserons les Plénipotentiaires se disputer à Aix-la-Chapelle sur de vaines préséances. Mais nous répéterons avec plaisir cette louange si justement & si souvent accordée à la modération de Louis XV. Nous redirons qu'il sut alors captiver l'admiration & l'amour de l'Europe, en lui montrant combien il reconnoissoit qu'un Pacificateur est au-dessus d'un Conquérant.

ANNÉE 1748.

Les peuples respirent; le repos va leur être permis; les préjugés nationaux se taisent; les haines expirent, & des penchans plus doux ramènent la justice avec la tranquillité dans tous les cœurs. L'Anglois redevient généreux, & ce partisan enthousiaste de la liberté, députe à Gènes un Officier supérieur de son escadre pour offrir un tribut de juste admiration à un peuple qui sut se maintenir libre.

Revenue de ses alarmes, la République ne s'occupe plus que de l'expression de sa reconnoissance. Le duc de Richelieu éprouve l'influence propice de cette étoile sous laquelle le Ciel le fit naître, & qui le destina à toutes les gloires. Le duc de Boufflers a trouvé dans Gènes qu'il a défendue, la mort & un tombeau. Le duc de Richelieu sort de Gènes en vainqueur. On lui élève une statue, hommage éclatant, inconnu depuis les siècles de l'ancienne Rome, &, pour ainsi dire, empruntant un nouveau lustre de cette contradiction avec les

mœurs contemporaines. De Gènes, le duc de Richelieu vole à Verſailles recevoir des mains de ſon Maître le premier des honneurs militaires, & ſuivre ce cours de gloire & de proſpérités que l'on peut obtenir par les talens & les grâces, & que l'on ne mérite que par des vertus.

FIN du Journal militaire.



INDEX

INDEX GÉOGRAPHIQUE,

Relatif à tous les Noms propres des Lieux, employés dans cet Ouvrage.

ACQUARIA, *Aquarium*, est une petite ville du duché de Modène, dans la partie de Frignano. Elle est renommée par ses eaux médicinales, auxquelles elle doit son nom. Cette ville est située sur une montagne, sur la rive méridionale du Panaro, & à dix-huit milles environ au midi occidental de Modène.

ACQUI, *Aquæ Statiliensium*, tire ce surnom des Statiliens, peuples des Alpes, & ses fondateurs. Son nom propre vient des eaux chaudes & médicinales qui s'y trouvent, & dont les Romains connurent l'usage. La surface de ces eaux présente une espèce de phénomène digne d'être rapporté. Il y croît des herbes abondantes qui conservent constamment la fraîcheur de leur verdure.

La ville d'Acqui est située dans le Montferrat, sur la rive septentrionale de la Bormia ou Bormida, entre le confluent de cette rivière & de l'Erro.

Acqui est un poste très-important, en ce qu'il est presque à la tête des débouchés des deux branches de la Bormida; il assure ceux de Sassello & d'Ovada sur Savonne, & peut soutenir la communication avec Gènes par Novi & Gavi: la nécessité de cette communication est sensible, puisque c'est de Gènes, qu'en cas de guerre, nous devons naturellement tirer nos munitions & nos subsistances.

ADDA, *Addua*, rivière d'Italie, ayant sa source dans le pays des Grisons, au mont Braulia.

Elle entre, sous le fort de Fuentes, dans le lac de Côme, d'où elle sort à Lecco pour y former encore un petit lac; de-là elle se rend au fort de Tresso, passe à Cassano, à Lodi, à Pichiguitonne, d'où elle se jette dans le Pô au lieu dit *Bocca d'Addd.*

Cette rivière est navigable toute l'année depuis Cassano jusqu'à son embouchure. Il y a des ponts fixes à Cassano & à Lodi; à Pichiguitonne, il y en a un de bateaux.

Comme les vallées de Suisse, où coule l'Adda, sont étroites, ses inondations fréquentes font payer cher au pays les avantages qu'elle lui procure. Depuis Cassano, en remontant vers Lecco, le lit de l'Adda se rétrécit & devient plus profond,

La rivière forme alors un torrent encaiſſé dans des roches; la ſeule difficulté d'y faire des rampes rend la jetée des ponts preſque impoſſible dans cette partie. Le chemin, de Vaprio à Lecco, eſt ſi étroit qu'une armée y marcheroit conſtamment, par un ſeul défilé, au pied de la montagne & le long de la rivière.

Outre l'encaiſſement de l'Adda & la hauteur du rideau, le paſſage du canal de Marteſana ſeroit un troiſième obſtacle. Dans les temps où les eaux de l'Adda ſont baſſes, il ſeroit aiſé de la mettre à ſec tout-à-fait. Pour cela, on feroit couler ſes eaux dans la Marteſana & la Muſſa, capables de les contenir; de-là naîtroit une grande facilité pour le ſiége de Pichiguitonne : on peut auſſi dériver l'eau des deux canaux dans le Lambro, & de-là dans le Pô. Le lac de Côme fourniroit des bateaux propres à jeter des ponts ſur l'Adda; on les feroit deſcendre aiſément juſqu'à Brivio, d'où il faudroit les tranſporter par terre ſur des haquets juſqu'à Treſſo, afin d'éviter les caſcades : à Treſſo, on peut les remettre ſur l'Adda, pour les conduire par-tout où l'on veut. Voyez *aux Pièces juſtificatives*, le Mémoire du 19 Juillet 1746, ſur les moyens de défendre l'Adda, conſéquemment aux entrepriſes poſſibles aux ennemis ſur les deux rives.

ADIGE, *Atheſis;* cette rivière a pluſieurs ſources; la principale eſt au midi du lac glacé, dans les montagnes du haut Tirol, ſous les grands monts de Brencio & de Trêmes.

Les eaux de cette ſource ſe dirigent d'abord vers deux montagnes; l'une eſt nommée *Firſtemberg*, l'autre *Mariaberg :* de-là elles coulent vers l'Orient, & recoivent beaucoup de ruiſſeaux qui tombent des Alpes; elles paſſent enſuite au midi du château de Tirol & de Bolſano, ville aſſez marchande, & ſe réuniſſent à une autre branche après avoir recueilli quantité d'autres ruiſſeaux au-deſſus de Brixen.

Cette rivière, groſſie de tant d'autres, paſſe à Trente où elle commence à porter bateau; elle laiſſe Vérone à gauche, baigne le Poléſin de Rovigo par pluſieurs coupures, & ſe jette enfin dans le Golfe Adriatique, après avoir arroſé le Tirol, le Trentin & l'État de Veniſe. De l'Adige, entre Caſtagnara & Carpi, ſort le canal blanc; il communique avec le Tartaro dans lequel il entre à Cauda.

Il n'y a de ponts fixes ſur l'Adige que ceux de Vérone, où il ſe ſépare en trois bras, & celui de Saint-Pierre de Legnano, ville fortifiée, au-deſſous de laquelle, à un lieu appelé *la Badia*, ce fleuve forme l'Adigetto dont on parlera dans la ſuite.

Le Prince Eugène en 1701, fit jeter un pont ſur l'Adige, entre Caſtel-Baldo & Villa-Bona. Le Chevalier Folard nous apprend que ce

fameux Général sut par ses ruses, engager M. de Catinat à s'étendre trop le long de cette rivière, pour en disputer le passage, ce qui le rendit foible par-tout; il tenoit environ douze lieues, & fut battu.

Sur la même rivière, M. de Vendôme tomba cinq ans après dans la même faute; l'ennemi passa comme la première fois vis-à-vis la position même de ce Général. En 1706, M. de Vendôme, avant l'arrivée de M. le Duc d'Orléans, avoit placé sur les bords de l'Adige, à un village appelé *Mazi*, un pont sur lequel passèrent les ennemis, après avoir forcé les troupes de France qui le gardoient, & celles qui étoient à la Badia.

Le pays à droite & à gauche de l'Adige, en suivant les bords de cette rivière depuis Vérone jusqu'à Legnano, est rempli de coupures dans une épaisseur de trois milles environ; mais dans l'intervalle du lac à l'Adige, le terrein est sec, pierreux, moins fertile & plus étendu.

Depuis Roveredo jusqu'au-dessous de Legnano, le pays est arrosé par le même fleuve; il passe, comme on l'a dit, dans Vérone, où il se sépare en plusieurs branches. Il rend avantageuse la position de cette ville, d'autant plus importante, que le succès de la guerre en Lombardie en dépend, attendu que quand on en est le maître, on l'est aussi de toutes les gorges qui descendent du Tirol dans cette partie.

L'Adige communique avec le Pô, environ à douze milles de son embouchure, par un canal appelé *la Canavelle.* Le pays depuis Legnano, en descendant l'Adige, & laissant cette rivière sur la droite, forme une vallée assez fertile; elle fait partie du Padouan jusqu'au village de Mazi. Le long du Polésin de Rovigo, l'Adige est rempli d'îles très-spacieuses & très-multipliées; la grande étendue de son lit y rend la jetée des ponts très-difficile. Bien des Généraux ont estimé que le meilleur moyen de défendre cette rivière, étoit de la passer.

Selon le Chevalier Folard, après que l'armée du Prince Eugène eut passé l'Adige, on pouvoit par cette rivière même inonder tout le pays, ce qui eût décidé du sort de l'Italie & de la perte du roi de Sardaigne. M. de Vendôme avoit même eu la précaution d'en écrire à la Cour au cas que l'ennemi prît la route relative à ce projet destructeur; mais M. de Vendôme reçut un ordre exprès de n'en rien faire. Les occasions où l'humanité entre pour quelque chose dans les calculs militaires, sont trop d'honneur aux Rois pour que l'Historien ne se fasse pas un devoir de les rappeler. Le Palatinat fumoit encore aux yeux de Louis XIV; le Monarque étoit encore épouvanté du projet du terrible Louvois, cet homme sublime par ses talens & féroce par

la Romandiole, le duché d'Urbin, la Marche d'Ancône, l'Abruzze, la Capitanate, la terre de Barri & la terre d'Otrante. *Voyez Moréri.*

AGNADEL, village du duché de Milan, dans un canton nommé *Ghiera d'Adda.*

Ghiera, en Italien, signifie *cercle de tonneau*, & désigne le cercle de l'Adda. Ce fut auprès de ce village que Louis XII, roi de France, remporta la fameuse victoire du 14 Mai 1509, sur les Vénitiens, commandés par le comte de Petilianne. La bataille se donna entre la Commune, un des bras de l'Adda, & Vaila, village situé sur la rive orientale de cette rivière.

AIGUEBELLE, bourgade de Savoie, sur l'Arc, aux frontières de la vallée de Maurienne; elle est située au pied d'une montagne, à cinq lieues à l'orient de Chambéry, à trois de Montmélian.

Il y a dans le Dauphiné, une autre bourgade de même nom (*Aqua pulchra*) sur la rivière de Berre, à deux lieues de Saint-Paul-trois-châteaux.

AISME, *Axima*: c'étoit une ancienne ville des Centrons. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un bourg situé en Savoie dans la Tarentaise, entre Moustier & le petit Saint-Bernard.

ALBANO, ville épiscopale, située sur le lac du même nom, au septentrion de la campagne de Rome. Elle est à côté de Castel-Gandolphe, à six lieues Sud-Est d'Ostie, & à deux au Nord de Vélétri. Elle a été bâtie au lieu où étoit autrefois la Villa-Pompeia, près de laquelle l'empereur Domitien avoit fait construire un amphithéâtre, dont il reste encore quelques ruines. Cette ville est assez peuplée.

On voit au bout de la ville, vers la Riccia, devant le château du duc de Savelli, possédant le duché d'Albano, un tombeau en forme de pyramide, au milieu de quatre autres plus petites. Les Albanois modernes l'ont fait élever en mémoire des trois Curiaces de la ville d'Albe.

ALBARO, sur la pente du cap Cariniano. Ce faubourg n'est pas compris dans l'enceinte des remparts de Gènes. Il domine par sa position, tout le front appelé le *Zerbin*. Les batteries qu'on pourroit y élever aisément à la faveur des maisons qui bordent le torrent de Besagno ou Bestagno, feroient taire dans cette partie, tout le feu du rempart, & foudroyeroient la moitié de la ville.

ALBE, *Alba Pompeia*, ville sur la rive droite du Tanaro dans le Montferrat, à sept milles de Quierasque, à douze milles d'Asti. Cette ville beaucoup plus considérable, lorsqu'elle appartenoit au duc de Mantoue, est aujourd'hui très-petite; & le duc de Savoie la possède depuis la paix de

l'hiver, ces chemins sont impraticables, deux jours de Soleil d'été suffisent pour les rétablir.

Le projet du siége d'Alexandrie présentoit moins d'obstacles apparens dans la dernière guerre d'Italie, que celui de beaucoup d'autres places, vu la facilité du transport des agrêts nécessaires; mais à l'investissement de cette place est attaché un grand embarras, causé par la Bormida, ayant son embouchure près de la ville, dans le Tanaro; par-là on se trouve obligé de tenir des quartiers qui se communiquent toujours très-difficilement & donnent beaucoup d'avantage à celui qui voudroit secourir la place.

En 1745, on estimoit vingt mille hommes nécessaires pour former le blocus d'Alexandrie, indépendamment d'une vingtaine de bataillons indispensables pour garder la communication avec le comté de Nice & la France.

ALPES. *Voyez* cet article important, transposé à la fin de l'Index. On aura occasion d'y renvoyer souvent, attendu que, pour la plus grande intelligence, on a cru mieux faire de réunir tous les articles relatifs en un seul, & en corps de Mémoire. C'étoit le moyen le plus sûr de faire sentir les rapports de tous ces détails topographiques entre eux.

AMEVILLE, bourg de Savoie, dans le Val d'Aoste au midi & près de la rivière de Doria, sur la rive gauche d'un torrent très-profond.

On y voit un pont d'une seule arche & d'une élévation surprenante; la Martinière le dit bâti par Caïus Avilius, du temps d'Auguste.

Les hommes & les bêtes peuvent y passer commodément & à couvert. Ce pont a une porte à chaque extrémité, & est voûté en dessus.

Il sert en même temps d'aquéduc, & conduit en abondance les eaux de la partie occidentale de la vallée à l'orientale; d'où résulte une grande utilité pour toute la campagne voisine en général, & pour celle d'Ameville en particulier.

AMITERNUM, ville anciennement célèbre au pays des Vestins. Il en reste quelques vestiges au Nord d'Aquila, dans le royaume de Naples. On a bâti sur ses ruines un bourg appelé *San Vittorino*. Magin, dans sa carte de l'Abruzze (dit la Martinière) marque une espèce de village, qu'il nomme *Amiterno*. L'ancienne *Amiternum* étoit la patrie de Saluste.

ANGHIERA, *Angleria*, capitale du comté d'Anghiera, province du duché de Milan, est située sur le bord du lac majeur, vis-à-vis d'Arone (le lac entre deux) à environ trente-cinq milles de Milan. C'est à côté de cette ville que le Tésin sort du lac.

Le comté d'Anghiera, *Angleriæ comitus*, selon Moréri, est borné au Nord par les Bailliages que les Suisses

leurs principes, aux talens du Général.

Antium, ville située sur un promontoire de la mer de Toscane, c'étoit, dit-on, l'ancienne capitale des Volsques : on la nomme aujourd'hui *Antio Rovinato*. Elle nous fournira peu de détails militaires intéressans; l'antiquité nous en présente quelques-uns de relatifs à cette ville presque oubliée. Elle a la honte d'avoir été la patrie d'un Tyran, & la gloire d'avoir servi de théâtre au triomphe d'un Héros : Néron y naquit, & Camille y fut vainqueur. Le Tyran y fit creuser un port pour illustrer la ville où il avoit pris naissance. Après une guerre de deux cents ans, Camille s'en étoit rendu maître, & avoit transporté à Rome les proues de six vaisseaux des Volsques, magnifiques trophées d'une victoire navale. A Rome, où le vainqueur n'avoit alors qu'à jouir de sa gloire, & non à craindre les cabales rampantes de l'envie, une place fut consacrée à immortaliser cette journée & Camille. Les gages du triomphe y demeurèrent exposés, & en conséquence la place fut nommée *Rostra*.

La fortune eut aussi un temple à Antium.

Arée, village situé près de l'Adige, au-dessus de Vérone. On peut, avec quelques travaux, en faire un excellent poste; il assureroit la tête d'un pont qui se trouve dans cette partie. M. le Maréchal, alors marquis de Maillebois, le fit occuper par deux bataillons, le 23 Septembre 1735.

Arpino, autrefois *Arpinum*, ville ancienne qui n'est plus aujourd'hui qu'un village de la terre de Labour, dans le royaume de Naples.

Arpino est situé à l'Est du confluent du Fibreno & du Gariglian. C'est la patrie de deux grands hommes, Marius & Cicéron.

Arrezzo, *Arretium*, en Toscane, dans la partie orientale.

Le Chevalier Folard nous apprend que ce fut à Arrezzo que le Consul Cneius Flaminius choisit une position de défensive pour s'opposer aux progrès d'Annibal.

Il reproche au Consul romain plusieurs fautes assezgraves. On peut lire dans les Commentaires de ce Xénophon de la France, *édit. in-4°, pages 152 & 153, liv. III, v. 2*, des détails intéressans à ce sujet, & propres à donner des connoissances militaires & assez précises de cette partie du pays.

Arselli, près de Gènes. On avoit en cet endroit construit une redoute qui, avec la rive droite de la Polcevera, étoit le terme des retranchemens en pierre sèche, que M. le duc de Richelieu fit faire en 1747. Ces retranchemens dominoient, dans leur pourtour, tout le vallon de Fégino. La redoute d'Arselli couvroit aussi le village de la Coronata.

l'abandonnèrent, la garnifon Vénitienne y rentra.

La Badia eſt à treize milles de la petite ville d'Eſté ; le chemin qui les communique, paſſe ſur des chauſſées praticables dans les grandes chaleurs, mais, dans l'arrière-ſaiſon, inondées par les marais qui ſe trouvent à droite & à gauche. Dans tout ce trajet, il n'y a d'habitations que quelques cabanes de pêcheurs. Voyez *aux Pièces juſtificatives*, un Mémoire du 5 Octobre 1746.

BAGANZA (*la*), petite rivière du Parmeſan, d'où dérive la Naville commune; cette rivière communique à la Parma : elles ſe jettent enſemble dans le Pô entre Caſal Maggiore & Viadana. La Baganza eſt auſſi conſidérable que la Parma.

BALBI, bourg près de Gènes, placé ſur une petite éminence du côté de Cariniano.

BALESTRINO, château dans l'État de Gènes ; il défend le débouché de Garenio ſur Luano : on peut établir une communication de ce château au petit fort de Merogno.

BALISTA ou *MONTE-CERVERA*, montagne de la côte orientale de Gènes, vers les ſources de la Lavagna & de la Stura, & faiſant partie de l'Apennin. On communique de cette montagne dans le duché de Parme par le Val de Taro.

BARBEL, autrement nommé *Valon*, l'un des gués établis ſur le Mincio, à trois cents toiſes au-deſſous de Pozzolo ; les chemins qui y aboutiſſent, vont joindre les grands chemins de Goïto & Maringo. *Voyez* MINCIO.

BARCELONETTE. *Voyez* ALPES.

BARD. *Voyez* le VAL D'AOSTE & les ALPES à la fin de l'Index.

BARDINESE. *Voyez* l'Inſtruction du 15 Juin 1746, pour M. le comte de Mailly.

BARRICADES. *Voyez* ALPES à la fin de l'Index, à la vallée d'Eſtures.

BARUCHELLA, village du Ferrarois. Il s'y trouve un bac établi ſur le canal blanc.

BASSANO, petite ville appartenante aux Vénitiens, ſur la rivière de Brente, à vingt-cinq milles de Vicence.

Il y a un grand chemin de Trente à Baſſano, par où les voitures peuvent paſſer ; il s'appelle *la Strada-reale*, traverſe tout le Val Sugana, la tête du Val d'Aſtego, d'où ſort un torrent très-dangereux de ce nom, & va ſe jeter dans la petite Brente à Eſté ; il donne des eaux à Vicence par un canal.

Entre Baſſano & les Alpes, il y a pluſieurs collines très-fertiles ſurtout en vins extrêmement délicats. Cette ville a dans ſa dépendance douze villages ; avec ſon territoire, elle peut contenir environ douze mille ames.

BASSANO & *BASSANELLO*, bourg de l'État de l'Égliſe en Italie. Il eſt

de l'embouchure de la Parma près celle de la Leuza qui est vis-à-vis de Viadana, c'est-à-dire, à huit milles de Parme en allant du côté de Mantoue entre Crémone & Reggio.

Le Prince Eugène s'empara de Bersello en 1702, & y laissa une forte garnison. Le duc de Vendôme reprit cette Place le 27 Juillet 1703; il la fit démolir l'année suivante.

BERSONERA. *Voyez* les Instructions du 15 Juin 1746.

BESAGNO ou *BESTAGNO*, petite rivière de l'État de Gènes, sortant de l'Apennin près Toriglia. Après avoir parcouru quelques milles, elle vient baigner les murs de la ville de Gènes à l'orient, & se jette dans la mer Méditerranée.

Le torrent de Besagno servit en 1747 au duc de Bouflers à appuyer la gauche d'une ligne de défense qu'il avoit établie du côté de Bonifacio. *Voyez* le Journal.

BIAGRASSE, bourg considérable, situé près de la fourche du canal de Milan & de celui de Biagrasse.

Ce dernier est navigable pour de grosses barques, & sert aux marchandises qui viennent de Venise; il favorise particulièrement l'exportation des sels. On les débarque au port de Parasaco sur le Tésin, à huit milles & demi au-dessus de Pavie; de-là on les voiture par terre jusqu'au canal de Biagrasse à Bellegarde, qui n'est qu'à huit cents cinquante toises du port de Parasaco.

On avoit projeté comme quelque chose de beaucoup plus avantageux au pays, de continuer ce canal jusqu'à la rivière, ce qui est possible en le poussant près de Pavie, & en faisant plusieurs écluses, la pente en étant très-considérable.

BLANGERO, château d'Italie dans le Piémont. Il est isolé, & le village en est loin. Il seroit assez bon sans la rareté de l'eau & du bois.

BOBIO, ville d'Italie, au duché de Milan, sur la Trebia, dans une plaine entre des montagnes, aux frontières de l'État de Gènes, à trente-cinq milles de Tortone, autant de Gènes en allant vers Plaisance, & à presque autant de Pavie. *Voyez* au Journal & dans Bonamici, les détails de la marche de M. de Gages, revenant du royaume de Naples en 1745.

BOLOGNE, ville d'Italie, sous la domination du Saint-Siége. Elle est une des plus grandes & des plus belles, & est comptée pour la seconde de l'État ecclésiastique. La fertilité de son terroir arrosé par un grand nombre de sources tombant de l'Apennin, au pied duquel elle est située, lui a fait donner le surnom de *la Grasse*.

Bologne a environ cinq milles de circuit, deux milles de longueur, pas plus d'un mille de largeur. Elle n'a pour fortification qu'une enceinte de briques, & ne défend rien, mais elle est très-peuplée; c'est une des

Ce pont est partie en ancienne maçonnerie, partie en bois; au milieu se trouve une coupure où l'on place des madriers pour passer. Il a été raccommodé par les troupes de France en l'année 1735, & il y passa une partie de l'armée.

Le Mincio n'a que dix-huit toises de largeur dans cet endroit; les chemins qui y aboutissent vont à Vérone & à Mantoue.

Il y a à Borghetto, douze maisons où l'on a toujours tenu un détachement pour garder le pont dont on vient de parler.

Les moulins de Borghetto sont à cent toises au-dessous de la grosse muraille.

BORGOFORTE, petite ville d'Italie dans le duché de Mantoue, sur le Pô, un peu au-dessus du confluent de l'Oglio, entre la ville de Mantoue & celle de Novellara.

Le poste de Borgoforte, en le retranchant, ainsi qu'il le fut au mois de Juillet 1733, peut être très-bien défendu par cinq bataillons; il exigeroit l'ouverture d'une tranchée.

BORGO SAN DONINO, évêché des états de Parme; il marque, à trois milles près, la moitié du chemin de Plaisance à Parme, dont la longueur est de trente-six milles. Ce chemin est formé par une chaussée de trente-six pieds de large, bien ferrée & bien entretenue.

C'est à Borgo San Donino que commence le Parmesan, & finit le Plaisantin.

BORMIDA (la), rivière d'Italie dans l'État de Gènes, ayant sa source en Piémont dans la chaîne de l'Apennin. Elle est formée de deux ruisseaux nommés l'un *Orba*, & l'autre *Bormia*; tous deux se réunissant à Sessana. La Bormida passe à Acqui, se rend dans le Tanaro, au-dessous d'Alexandrie. *Voyez* aux Pièces justificatives, une Instruction du 5 Juin 1746.

BOSCO, *Bosch*, *Bosc* ou *Boschi*, petit bourg situé au milieu d'un bois. Il a un pont sur l'Orba, & se trouve aux frontières du Mont-Ferrat, près de Frégarolo, à trois milles d'Alexandrie.

BOURNASSES (les); c'est une grosse maison à droite du Tesin, en descendant du Lac-major. Elle est à deux milles & demi des cassines de la Farasine. A l'entour sont des terrasses revêtues en maçonnerie, & dont les murs, formant les parapets, sont crénelés. Il y a près de cette maison de mauvaises cassines habitées par quelques familles de païsans; le tout réuni forme un bon poste.

BOZOLO, bourg & château d'Italie, au Mantouan. Le territoire, qui est peu étendu, confine au Crémonois. Le bourg n'est qu'à deux milles de la ville d'Oglio, presque au milieu, entre Mantoue & Crémone.

L'enceinte de Bozolo dans la plus grande partie de son pourtour, n'est

la Bormida, entre Final & Aqui, à cinq lieues de l'un & de l'autre.

Il s'y trouve un pont de pierre sur la Bormida. Ce poste peut se tourner.

Il y a eu dans la dernière guerre un cordon de postes, établi depuis Vintimille jusqu'à Cairo. La distance est d'environ trente lieues, l'objet étoit de couvrir les vallées de la Nervia, d'Oneglia, de la Rottia & de la Néva, &c; & pour protéger la communication de l'Italie avec la France, le long de la rivière de Gènes.

CALCINATO, village du Bressan, sur la rivière de la Chiesa, à trois lieues de Monte-Chiaro. Il est fameux par la victoire que le Duc de Vendôme commandant les troupes de France, y remporta le 19 avril 1706, sur le Général de Reventlaw. Les Impériaux y perdirent trois mille hommes, y compris les blessés & les prisonniers, six pièces de canon, vingt-quatre drapeaux, dix étendards & beaucoup de munitions. Les François achetèrent cette victoire par le sang d'un grand nombre d'Officiers de distinction. Le Général des Impériaux fut tué.

La victoire eût été plus complette, si le Prince Eugène qui arriva sur la fin de la bataille, n'eût sauvé le reste des troupes en les ralliant & les menant à Guardo.

CAMPO-ALTO, village où se trouve un pont sur l'Antanel. C'est un fort bon poste.

CAMPO-FREDDO. Voyez le Journal de Bonamici, au siége de Gènes.

CAMPO-RINALDO. Voyez l'Instruction du 3 Août 1746.

CAMPO-ROSSO. Voyez l'Instruction du 23 Septembre 1746.

CANAL BLANC, naville très-large & très-difficile, sortant de l'Adige, entre Castagnara & Carpi. Ce canal tombe dans le Tartaro à Cauda. Il y a un bac à Baruchella. Le cours de ce canal est sur l'État des Vénitiens.

En 1706, le prince Eugène passa ce canal, & M. de Vendôme arriva trop tard pour y mettre obstacle. *Voyez* Folard.

CANETTO, petite ville d'Italie, la dernière du Mantouan, sur la rive septentrionale de l'Oglio, où il fut établi un pont par l'armée du Roi en 1733. Il l'avoit été de même dans la guerre de 1701; il a été détruit & refait par les François & les Impériaux, suivant les évènemens, & ne subsistoit plus en 1736, quand les troupes de France revinrent d'Italie.

Canetto est à huit lieues au couchant de Mantoue, & autant au levant de Crémone. Elle fut prise par les François en 1705.

Sa situation est importante pour le passage de l'Oglio. Le Maréchal de Villeroi y avoit mis le Marquis de Maulevrier avec trois cents Soldats François, deux cents cinquante

qui couvroient trop les travaux, elle a pu passer pour une des fortes places du Piémont. Sur l'emplacement de ces fauxbourgs démolis, on en a bâti quatre autres qui valent bien les anciens, & qui sont à cinq cents pas de la ville. On tient à Carmagnole un marché toutes les semaines, & l'on y trouve des marchands qui y viennent du Dauphiné, de la côte de Nice & de Gènes. Le territoire produit des vivres, du lin, du chanvre & de la soie en quantité. Carmagnole est entre Savigliano & Turin, à distances à peu-près égales. Carignan en est à six mille pas. Baudran observe que cette ville fut démantelée; cela n'étoit pas encore en 1691, lorsqu'elle fut prise par M. de Catinat; il y établit ses magasins, après avoir fait réparer, augmenter les défenses & bâtir une écluse sur le Pô, pour en conduire les eaux autour de la place, dont le Prince Eugène ne tarda pas à s'emparer.

CARPI, ville d'Italie dans le Modénois, avec un bon château, à quatre lieues au nord de Modène.

L'enceinte de cette place est très-médiocrement flanquée; le front formé par les bastions de Sainte Claire & de Saint Nicolas, est d'une trop grande étendue pour soutenir une attaque, n'étant couvert que par deux petits ravelins qui ne tirent qu'une défense oblique de la Courtine. Par conséquent, cette place ne sauroit arrêter les progrès d'une armée; cependant le Prince Eugène fut obligé en 1706, d'y faire une attaque en règle, elle tint sept jours de tranchée ouverte. Le régiment de Vexin la défendoit.

CARPI, petite ville d'Italie dans le Véronnois, sur la droite de l'Adige. Elle est aux Vénitiens. Le Prince Eugène y battit les François en 1701.

CASAL ou CAZAL DE SAINT-VAS, *Casale Sancti Evasii*, ville du Montferrat située sur le Pô, entre Trin & Valence, est une des plus fortes places d'Italie. Son assiette sur le Pô lui fournit de grandes commodités. Son terroir est extrêmement fertile; elle est défendue d'un côté par une bonne citadelle à six bastions, bâtie par le Duc Vincent de Mantoue, & de l'autre par un château avec de bons fossés, des remparts, de fortes murailles, plusieurs bastions & demi-lunes. Cette ville a été dans le XVII.e siècle, comme la pierre d'achoppement des Espagnols. Ils l'assiégèrent sous Gonçalés au commencement de 1629, & l'armée du Roi Louis XIII les obligea de se retirer durant la nuit. L'année suivante ils l'assiégèrent encore sous le marquis de Spinola; mais elle fut défendue par le maréchal de Thoiras. En 1640, les Espagnols assiégèrent Casal, sous le marquis de Leganès; ils en furent chassés le 29 Avril par le Comte d'Harcourt, celui-ci leur enleva leurs

* En 1680, M. de Catinat alla prendre possession de cette ville avec pouvoir d'y commander.

CASTELLETO, habitation située à la droite du Tésin en descendant du lac Major. On y compte vingt maisons éparpillées. Ce village est vis-à-vis le bourg de Setto. Le château du Castelet, à un mille du village du Castelletto, est un poste à occuper. Ce château offre un grand avantage du côté du Novarrois, en ce qu'il domine tout le pays du côté opposé. De plus on y débouche par une plaine de bruyères où l'on peut mettre trente mille hommes en bataille, & marcher dans cet ordre presque jusqu'au village de Somma qui en est à quatre milles, sur le chemin de Milan. L'excellent château que l'on y peut occuper, appartient à la maison de Castelbaro, & on peut au besoin, y placer quatre bataillons.

CASTEL-NOVA, l'une des habitations qu'on trouve sur la gauche & près du Tésin, en descendant.

On y compte dix-huit maisons & une église, situées sur une rive qui forme un cap, & où le Tésin fait un grand contour; c'est un très-bon poste, aisé à retrancher, à trois milles de la Magdeleine par le chemin ordinaire, & à deux seulement en ligne droite, mais sans chemin.

Le port de Castel-Nova est à trois milles de celui d'Olegio; les chemins vont d'un côté à Cosme & Vareze, & de l'autre à Lomagnano.

CASTELNOVO DI SCRIVIA, bourg d'Italie au Milanois, sur la Scrivia, d'où lui vient son nom. On l'appelle aussi quelquefois *Castelnovo-Tortonese*, parce qu'il est dans le Tortonois, à trois milles du Pô, en allant vers Tortone entre Alexandrie & Pavie.

Il y a un autre Castelnovo sur la Bormida, que l'on nomme *Castelnovo di Bormida* pour le distinguer de celui ci-dessus.

CASTEL SAN-GIOVANI, petite ville d'Italie au duché de Plaisance, sur une petite rivière dont les eaux ont la propriété d'engraisser la terre, & rendent le sol très-propre à la culture du riz qui y croît en abondance. Il y a dans cette ville un palais, un hôpital, & une place où se tient le marché. A la sortie est un château flanqué de quatre grosses tours rondes, avec des fossés pleins d'eau. *Voyez* l'Instruction du 3 Juin 1746.

CATOLICA (la), bourg de la Romagne entre Pesuro & Rimini; il fut ainsi nommé, pour avoir servi de retraite au petit nombre d'Évêques orthodoxes qui se trouvérent parmi ceux convoqués au Concile de Rimini.

Ce lieu est presque ruiné & ne consiste plus aujourd'hui qu'en une tour & quelques hôtelleries.

CAVA TORRE; il y a un chemin fait durant trois milles, de Pouzone à Cava Torre. Il suit les hauteurs, mais ne peut pas servir pour les voitures, parce qu'il est trop étroit, & qu'il faudroit beaucoup de travail pour l'élargir &

ouvrage à cornes avec une demi-lune & des batteries en dedans. C'est aussi la partie qui semble la plus susceptible d'attaque, quoique la plus fortifiée ; mais sur la droite du chemin allant à Mulessano, règnent des hauteurs sur lesquelles établissant des batteries, on battroit jusqu'au pied des ouvrages, & à la distance d'environ deux cents & deux cents cinquante toises.

S'il étoit question du siége de Ceva, on estime qu'il suffiroit de faire des communications pour arriver aux batteries, & qu'avec vingt pièces de canon & douze mortiers bien servis, on pourroit s'en emparer dans douze jours.

Dans la dernière guerre, on avoit pratiqué un chemin pour le canon depuis la Madone de Savonne jusque près de Montezemo. Après avoir suivi ce chemin jusque sur les hauteurs de Montezemo, il faut marcher sur la droite si l'on veut aller tomber sur les emplacemens des batteries indiquées.

A l'égard de la ville de Ceva, elle contient environ quatre cents cinquante maisons & quatre mille habitans. Elle n'est enceinte que d'une simple muraille point flanquée, & ne doit être regardée que comme toutes les autres villes fermées, & propres à s'opposer à un coup de main.

CHAMBÉRY, capitale de la Savoie, & l'ancien séjour des ducs. Cette ville est située sur la petite rivière d'Orbane, dans une plaine entourée de diverses collines ; on y voit un château qui domine la ville ; elle est à deux lieues du Lac de Bourget, en allant vers Montmélian, à cinq des frontières de France, à l'Orient, à dix-huit de Lyon, à seize au midi de Genève.

CHAMPIO (le), torrent qui coule, ainsi que celui de la Gogna, dans une plaine de trois milles de Monte-Orso à Monte-Chio-Majore qui est vis-à-vis. Ces deux torrens sont, en bien des endroits, au-dessus du niveau des terres, de plus de quinze pieds. Ils sont contenus l'un & l'autre par des chaussées sur chacun de leurs bords, les grands orages font souvent crever ces digues ; ce qui rend cette plaine très-dangereuse pour une armée qu'on y camperoit. Outre le danger de ces inondations subites & fréquentes, les eaux qui filtrent à travers ces torrens, rendent le terrein très-humide & trop mal sain pour y camper des troupes.

Il est extrêmement difficile de faire des ponts sur pilotis sur ces torrens, à cause du gravier mouvant que les eaux entraînent dans leur lit. Il faudroit enfoncer les pilotis de plus de quinze pieds, avant d'être au niveau du terrein, où il y a apparencee qu'on ne trouveroit pas encore le tuf. Il conviendroit mieux de faire les ponts sur chevalets, par les eaux basses, en prenant la précaution d'avoir, au cas

1701, le seul endroit par où les ennemis pouvoient venir au Prince Eugène qui l'occupoit. Ce poste, de lui-même peu considérable, étoit alors important; il est situé entre trois ou quatre petites rivières qui en défendent l'accès à droite, à gauche & par-derrière.

Chiari est fameux par la bataille du 1.er Septembre 1701, où les troupes de France perdirent deux mille hommes tués ou blessés par les Impériaux, dont le canon tiré à cartouche causa un grand carnage.

M. de Catinat, qui avoit le commandement des armées du Roi en Italie, fut blessé à cette affaire.

CHIAVA MARCHESINE (la), petite naville qui sort de l'Adige, *Voyez* l'Instruction du 27 Juin 1746.

CHIAVENA (la), petite rivière du Plaisantin qui reçoit la Chera à Rezano, passe à Casa-Dio, où elle a un pont sur le grand chemin de Parme à Plaisance, reçoit ensuite le Rio & vient à Cavorso où elle a un autre pont; elle se jette ensuite dans le Pô, au-dessous de Castel-Nuovo, vis-à-vis l'embouchure de l'Adda.

CHIGNOLO. *Voyez* l'Instruction pour M. le marquis de Mirepoix, du 6 Juillet 1746. *Voyez* de plus, *Pièces justificatives*, un Mémoire du 1.er Août 1746.

CHIOSO, (la) cassine à la gauche du Tésin, à deux milles du cabaret de la Sora.

CHIOSO, (gué *del*) situé dans la partie supérieure du Mincio, à trois cents toises au-dessous du grand Ferri. Les chemins vont à Goïto & à Maringo.

CHIUSA, petit fort appartenant aux Vénitiens; il faut, en passant sous ce fort, qui n'est proprement qu'un vieux & très-petit château plaqué contre les rochers de Montpastel, dételer les voitures pour passer sur un pont-levis très-bas & très-étroit. Le chemin s'élargit à deux milles de-là, au village de San Ambrozio, où commence le Val Polisella qui conduit jusqu'à Vérone.

CHIUSI, *Clusium*, ville de la Toscane, sur une montagne près des marais de la Chiana. Cette ville est fort petite & mal peuplée à cause du mauvais air qui y règne.

Il y a aussi un bourg de ce nom en Toscane, entre les sources de l'Arno & du Tibre; on l'appelle *Chiusi-Nuovo* pour le distinguer de l'autre.

Nous citerons un détail du Chevalier Folard, relatif à cette partie. Annibal voulant s'avancer contre Flaminius, consulta ceux qui connoissoient le mieux le pays, sur la route qu'il lui faudroit prendre pour aller aux ennemis: on lui dit qu'il y en avoit deux; une par le lac de Trasimène, fort longue & connue des Romains; l'autre à travers les marais de Clusium, difficile à tenir, mais courte, & par où Flaminius ne l'attendoit pas. Celle-ci se trouva plus conforme à son inclination

naturelle; il la préféra. Au bruit qui s'en répandit dans l'armée, chacun fut effrayé. Il n'y eut perſonne qui ne tremblât à la vue du mauvais pas & des abymes où l'on alloit ſe précipiter.

Annibal bien informé que les lieux où il devoit paſſer, quoique marécageux, avoient un fond ferme & ſolide, leva le camp, & fit ſon avant-garde des Africains, des Eſpagnols & de tout ce qu'il avoit de meilleures troupes. Il y entre-mêla le bagage afin que l'on ne manquât de rien dans la route. Il ne crut pas devoir s'en embarraſſer pour la ſuite, parce que s'il arrivoit qu'il fût vaincu, il n'auroit plus beſoin de rien, & que s'il étoit victorieux, il auroit tout en abondance. Le Corps de bataille étoit compoſé de Gaulois, & la cavalerie faiſoit l'arrière-garde. Il en avoit donné la conduite à Magon avec ordre de faire avancer de gré ou de force les Gaulois, en cas que par lâcheté ils fiſſent mine de ſe rebuter & de vouloir rebrouſſer chemin. Les Eſpagnols & les Africains traversèrent ſans beaucoup de peine. On n'avoit point encore marché dans ce marais; il fut aſſez ferme ſous leurs pieds, & puis c'étoient des ſoldats durs à la fatigue & accoutumés à ces ſortes de travaux. Il n'en fut pas de même quand les Gaulois paſsèrent. Le marais avoit été foulé par ceux qui les avoient précédés. Ils ne pouvoient avancer qu'avec une peine extrême, & peu faits à ces marches pénibles; ils ne ſupportoient celle-ci qu'avec la dernière impatience. Cependant il ne leur étoit pas poſſible de retourner en arrière; la cavalerie les pouſſoit ſans ceſſe en avant. Il faut convenir que toute l'armée eut beaucoup à ſouffrir. Pendant quatre jours & trois nuits elle eut le pied dans l'eau ſans pouvoir prendre un moment de ſommeil; mais les Gaulois ſouffrirent plus que tous les autres. La plupart des bêtes de charge moururent dans la boue. Elles ne laiſsèrent pas même alors d'être de quelqu'utilité; hors de l'eau, ſur les ballots qu'elles portoient, on dormoit au moins une partie de la nuit. Quantité de chevaux y perdirent le ſabot. Annibal lui-même, monté ſur le ſeul éléphant qui lui reſtoit, eut toutes les peines du monde à en ſortir. Un mal d'yeux qui lui ſurvint, le tourmenta beaucoup, & comme la conjoncture ne lui permettoit pas d'arrêter pour ſe guérir, cet accident lui fit perdre un œil.

On ne peut plus lire aucun détail militaire de ces temps-là, ſans y trouver quelque choſe de giganteſque. Ou tous les Hiſtoriens ſont des menteurs, ou ces gens-là étoient en effet des géans, ou nous ſommes vraiment des nains.

Selon la Martinière, c'eſt dans ces mêmes marais que ſe forme un lac, traverſé par la Chiana, & dont les eaux ſont tellement en équilibre, qu'elles coulent auſſi-bien dans le

Tibre à l'orient, que dans l'Arno à l'occident, & contribuent également aux inondations de ces deux rivières. Il en conclud qu'on pourroit donc, en portant toutes les eaux dans l'Arno, ôter au Tibre, une des caufes de fes débordemens; mais on eût fauvé Rome aux dépens de Florence, & quoique cette ville ne fût alors qu'une colonie peu confidérable, elle fit au Sénat des remontrances qui furent écoutées : les habitans de quelques autres villes menacées du même malheur, en firent auffi, & cherchèrent fi foigneufement toutes les raifons qui pouvoient leur être favorables, qu'ils repréfentèrent & la diminution de la gloire du Tibre qui auroit moins de fleuves tributaires, & le refpect dû aux limites établies par la Nature, & le renverfement de la religion de plufieurs peuples, qui ne trouveroient plus dans leur pays des fleuves à qui ils rendoient un culte. Ce mélange de raifon & d'abfurdité qui entrent toujours par égale portion dans les plus graves déterminations des hommes, ne peut laffer la curiofité ni la fatisfaire.

Les Romains fe déterminèrent alors à laiffer les chofes comme elles étoient; mais depuis ils bâtirent une groffe muraille qui ferme d'une montagne à l'autre la vallée par où paffe la Chiana, pour fe jeter dans le Tibre, & ils laifsèrent au milieu une ouverture pour régler la quantité d'eau qu'ils vouloient bien recevoir. Cette muraille fe voit encore aujourd'hui. Les conteftations fur le cours de la Chiana, fe renouvelèrent entre Rome & Florence fous Alexandre VII. Le Pape nomma pour commiffaire le cardinal Carpegne, qui devoit être aidé du grand Caffini qu'on a vu depuis à l'Obfervatoire de Paris; & le grand Duc nomma le fénateur Michelozzi, & Viviani. Ils réglèrent en 1664 & 1665, ce qu'il y avoit à faire de part & d'autre & la manière de l'exécuter. Mais comme il arrive affez ordinairement dans ce qui ne regarde que le Public, on n'alla pas plus loin que le projet.

CIRON, (le) petite rivière de la vallée de Pragelas, autrement Val-Clufon en Piémont. Folard rapporte que pendant toute la guerre de 1688, deux mille ou quinze cents Barbets de la vallée de Saint-Martin, occupèrent quarante bataillons, au moins dans l'étendue de la vallée de Pragelas, le long de ce ruiffeau; chacun gardoit fa rive; cette poignée de Montagnards qui n'étoient qu'une douzaine dans chaque pofte, vis-à-vis defquels nous avions des bataillons & des corps entiers, fe réuniffoient de temps en temps, paffoient la rivière, attaquoient & enlevoient nos convois.

Si d'habiles gens fe fuffent mêlés de cette befogne, ils auroient été

citadelle au pied de la plus haute de ces montagnes.

Le lac de Côme qui commence au-dessous du fort de Fuentes, a jusques à Côme, soixante milles de long sur sept dans sa plus grande largeur.

Côme a une enceinte fort irrégulière; elle a dans son pourtour, des tours quarrées fort mal flanquées par le peu de saillie de ces tours: elle est à couvert d'un coup de main, mais ne sauroit tenir huit jours contre une attaque en règle.

On s'est principalement attaché, en construisant cette place, à la mettre à couvert du côté du lac. C'est la partie le plus en état de défense, mais la Puissance qui voudra s'en assurer, ne l'attaquera pas vraisemblablement par cet endroit.

COMMESSAZA (la) est une espèce de rivière qui barre & sépare une partie des confins du Crémonois d'avec les terres de la Maison de Mantoue. Elle se forme des eaux extravasées des prairies de Sabionnetta & de San Matheo. Elle passe aux écluses de San Matheo, de-là à Rocca, où elle tombe dans l'Oglio après avoir formé beaucoup de marais.

COMIGNANO, l'un des gués qui se trouvent dans la partie supérieure du Mincio près du moulin de même nom, à un mille au-dessous de Bellaqua; on n'y passe que difficilement à cause des marais qui l'avoisinent. Il y a aussi des Cassines de ce nom, composées de quatre maisons, & distantes d'un mille du village de Rivalta.

CONFLANS ou CONFLUENT, petite ville du duché de Savoie, au confluent de l'Arty & de l'Isère.

CONI, ville considérable du Piémont, située sur une colline à 25 milles de Carmagnole au confluent de la Sture & du Gesso; ces rivières tarissent alternativement ou débordent avec violence & subitement après des temps d'orages. La ville de Coni est naturellement forte par sa position.

La fortification de cette place consiste en une enceinte, un fossé & un chemin couvert. Cette enceinte est défendue par sept bastions, trois ravelins, un ouvrage à cornes, sans compter le château qui se trouve à l'extrémité du côté de la jonction des deux petites rivières. *Voyez* les détails de la bataille de Coni en 1744. *Voyez* encore au mot ALPES (transposé à la fin de l'Index) l'article de la *vallée d'Esture*.

CORREGIO, petite ville du Modénois, capitale d'une province du même nom, à dix milles de Reggio, entre cette ville & Carpi, avec un château.

Cette ville est entourée de murailles qui ne sont flanquées dans les trois quarts de son pourtour que par de petits épaulemens quarrés. Elle a dans le reste du circuit trois bastions, dont deux d'une très-petite capacité; son fossé est plein d'eau presque partout. Le chemin couvert est formé

Pô, auquel elle est jointe par le canal de l'Oglio, qui donne de l'eau à ses fossés.

Pour communiquer de Crémone à Parme, on avoit accommodé pendant la guerre de 1707 & pendant celle de 1733, un chemin qui longe la chaussée du Pô, & va passer près Soarso, où l'on fit des ponts sur un ruisseau appelé *la Fontana ;* mais ce chemin qui est vis-à-vis Crémone de l'autre côté du Pô, & qui suit cette chaussée, est dans un terrein très-dangereux l'hiver: quand on prend le bas, ce sont des prairies couvertes d'eau presque pendant l'hiver entier ; de-là on trouve un chemin ferré jusqu'à Busseto, de même de Busseto à Borgo San Donino, & de de Borgo San Donino à Parme, où l'on joint la Strada Romana jusqu'à Bologne, passant par Reggio, Rubiera & Modène.

Cette place & la ville de Mantoue, ont toujours été regardées du côté de l'Empire, comme les clefs de l'Italie, & principalement du Milanois ; entre les mains des ennemis, elles faisoient un continuel obstacle aux desseins que pouvoit former le prince Eugène ; entre les siennes, elles lui eussent établi une double communication avec les États d'Autriche, d'un côté par le Trentin, & de l'autre par le golfe Adriatique ; elles eussent aussi beaucoup contribué à fixer l'inclination chancelante des Vénitiens. Mais s'il connoissoit l'importance de ces deux places, les ennemis ne l'ignoroient pas non plus. Un des principaux soins de la cour de France, étoit de les bien garder alors. Il y avoit huit mille hommes de garnison dans Mantoue, & presque autant dans Crémone.

Crostolo, (le) Crustulus, petite rivière de la Lombardie, ayant sa source vers Rebecco, à dix-huit ou dix-neuf milles de Regio, où elle est peu considérable, elle a un très-bon fond & beaucoup de gués, jusqu'au village de la Vittoria, où il y a un pont de bois.

Le Crostolo, depuis la Vittoria jusqu'à Guastalla, où il se jette dans le Pô, a des bords fort élevés, un fond très-dangereux. Il n'y a que deux ou trois gués praticables pour un homme ou deux de front tout au plus. Il y a un pont de pierre presque sous le feu de Guastalla, appelé le *pont de Bacanello.*

Cette rivière, conjointement avec les marais de Ragiolo & Novellara, forme un canal appelé *Botta* ou *la Permagiana.*

Curon, (le) petit torrent qui traverse le Tortonnois. Il a rarement assez d'eau pour ne pas trouver dans son cours, des endroits où l'on puisse passer à pied sec.

D

Dego, village situé à la gauche de la Bormida, avec un pont sur cette

dans le roc, sur lequel il y a au plus deux pouces de terre couverte de mousse. Il paroît que le roi de Sardaigne s'est attaché par préférence à fortifier ce front. La droite & la gauche d'Exilles, sont assises sur le rocher; les irrégularités sont revêtues de maçonnerie, qu'on a continuée pour l'élévation des ouvrages.

Cette place a été reconnue de toutes parts, excepté le front de Suze; on peut en approcher à deux cents toises sur la droite & la gauche, & placer du canon qui domine & écrase la place: il y a fort peu de feu d'artillerie à essuyer dans ces positions; celui de la place dans ces parties, ayant sa direction sur le village d'Exilles, ne peut se changer que difficilement, les embrasures étant construites en maçonnerie.

Il faut du temps & des bras pour former des chemins propres à conduire le canon aux plateaux, qui dominent la place de droite & de gauche. Le chemin sur la gauche n'étoit praticable dans la dernière guerre, que du village de Salles-Bertrand à celui de Levaise; de ce village il faut monter à Saint-Colomban, descendre sur les plateaux de Lenfrenay qui voient la place; la descente en est extrêmement roide. On estime quinze jours & quinze cents travailleurs, nécessaires pour faire ce chemin. Il ne faut pas compter (dans le cas où l'on seroit obligé de lever le siége), qu'on pût retirer le canon de cette position; il faudroit avoir quatre ou cinq jours au moins devant soi, pour le ramener à Salles-Bertrand.

On ne peut se servir de la position qu'occupoit le roi de Sardaigne, lorsqu'il prit Exilles en 1708; son canon venoit de Suze, & il faudroit nécessairement pour prendre cette position, qui vaut moins que celle qu'on propose, passer sous Exilles, & partir de Chaumont, pour se porter sur les mêmes plateaux: un ravin inaccessible les sépare aujourd'hui de ceux qu'on veut occuper.

Il y a des difficultés pour se porter sur les plateaux de la droite, mais elles sont moindres. Les chemins de Salles-Bertrand à la descente de Chambon étant faits en partie, & n'exigeant que des réparations, il faut faire un pont sur la rivière & une chaussée sur les rochers en de-çà & en de-là de la rivière. Le pont est à couvert du feu de la place par plusieurs rochers qui le cachent. On peut travailler au chemin depuis ce pont jusqu'aux plateaux, sans être vu de l'ennemi, qu'en certains points qu'on peut abandonner le jour, & auxquels on travailleroit la nuit, avec le nombre suffisant de travailleurs; en huit jours ce chemin doit être parfait.

Le corps de la place est plein de bâtimens civils, auxquels on peut mettre le feu. Dans la dernière guerre lorsque l'on songeoit à une diversion

du Reno, qui arrivent dans les fossés de la ville, & les nourrissent amplement.

FERRAROIS, (le) province de l'État Ecclésiastique, faisant partie de la Romagne vers l'embouchure du Pô.

Ce duché, dans la partie qui se trouve à la droite du bas Pô, est une province dont on peut tirer bien des secours à cause de son abondance.

Il est très-fertile en fourrages; comme il est coupé de plusieurs canaux ou navilles pour en dessécher les parties marécageuses, il est aisé d'y prendre des postes avantageux pour défendre à l'ennemi le passage du bas Pô, ainsi que le Prince Eugène le tenta à la Polisella & à Palanton en 1701.

Le Ferrarois confine du côté du Nord avec le duché de Modène, & a pour limites le Panaro, avec deux petits forts, l'un s'appelle le *fort d'Urbain*, sur le grand chemin de Modène à Boulogne; l'autre, le *fort de la Stellata*, sur le grand chemin de Parme à Ferrare.

FERRI, grand gué vis-à-vis les Cassines du même nom. Les chemins qui y aboutissent, vont joindre les grands chemins de Goïto & de Maringo.

Les cassines de Ferri sont un poste à garder, elles sont situées à cinq milles de Borghetto, & à un mille des cassines de Brusquedon ou Brusquodon.

FIORENZOLA (la) ou la *STRONA*, petite rivière du Plaisantin, avec un bon pont sur le grand chemin de Plaisance près Borgo San Donino, où commence le Parmesan. Elle s'unit au Taro qui se jette dans le Pô au-dessus de San Secondo.

FIORENZUOLA ou *FLORENTIA* suivant d'Anville, en latin *Florentia*, ville d'Italie en Lombardie, au duché de Plaisance, dans une fort belle plaine de l'État de Busseto, à six milles de Borgo San Donino, au couchant, & à vingt-deux de Parme, vers Plaisance, dont elle est distante de treize milles.

FISSERO, canal qui sort du Mincio, à gauche en descendant. Il sert à l'arrosement des terres. Il commence à un mille au-dessus de Gouvernolo; son cours est de huit milles: il va se jeter dans le lac de Déroute, où il se joint avec la Molinella.

FONTANA, (la) petit ruisseau du Plaisantin, sur lequel on fit des ponts à Saorso pendant les guerres de 1707 & de 1733, pour communiquer de Crémone à Parme. Ces ponts sont sur un chemin qui est vis-à-vis Crémone, & qui longe la chaussée du pont. Ce chemin passe dans un terrein très-dangereux.

FORESCA, (la) naville qui sort du Tésin, à la droite. Elle commence vis-à-vis la tour de Mandelle, passe le long de la ville de Vigévano, & sert à l'arrosement des terres, & à plusieurs moulins.

FORNOVE ou FORNOUE, *Forum novum*, bourg de la Lombardie au duché de

du lac & à trente milles de la ville de Côme vers le Septentrion.

Le fort de Fuentes est sur une hauteur. Son enceinte, quoiqu'irrégulière, est assez bien flanquée; elle embrasse tout le plein du plateau sur lequel elle est bâtie, & en contourne exactement les sinuosités.

L'endroit le plus favorable pour l'attaque de ce fort, est celui de l'emplacement de la batterie construite par les troupes du Roi en 1733. On a bâti une redoute flanquée à l'entrée de l'Adda dans le lac; cette redoute sert de Corps-de-garde avancé, mais elle est dominée de toutes parts.

G

GABIONETTA, village du Crémonois. Il est rassemblé; le château peut se réparer.

GALDINE (la), l'une des habitations qu'on trouve à la droite du Tésin, en descendant du lac Major.

Cette habitation dite aussi *Palais*, est à un demi-mille de la Sobovina, & à un mille de Piquet.

Ces trois derniers endroits peuvent être occupés en temps de guerre.

GALIASSE (la), l'une des navilles qui sortent du Tésin. Elle prend ses eaux à un mille au-dessous du port d'Olegio, à demi-mille de la grosse cassine de la Farasina; de-là elle rentre dans le Tésin, vis-à-vis de la cassine de la Sabovina; cette naville sert à plusieurs moulins & à l'arrosement des terres.

GARDE, ville de l'État Vénitien, au Véronois, sur le bord oriental du lac de Garde, à cinq milles de l'Adige, au couchant, à seize de Vérnne, à dix de Peschiera.

GARDE (le lac de), entre le Bressan & le Véronois. Sa longueur du Nord au Sud est d'environ trente milles; sa largeur, d'occident en orient, est fort inégale; au midi, elle est d'environ dix milles; mais ce lac va en rétrécissant vers le Nord. Il est sujet à des tempêtes qui font souvent périr les bâtimens qu'il porte.

GAVARDO, à trois milles au-dessus de ce lieu, il y a une gorge importante à garder. Elle a sur son terrein le lac d'Ydro, d'où sort la Chieza. Quoique le chemin de cette gorge soit très-difficile, le prince Eugène, en venant au combat de Cassan, trouva moyen d'y faire passer sa cavalerie, à laquelle il avoit fait faire le tour du lac, prenant par le val de Leder, & sous la Rocca d'Enfo, petit poste appartenant aux Vénitiens; d'où l'on doit conclure que cette gorge est intéressante à occuper quand la guerre est dans ce canton. Le prince Eugène, par ce moyen, déroba trois marches à M. de Vendôme, qui étoit campé près de Moscolin, à quelques milles de Gavardo, & qui n'arriva à Cassan, qu'après que le prince Eugène eut commencé son pont sur l'Adda.

GAZOLO, poste sur l'Oglio, aisé à

barques marchandes, mais les écluses dont on se servoit sont détruites, & ce canal n'est à présent d'usage que pour les moulins & l'arrosement des terres.

GOUVERNOLO, village près de Mantoue, dans lequel il y a quarante maisons & une église paroissiale, à deux cents toises du lieu.

L'ancien château, ou pour mieux dire, donjon, est séparé du village par la rivière de Mincio; il y a douze maisons, & l'on y communique par un pont de bois. Les Impériaux ont fortifié ce château pendant l'avant-dernière guerre. La situation en est avantageuse. Il a dans tous les temps, été regardé comme un poste important. En effet, il est dans le Séraglio, & protège le commerce du Mincio. Nous en fimes le siége à la fin de l'année 1703, & il tint huit jours de tranchée

Il y a une belle écluse à Gouvernolo, pour le passage des bateaux.

La naville appelée *le Caro di Gouvernolo*, tombe dans le Mincio, au-dessous du château, & fournit les eaux des fossés de ce château.

Le pont de Gouvernolo, avec pont-levis, est d'une portée étonnante, ayant quatre toises deux pieds de longueur; pour soutenir le grand poids du tablier, il y a trois chaînes à chaque flèche; une seule personne le lève commodément, par le moyen d'une chaîne attachée au milieu de la bascule, passant par une poulie qui répond à un poteau enfoncé dans la terre, & où il y a une seconde poulie.

Les chemins de Gouvernolo, vont à Mantoue, Borgo-Forte, Hostiglia & vers l'Adige.

Il y a des cassines de Gouvernolo à celles de Capelletto, un mille.

Le château de Gouvernolo ne peut être défendu quand on viendra l'attaquer par le côté du Seraglio; mais l'armée qui sera maîtresse de Mantoue, doit le soutenir, & peut le défendre aisément contre celle qui seroit dans le Véronnois. Il est même important dans cette situation, que le Général défende la partie du Mincio, qui est depuis Mantoue jusqu'au Pô; cela est très-aisé par la nature de la rivière, par la facilité que les écluses de Gouvernolo procurent pour faire des retenues d'eau, & en ouvrir ensuite des courans fort incommodes à ceux qui voudroient y jeter des ponts.

GRAFAGNANA, (la) petit canton qui fait partie des États de Modène. C'est des montagnes de la Grafagnana que sort la Séchia, dont le cours est de plus de quarante milles en suivant ses sinuosités.

Cette gorge est un des passages pour la communication du Plaisantin avec la Toscane.

GUASTALLA, ville de Lombardie près du Pô, sur la frontière du duché de Modène, & presque au milieu, entre

faire le roi de Sardaigne, soient d'une bien bonne défense.

Joco, (le) la seule montagne par où l'on puisse passer pour aller du Boulonois en Toscane. C'est le grand chemin de Rome.

L

LAC MAJOR, (le) *Verbanus Lacus, Lago Maggiore.* Ce lac est en Lombardie au duché de Milan. Il s'étend en long, du Nord au Sud, l'espace de trente-neuf milles sur cinq ou six milles de largeur. Il reçoit un assez grand nombre de rivières, dont la principale est le Tésin qui le traverse dans toute sa longueur, y entrant à l'orient de Locarno, en sortant à l'occident de Serto. Locarno & la partie septentrionale du lac, font partie des bailliages d'Italie dépendans de la Suisse; la partie méridionale, depuis les villages de Brisago & de Colinegna inclusivement, est du Milanès. Les autres rivières, qui tombent dans le lac, sont au couchant; du Nord au Sud, le Melezzo, la rivière de Canobio, la Toza qui y porte les eaux du lac d'Orta; à l'orient, la Tressa qui vient du lac de Lugau, & quelques ruisseaux ou torrens, dont un se charge des eaux de quelques petits lacs; savoir, ceux de Gautra, de Mona & de Terna. Sur la côte occidentale, il y a quelques îles; savoir, *la Malpaga & la Vitaliana* auprès de Canobio & de Canero. Plus au midi, il y en a quelques autres; savoir, celles de San Angelo & de San Vittore, & deux petites qu'on appelle simplement *Isselles.* Elles sont dans un golfe formé par l'embouchure de la Toza, & par une rivière qui n'est autre chose que la décharge du lac de Mergozzo.

On voit sur les bords du lac Major, les villes d'Anghiera, de Serto, d'Artona, de Phalanza & de Locarno avec un grand nombre de villages.

Le Tésin est navigable dans tout son cours pour de grosses barques, & comme il est fort rapide, il ne faut qu'un jour pour aller du lac Major au Pô; mais l'on en met ordinairement douze à quatorze pour remonter les barques avec des chevaux de tirage, du Pô au lac Major.

Lagarina, (le Val de) sert de communication pour entrer de la plaine du Véronois dans le Trentin & les gorges du Tirol; en passant par Gussolengo, Pol, la Sega, Rivole, Dolce, où passe l'Adige, Péri, Borghetto, au milieu duquel cette rivière roule ses eaux par différentes sinuosités. Cette vallée est resserrée par deux chaînes de montagnes, dont celle de la droite qui tient aux montagnes du Viscentin, est fort élevée & impraticable dans son penchant, étant couverte de bois taillis fort épais, jusqu'au tiers de sa hauteur;

LANGASCO, naville ou canal considérable qui prend ses eaux au Tésin, vis-à-vis & près la grosse cassine de la Fortune. Il passe à un mille & demi de la ville de Vigevano, & va se jeter dans le Pô après avoir arrosé les terres du Vigevanasque. Il a vingt-six milles de longueur, quatre toises de largeur & quatre pieds de hauteur d'eau dans la plus grande partie de son cours.

LAUMELLINO ou *LUMELLO*, bourg fort considérable; il a un petit château quarré sans flancs: il est situé à quatorze milles de Vigevano & à neuf & demi de Valence. On y a établi des fours pendant la guerre. La Gogna passe à un quart de mille au-dessus; un bras considérable de cette rivière traverse le bourg.

LAUMELINE ou LUMELINE, (la) pays formé par l'intervalle de la rivière de Sézia à celle du Tésin, dans la partie la plus voisine du Pô.

Elle est dans le duché de Milan, entre Pavie & Casal. Le Pô la sépare en deux parties; Mortare & Valence en sont les principaux lieux. Elle tire son nom de Laumellino ou Lumello, dont nous venons de parler.

LAURENTI, l'un des moulins qui sont sur le Mincio; il est situé vis-à-vis Paradiso, à un mille au-dessous de celui de Peschiera.

LECCO, petite ville de Lombardie dans le Milanois, à l'endroit où la rivière d'Adda sort du lac de Côme, sur la frontière de l'État de Venise & du Bergamasque, à neuf ou dix milles de Côme.

Cette place a une enceinte fort irrégulière; dans son pourtour elle a des tours rondes. Elle est à couvert d'un coup de main, mais ne sauroit tenir huit jours contre une attaque en règle.

On s'est principalement attaché, en construisant cette place, à la mettre à couvert du côté du lac. C'est la partie la plus en état de défense; mais la Puissance qui voudra s'en assurer, ne l'attaquera pas par-là vraisemblablement.

Vis-à-vis Lecco, de l'autre côté du lac, il y a un petit plateau où il seroit aisé de construire une redoute qui défendroit mieux l'entrée & la sortie du lac, que Lecco même.

LENTOSCA, village au confluent de la Vésubia & du ravin de même nom, à une lieue de Rocabilière; il est situé sur une petite hauteur, attachée par le pied à une grande montagne. Ce village ne sauroit être défendu, parce qu'on peut passer facilement le ravin de Lentosca, & couper les communications que ce poste auroit sur ses derrières; mais il deviendroit assez bon, si l'on avoit sur la hauteur, un Corps de troupes en-deçà du ravin destiné à empêcher l'ennemi de le passer. On peut aussi couper les derrières de Lentosca par le chemin qui vient de Raoux, passant par le vallon de Tulle & traversant la Vésubia.

retenoit pour le lui fournir à Lyon, vu les frais qui lui restoient encore à faire pour l'envoyer chercher.

LUNÉGIANE, (la) autrefois pays de Luna. Il comprend les environs du golfe de la Spezze & des bois de la Macra ou Magra. L'ancien nom de la ville qui donne son nom au golfe, étoit *Luna*.

LUZARA, bourg de la Lombardie au duché de Mantoue, sur le Crostolo près de son embouchure dans le Pô. Ce lieu est remarquable par la bataille qui s'y donna le 15 d'Août 1702, & où Philippe V, roi d'Espagne, se trouva en personne.

M

MACRA, (la) petite rivière qui a sa source dans l'Apennin, & se jette dans la mer près du cap del Corvo.

On passe cette rivière à gué entre Bonviaggio & l'Ulla, en allant de la Spezze à Parme.

MADONA DELLA GRAZIA (la) est une très-belle église, desservie par des Récolets. Il y a une très-grande foire le 15 Août. Ce poste a souvent été occupé dans la guerre de 1701; mais l'air y est très-mauvais dans les grandes chaleurs. Il est situé à un mille de Rilvalta, & autant de Corteolona.

MADONA DEL MONTE. *Voyez* au siége de Gènes dans Bonamici & dans le Journal.

MADONA DI SAN MARTINO DEL BASTO, (la) l'une des habitations qu'on trouve à la droite du Tésin en descendant du lac Major. C'est une chapelle avec une grosse maison qui y tient, & appartenant aux Dominicains de Novarre. Elle est située à un mille de la tour de Mandelle, à cinq de la Madona di Mantaroque.

MAGDELEINE, (la) l'une des cassines qu'on trouve à la gauche du Tésin. Il y a six maisons & trois moulins. Elle est située à un mille & demi de l'hôtellerie de la Tour.

MANTAROQUE (la Madona di), l'une des habitations de la droite du Tésin, située à cinq milles de la Madona di San Martino del Basto. C'est une chapelle, avec une maison attenant, dans laquelle habite un hermite.

MANTOUE, ville de la Lombardie sur le Mincio, & capitale du duché de même nom.

Cette ville dépend des États de l'Empereur; elle est extrêmement grande, mais très-mal-saine. Elle a pour ce Prince des avantages infinis; elle lui sera toujours précieuse tant qu'il aura quelques possessions en Italie. C'est par elle qu'il fait arriver les secours qu'il envoie dans ce pays: c'est-là le lieu de leurs dépôts; c'est celui de ses vivres, de son artillerie, de ses ponts, en un mot, de tous les agrès nécessaires. Ces mêmes agrès s'y embarquent sur le Mincio, & sont en cinq heures transportés sur le Pô.

Le Mincio forme autour de cette place des lacs, ou pour mieux dire, des marais, qui en rendent l'abord très - difficile; sans cependant en empêcher la conquête.

La fortification de cette place est une enceinte en maçonnerie très-irrégulière, presque point flanquée. Les lacs, les marais qui l'environnent, ont sur leur circonférence, la citadelle, le fort Saint-George, la tour de Cérès & les lunettes de la porte Pradelle. La première de ces pièces, exigeroit un siége particulier & en règle; sa fortification est excellente. Mais comme on pourroit interrompre sa communication avec Mantoue, par des batteries à la droite & à la gauche de cette citadelle, il seroit difficile à la garnison de s'y soutenir bien long temps.

Le fort Saint-George n'a qu'une simple enceinte peu flanquée, il ne pourroit faire que peu de défense.

La tour de Cérès peut être ruinée par la hauteur du village de Cérès au mo en de quelques batteries qu'on pourroit y établir à couvert, & les lunettes de la porte Pradelle peuvent s'emporter l'épée à la main, mais tout cela ne décide rien pour la prise de la ville. Il faudroit toujours traverser le lac ou marais sur des chaussées très-longues, & n'ayant au plus que 18 à 20 pieds de largeur, le long desquelles par conséquent, il ne seroit pas possible de conduire des sapes. Ainsi il faut chercher d'autres expédiens pour arriver dans l'île de Cérès, où l'on trouveroit de la terre pour se couvrir, & où il est aisé de former des tranchées, d'établir des batteries pour faire les approches de la place. Elle n'est défendue de ce côté que par un grand fossé & une enceinte de vieille maçonnerie, où il seroit très-facile de faire brèche. Cet expédient ne peut se trouver qu'au port de Pictolo, où l'on trouve un gué de douze à quinze toises de largeur, dont le fond est solide; dans quelques saisons de l'année, il n'y a guère que trois pieds d'eau, mais il faut auparavant ruiner les batteries qu'on y a établies de l'autre côté de ce gué; cela est aisé, parce que la berge du côté de Pictolo est fort élevée, & domine de très-près les bords du lac où sont établies les batteries.

Les fortifications en terre, qu'on trouve dans l'île de Cérès, fermant aussi l'île de Ré, ne seroient pas suffisantes pour arrêter l'exécution d'un projet, d'autant mieux qu'elles ne sont presque point fermées, & qu'on pourroit les emporter l'épée à la main.

Il y a à Mantoue un pont dit *de Molino*, sous lequel il y a douze moulins appelés les *douze Apôtres.* Il y a aussi des moulins à la porte de Pradelle, & un à la tour de Cérès, que les eaux du lac de Mantoue font également tourner.

Tous les moulins qui ſont depuis le lac de Mantoue juſqu'à Peſchiera, ſont des poſtes à occuper pendant la guerre. Depuis le lac inférieur de Mantoue juſqu'à l'embouchure du Mincio, il n'y a aucun moulin, parce que la rivière n'a preſque point de pente.

MARIGNANO ou MARIGNAN, petite ville du Milanois, entre Milan, Pavie & Lodi, preſque à égale diſtance de ces trois villes. Ce fut aux environs de cette place que le roi François I.er défit les Suiſſes en 1515, il en tua ſeize mille; & fit priſonnier Louis Sforce duc de Milan.

Cette ville eſt ſituée ſur le Lambro, où il y a un fort beau pont de pierre.

MARINGONA, l'un des gués du Mincio, il eſt à ſix cents toiſes au-deſſous des deux gués d'Iſola, à trois cents toiſes au-deſſus de Goïto. Les chemins qui y aboutiſſent vont à Maringo, à Marmirolle, à Caſtiglione de Leſtivere.

MARTEZANA (la), canal qui prend ſes eaux à l'Adda, au bourg de Treſſo; ce canal, ainſi que celui de Milan, étoit commencé avant que Louis XII entrât dans le Milanois. Ils ont été creuſés & approfondis par M. de Chaumont, qui y avoit été placé comme Gouverneur.

Le projet de conduire ces deux canaux de Milan au Pô, a été commencé après François I.er. On vouloit les raſſembler en un ſeul, l'ouvrage a été entamé, il eſt bien avancé; mais il a été interrompu, parce que ſi le canal exiſtoit, on ne navigueroit plus ſur le Téſin ni ſur l'Adda. D'ailleurs les Génois s'y oppoſent, parce que leurs Muletiers qui viennent juſqu'à Milan, ſeroient arrêtés à Pavie; d'où les marchandiſes paſſeroient par eau à Milan, en Suiſſe & en Allemagne.

Il y a ſur ces canaux pluſieurs moulins de toute eſpèce, d'un grand ſecours & d'un grand produit.

Il auroit été à ſouhaiter pour le pays, qu'on eût conduit ces deux canaux juſqu'au Pô; mais en ſortant de Milan, il ſe ſéparent en pluſieurs rameaux pour l'arroſage des terres & pour faire aller des moulins. Partie des eaux s'écoulent dans le Pô, & partie dans le Téſin, aux environs de Pavie.

MASSIAS, l'une des habitations de la gauche du Téſin, à deux milles de Vieſola.

MAZI, (le) village ſur l'Adige, où M. de Vendôme avoit placé un pont en 1706.

MAZIMBONA, l'un des moulins qui ſont ſur le Mincio, vis-à-vis le village du même nom, à deux milles au-deſſus du moulin de la Torre.

Il y a auſſi un gué du nom de *Mazimbona*, vis-à-vis ledit village. Les chemins qui y aboutiſſent, vont à Villabonna & à la Volta.

avoir pour ce pays, que les Administrateurs comptoient toujours voir passer sous la domination de leur Maître.

De cette réflexion, l'on peut conclure que l'on trouve un premier moyen d'économie dans le pays même, sans le fouler, ne fût-ce que pour l'administration des hôpitaux. Il s'agiroit de charger les grandes villes de cet État, à mesure que l'on y feroit des progrès, de former des magasins de fournitures & d'ustensiles de toutes les espèces utiles ou nécessaires à la consommation des hôpitaux.

C'est ainsi que l'on trouveroit un bénéfice considérable sur toutes ces dépenses; on éviteroit de plus l'embarras de les faire faire au moment même du besoin forcé par l'augmentation du nombre des malades.

MILLESIMO, poste situé à la droite de la branche gauche de la Bormida, entre Carcare & Céva. Il y a près de ce village un lieu très-propre à asseoir un camp.

En 1745, M. de Mirepoix occupa cette position. Il étoit chargé de couvrir Savone, Final, & le territoire des Génois, & de tenir la tête de la communication établie de ce point au comté de Nice. Si l'on est forcé dans ce poste, on peut se retirer sur Cossaria ou Carcare; toutefois ces deux dernières positions sont bien moins avantageuses que celle de Millesimo, sur-tout pour l'objet qu'il étoit alors question de remplir. Le front & la gauche de ce camp sont, en quelque sorte, hors d'insulte; & l'ennemi, alors campé sous Céva, ne pouvoit se porter sur la droite de la position de Millesimo que par deux chemins. L'un passe par les hauteurs de la Croisette & Cincio ou Cingio, l'autre par Ponzano. Le premier venant de Céva par Montezemo, se partage en deux branches sur les hauteurs de la Croisette. L'une va à Cingio, l'autre à Millesimo. C'est cette dernière direction que prendroient en pareil cas les ennemis s'ils vouloient attaquer de front le camp de Millesimo. L'inconvénient de ces deux débouchés pour l'ennemi, est d'être obligé de défiler & de n'avoir que fort peu de terrein pour se former avant d'être sous le feu du camp. Si l'ennemi veut menacer la gauche de cette position, il est forcé à un détour de deux lieues & plus, en passant par Maviatto, pour donner de la jalousie sur les derrières en tombant par Pallare sur Carcare. On ne parle pas des difficultés renaissantes dans le pays montagneux qu'il auroit à parcourir, & qui ne permettent guère de supposer cette tentative. La position de Cossaria seroit très-avantageuse, sans la disette d'eau. Celle de Carcare est moins susceptible de défense. Un autre inconvénient de ces dernières positions, c'est qu'elles laisseroient l'ennemi successivement

au midi, & comme enclavé dans ce dernier.

La capitale de ce duché porte le même nom. Elle est défendue par sept bastions, une citadelle & un fort appelé *Rocca*.

La ville de la Mirandole est, à quatre milles près, à même distance de Modène & de Révéré, poste très-important sur le Pô vis-à-vis Ostiglia.

Le duché de la Mirandole s'étend depuis la sortie du village de la Concordia, sur la Séchia, jusqu'à un village appelé *San Martino*, qui est à trois milles de Buondeno sur le Panaro. Tel est son diamètre pris entre le Panaro & la Séchia, & il peut être d'environ quinze milles, en prenant l'étendue de ce duché entre le Pô & la ville de Modène; il s'étend depuis Posjio, village du bas Mantouan, jusqu'à la Bastia, terre de l'ancien duché de Modène; cet autre diamètre est de dix-huit à dix-neuf milles.

Tout cet intervalle forme une plaine immense, dont plus des trois quarts sont en prairies coupées par différentes navilles, dont pourtant la plupart peuvent se passer aisément, ayant des bords peu élevés.

La plus large est la naville mantouanne; elle commence au village de Quaranti, & va se jeter dans le Panaro, à la grande écluse de Buondeno. Les bords de cette naville sont aisés à descendre & à monter. Elle a ordinairement très-peu d'eau; l'eau n'y séjourne que rarement dans les grandes chaleurs, mais le fond est dangereux en beaucoup d'endroits.

Il y a une autre grande naville qui est marquée sur toutes les Cartes depuis la Concordia jusqu'à un mille de la Mirandole, mais elle n'existe que pendant un mille ou un mille & demi en approchant de la Concordia. Il n'y a jamais eu d'eau dans la partie qui a été commencée; elle n'a même jamais été approfondie que de deux à trois pieds. Les bords qui avoient été relevés étoient tout-à-fait éboulés dès 1734 & 1735, ainsi on ne doit regarder cette position de naville, que comme un fossé assez large qui n'arrêtera jamais aucune opération.

MODÈNE, capitale du Modénois, à vingt milles de Bologne. Elle est située dans une plaine agréable & très-fertile, sur un canal entre les rivières du Panaro & de la Séchia; mais plus près de celle-ci.

La ville de Modène est ovale, ou peu s'en faut: ses fortifications sont en assez mauvais état, il n'y a presque point de commerce, quoiqu'elle soit dans un pays gras & abondant.

La citadelle est forte & tient à la ville.

MOGLIA, (la) village sur la Parmegiana, où l'on avoit jeté un pont pendant l'avant-dernière guerre. Il

étant retenu par l'escarpement de la montagne qui ne se termine qu'au lac même.

Les postes qu'il convient de garder en avant, sont la Ferrara, Braga, Notre-Dame de la Corona, Rivole & le cours de l'Adige depuis Croara jusque vis-à-vis la Chiusa. Il faut occuper en-arrière les postes de Piovésan, Cavaillon & Garda. Celui de Piovésan tient la fourche de la Strada Impériale qui, venant de Trente, va par sa droite vers Mantoue, & par sa gauche à Vérone.

MONTEBELLO, poste qu'on trouve en allant à Vicence ou à Bassano. Il y a trois châteaux : les deux premiers sont disposés en amphithéâtre, en gagnant le haut de la montagne qui domine le village de Montebello. Le troisième est tout-à-fait au sommet de la montagne, qui affecte la forme d'un pain de sucre, & où l'on ne peut marcher que par un seul défilé en rampe très-rapide; on ne peut y forcer des troupes sans canon. Il y a au bout du village de Montebello, un pont de pierre sur le Tiampo, qui est encore un bon poste à garder.

Ce village est à trois milles de Monte-Orso.

MONTE-CALVO, village avec un château qui a peu de capacité. Dans la reconnoissance qui en fut faite en 1745, on observa qu'il n'y avoit point d'eau dans ce château, ni de bâtimens civils, pour loger les troupes qui seroient destinées pour sa défense; qu'on pourroit se servir en cas de besoin; des souterrains qui y sont, après qu'on auroit déblayé les degrés qui y conduisent; qu'il paroît que les susdits souterrains ne pourroient contenir tout au plus, qu'une centaine d'hommes, ce qui obligeroit d'embrasser quelques îles de maisons du bourg le plus à portée du château, pour y loger des troupes, étant impossible de retrancher tout le bourg, à cause de l'enceinte considérable qu'il faudroit faire, pour le mettre à l'abri d'un coup de main, & la quantité d'hommes qu'il faudroit alors pour le garder.

MONTE-CASTELLO, poste situé sur une élévation, dominant le Tanaro, sur la droite du chemin d'Alexandrie à Valence.

La montagne où il est situé, & les hauteurs adjacentes, sont susceptibles d'y tracer des chemins. Ces montagnes sont moins élevées que celles de la haute Bormida. Dans l'angle des deux sentiers (dont l'un conduit à Prada, & l'autre vers Monte-Castello), à un mille au plus de l'angle, on peut établir une batterie à bombes qui n'est vue ni de Monte-Castello, ni de Valence, ni d'Alexandrie. Dans le temps de l'affaire de Bassignana, on prétendoit que cette batterie obligeroit les ennemis d'abandonner leurs retranchemens; à l'emplacement de la batterie à bombes, on proposa d'en mettre une de canons,

des habitations qu'on trouve à gauche & près du Tésin en descendant. Il y a une église paroissiale, deux oratoires, cent quarante-six maisons & deux grosses hôtelleries. Elle est située à un mille & demi de Guisalba.

MOZAMBONO, l'une des habitations qui avoisinent le Mincio, à commencer par la partie supérieure, à la droite en descendant. On y compte cent quatre-vingts maisons. Il est situé sur un plateau où il y a un vieux château fortifié. Les troupes de France ont eu, dans l'avant-dernière guerre, grande attention à garder Mozambono; cet endroit est très-favorable pour établir sur la rivière un pont de bateaux aisé à défendre, & où les débouchés sont commodes. On connut l'importance de ce poste, & l'on y envoya des troupes, pendant la campagne de 1735; on y fit même jeter deux ponts. Des divers petits ruisseaux qui tombent dans le Mincio, il y en a un qui s'y jette à Mozambono où il fait tourner un moulin.

Il y a un gué vis-à-vis le village de Mozambono; il porte le même nom. Les chemins qui y aboutissent vont à Castiglion de Lestivera, à Dezemano & à Vérone.

MUZINASCO, Poste sur la rive droite de la Nura vers le gué de Saint-George, le plus pratiquable des gués de cette rivière. *Voyez* l'Instruction du 15 juin 1746, pour le comte de Mailly.

N

NERVIA, (la) cette rivière prend sa source à Busso, dans l'État de Gènes, passe à Pigna, Dolce-Aqua, Camporosso, va se jeter dans la Méditerranée, près de Vintimille à l'Orient.

NICE, capitale du Comté de même nom, dans les États du roi de Sardaigne. Cette ville, autrefois l'une des plus célèbres de l'Italie, mais dont les guerres successives ont réduit la population & la prospérité, est située aux confins de la France, à l'embouchure du Paglion, & à une demi-lieue à l'orient de celle du Var.

La ville est médiocrement fortifiée, mais la citadelle est importante.

Au milieu d'une plaine s'élève sur le bord de la mer un rocher considérable, qui fut premièrement fortifié par les ducs de Savoie. Ce rocher est tellement escarpé à l'orient & au midi, qu'une muraille est inutile pour le mettre hors d'insulte; le front du nord étoit plus foible, à cause d'une hauteur contiguë au rocher, d'où l'on pouvoit battre la place, comme firent les Turcs en 1543. Emmanuel-Philibert duc de Savoie, fit fortifier cette hauteur qui est devenue comme une seconde citadelle.

Nice fut prise en 1691, par le Maréchal de Catinat, & depuis par le duc de Barwich sous le règne de Louis XIV. Elle nous servit d'entrepôt dans la dernière guerre. *Voyez*

Son cours eſt fort eſſentiel à connoître, particulièrement depuis Soncino, en deſcendant juſqu'à Uſtiano, & depuis Uſtiano juſqu'à ſon embouchure dans le Pô, parce qu'il eſt très-poſſible que les opérations de guerre engagent à manœuvrer dans le Breſſan.

De Pontevico à Bordolano, les bords de cette rivière ſont aſſez de niveau des deux côtes; de Bordolano au village de Bina, les bords du côté du Crémonois dominent beaucoup du côté du Breſſan, dans lequel l'Oglio s'extravaſe aſſez fréquemment.

De Bina juſqu'à Uſtiano, les bords ſont aſſez égaux. L'Oglio reçoit la Méla dans cette partie, à un mille au-deſſus d'Uſtiano, où il reçoit un des canaux de la Chieſa.

Les bords du côté du Crémonois ſont plats, & eſſuient d'aſſez fréquens débordemens, de même depuis Liſola juſqu'à Canetto. Par conſéquent, les ponts ſont difficiles à placer dans toute cette partie. Les lieux les plus convenables pour en établir, ſont Bordolano, Bina, Uſtiano & Monticelli.

De Canetto juſqu'à Calvaton, les bords de cette rivière ſont également plats des deux côtés; ils n'ont pas quatre pieds au-deſſus des plus baſſes eaux. Ainſi, pour peu que la rivière groſſiſſe, elle s'extravaſe aiſément à droite & à gauche. Elle reçoit à Canetto, le grand bras de la Chieſa.

De Calvaton à Bozolo, le lit de l'Oglio eſt beaucoup plus encaiſſé, les bords ſont plus élevés, mais ſon diamètre eſt beaucoup plus grand.

Les moulins, qui ſont placés à Bozolo, en occupent une partie, & feroient au beſoin partie d'un pont, de même que ceux qui ſont placés à Saint-Michel. L'Oglio reçoit auprès de Bozolo, la rivière de Delmona.

De Bozolo à Mercaria, où l'Oglio forme une Iſle qui n'eſt couverte que dans les plus grandes eaux, ſes bords ſont aſſez élevés, ſubſiſtent tels juſqu'à Saint-Michel, où ils deviennent fort plats juſqu'à cinq cents toiſes au-deſſus de Gazolo.

De ce point juſqu'à un mille au-deſſous de Gazolo, ils ſont fort élevés; mais de ce point, en deſcendant juſqu'à la tour d'Oglio, ils ſont aſſez égaux & aſſez plats.

Du lac d'Iſeo à Canetto, l'Oglio a, outre ſon pont de Pontevico, pluſieurs bacs, ſavoir; à Soncino, Bordolano, Monticelli & Bina.

Mais d'Uſtiano juſqu'à ſon embouchure dans le Pô, il n'y avoit d'autre pont ſtable que ceux qui avoient été faits à Gazolo & à Mercaria par les armées de France. Les François les rompirent le 20 Novembre 1734, coupèrent les pilotis, & les Impériaux les reconſtruiſirent pendant l'hiver, & fortifièrent ce poſte; mais ils l'abandonnèrent, & rompirent ce pont en quittant l'Oglio, lorſque l'armée y marcha le 16 Mai 1735.

Orno, (*l'*) gros ruisseau qui tombe dans la Parma, à Colorno; l'armée le passa pendant le combat près du château de Colorno, le 3 Juin 1734.

Oulx, vallée. *Voyez* au mot Alpes, transporté à la fin de l'Index.

Ozon; (il') ce ruisseau passe dans la Fossa-Maestra, l'un des canaux qu'on trouve dans l'intervalle de Mantoue à Gouvernolo.

P

Panaro ou Panara, cette rivière a sa source au duché de Modène, dans l'Apennin; elle prend son cours du Midi au Nord. Après avoir traversé la vallée de Frignano, elle s'approche des confins des États du Pape, qu'elle sépare de ceux du duché de Modène, & va se jeter dans le Pô, près de Buondeno. On la nomme aussi en quelques endroits: *Scultenna*, qui est son ancien nom; elle est assez considérable & assez dangereuse quand elle est grossie par les pluies & par la fonte des neiges de l'Apennin.

Le Panaro, dans sa plus grande largeur, c'est-à-dire, de Buondeno à la Stellatta, n'en a jamais assez pour que six bateaux portatifs sur des haquets, ne puissent pas suffire à y construire un pont. Celui que M. le marquis de Maillebois, depuis Maréchal de France, y fit jeter le 15 Avril 1734, avant le passage du Pô, n'en avoit pas davantage.

De Final à Buondeno, & de Buondeno à la Stellatta, les bords du Panarò, dans l'épaisseur d'un grand quart de lieue, du côté du Modénois, sont garnis de bois très-fourrés.

Les bons quartiers pour la garde du Panaro, sont la Bastia, Bonporto, Final & Buondeno.

Panissa, cassine située sur la gauche du Tésin, en descendant, à sept milles de Buffalora & à quatre de Santa-Maria del Bosco.

Paradis, (*cassine du*) lieu le plus propre pour jeter un pont sur l'Adda. C'est-là où le Prince Eugène plaça le sien avant le combat de ce nom, donné dans l'espérance que la ville de Milan lui porteroit ses clefs quand il auroit passé l'Adda.

Parasco, l'un des ports établis sur le Tésin, à dix milles de celui de Vigevano, à six au-dessus de celui de Sainte-Sophie. Il est très-fréquenté à cause de la proximité du canal de Biagrasse, qui n'en est qu'à un mille.

Parma, (*la*) cette rivière prend sa source à vingt-cinq ou vingt-six milles au-dessus de Parme, dans les montagnes de l'Apennin, au-dessus de Fornoue. Elle sépare le Parmésan d'une portion de la Toscane, où est Pontremoli; de-là elle serpente vers le Nord-Est; peu loin de sa source elle reçoit le ruisseau de Parmosa, passe au couchant & assez près de Mossale; vis-à-vis de Torchiara-Locca, où même un peu plus bas elle tourne vers le Nord-Ouest, passe

à la capitale du pays, à laquelle elle donne son nom, & y reçoit la Baganza, autre rivière aussi considérable qu'elle. Elles coulent ensuite vers le nord dans un même lit, passent à Colorno, d'où jusqu'à leur embouchure dans le Pô, elles font un trajet de sept milles.

La Parma quand elle a sa hauteur d'eau ordinaire, porte des bateaux assez considérables. Son fond en descendant de Parme est très-vaseux, mais au-dessus il est pierreux & facile à passer.

PARME, capitale du duché de même nom. Elle est située dans une plaine sur la voie Flaminia, à douze lieues Sud-Est de Crémone, à quatorze Sud-Ouest de Mantoue, vingt-six Nord-Ouest de Modène, douze Sud-Est de Milan.

La situation de cette ville n'influe sur rien, étant dans le milieu des terres. La ville n'est pas absolument à l'abri d'un coup de main, quand la Parma qui passe au milieu est dénuée d'eau, ce qui arrive sept mois de l'année. La citadelle peut tenir dix ou douze jours, en la supposant dans l'état où les François l'avoient rétablie en 1734.

Cette place est traversée dans son milieu par la Parma. La fortification en est très-irrégulière. Les bastions sont d'une très-petite capacité. Elle est entourée d'un assez bon fossé, mais le chemin couvert est en fort mauvais état; & il n'y a aucun ouvrage extérieur.

Le chemin couvert de la citadelle a été mis en état par l'armée Françoise; avec une garnison de douze cents hommes, elle pourroit arrêter douze à quinze jours, l'armée qui voudroit s'en emparer, en supposant que la garnison fit une bonne défense; mais on ne pourroit pas s'assurer d'une plus longue résistance. Elle est fermée par cinq bastions. C'est un pentagone régulier, qui n'a aucune demi-lune devant les courtines de ses fronts.

L'État de Parme commence de l'autre côté du Taro. Il est très-fertile & disposé à peu-près comme le Plaisantin, à la différence près qu'il est traversé par plusieurs grandes chaussées ferrées, qui en rendent le commerce plus praticable en hiver.

PARMEGIANA, (la) la Botta ou *le Tesson*, canal qui tire ses eaux, partie du Crostolo, partie des marais près Ragiolo, partie de ceux de Novellara. Ce canal est droit & assez profond; il a nombre de ponts depuis le Crostolo jusque vis-à-vis Raggiolo, où il conserve encore le nom de *la Botta*. De Raggiolo à Bondanello, ce canal s'appelle *la Parmegiana*. Alors il n'a plus de pont que celui des écluses de Bondanello, où la Parmegiana se jette dans la Séchia.

PAVERACIO, (S.t) hameau de huit à dix cassines, situé sur l'Adige, près de Sainte-Catherine.

Pavie sur le Tésin. Cette ville est mauvaise par son assiette, & encore plus par l'état de ses fortifications. Elles sont cependant meilleures du côté du Tésin qui joint les États du roi de Sardaigne. Cette place est importante à avoir, parce qu'il s'y trouve sur le Tésin un pont de trois cents quarante pas communs, & le seul qu'ait cette rivière dans tout son cours.

Cette place, qui est située à trois milles du Pô, a une enceinte fort irrégulière, dont les fronts sont très-étendus, avec quelques demi-lunes devant les courtines. Son fossé est sec & assez mal entretenu, ainsi que le chemin couvert.

La citadelle est un quadrilatère irrégulier, qui n'a qu'un bastion à un de ses angles. Son château qu'on appelle *la Rocca*, est d'une très-petite étendue. L'un & l'autre sont entourés d'un fossé sec, qui a peu de profondeur, & d'une très-médiocre défense.

Dans une Isle que forme le Tésin, est un faubourg, dont l'enceinte est fortifiée plus régulièrement, mais il n'y a aucun ouvrage extérieur, si on en excepte le chemin couvert & le glacis, qui sont en assez bon état.

Comme cette place est fort grande, elle peut contenir beaucoup de troupes, & quand même sa garnison seroit composée de dix mille hommes, en supposant qu'une armée de cinquante mille hommes en fît le siége, elle pourroit tout au plus tenir quinze jours de tranchée ouverte; par conséquent plus la garnison sera moindre, moins il faudra de temps pour se l'assujettir, sur-tout si on l'attaque de plusieurs côtés.

La paroisse de Notre-Dame, qui est hors la ville, peut servir à couvrir la queue de la tranchée, ainsi qu'aux dépôt des fascines. *Voyez* le Plan.

Pégora, l'une des habitations qu'on trouve à la droite du Tésin, en descendant, située à un petit mille de celle de San Spifanio.

Perchio, *(le)* rivière que l'on passe à la Torrette, allant de Viazeggio à Pize.

Peré. De ce lieu jusqu'à Pouton, deux petits torrens se jettent dans l'Adige; l'un au-dessus d'Incanal, l'autre au bout de Montpastel près San Ambrosio à l'entrée du Val Polisella; un troisième, appelé *l'Alpont*, sort de la vallée de Montorio, & vient y tomber au-dessous de Vérone, près Saint-Michel. Ce dernier a un beau pont de pierre sur le grand chemin de Vérone à Vicence, à trois milles de Vérone.

Persaco, village sur l'Adige, où étoit placé le pont du camp commandé par M. de Savinnes en Octobre 1735. Il déboucha sur le village de Parćité sur le grand chemin de San Bonifacio.

Persovalle, l'un des ports établis

PIETRA DES MARGONS, (la) l'un des gués du Mincio, à commencer par la partie supérieure; à quatre cents toises au-dessous de celui de Mazimbona, il va joindre les chemins de Valégio & de Rivalta.

PIGNEROL. *Voyez* au mot ALPES, à la fin de l'Index, l'article de la *vallée de Pérouse*.

PIQUET, l'une des habitations qu'on trouve à la droite du Tésin, en descendant, à commencer au lac Major. Elle appartenoit aux Jésuites de Novarre: elle est située à un mille de la Sabovina, & autant de la Galdine.

Ces trois cassines sont des postes bons à occuper en temps de guerre.

PISTOIE, ville d'Italie, dans la Toscane, entre Lucques & Florence, à vingt milles de l'une & de l'autre, dans une plaine très-fertile. Cette ville, dit la Martinière, est fermée de murailles fortifiées de bastions, mais on n'y fait point de garde.

La plaine entre Pistoie & Florence, est remplie de fruits de toute espèce, & peuplée de villes, de bourgades, de villages, de métairies, de palais & de maisons de plaisance; ce qui rend ce quartier un des plus beaux de la Toscane. Il ajoute qu'on ne peut pas voir une ville plus pauvre ni plus déserte que Pistoie, sur-tout depuis qu'elle a perdu sa liberté. Des Mémoires plus récens assurent que cette ville est considérable & d'une subsistance abondante.

PIZZARELLO, poste situé à vingt-deux milles & demi de Plaisance, & à vingt milles de Guardamiglia. Il est avantageux pour jeter un pont sur le Pô, au bord duquel il est situé.

PIZZARELLO, autre petit village situé sur le Tésin, à un mille d'Orcini, & autant de Saint-Vareze, composé de dix mauvaises maisons, une petite chapelle-paroisse, & une baraque appelée le *Palais du Seigneur du lieu*, qu'on a été obligé de démolir à moitié, dans la crainte que le Tésin ne l'emportât toute entière. Elle est néanmoins située sur une rive qui a plus de quinze toises de hauteur, & que la rivière sappe au pied, lorsqu'elle grossit.

Pizzarello est une position à ne point négliger en temps de guerre. Ce poste est aisé à retrancher, plus de la moitié de son circuit étant inaccessible, soit par la rive ou par de profonds ravins; il découvre fort au loin, & n'est qu'à un petit mille de Beauregard, où aboutit le canal de Biagrasse.

PIZZIGHITONE, ville du Crémonois vers les confins du Crémasque, sur la petite rivière de Sério, qui se jette un peu au-dessous dans l'Adda. Cette place a un bon château, au pied duquel passe l'Adda.

La ville est placée sur la gauche

& à quatre milles du Pô, en remontant l'Adda, c'eſt-à-dire, entre le fort de Ghiera d'Adda & la ville. C'eſt une excellente place que le roi de Sardaigne a plus améliorée que n'avoit fait l'Empereur pendant tout le temps qu'il l'avoit poſſédée.

La fortification de Pizzighitone eſt composée de deux enceintes, dont la plus petite eſt fort irrégulière, mais dominant beaucoup la première qui fait l'effet d'une fauſſe Braye. Cette première eſt composée de trois baſtions, avec des demi-lunes ſur tous les fronts & des contre-gardes aux angles ſaillans.

Son chemin couvert eſt bien paliſſadé. Sa contreſcarpe eſt revêtue en maçonnerie, & ſon foſſé de douze à quinze pieds de profondeur, eſt rempli d'eau.

Un avant-foſſé plein d'eau, règne autour de cette place; l'on peut inonder les terres contiguës à cet avant-foſſé, au moins ſur les trois quarts de ſon pourtour.

Pour faire le ſiége de Pizzighitone avec plus d'aiſance, il conviendroit de ſe rendre auparavant maître de Crémone, où l'on établiroit des ponts pour communiquer avec le Plaiſantin, d'où on tireroit beaucoup de ſecours, tant en vivres qu'en fourrages & autres denrées. De-là, en faiſant marcher quelques Corps de cavalerie ſur l'Oglio, on couvriroit le Crémonois; on obſerveroit auſſi par ce moyen, les mouvemens des troupes qui ſeroient dans le Mantouan.

PLAISANCE, capitale du duché du même nom, grande, belle & ſituée dans un pays charmant. Il faudroit un travail ſuivi de dix ans, & des millions pour rendre cette place telle qu'il conviendroit à l'importance de ſa ſituation. Elle eſt eſſentielle pour la navigation du Pô. C'eſt auſſi l'un des points les plus avantageux pour jeter un pont ſur ce fleuve.

Dans la dernière guerre, on conſeilla de ſubſtituer aux ancres avec leſquelles on a coutume de fixer les ponts de bateaux, des poteaux ſemblables à ceux qui ſoutiennent le pont de Crémone. On prétendoit par-là obvier aux inconvéniens des gelées, qui quelquefois viennent à ſaiſir les ancres & les font manquer.

A juger de Plaiſance par ſon plan, on croit au premier coup d'œil, qu'elle eſt capable d'une forte défenſe; lorſqu'on veut entrer dans le détail de chaque front, il eſt aiſé de s'apercevoir que les flancs ſont extrêmement petits, par rapport à la grande étendue des courtines, que les baſtions ont trop peu de capacité, & par conſéquent qu'il eſt impoſſible à l'aſſiégé d'y tenir long-temps.

La citadelle ne ſeroit point mauvaiſe, ſi toutes les pièces qui la compoſent étoient en bon état; mais elles ſont en général délabrées, & manquent par les fondemens. La ville ne peut plus ſe

ſe défendre, lorſque la citadelle eſt priſe; ainſi l'aſſiégeant doit commencer par-là ſes opérations.

La Trébie ſe jette dans le Pô, à une demi-portée de canon de cette citadelle.

Le Plaiſantin fournit en général, d'excellens poſtes à occuper en temps de guerre. La quantité de ſes navilles, coupures & foſſés, les affermiſſent. Le nombre des rivières qui s'y rencontrent, offrent des obſtacles renaiſſans, qui peuvent devenir des avantages ſur l'ennemi. Quand on a pour ſoi la ſupériorité des connoiſſances locales, elles doivent à la longue, y établir la ſupériorité de l'armée qui les poſſédera, & qui ſur-tout aura ſoin de ſoutenir ſa communication libre avec le Pô, première reſſource des armées de Lombardie.

Pô, (le) fleuve le plus conſidérable de l'Italie. Il prend ſa ſource au haut du mont Viſo, environ à trois cents cinquante toiſes d'un torrent appelé *l'Éguille*, qui deſcend en Dauphiné par le col de Lagniel, & va tomber dans la Durance, au-deſſous du mont Dauphin, après avoir traverſé la vallée de Queyras.

Le Pô entre en Piémont par le marquiſat de Saluces. Juſqu'à Carignan, on le paſſe à gué une partie de l'année. De Carignan à Turin, il eſt plus rarement guéable, &, à la portée du canon de Turin, où il reçoit la Doire, la Suzine & la Sture, il commence à porter des bateaux aſſez conſidérables.

De Turin à Valence, il groſſit beaucoup, ſe déborde quelquefois par l'augmentation des eaux qu'il reçoit des torrens qui tombent des montagnes par leſquelles le Piémont eſt fermé du côté de la vallée d'Aoſte & du pays de Valais.

Le premier de ces torrens après la Sture, eſt le Malonnet; le ſecond eſt l'Oreo, le troiſième le Quadero, le quatrième la Doire-Battée qui s'y jette près de Creſſentin vis-à-vis Verrüe: de-là le Pô paſſe à Caſal, & va juſqu'à Valence.

De Valence, en deſcendant juſqu'à ſon embouchure dans la mer de Véniſe, le Pô eſt ſujet à de grands débordemens, qui apportent des changemens conſidérables & fréquens dans ſon cours, d'où réſulte la néceſſité d'une étude ſuivie de ce fleuve lorſqu'on vient faire la guerre dans le pays qu'il arroſe. De cette circonſtance naît auſſi l'impoſſibilité preſque abſolue de prononcer poſitivement ſur la diſpoſition des lieux les plus propres à établir des ponts ſur le Pô. Il n'y en a aucun de fixement établi dans tout ſon cours, que celui de Turin.

On ne propoſera point comme un projet certain d'y établir des ponts, en cas de guerre, aux mêmes endroits où il y en a eu de placés dans les guerres précédentes. Ces mêmes

points de position pourroient se trouver à la première guerre entièrement changés par les débordemens; ainsi l'on se contentera de rappeler le nom des lieux où les armées ont successivement établi des ponts sur ce fleuve. Cette note donnera au moins des indications utiles.

Les digues, qui sont le long du Pô, ont été bien fortifiées, & multipliées depuis la grande inondation de 1705 & celle de 1721.

Comme il est nécessaire d'agir des deux côtés de ce fleuve pour le succès des opérations, il ne faut par conséquent pas s'éloigner beaucoup de ses bords, soit, par l'utilité de sa navigation pour les convois des vivres en particulier, soit en certains cas, pour le secours des fourrages que l'on peut tirer par cette voie du haut Tésin & du haut Adda, où il y en a en abondance. Les facilités & les difficultés de cette navigation, sont donc essentielles à connoître. Le Pô, depuis la hauteur de Valence jusqu'au canal de la Poliselle, n'a pas une rapidité extrême: il n'en acquiert que dans le temps où les rivières des Alpes & des Apennins grossissent à un certain point; mais cette augmentation a un période assez connu par les bateliers du pays.

Communément son diamètre est de trois, quatre à cinq cents toises, mais de trois cents toises au moins. Il offre souvent d'assez grandes difficultés dans sa navigation, pour obliger à avoir des chevaux de tirage, même en descendant.

Les premiers motifs de cette précaution, sont les brumes & les brouillards très-fréquens qui, lorsqu'ils s'épaississent à un certain point, répandent sur le cours du Pô, une obscurité si dangereuse, que, même en descendant, les bateliers ne voudroient pas marcher sans ce secours. Il leur fait juger de la distance où ils sont des bords, & les avertissent de la position des moulins dans lesquels ils s'embarrasseroient trop fréquemment.

La seconde raison qui oblige à se servir de chevaux de tirage, naît du nombre & de la grandeur des isles que forme le fleuve; en effet, elles changent la profondeur de son cours, & obligent à tout moment à passer d'un bord à l'autre, pour faire cheminer les bateaux.

Par ce détail, l'on pourra juger des obstacles de cette navigation. Elle exige des bateliers du pays, habiles & sages, & ces obstacles sont encore plus grands, quand il est question de remonter cette rivière. Mais comme elle est d'une utilité infinie, il faut prendre toutes les mesures nécessaires pour surmonter les difficultés.

Le cours du Pô est garni d'une quantité prodigieuse de moulins construits avec deux gros bateaux joints ensemble. On observe dans cette

jonction, de laisser une distance suffisante pour laisser librement tourner la roue du moulin. Ces bateaux s'attachent avec une longue & grosse chaîne, à une certaine distance du bord; & en resserrant ainsi le cours de l'eau dans cette partie, il en résulte une force suffisante pour faire aller la roue.

L'usage de ces moulins est d'une utilité infinie pour la mouture des vivres, tant par leur abondance & la célérité avec laquelle ils les exploitent, que par la proximité où ils se trouvent presque toujours des lieux où l'on forme des dépôts, & la facilité qu'ils procurent pour y transporter les farines. Il est toujours d'autant plus essentiel d'en avoir un très-grand approvisionnement avant la campagne, que si en la commençant on n'avoit pas fait faire aux moulins la plus grande partie des moutures nécessaires, on auroit beaucoup de peine à y suppléer par les autres moulins du pays.

L'expérience des dernières guerres d'Italie, dit l'Auteur d'une histoire des guerres d'Italie, a appris qu'on pouvoit tirer un grand parti des armemens sur le Pô. Pendant celle de 1701, M. de Vendôme avoit de petites galères à Borgoforte, dont il fit usage utilement en plusieurs endroits. Pendant celle de 1733, on résolut, à son imitation, d'établir sur le Pô, des bâtimens du même ordre; mais l'idée n'en vint qu'à la fin de la campagne de 1734. On fit venir de Provence, l'hiver suivant, des Officiers de galère avec des matelots & des rameurs; les bâtimens qu'on construisit à Plaisance, ne purent être en état qu'au mois de Juin 1735, temps où les ennemis abandonnèrent tous les bords du Pô, & repassèrent l'Adige.

Le Pô, pris du port de Salé, à neuf milles d'Alexandrie & autant de Valence jusqu'au canal de la Polifelle, qui est à sept milles de Ferrare, reçoit des Apennins, à commencer depuis la Scrivia qui en sort, & traverse le Tortonois, dix-sept rivières ou torrens jusqu'au Panaro. Il reçoit des Alpes, à commencer du Tésin jusqu'à l'Adige inclusivement, huit rivières ou torrens, sans y comprendre les rivières ou torrens qui se jettent dans l'Adda.

Pô-Verchio ou *Vecchio*, *(le)* extravasion ou canal qui sort du Pô, près de Luzara. Il passe à Codesotto, Luzara & Pecogniaga, d'où il se distribue en plusieurs navilles. Son cours est d'environ quinze milles par ses sinuosités; il est très-profond & plus étroit que le Zéro.

Pô (la vallée du) dit M. de Saint-Simon dans son Journal de la campagne de 1744, se forme de la réunion des deux petites vallées de Crussol & d'Oulières. On ne communique de la vallée de Queyras à celle

Il y est à demeure pour le commerce du Bressan, & est entretenu aux dépens des Vénitiens.

Pontremoli, ville de la Toscane sur la rivière de Magra, aux confins du Parmésan, du Plaisantin & des terres de la république de Gènes, à trente lieues Nord-Ouest de Florence, à seize de l'Est de Gènes. C'est, dit la Martinière, une ville bien fortifiée & défendue par un bon château. Elle appartenoit autrefois à la maison de Fiesque, sur laquelle les Espagnols la saisirent dans le seizième siècle.

Selon des autorités plus graves pour nous que celles de la Martinière, ce fort est de médiocre défense, mais sa possession est nécessaire pour communiquer facilement des États de Toscane dans ceux de Parme.

Ponzone, bourgade du Montferrat, que Vaugondy nomme *Penzan*, dans son Atlas. Il la place au bord oriental de Ponte, & à l'occident de Castellazzo. *Voyez* l'Instruction du 14 Mai 1746.

Porta, (*la*) est une grosse tour carrée, servant de redoute. Elle est située à deux milles de Verselo, & autant de la ville de Massa dans le Parmésan. Elle appartient au grand Duc. Elle est dans un défilé formé d'un côté par la montagne, & de l'autre par un marais d'un mille & demi de longueur, & qui se communique avec la mer.

Possolane, (la) grande naville, qui tire ses eaux du Mincio, à un mille au-dessous de Borghetto. Elle forme un canal profond, qui a son cours parallèlement au Mincio, à cinq milles de distance. Cette naville a de douze à treize milles de longueur. Elle retombe dans le Mincio, à cinq milles au-dessous de Mantoue.

Potenza, (*la*) rivière de la marche d'Ancone, elle a sa source dans le mont Apennin, entre Nibbiano au nord & Nocera au midi. Son cours est du midi occidental au nord oriental. Son embouchure est sur la côte du golfe de Venise près de Lorette, entre l'embouchure de l'Aspido-Musone & celle d'Asino Torrente.

Pozzolo, village situé à la gauche du Mincio en descendant, à commencer par la partie supérieure; il est composé de cent soixante maisons à peu-près. Ce village a toujours été gardé avec soin, en temps de guerre, soit de la part des François, soit de celle des Impériaux.

Il est à un mille & demi des cassines de Campagnola, & autant du village de Mazimbona.

Le canal de Pozzolo, qui commence au village du même nom, s'appelle dans la partie basse du Mantouan, la Molinetta, il traverse cette partie du Mantouan, va se jeter dans le lac de la Déroute, placé au milieu des grands marais d'Ostiglia. Ce lac de la Molinetta forme deux branches, l'une va tomber dans le Tartaro, au

RAVACOLLA, *(la)* l'une des petites rivières du Plaisantin. Il s'y trouve un pont.

REBECCO, lieu situé vers la source du Crostolo, à vingt milles de Reggio.

REFRANCORE ou **RIFRANCORE**, ou plutôt ***RIO-FRANCO***, bourgade du Milanois, dans l'Alexandrin, à environ deux lieues d'Asti, vers l'orient septentrional.

RÉGIO, ville des États de Modène, fermée par huit bastions & deux tours. Elle est grande & en mauvais état. Elle n'a que quatre demi-lunes dans ses dehors. Son fossé n'est point fermé dans tout son pourtour, il n'y a aucun chemin couvert, & les fronts sont tous irréguliers.

Le château est extrêmement mauvais; on y est vu de la campagne sans qu'il soit possible de s'y défiler, qu'en faisant des dépenses considérables; plusieurs Officiers instruits, estiment cependant que l'on pourroit y tenir cinq ou six jours, avec garnison suffisante.

REVELSÉ, ruisseau qui se jette dans le lac de Mantoue, entre le ruisseau de Coldon & la Madona della Grazia.

REVER ou ***REVERO***, bourg du Mantouan sur la rive méridionale du Pô, vis-à-vis d'Ostiglia.

Le Grand-Prieur se rendit maître de cette place le 10 Avril 1704.

Ce poste est le dernier qu'ait l'Empereur sous sa domination, du côté du Parmésan; au bout de Revero commence le terrein de la partie du Ferrarois, situé de ce côté du Pô, à gauche de ce village & en allant au Tartaro, commencent les terres des Vénitiens.

Quelque connus que soient les avantages que tira M. de Staremberg du poste de Revero, par l'état où il l'avoit mis, ainsi que celui d'Ostiglia, & dans lequel par conséquent ils peuvent être mis encore, on se fait un devoir de les détailler ici, avec de nouvelles remarques.

1.° Les ponts du Pô dans cette partie, sont plus assurés que dans aucune autre, par la qualité de ses bords.

2.° Celui qui l'occupe est maître de la navigation du Pô, depuis son embouchure dans le golfe Adriatique, jusqu'à l'embouchure du Mincio, d'où les bateaux remontent à Mantoue. En effet le poste de Revero, assure toute la rive gauche du Pô & du bas Adige; & sur la rive droite en descendant ce fleuve, du côté du Ferrarois, on ne peut occuper un autre poste assez bon, pour permettre d'interrompre cette navigation intéressante.

3.° Le poste de Revero, est à portée de celui de Mezzola, dans le Polésin, gros château fermé d'assez mauvais murs, avec de grands bâtimens sur les bords du Pô, appartenans aux ducs de Modène. C'est dans ce château que pendant les guerres de 1701 & 1733, les Impériaux formoient tous

Rogia des Moulins, (la) naville qui sort du Téſin, à droite en deſcendant. Sa priſe eſt vis-à-vis la groſſe maiſon de Piquet. Elle rentre dans le Téſin, à un mille au-deſſus du port de Vigevano. Son cours eſt de quatorze milles. Il ſert aux moulins & à l'arroſement des terres.

Roja ou *la Rotta*, rivière du comté de Nice; elle a ſa ſource dans celui de Tende. Elle reçoit la Brogna & la Bevera à droite, & ſe jette dans la Méditerranée près de Vintimille, qu'elle laiſſe auſſi à droite.

La rive gauche de la Roja eſt bordée de penchans ſi rapides, qu'on ne peut en tenter le paſſage que ſur des graviers qu'elle dépoſe. Cette rive offre une excellente poſition & un front très-étendu.

Cette rivière, ſuivant de l'Iſle, ſe nomme *Roja*, & *Rotta* ſelon Léandre Alberti. C'eſt la Rutuba des Anciens. *Voyez* Bonamici dans la relation de la campagne de 1747.

Roncaliæ ou *Ronchalia*, plaine ſur le Pô, au voiſinage de Plaiſance. C'eſt en ce lieu que les Empereurs Allemands, rois d'Italie, tenoient la Diette générale du royaume d'Italie.

Ronco, ſur l'Adige, eſt un emplacement très-bon pour la jetée d'un pont; il eſt d'autant meilleur, que du côté de Vicence il y a une grande maiſon bien bâtie, entourée d'un double foſſé, faiſant un excellent poſte, & propre à couvrir la tête du débouché ſur le chemin de Bonifacio.

Rosega, moulin ſitué ſur le canal de Goïto, à deux cents toiſes du moulin de Goïto, près de l'enclos des Capucins.

Roveredo, première place du Trentin, ſur l'Adige. Elle eſt mauvaiſe, fermée de ſimples murailles, avec quelques petits ouvrages en terre, irréguliers, ſans chemin couvert & ſans aucun revêtement.

Cette place eſt même commandée par toutes les hauteurs voiſines; mais quoiqu'elle ne ſoit pas excellente, elle eſt d'une utilité infinie pour arrêter l'ennemi qui voudroit entrer de ce côté en Italie. Elle garde la gorge qui vient du Trentin par les vaux de Poliſella, Pantena & di Lazi. Elle eſt le point de partage, duquel ces trois chemins ſe diſtribuent. Les deux premiers peuvent mener deux colonnes droit à Vérone, l'une par le Val Poliſella, l'autre par le Val Pantena; l'autre va à Vicence. C'eſt par ces trois chemins que le Prince Eugène fit paſſer les trois colonnes de troupes qui vinrent camper à San Martino près Vérone, en 1701.

Rovigo, petite ville, capitale du Poléſin ou de la Poléſine de Rovigo. Elle eſt ſituée ſur l'Adigetto, aſſez bien bâtie & peu peuplée.

Il ſe tient dans cette ville le 18 Octobre, la foire la plus conſidérable de toute l'Italie pour les chevaux. Les

ventes montent juſqu'à vingt-cinq à trente mille chevaux ou poulains. Ils ne revenoient, dans les dernières guerres, qu'à quinze ou vingt ſequins chacun, ce qui fait huit à neuf louis, monnoie de France. Cette eſpèce de chevaux eſt ſur-tout excellente pour les dragons.

RUBIERA, ville du Modénois ſur la Séchia, à ſept milles de la ville de Modène. Cette petite ville eſt aſſez forte; on la regarde comme une des clefs du Modénois.

La ville eſt aujourd'hui fermée par un carré, dont les angles ſont baſtionnés. Elle a au milieu de ſes courtines, des plates-formes, ſaillantes de quatre à cinq toiſes, deſtinées à flanquer les parties contiguës des courtines. Son foſſé, plein d'eau, peut avoir environ dix toiſes de largeur ſur l'étendue d'un front de cent toiſes, & n'a qu'une petite cunette dans le milieu de ſa largeur. La place pèche eſſentiellement par le peu de capacité de ſes baſtions. La garniſon trouveroit une aſſez mauvaiſe retraite dans le château; c'eſt un petit carré long, fortifié régulièrement. Ce château eſt environné d'un foſſé ſec qui communique à celui de la place, mais qui a peu de profondeur. Le front extérieur dudit château eſt couvert par une demi-lune qui ne tire ſes défenſes que de la place même, de ſorte qu'après la priſe de la place, la demi-lune tombe d'elle-même, & la garniſon du château, auquel il ne reſte que l'enceinte, ne pourroit pas même exiger qu'on fît brèche pour ſe rendre.

S

SABIONETTA, place forte de la Lombardie, aux confins du duché de Mantoue & du Crémonois, à quinze milles de Parme, à vingt-cinq de Crémone; elle a une bonne citadelle.

Cette place a une enceinte dont les fronts ſont aſſez réguliers; elle eſt compoſée de ſix baſtions, deux ont l'angle flanqué, extrêmement aigu, défaut qu'on a eſſayé de corriger par de petites contre-gardes. Son château, entre les deux baſtions, eſt fortifié à ſes angles par des tours rondes de peu de ſaillie; ſon foſſé communique à celui de la place. Le front extérieur du château eſt couvert par un ravelin. Le chemin couvert de la place eſt bien formé; il faut faire une attaque en règle ſi l'on veut s'en rendre maître; les fronts où il n'y a point de demi-lune, en ſont les plus ſuſceptibles; cette place ne ſauroit tenir plus de huit jours de tranchée ouverte. On peut aiſément employer trois bataillons.

SABOVINA; (la) ce n'eſt qu'une groſſe caſſine qu'on trouve en deſcendant du lac Major, le long du Téſin; elle eſt à un mille de Bournaſſes, qui eſt un poſte important.

SACCA, petit village composé d'environ dix maisons, situé entre Goïto & la grosse cassine de Bellacqua, à deux milles de l'un, à un mille de l'autre.

SACELLO, village d'Italie au confluent de la Bormida & de l'Erro, à quatre milles de Bresson, à un mille & demi de Pianate, & à quatre milles de la cassine de la Sima de l'Inserti.

Le chemin de Berson à Sacello, ne peut être réparé de façon à y faire passer de l'artillerie sans d'énormes travaux.

SAINT-GOTHARD. Ce village est situé entre le torrent de Besagno & les Jumeaux, dans les environs de Gènes.

SAINT-LAFRANC, couvent qu'on trouve à gauche & près du Tésin, en descendant, à un mille de la Chioso, & à un quart de mille du couvent de San Salvador.

SAINT-LEONCE ou *SAN LEONSO*. Il y a dans ce village, plusieurs moulins; les uns sont nommés supérieurs, les autres inférieurs : les premiers sont à environ trois milles au-dessous de Peschiera; les seconds, à un demi-mille au-dessous des supérieurs, vis-à-vis le village, qui est composé d'une vingtaine de maisons à peu-près.

Le canal de Saint-Léonce prend ses eaux à un demi-mille au-dessus du village; il sert aux arrosemens : son cours est de sept milles, ses eaux se perdent dans les prairies, à un demi-mille au-dessus du canal de Pozzolo.

SAINT-MARCO ou *SAN MAREO*, hameau où l'on passe le Tordopio; il se répand beaucoup dans les deux côtés du chemin, & les gens de pied sont obligés de suivre des planches un à un, pendant plus de deux cents pas.

Ce lieu se trouve sur la route de Vigevano à Plaisance.

SAINT-MARTIN, village & vallée. *Voyez* au mot ALPES, à la fin de l'Index.

SAINT-MICHEL, village situé sur l'Adige vis-à-vis celui du Lazaret, & où l'on pourroit établir un pont. On ne pourroit toutefois garder ce pont qu'en occupant Saint-Michel, & en se saisissant sur la rive gauche, du Lazaret, où l'on peut, au besoin, loger quatre bataillons.

Il y a en Savoie, près Modane & Saint-Jean de Maurienne, un col qui conduit de Saint-Michel à Elva, & nommé *col de Saint-Michel. Voyez* au mot ALPES, &c.

SAINT-PIERRE, village à gauche du Tésin, en descendant. Il s'y trouve un couvent d'hommes, une église paroissiale & vingt-cinq maisons, au milieu desquelles il passe une petite naville qui fait tourner des moulins à un mille & demi de Pavie, & à un demi-mille de la grosse cassine de Monbalion.

SAINT-PIERRE DE LIGNAGO, ville fortifiée, appartenante aux Vénitiens.

Bresse & de Bugey, avec les pays de Valromey & de Gex, en-deçà du Rhône. La maison de Savoie jouit depuis de la Souveraineté de ce marquisat. Ses villes les plus importantes sont Saluces & Carmagnole.

SAN COLOMBANO, en françois SAINT-COLOMBAN, village du Lodésan, près de San Angelo, au pied d'une montagne de même nom, sur laquelle il y a un plateau. Il est situé sur le Lambro, & très-favorablement pour y établir des ponts. On avoit employé dix bateaux pour la construction de celui qui y fut jeté dans la dernière guerre.

En 1746, on regarda la hauteur de Saint-Colomban comme le point essentiel à soutenir pour la défense du Lambro. En effet, si l'ennemi eût été une fois maître de cette hauteur, il auroit pu jeter des ponts assez près de nous, pour ne pas nous donner le temps de retirer les Corps que nous avions sur le haut Lambro & à Lodi, & nous auroit obligés de faire une manœuvre forcée pour nous rejeter au-delà des navilles de Lancona & de la Mortizza.

Saint-Colomban est au bas d'une butte assez étendue qui le domine. Il est donc essentiel pour se soutenir dans ce poste, d'occuper les hauteurs qui forment un dos-d'âne, dont les côtés sont entre-coupés de plusieurs ravins, & dont le pourtour est praticable.

SAN-GIORGIO, lieu assez considérable mais tout ouvert; il est situé dans la Lumelline, à douze milles & demi de Valence, à onze de Vigevano, à cinq seulement de Mortan.

SAN MATHEO, village du Crémonois, situé entre l'Oglio & le Pô, près de Vescovato. Ce village est assez étendu, mais les maisons en sont dispersées. Dans le cas où l'on avanceroit dans ce pays, on estime qu'un bataillon suffiroit pour garder ce village avec celui de Rivarol d'Entro.

SAN REMO, ville de l'État de Gènes sur la rive du Ponent, dans une vallée fertile, & renommée pour ses huiles excellentes. Elle est à neuf milles de Vintimille. On passe par Oneille & Albenga, à trois milles de Bordighera. San Remo a un bon port, & un terroir si fertile en orangers, en olives, en citrons, &c. qu'on l'appelle le *Paradis de l'Italie*. Il y a de ces arbres dans ses jardins & dans la plaine, entre la mer & la ville. Les rues sont étroites, & presque toutes parallèles à la côte. Le plan de cette ville, dit la Martinière, ressemble à une échelle triangulaire, dont le bord de la mer fait la base; les rues, les échelons; l'église paroissiale, le sommet. Les environs ne produisant point de grains, San Remo en tire de Provence en échange de ses fruits.

Le chemin de la Bordighera à San Remo, ne put se rendre pratiquable en 1745, qu'au moyen des

Castellar. En sortant de Sarsane, on descend jusqu'au Grou; la descente n'est point dangereuse.

SARTANO, poste situé à dix-huit milles de Borghetto, & à six milles de Lavinza.

Le chemin de Borghetto est très-mauvais jusqu'à Sartano. Avant d'y arriver, on passe la Macra au bac ou au gué.

SAVONE est considérée comme la seconde ville de l'État de Gènes. Elle est située sur le rivage de la mer, à dix milles au nord oriental de Noli. Cette ville est grande & bien bâtie. Le tonnerre ayant fait sauter le magasin à poudre & tout un quartier de Savone, ce désastre donna lieu à la construction de nouveaux édifices plus beaux que ceux que cet accident avoit détruits. Ses environs sont fertiles en soie & en fruits. Savone paroît avoir été plus forte qu'elle ne l'est aujourd'hui. Son premier vice militaire est d'être commandée de toutes parts. Elle a eu un port très-bon & très-commerçant. La République l'a presque détruit pour favoriser celui de Gènes, & empêcher le roi de Sardaigne de songer à s'en emparer.

Ce port étoit défendu par une citadelle qui sert à présent à défendre la rade, & mettre la ville hors d'insulte du côté de la mer. Cette citadelle est séparée de la place par un fossé profond, & y communique par un pont-levis.

SCOFFARA ou *SCOFFERRA*, *(la)* poste avantageusement situé dans la vallée de Bisamnati, pour la défense de cette vallée. *Voyez* la relation du siége de Gènes, dans Bonamici & dans le Journal.

SCRIVIA, *(la)* rivière qui sort de l'Apennin. Elle sépare l'État de Gènes du Tortonois, coule près de Voltagio & de Serravalle, passe à Tortone, à Castelnovo-Tortonèse, se jette dans le Pô à cinq milles au-dessous de Bassignana & de l'embouchure du Tanaro, près du gros village de Salé.

SCULTENA (la). Voyez LE PANARO.

SECHIA, *(la)* rivière, dit l'Historien des campagnes du prince Eugène, dont le lit semble creusé exprès pour couvrir le Crémonois du côté de Reggio, de Parme & de Plaisance. Cette ligne de défense est d'autant plus avantageuse & plus facile à garder, que Mantoue, située au milieu, en assure la force & la communication.

SERAGLIO, fameux camp placé environ à trois milles de Mantoue. C'est à une des extrémités de Seraglio qu'est situé le poste de Corteolona. Il s'y trouve six maisons & une tour voûtée, à deux étages.

Le Seraglio est traversé par une naville appelée *la Fossa Ghirarda*.

SERIO. Il y a le grand & le petit Serio : ce sont deux ruisseaux qu'on ne peut guéer que difficilement; ils sont situés dans un canton particulier

SESTO, petite ville du Milanois, avec titre de duché, possédée par la Maison de Spinola.

Sesto est située à deux milles environ de l'endroit où le Tésin fournit un canal qui coupe la partie intérieure du duché de Milan, prise depuis le lac jusqu'à Milan. Sesto en est à trente-deux milles.

SESTOLA, ville du duché de Modène dans le Frignano, dont elle est la principale place; elle est grande, bien peuplée: on y entretient garnison avec un Gouverneur.

SESTRI DI LEVANTE, ville d'Italie, dans l'État de Gènes, à trente milles de cette capitale, à douze de Nice.

Il part de Sestri di Levante, une vallée qui va à Parme.

SETTO, gros bourg bien bâti & non fermé. On y compte deux cents trente-cinq maisons, une église paroissiale, un couvent & une abbaye d'hommes, avec deux grandes chapelles servant de congrégation. Il y a un port situé sur le lac Major, à l'endroit de la sortie du Tésin. Les courriers de Suisse & de Genève, arrivent à Setto pour y prendre la poste allant à Milan, après avoir fait vingt milles sur le lac.

En temps de guerre, ce bourg peut être occupé par des troupes; c'est un fort bon poste.

Tous les voyageurs à cheval qui vont de Milan en Suisse, passent aussi par le port de Setto. On peut, par ce chemin, en traversant le mont Saint-Plombs, aller dans la belle saison, de Milan à Genève en cinq jours.

Il y a toujours au port de Setto, beaucoup de barques de toute grandeur, & plusieurs bateliers qui navigent continuellement sur le lac Major, sur le Tésin & sur le canal de Milan.

SGOLO ou *SAN GOLO*. C'est le nom d'une petite naville qui forme deux branches; l'une appelée *Sgolo de la Virgiliane*, tombe dans le Mincio à la Virgiliane; l'autre est dite *Sgolo di San Vico*, parce qu'elle tombe dans la même rivière à San Vico, à un mille au-dessus de Gouvernolo.

SOARSO, lieu du Plaisantin, avec un port de même nom pour les bateaux. Il est situé à l'endroit où la Rayacolla & la Longina forment une même embouchure dans le Pô; elles y font aller plusieurs moulins.

Pendant les guerres de 1707 & de 1733, on y fit des ponts sur un ruisseau appelé *la Fontana*.

SONCINO, ville & château fortifié du Crémonois, sur la rive droite de l'Oglio, à quelques milles au couchant d'Orci-Nuovi.

SORA, (le cabaret de la) cassine à gauche & près du Tésin, en descendant, à un mille de Sainte-Sophie, à demi-mille de la cassine de la Chioso.

SORBOLO. Ce village est situé sur la Lenza, où il y a un fort beau pont

montagnes qui forment des défilés fort étroits, à trois lieues de Pavie vers le levant.

Folard dit que Scipion, après avoir passé le Pô, s'emparant du poste appelé aujourd'hui *la Stradella*, barroit sans ressource à Annibal le chemin de l'Italie.

STURA ou STURE. *Voyez* au mot ALPES, l'article de la vallée de ce nom.

T

TANARO. Cette rivière a sa source dans l'Apennin, aux confins du comté de Tende; elle va d'abord du couchant au levant vers Garesio: de-là elle tourne vers le nord, traverse le marquisat de Céva, les provinces de Fossano & de Cherasco, ensuite l'Albesan; de-là aux confins des Langhes-basses jusqu'à Asti, où elle recommence à couler vers l'orient, traverse l'Alexandrin, & se jette dans le Pô à Bassignana. Elle reçoit l'Élero, le Pesio, le Cussea, la Sture, le Borbo, le Belbo & l'Orba.

Le Tanaro est guéable en divers endroits, excepté dans les temps des grandes pluies & des fontes de neiges. On ne peut trop en déterminer le lieu, parce qu'il change selon les différentes crûes des eaux. Les bords de cette rivière sont abondans en grains & en fourrages; sur-tout depuis Arviasco jusqu'à Anone. Sur cette même longueur, sa rive droite est terminée par des collines assez escarpées; dont le sommet est cependant cultivé. Les collines de sa rive gauche sont douces, & cultivées dans toute leur surface.

On peut asseoir des camps tout le long du Tanaro, soit qu'on appuie la droite ou la gauche à l'une ou à l'autre de ses rives, à une distance hors d'insulte de l'ennemi. L'une des deux ailes sera fort éloignée de l'eau, car dans toute cette partie de son cours, il n'y a que quelques torrens qui sont presque toujours à sec.

D'Anone à Alexandrie, la plaine de la rive gauche du Tanaro, s'élargit, & en bien des endroits, elle a près de six milles d'étendue; cette plaine est terminée en demi-cercle, par les collines de Pavone & San Salvador.

Partant de Solerio, plus on s'approcheroit d'Anone, moins d'étendue on seroit obligé de donner à son front, appuyant sa droite à la colline, & sa gauche au Tanaro. On observera cependant que la colline étant très-pratiquable, on peut venir sur votre flanc, & même vous tourner.

La plaine de la rive droite du Tanaro, au-dessous de l'embouchure du Belbo, s'étend jusqu'aux Apennins, ou montagnes de la rivière de Gènes.

TARO. Cette rivière a sa source dans la partie méridionale du duché de Milan. Son cours est d'occident en orient jusqu'à l'État de Landi; elle

le traverse, ainsi que le Parmésan, & va se perdre dans le Pô.

Le Taro est la plus considérable des rivières du Parmésan. Ses fréquens débordemens ont empêché d'y construire des ponts. Il est vrai qu'en s'approchant de son embouchure, il s'extravase si prodigieusement lorsqu'il déborde, qu'on est presque toujours sûr de le passer à gué à un mille d'un gros lieu appelé *San Secondo*.

Taro ou le Val di Taro, est un petit pays dépendant du Plaisantin. Il est situé entre celui-ci, le Parmésan & l'État de Gènes. Ce pays a eu long-temps ses Princes particuliers; les Fiesques d'abord, les Landi ensuite. Selon la Martinière, ceux-ci l'ont vendu au duc de Parme en 1682.

La gorge du Val di Taro ou de Pontremoli, va tomber sur Sarzane & Pise; elle est pratiquable pour l'infanterie & la cavalerie, mais non pour les voitures.

Borgo di Val di Taro, ou simplement Taro, sur la rive droite de la rivière de ce nom, est la capitale du petit pays ci-dessus décrit.

TARTARO. Cette rivière est formée de l'écoulement des prés de Valegio & Villafranca. Elle n'est pas considérable; cependant elle porte bateau depuis Pontemoline jusqu'à Cauda, où le canal blanc lui fait perdre son nom, & la fait communiquer avec l'Adige.

TASSON, (le) gros ruisseau qui prend sa source à deux milles au-dessous de Reggio, & coule en ligne parallèle jusqu'à un mille au-dessous de la Vittoria. Il dérive des marais qui sont entre Novellare (petite Souveraineté partie de Reggio) la Vittoria, & des navilles du Carpesan. Il est fort profond. Ses bords, fort élevés, forment une chaussée de huit à neuf pieds d'épaisseur, seule séparation entre son cours & celui du Crostolo. Il y a un pont de pierre sur le Tasson, & un de bois sur le Crostolo, au village même de la Vittoria. *Voyez* ce mot.

TÉSIN, *Ticinus*. Cette rivière a deux sources; l'une en Suisse au mont Saint-Gothard, l'autre en Italie dans le bailliage de Bellinzone. Ces deux ruisseaux, réunis au-dessus de la ville de ce nom, forment le Tésin. Il traverse le lac Major, en sort pour aller baigner Pavie vers le Sud-est, & se jette dans le Pô à quelques milles au-dessous de cette ville.

On observe qu'il n'entre dans le Tésin, aucune rivière ni ruisseau considérable; les bords du Tésin ne sont pas escarpés, & n'ont aucune berge élevée qui le rende susceptible de défense. Les villages sont, en général, trop éloignés de ses bords, en sorte que les troupes qui y seroient placées, se trouveroient plus exposées à y être surprises, qu'elles ne seroient à portée de défendre le passage de cette rivière.

La rive ou côté qui règne le long du Tésin, depuis la hauteur de Vigevano jusqu'au lac Major, offre une belle position en temps de guerre, pour empêcher aux ennemis le passage de cette rivière. Outre l'avantage du terrein qui est fort élevé, les quatre canaux qui sortent du Tésin à droite en descendant (nommés chacun à leur place dans cet Index) & qui passent les uns près des autres au pied de la côte, forment un très-bon retranchement.

Le Tésin a un pont à Pavie; c'est le seul qui soit à demeure sur cette rivière.

Le Tésin est navigable dans tout son cours; il dérive, comme on l'a dit, du lac Major, dont il y a de grands secours à tirer pour les armées: il a de plus l'utilité de porter du côté de Pavie, & de-là dans le Pô, les ponts que l'on pourroit avoir préparés à Novare.

Mais il faudroit les porter pendant huit milles par terre pour les y embarquer près d'un lieu appelé *Trécate*.

Les variations qui arrivent très-fréquemment dans le cours de cette rivière par les différens lits qu'elle forme au-dessous du point de séparation du grand canal qui en sort pour aller à Milan, & qui s'étend beaucoup, rendent sa navigation quelquefois peu commode, & offrent des difficultés presque insurmontables pour y former des ponts. Ils ne peuvent, en effet, s'établir avec sûreté & avantage que depuis Sesto où le Tésin sort du lac Major jusque vers Busto-Grande. Son cours est gêné entre des hauteurs dans cette partie, qui peut avoir environ quatre milles d'étendue.

En 1733, le 1.er Novembre, le Général de l'Empereur ayant abandonné Pavie, les bourgeois en ouvrirent les portes; on devint, par conséquent, ce jour-là, maître du Tésin par un évènement extraordinaire: cette rivière se trouva guéable près de Gorlasco, où une partie de la cavalerie le passa à gué.

Le Tésin est encore remarquable par la fameuse bataille de son nom entre les Romains, sous Publius Scipion, & les Carthaginois commandés par Annibal. Les deux armées, dit le Chevalier Folard, étoient sur cette rivière, du côté qui regarde les Alpes; les Romains l'avoient à leur gauche, les Carthaginois à leur droite.

Publius, continue le même Auteur, abandonna le Tésin, & le passa avec tant de précipitation & d'alarme, qu'il sacrifia six cents hommes qui couvroient son pont, puisqu'il le replia sans leur donner le temps de passer à sa suite. Ce fleuve est cependant aisé à défendre, & s'il l'eût entrepris, il rendoit inutile la cavalerie d'Annibal, & se retrouvoit vis-à-vis de lui avec tous ses avantages.

voyageurs par le canal & la rivière.

En 1736, il y eut en cet endroit une bataille entre les François & les Espagnols.

TREBIA ou TRÉBIE. Cette rivière surnommée *Placentinus*, par Pline, parce qu'elle coule dans le territoire de Placentia, est fameuse par la défaite des Romains & la gloire d'Annibal.

Les débordemens fréquens de la Trébie, sont un obstacle pour les marches dans le pays qu'elle arrose, ainsi que pour y construire des ponts. Il y en a cependant un à Bobio, vers sa source, où elle est resserrée dans des rochers : ce fut dans cette partie qu'Annibal la passa. Cette rivière sort des Apennins à vingt milles au-dessus de Bobio. C'est un des plus dangereux torrens de l'Italie. La Trébie se jette dans le Pô, près de Plaisance, à une demi-portée de canon de la citadelle. Elle n'est point, & même ne peut être navigable, mais on en tire beaucoup de rameaux d'eau pour arroser le Plaisantin.

TRESSO est un très-bon poste, & pourroit exiger du canon pour se rendre. Il est situé sur la rive droite de l'Adda, dominant tout-à-fait la rive opposée. Tresso est un des points très-rares, propres à l'emplacement d'un pont sur cette rivière. Il se trouve à l'endroit d'où sort de l'Adda, la naville appelée *la Martesana* ou *Naviglia grande*, navigable jusqu'à Milan.

TRONTINO, rivière de l'Abruzze ultérieure. Son cours est du Sud-est au Nord-est. Après avoir arrosé Terano, elle se jette dans le golfe de Vénise, entre Giulia Nova & Monte Pagano.

TRONTO (le) *Truentus* des anciens. Autre rivière de l'Abruzze; elle y a sa source au-dessus d'Amatri. Son cours est de même du Nord-est au Sud-est; elle se jette aussi dans le golfe de Venise, après avoir arrosé Ascoli. Elle forme à son embouchure un port de ce nom.

TURBICO, sur le Tésin, est un beau village composé de quatre-vingts maisons, une église paroissiale, un couvent de religieuses, quatre belles maisons portant le nom de *palais*, & deux gros cabarets à un mille & demi de Rouzza. Ce village a un port à quatre milles au-dessus de Busalora; c'est un passage très-fréquenté, pour aller de Turin à Côme, à Varèze & à Lugan.

V

VALDENA est une petite rivière du Parmésan; elle se jette dans le Taro à droite.

VALEGIO. Cette petite ville appartient aux Vénitiens; elle n'est point fermée. On y compte environ deux cents quatre-vingts maisons; il y avoit un château fortifié, mais il est ruiné. Il est à deux cents toises de la ville, sur une petite montagne près de la rivière d'ou l'on découvre une grande étendue de pays. On a fait à ce

& qui confine le territoire de Lugan; de ces deux petits lacs, sort la rivière d'Olona.

VARÈSE, bourg situé sur la côte orientale de Gènes.

VEAU ou plutôt *VHO*, village situé à un mille de la citadelle de Tortone, sur une montagne dont le chemin n'est pas absolument difficile. Il y a une chapelle à cent pas de ce village, dans lequel il y a très-peu d'eau; il faudroit aller à un mille & demi pour en trouver.

VÉRONE, ville de l'État de Venise. C'est une des plus anciennes de l'Italie. Les charmes de sa situation ont déterminé plusieurs Empereurs à y demeurer. Elle est traversée par l'Adige, sur lequel il y a trois grands ponts, non compris ceux qui conduisent dans l'île Saint-Thomas, & cinq portes très-ornées. Il s'y trouve aussi trois châteaux, dont un appelé *la citadelle*, & situé au bord de l'eau, est flanqué de quelques vieilles tours quarrées. Un autre nommé *le château Saint-Felix*, est au plus haut de la montagne, sur laquelle se trouve aussi celui de Saint-Pierre. Ce dernier, le plus fort des trois par son assiette & par ses fortifications, est élevé sur le rocher dont l'Adige lave le pied; il commande pleinement la ville. Les murailles de Vérone, prodigieuses en épaisseur, sont garnies de tours & de bastions, & d'une artillerie considérable. La ville est encore défendue par des fossés larges & profonds, remplis de l'eau de la rivière.

L'Adige rend, en général, la position de cette ville d'autant plus avantageuse, que le succès de la guerre en Lombardie en dépend, & que celui qui en est le maître, l'est aussi de toutes les gorges qui descendent du Tirol dans ce pays. La neutralité de ses Souverains pendant les deux dernières guerres, a nécessairement nui aux succès, par les dispositions naturelles de cette Cour, & l'intérêt qu'elle a de ménager la Maison d'Autriche, dont les Vénitiens confinent presque par-tout les États. Le prince Eugène a dit & écrit qu'il aimeroit mieux avoir les Vénitiens contre que pour lui. Son raisonnement étoit, qu'étant plus à portée que la France d'occuper par surprise ou autrement, les places du Padouan, du Vicentin & du Véronois, il auroit au moins sur les ennemis de l'Empereur, l'avantage d'être maître de ces trois provinces; & de leur possession, il se promettoit à bon droit bien des secours, tant pour les positions, que pour les subsistances & l'arrivée des secours qu'il pourroit tirer de l'Empire.

VERSA; cette rivière est sur les confins du Tortonois & du Plaisantin.

VERUE, *Veruca*, ville du Piémont, sur une colline près du Pô, entre Casal & Turin, à cinq milles de l'un

& par les ouvrages qui le défendent.

Vigévano n'est soutenable qu'avec une garnison considérable, encore faudroit-il faire beaucoup de réparations aux portes & aux murailles. Le château est assez bon d'un côté, mais de l'autre il avoisine de si près les maisons de la ville, que si on y mettoit le feu, il seroit insoutenable.

L'intervalle compris entre la hauteur où est placé Vigévano & l'embouchure du Tésin, est occupé par un terrein bas & très-boisé.

VILLA-ALVERNIA, village du Milanois, entre Novi & Voghéra. Il a un moulin sur un petit ruisseau dont les eaux sont tirées, par un canal, de la Scrivia même. Ce village est assez considérable pour les logemens. Il s'y trouve un vieux château ruiné.

VILLABUONA, petite île bornée au Nord par l'Adige, au midi par le Tartaro, à l'orient par le canal de Malopera, au couchant par le canal blanc.

VILLA-NOVA-D'ASTI, petite ville du Piémont, dans le territoire de Quiers, sur la route de Turin à Asti, environ à quatre lieues de chacune de ces villes.

VILLE-DEATI, village d'Italie, suivant la reconnoissance qui en a été faite en 1745, ce poste n'est point susceptible d'être retranché, à moins d'une grande dépense & de beaucoup de temps. On n'y trouve aucuns vestiges de retranchemens autour du village, ni au château qui y étoit anciennement, dont l'emplacement est très-bon, & que l'on seroit obligé de retrancher, attendu qu'il domine le village dans lequel on ne pourroit pas tenir sans cette précaution.

VILLEFRANCHE, ville du duché de Savoie, dans le comté de Nice, sur la côte de la Méditerranée au pied d'une montagne & au fond d'une baye qui a deux milles de profondeur, sur un petit quart de lieue de large. En entrant dans cette baye, on trouve à droite la pointe de Malalangue, & à gauche un lazaret ou infirmerie; ensuite, & du même côté un petit mole auquel on a donné la figure d'une *L*, & qu'on appelle *la Darce*. On trouve ensuite le château qui est bon; il est joint à la ville que l'on voit un peu plus loin, & au-dessus de laquelle est le couvent des Capucins. On peut mouiller devant la ville, dans la Darce & vis-à-vis le lazaret. Toute la partie orientale de cette baye, est bordée d'une très-belle prairie. *Voyez* la relation de la campagne de 1747.

Il y a une autre Villefranche ou *Villa-Franca*, située sur le Pô à quatre lieues de Carmagnole, & autant de Pignerol.

Villa-Franca est encore un gros bourg, entre Vérone & Mantoue, à cinq milles du Mincio.

VINTIMILLE ou VINTEMILLE,

peut y aborder de par-tout & fur plufieurs colonnes, montant à l'abri des terraffes depuis le pied de la montagne jufqu'au fommet. Mais il paroît d'une bonne défenfe du côté de la gorge de terre. Pour l'affurer davantage, il feroit néceffaire de mettre un pofte retranché fur un petit plateau à un quart de lieue du village, fermant totalement ladite gorge. En rompant le chemin qui y aboutit, on rendroit le paffage abfolument impoffible.

Utelle n'ayant de l'eau qu'au moyen d'une petite fource, entre le village & le plateau; il faudroit garder celui-ci. De même, on ne peut garder Utelle qu'ayant Lentofca, & réciproquement; fans cela, l'un & l'autre pourroient être pris par leurs derrières.

Z

ZÉLADE, (la) habitation à gauche du Téfin, où l'on compte quatre-vingt-dix maifons, une belle églife paroiffiale, & le palais du Seigneur du lieu, à un mille & demi de la Motta Vifconti.

ZERO; c'eft une efpèce de canal formé des extravafions du Pô, dont il fort à Tabellano. Il forme d'un bord à l'autre du Pô, un demi-cercle, dont le diamètre, pris depuis le centre de la corde jufqu'au fommet du demi-cercle, eft de plus de onze cents toifes. Ce canal paffe par Scyllet, San Profpero, rentre dans le Pô entre San Benedetto & Portiolo. *Voyez* MONTEGIANE.

ALPES.

ON ne prétend donner ici un détail des Alpes, que relativement à la frontière qui fépare la France de l'Italie, & aux connoiffances locales qu'exigent les combinaifons militaires.

Les armées de France peuvent pénétrer en Italie par le Dauphiné, la Provence & la Savoie.

Dans ces trois fuppofitions, les montagnes des Alpes formant toujours le premier obftacle, on a cru convenable de rapprocher ici quelques détails, faits pour donner une jufte idée de la nature de ces communications.

Il en eft de deux genres: les unes font pratiquables en tout temps, les autres exigent une faifon particulière.

Si les armées de France paffent le Var près de Nice, deux chemins fe préfentent à leur choix.

Celui de la droite, communément appelé *le chemin de la Corniche*, fe prolonge fur le bord de la mer; il paffe par Villefranche, Monaco, Menton & Vintimille. L'antiquité &

peut-être la fable, prétendent que cette route fut celle d'Hercule.

Le chemin qui suit à main gauche, est des plus pénibles. Après avoir passé par Sospello, Saorgio & Tendes, il oblige encore à traverser la montagne du Limon, l'une des plus difficiles de toutes les Alpes, & va tomber à Coni en Piémont.

Le col de l'Argentière offre encore un passage par le marquisat de Saluces; Ce passage est commun au Dauphiné & à la Provence.

Le chemin qui, de cette dernière province, vient se rendre au col de l'Argentière, passe par Lauret, Miolan, Barcelonnette, Jauziers, Meyronne, & va tomber à Arches; d'où il reste encore un quart de lieue jusqu'au col de l'Argentière; ce col vous conduit dans la vallée du Mayre.

Le chemin qui, du Dauphiné, aboutit au même col, passe par Guillestre, le col du Var, Saint-Paul & Meyronne.

Il se trouve encore un autre chemin à la gauche de ce dernier. Celui-là traverse la vallée de Queyras & celle du Vayer, où en moins de trois lieues, l'on passe sur douze ou quinze ponts.

L'on prétend que M. le Connétable de Lesdiguières fit passer son artillerie sur la montagne qui se trouve à main droite de cette route. Ce ne put être toutefois qu'avec des peines & des travaux infinis; cette communication ne doit pas moins être regardée comme impratiquable pour l'artillerie, & longue & difficile pour la cavalerie même.

Au-delà de Queyras, en tournant à main droite, l'on trouve le mont Laniel ou Lagniel, & Château-Dauphin, de-là l'on peut se rendre dans la vallée de Vrette, dépendante du marquisat de Saluces. Ce chemin est pratiquable pour l'artillerie; mais avant d'arriver à Queyras, il faut nécessairement qu'elle passe par le pertuis Rostan & le col de Cervières. Ce fut par cette route que le marquis d'Uxelles fit passer son artillerie & ses bagages.

Sur la montagne appelée *le Mont-Viso*, se trouve un chemin fait par le fer & le feu; il dure un demi-quart de lieue, & venant de Queyras, passant par Ristolas, il conduit à la source du Pô.

Au nord du Mont-Viso, l'étroit passage de la Croix ouvre un chemin à ceux qui, venant par Queyras, veulent pénétrer dans les vallées de Luzerne & d'Angrogne.

Deux grands chemins aboutissent au mont Genèvre; l'un qui de Grenoble conduit à Briançon par le col du Lautaret; l'autre qui d'Embrun & de Pertuis-Rostan vient tomber dans le premier. Celui-ci est très-difficile, & n'est usité que dans la belle saison. Le second est un peu plus long à la vérité, mais aussi plus commode

pour l'artillerie & les troupes.

Le mont Genèvre est à cinq quarts de lieue de Briançon; après l'avoir passé, l'on trouve à une lieue Cezanne. Là le chemin se partage de nouveau en deux autres grandes routes; celle qui suit à main droite, sûre & très-fréquentée, va tomber à Pignerol, passant par les vallées de Pragelas & de Pérouse. Le chemin de la gauche passe par Oulx, Salsbertrand, Exiles & Chaumont, d'où l'on peut se rendre à Suze.

Les facilités que ce chemin présente à une armée, sont attestées par le fréquent usage qu'en ont fait les armées & les Généraux de tous les siècles. Annibal, Asdrubal & Jules César s'en sont servis; c'est par-là que les Gaulois débouchèrent en Italie au temps de leur irruption. Charles VIII, après la journée de Fornoue, conduisit par-là son armée victorieuse, & mit son artillerie en sûreté dans le fort d'Exiles. Louis XIII en 1629, choisit cette même route pour envoyer du secours au duc de Mantoue, alors allié de la France, & attaqué par le duc de Savoie & la Maison d'Autriche.

Pour aller à Suze, on passe par la vallée de Maurienne & le mont Cenis. C'est la route que suivent communément les voyageurs venant de Lyon. Ils passent auparavant par la montagne d'Aiguebelette, ensuite par Chambéry, Montmélian, Aiguebelle, & traversant ladite vallée de Maurienne, ils arrivent à Lans-le-Bourg, au pied du mont Cenis.

Après avoir gravi pendant un quart de lieue, le chemin devient extrêmement large; sur le sommet, l'on trouve une plaine d'une demi-lieue d'étendue, un lac qui peut avoir un quart de lieue de longueur sur autant de largeur, & près duquel on voit encore les vestiges d'une maison bâtie par Charles-Emmanuel, duc de Savoie, pour y recevoir Christine de France, épouse du Prince son fils.

C'est dans cet endroit que l'on se fait traîner sur des ramasses, par des gens du pays, appelés *Marons*, pour descendre la montagne.

Au pied du mont Cenis, la route devient plus belle, & l'on trouve des postes établies, mais ce n'est qu'après avoir passé par un chemin très-mauvais & très-étroit durant environ une demi-lieue, & allant aboutir au village de Ferrière. De-là l'on continue sa route par le bourg de la Novaléze, & ce n'est qu'à Suze que le pays commence à être plus ouvert.

Le passage par le val d'Aost est plus difficile. On se rend à cette ville par la Tarentaise, en passant le petit Saint-Bernard.

Par Tuilles, Aost & Bard, on arrive à l'endroit nommé *l'escalier d'Annibal*, d'où l'on descend dans la plaine.

Tels sont, en général, les principaux passages de France en Italie;

mais nous allons tâcher de donner une idée plus précise de la partie des Alpes, relative à nos frontières, en détaillant séparément les principales vallées qui peuvent y avoir trait, & joignant même à ce détail, autant que les connoissances parvenues jusqu'à nous pourront le permettre, celui des différens cols communiquant ces vallées entre elles.

Nous entreprendrons même de donner une idée assez précise des distances. On fera seulement remarquer que ces estimations de distance étant faites dans un but militaire, elles seront, en général, énoncées par heure & non par lieue, d'après le calcul des obstacles & non le toisé du chemin. Il ne faudra donc pas s'étonner en comparant les distances désignées dans ce Mémoire, avec la carte relative, de trouver quelquefois l'estimation d'un trajet portée infiniment plus haut dans le Mémoire, quoique plus rapprochée en ligne droite. Il n'est point de militaire ni même de simple voyageur qui ne sache que telle lieue de distance en ligne droite dans un pays de montagnes, peut forcer à une multiplication décuplée par les détours & les volutes perpétuelles auxquels le tracé du chemin est asservi.

NOMS, SITUATION ET DÉTAILS des vallées de la France, le long des grandes Alpes dans le Dauphiné & la Provence, & de celles qui descendent des Alpes en Italie, depuis la Savoie jusqu'à celle de Saint-Étienne au comté de Nice.

Vallée de Graisivaudan.

DEPUIS Chaparillan près de Monmeillan sur l'Isère, jusqu'au-dessous de la ville de Grenoble; cette vallée peut avoir neuf lieues de longueur (lieue de trois milles toises, à une heure de marche par lieue). Elle débouche en Savoie pour aller à Chamberry, capitale de la province. Les cols pour entrer dans la Maurienne, province de la Savoie, sont, le col de Merlet, le col de la Croix, le col de la Batia, le col des Berches, le col de Maupertuis, le col des trente Combes, le col de l'Infernet, le col de Goleon, le col du Galibier, le col de la Ponsonnière, le col de Rochille, le col de Rochachille, le col de Valmeynier, le col de la Muande.

Vallée des Prés dans le Briançonnois.

CETTE vallée a trois lieues de longueur depuis les cols de la vallée de l'Œil-noir,

l'Œil-noir jusqu'au village de la Vachette, & cinq heures & demie depuis le col de Bonne-nuit jusqu'au fort Dauphin, près de Briançon.

La rivière qui l'arrose, se nomme *la Clarée;* elle a ses sources au pied des montagnes près des cols de Rochilles & de Bonne-nuit, frontière de Savoie, & va se jeter dans la Durance à une portée de carabine au-dessus du village des Alberts.

Cette rivière doit son nom à la limpidité de ses eaux.

Beaucoup de petits ruisseaux y tombent; les plus considérables sont, à la droite, le ruisseau qui descend du col de Chardonnet, passant entre les villages de Quetelin & de la Raux; le ruisseau qui descend des cols de Longet & Grenou, passant au-dessus du village de Grenou, & allant tomber dans la Clarée, à un bon quart de lieue du village des Prés.

A la rive droite, est le ruisseau nommé *le ruisseau du vallon*, descendant du col du vallon, & se jetant dans la Clarée, au-dessus de Neuvache.

La Durance prend naissance au milieu du grand chemin de mont Genèvre, à trois quarts de lieue de ce bourg. Sa source est si foible, qu'il s'y trouve à peine quelques filets d'eau pendant l'été. Il seroit, en conséquence, plus juste de donner le nom de Durance à la Clarée, puisque cette branche d'une rivière aussi connue, vient de plus loin, & a toujours assez d'eau pour faire moudre des moulins.

Plusieurs Géographes, dans leurs descriptions, assurent que le nom de Durance vient de deux ruisseaux du Briançonnois, dont l'un se nomme *Dur*, l'autre *Ance;* & qui après leur jonction se nomment *Durance.* Rien de si fabuleux que cette étymologie, ainsi que beaucoup d'autres. Il n'y a dans le Briançonnois ni dans l'Embrunois, aucuns ruisseaux ainsi nommés.

On compte deux cols principaux dans la vallée des Prés.

1.° Celui du vallon, ou de Neuvache, allant à Valoire par le col de Valmenier, dans la vallée de Maurienne en Savoie.

De Neuvache à Valoire cinq heures & demie.

2.° Le col de l'Œil-noir, peu éloigné du précédent, bon à cheval, allant aussi tomber à Valoire par le col de Bonne-nuit, situé près des sources de la rivière de Clarée.

De Neuvache à Valoire cinq heures par ce chemin.

Vis-à-vis le col de l'Œil-noir, se trouve un petit chemin, mauvais pour les chevaux, passant au col de la Ponsonière, & allant au Lauzet dans la vallée du Monestier.

Dans la vallée des Prés, il y a un passage, au village du Rozier, qui descend au bord de la rivière de Clarée, qu'on traverse pour aller sur le mont

Genèvre, & aux granges de la Lauze au pied de la montagne. Ses cols, pour passer de la vallée des Prés dans celle de Bardonnèche au nord, de même que dans la vallée d'Oulx à l'est, & aussi en Piémont, sont :

1.° Le col du vallon dont nous avons parlé plus haut.

2.° Le col de Tures, allant en Savoie par le nord de Montabor.

3.° Le col de l'Échelle allant à Bardonnèche en Piémont.

4.° Le col de la Lauze ou des Aclés, allant à Bardonnèche.

5.° Le col d'Ours, allant à Oulx en Piémont.

6.° Le col des désertes d'Ours, allant à Oulx & Salsbertrand.

7.° Le col de la Baissa, qui vient rendre au bourg de mont Genèvre, près du village de Claviers.

A Neuvache, Roubton & Plampinet, sur la rivière de Clarée, il y a des ponts. Cette rivière qui a ses sources vers le col de Bonne-nuit, vient tomber dans la Durance, aux villages des Alberts, après un cours de cinq lieues environ. Elle n'est guéable nulle part durant la fonte des neiges.

A l'ouest & au midi de la vallée des Prés, à prendre des sources de la Clarée à Briançon, se trouvent :

8.° Le col de la Ponsonière, bon à cheval, se joignant au col de Bonne-nuit, & allant à Valoire. On estime ce chemin facile pour faire passer des armées en Savoie.

9.° Le col du Chardonnet, bon à pied, allant d'un côté au Lauzet, vallée du Monestier, & de l'autre à Neuvache.

Du Lauzet à Neuvache, trois heures.

10.° Le col de Buffere, allant par le village de même nom à Neuvache, de l'autre côté au Monestier.

Du Monestier à Neuvache, deux heures.

11.° Le col de Christau ou Christovoul, bon à pied, allant à Neuvache d'un côté, & de l'autre aux villages de la Salle, Chantemerle, Saint-Chaffray & à Briançon.

Du col de Christau à Neuvache, une heure.

12.° Le col de Grenou, allant d'un côtés aux villages de Plampinet & des Prés, & de l'autre à Chantemerle & Saint-Chaffray.

De Saint-Chaffray au village des Prés, passant par Grenou, deux heures.

Pendant les dernières guerres, on a souvent tenu des détachemens sur les cols, depuis le col du Galibier jusqu'au col Bertaud. Il y a même eu des régimens entiers campés sur le col de Buffere.

Le roi de Sardaigne étant maître des vallées au-delà du mont Genèvre, il seroit, en effet, dangereux de se dispenser, en temps de guerre, de veiller sur tous ces passages. Il en est

encore qui n'exigeroient pas moins d'attention. Tels sont en particulier ceux des Thures ou Tures, de l'Échelle, de la Mulière ou Mulotière, Frères-Mineurs, de Chabreton & de la Coche.

On peut, de la vallée de Bardonnèche, faire conduire, avec quelque précaution, du canon sur les cols de Buffere & de Grenou, passant le col des Tures, qui, comme on l'a dit, se trouve au-dessus de Melezet ou Melezin, vallée de Bardonnèche.

On observera même que de Grenou on peut mener du canon jusque sur la montagne de la Pinée ou Paët, qui est en vue de Briançon, à quatre cents toises à peu-près de distance. On pourroit encore le faire descendre à Saint-Chaffray ou à Chantemerle.

De tous ces cols, on a fait plus bas remarquer que le plus important est celui des Acles; mais il n'est peut-être pas inutile de le faire envisager ici sous un point de vue particulier. On trouvera la description d'un plateau qui se rencontre sur ce col, où se croisent plusieurs chemins qui descendent dans la vallée de Bardonnèche & sur Oulx. On fera aussi mention d'un autre qui, dudit plateau, communique au mont Genèvre, laissant le Chabreton à gauche.

Si l'on suit ladite vallée des Prés jusqu'à Neuvache, l'on trouve encore deux cols très-importans à main gauche de la Clarée. Ces cols sont celui de Grenou qui aboutit à la Croix de Toulouse au-dessus de Briançon, & celui de Buffere qui prenant à hauteur du village de Plampinet, va retomber au-dessus du Monestier.

Vallée du Monestier dans le Briançonnois.

CETTE vallée a près de cinq lieues de longueur, depuis le pied de la montagne du Lautaret jusqu'à Briançon.

La rivière qui l'arrose se nomme la Guisane, elle a sa source au pied du Lautaret, & va se jeter dans la Durance, au-dessous du village de Sainte-Catherine, à trois cents pas au-dessus de Briançon. Plusieurs ruisseaux y tombent, de droite & de gauche; ceux de la droite sont:

Le ruisseau descendant des glaciers du Monestier, qui coule entre les hameaux d'Anssonière & la Métairie de Charvet, & va tomber dans la Guisane, vis-à-vis le bourg du Monestier.

Le ruisseau descendant des cols de Frejus & de l'Échauda, passant au bas des villages de Frejus, & des Prés, tombent dans la Guisane, à trois bons quarts de lieue au-dessous de Monestier. Les ruisseaux de la gauche sont:

Le ruisseau sortant du lac de Ponsonière, venant tomber au-dessus du village de Lauzet.

Le ruisseau de Villard, descendant du col de Berlaud, qui en passant au

village de Villard - la Magdeleine & au-dessus de Chantemerle vient tomber dans la Guisane.

Au nord sont les cols de la droite de la vallée des Prés dont on a parlé plus haut, qui passent de cette vallée dans celle du Monestier.

Le col du Galibier, bon à cheval, au nord du village de la Magdeleine, allant à Saint-Jean de Maurienne en Savoie, par le col de Bonne-nuit, & à Valoire dans la même vallée. Ce col a souvent servi de passage aux troupes françoises.

De la Magdeleine à Valoire quatre heures. A l'ouest & au midi de la vallée du Monestier sont :

1.° Le col du Lautaret, très-praticable pour les chevaux ; c'est le grand chemin de Briançon à Grenoble, appelé *la petite route*.

Comme grand chemin, il n'est praticable que quand il n'y a point de neiges, & son trajet est véritablement dangereux l'hiver, vu les tourbillons très-fréquens que l'on est dans le cas d'essuyer sur la montagne qui est très-découverte. Il n'y a guère d'hiver où ce danger ne soit constaté par la perte de quelque voyageur. Ce chemin est quelquefois fermé pendant plus d'un mois. On est alors obligé de passer par Embrun, Gap & Lesdiguières, pour aller de Briançon à Grenoble ; c'est ce chemin que l'on nomme *la grande route*, & qui exige cependant des précautions quand on veut y faire passer des voitures.

En temps de guerre, on oblige les habitans du pays d'affermir la neige & les autres montagnes. On se sert pour cela de ramasses, espèce de traîneaux, dont on a déjà parlé. On les charge d'abord d'un poids léger, ensuite d'un fardeau plus considérable ; on les traîne ainsi successivement sur la neige qui, par cette précaution, s'affermit au point que les chevaux & les mulets passent dessus sans enfoncer ; c'est ce qu'on appelle en langage du pays, *durriner les neiges*. On ajoute à cette précaution celle de planter de grandes perches de distance en distance le long du chemin, pour empêcher le voyageur de s'en écarter à droite ou à gauche, & éviter le danger des précipices.

Quand les neiges commencent à fondre en abondance, & qu'elles ne peuvent conséquemment plus porter, les habitans sont pour lors obligés d'ouvrir le chemin jusqu'à la terre. L'abondance des neiges est telle quelquefois, qu'un homme à cheval se trouve absolument couvert dans cette tranchée ouverte dans la neige seulement.

Les habitans ont encore un autre usage pour communiquer pendant l'hiver d'une vallée à une autre. Ils attachent sous leurs pieds, à la manière des Sauvages, des raquettes d'un pied de diamètre environ, & quelle que soit l'épaisseur de la neige, cette

espèce de chaussure empêche d'y enfoncer; mais il n'est pas très-facile de s'en servir sans habitude.

2.° Le col d'Areine descend au village de Canet, sur la rivière de Guisane.

3.° Le col de l'Échauda, praticable pour les chevaux, allant à Ville-Vallouise d'un côté, & de l'autre au bourg du Monestier.

4.° Le col de la grande Sagne ou de l'allée froide, prenant au bas de celui de l'Échauda près la Pisse, mauvais, même à pied, à cause des glaciers; ce col conduit au bourg d'Oïsans. On passe par les cols de Beauvoisin, du Loup & la vallée de Saint-Christophe.

De Ville-Vallouise au bourg d'Oïsans, onze lieues.

5.° Le col de Fréjus allant au Monestier & au village de la Salle.

6.° Le col du Paquet venant de celui de l'Échauda, allant au col de Pelette, qui descend au Puy-Saint-André, à une lieue de Briançon.

Du Lauzet à Neuvache, quatre heures.

7.° Le col de Buttefer ou Buffer, prenant au-dessus du Monestier, & allant de même à Neuvache.

Du Monestier à Neuvache, quatre heures.

8.° Le col de Christau ou Christovoul, bon à pied, voisin du précédent, & allant de même à Neuvache.

Du col de Christau à Neuvache, une heure.

9.° Le col de Longet, bon pied, prenant au-dessus de la Salle, & allant à Plampinet.

De la Salle à Plampinet, trois heures & demie.

10.° Le col de Grenou ou Grenoux, dont il a été fait mention, prenant au-dessus de la Salle comme le précédent, & allant de même à Plampinet & au village des Prés.

De la Salle au village des Prés, trois heures & demie.

Vallée de Cervières dans le Briançonnois.

Cette vallée a au nord, la vallée des Prés, le mont Genèvre; à sa gauche, celle de Cezane, & au midi celle de Queyras.

Elle a deux lieues de longueur jusqu'au village du pont de Cervières près la Durance.

La rivière qui l'arrose en reçoit son nom. Les sources de la Cervière sont au pied de la montagne du col de Malrif & du col de la Croisette. Elle va tomber à une demi-lieue au-dessous de Briançon. La petite vallée du Bourget est à la tête de celle de Cervières.

A droite de la rivière de Cervières, sont les cols de Malrif bons à pied, allant à Abriés vallée de Queyras, & au bourg de Cervières par le Bourget: le col des Tures ou Turas,

allant par le village de Bouſſon à Cezane, & du revers de la montagne, par le Bourget, au bourg de Cervières: le col de Bourget ou de Cerveret, praticable pour l'artillerie, allant par le vallon de Bouſſon à Cezane.

Ces deux cols ſe joignent au ruiſſeau de Gimon, à une demi-lieue au-deſſous du Bourget.

De Cervières à Cezane, par ces deux cols, trois lieues moins un quart; ces cols conduiſent auſſi à Briançon. De Cervières à Briançon, cinq quarts de lieue.

Le col de Gondran peut être rendu praticable pour du canon, il va au bourg de mont Genèvre, à Cezane & Seſtrières.

De Cervières à mont Genèvre, par le col de Gondran, une lieue & demie.

On peut ſuivre les ſommités depuis le col des Tures ou Turas, le col du Bourget, ou du Cerveret & le col de Gondran, juſqu'aux forts d'Anjou & de Randouillet.

Huit paſſages permettent d'arriver ſur la montagne du mont Genèvre:

1.° Le col de Cerveret ou du Bourgot.

2.° Le col de Gondran.

3.° Le grand chemin de Briançon.

4.° Le col de Dormillouſe, paſſant au village de la Lauze.

5.° Le col des frères Mineurs.

6.° Le col de Chaberton.

7.° Le grand chemin de Cezane par le village de Clavières.

8.° Le col de la Coche.

On peut même marcher en bataille par pluſieurs points, ce qui rend le mont Genèvre très-difficile à garder.

On eſtime que dix bataillons qui n'y ſeroient pas retranchés, pourroient y être forcés par vingt; mais que vingt ne pourroient l'être par quarante.

Du col de Gondran, on peut tomber ſur le camp retranché de Briançon, en ſuivant la crête de la montagne qui finit au Randouillet. M. le Maréchal de Barwick a paſſé à pied par ce chemin, où l'on ne peut paſſer que très-difficilement.

Les camps que les armées ont fréquemment occupé ſur le mont Genèvre, ont permis d'en prendre des connoiſſances très-détaillées; c'eſt un grand paſſage de France en Piémont. Bien des gens l'eſtiment le meilleur chemin des Alpes pour entrer en Italie, & lui donnent la préférence ſur le col de Tende dans le comté de Nice, ſur le grand mont Cenis & le petit Saint-Bernard en Savoie, ſur le grand Saint-Bernard en Suiſſe, ſur le col de Lagniel vallée de Queyras, & ſur celui de l'Argentière, vallée de Barcelonnette.

Il fut réglé en 1704, par des Commiſſaires, que tout le haut du mont Genèvre, ſur lequel ſe trouve une petite plaine, dépendroit de

France, & que les limites des deux États seroient fixées à la Chapelle-Saint-Gervais, située à une lieue & demie de Briançon. Il y eut de grandes contestations sur cet objet, à cause d'un petit ruisseau qui vient du col de Gondran; il est nommé, au-dessous des Clavières, *la petite Daixe*, & a sa source au midi du bourg du mont Genèvre. Ce ruisseau passe à Oulx en Piémont.

Les Commissaires du roi de Sardaigne, vouloient que les limites fussent plantées attenant le village du mont Genèvre. C'étoit bien assez que les États de ce Prince qui, avant la guerre de 1700, étoient éloignés à plus de six lieues de Briançon, s'en trouvassent rapprochés à une lieue & demie.

Un des passages les plus intéressans du mont Genèvre, est celui que l'on trouve sur la gauche en allant du mont Genèvre à Cezane.

Ce chemin prend au pied du Chaberton; laissant cette montagne à main droite, il va gagner le col des Acles, ou de la Lauze, le village du Plan-du-Col & Bardonnèche; &, du Plan-du-Col, par le col de l'Echelle, il conduit à Neuvache.

Ce passage, après la fonte des neiges, est très-praticable pour les chevaux de charge.

A droite du mont Genèvre, en allant à Cezane, est le passage qui traverse l'entrée du col de Gondran, & va conséquemment tomber dans la vallée de Cervières.

Vis-à-vis l'entrée de ce passage, avant de descendre à Cezane, est un plateau où étoit autrefois le fort du Bœuf, & sur lequel il sera toujours à propos de conserver une redoute en temps de guerre, afin de s'assurer le passage du mont Genèvre.

A droite de ce plateau est le chemin qui monte au col de la Coche, d'où l'on descend sur Sestrière, pour entrer dans la vallée de Pragelas.

Les cols de la droite de la vallée de Cervières sont, (depuis le col de Malrif.)

Le col de la Croizette, allant à Aiguilles, & du revers de la montagne à Cervières, par le village de Bourget.

Le col de Peas, joignant celui de la Croizette, allant à Cervières par le Bourget, & du revers de la montagne à Queyras.

Le col Perdu & le col d'Hyzoire, allant tous les deux à Cervières, & du revers de la montagne à Brunissard, à Arvieux & au château de Queyras.

De Cervières au château de Queyras, par ce chemin, trois lieues un quart.

Plus, le col des Hayes & le col de la Roya, allant tous les deux à Briançon par le village des Hayes & le hameau du pont de Cervières. Du revers de la montagne il va à Brunissar, Arvieux, &, par le hameau du Vayes, le long du Guil, à Mont-Dauphin.

De Cervières à Mont-Dauphin, par le col d'Hyzoire, cinq lieues & demie.

Vallée de Ville-Vallouise, dans le Briançonnois.

CETTE vallée a trois lieues & demie de longueur, à prendre des sources qui descendent de la montagne d'Ourcine, le long du vallon de Verjus & du revers des glaciers du Monestier, à Pertuis-Rostan.

La rivière qui l'arrose se nomme *la Pisse;* elle va se jeter dans la Durance au bas de Pertuis-Rostan, vis-à-vis du village de Basse-Abessé. Trois ruisseaux considérables tombent dans la Pisse.

Le ruisseau descendant de la montagne du col de l'Échauda, coule le long du vallon de même nom, passe à droite du hameau de l'Échauda, & tombe dans la Pisse au-dessous du hameau du Clos.

Le ruisseau nommé *la Gironde*, à droite de la Pisse, descendant des revers des montagnes du grand Pelvoux & de celle du col de Beauvoisin, par le vallon de même nom, passe au-dessous du village d'Entragues du Villard, & va tomber au-dessous du bourg de Ville-Vallouise, dans la Pisse.

Le ruisseau de la Combe descendant des pointes de Clausis & des Barres par le vallon de Nareirous, va joindre la Gironde vis-à-vis du village de Villard.

Les cols de la gauche de cette vallée, sont en partie les mêmes que ceux de la droite de la vallée du Monestier; c'est-à-dire, le col de l'Échauda, le col du Paquet, de Pellette & de Clauris.

Un peu au-dessous, à l'entrée de cette vallée, se trouve encore les vestiges des murailles qu'avoit fait faire le Connétable de Lesdiguières, & des retranchemens qu'il avoit élevés sur les plateaux voisins.

A l'est, & à la source du ruisseau de Gironde est le col de Beauvoisin. On pourroit avec quelque précaution faire passer des chevaux par ce col.

Ce col communique à celui du Haut-Martin ou de l'Argentière, &, passant aux sources du Drac, le descend jusqu'à Châtelard, de-là prend sur les montagnes, au col de Venançon, ou, descendant le vallon de Buissard, il vient gagner Saint-Julien & Saint-Bonnet sur la rive droite du Drac, d'où à Lesdiguières.

De Ville-Vallouise à Lesdiguières dix heures.

De Ville-Vallouise au Monestier, passant par le col de l'Échauda, trois heures & demie.

Ce passage est un de ceux dont l'ennemi, maître de Briançon, pourroit tirer un très-grand avantage.

De Ville-Vallouise à Chantemerle trois heures.

Le

Le col de Rouchon, bon pour les chevaux, prenant au-dessus de Ville-Vallouise, allant tomber à Briançon le long du ruisseau de la Pisse, passant à Puy-Saint-Pierre.

Ce passage est peu fréquenté.

De Ville-Vallouise à Briançon, & par ce chemin, trois heures.

Nota. Il faut remarquer que de Ville-Vallouise à l'Argentière, se trouvent trois chemins sur la montagne, savoir ; le col de Quiers, bon à pied, au-dessus de l'Alpe de Laz-Renous ; le col de Feriol, bon à cheval, au-dessus du village du Puy ; le col de Pousterle, prenant à un demi-quart de lieue du village des Prés près de la Pisse, & bon à cheval.

De Ville-Vallouise à l'Argentière, prenant par le village des Prés, deux lieues.

Nous donnerons ici un article séparé de la vallée de la Fraissinière dans l'Embrunois. Elle devient intéressante à connoître, principalement à cause de la haute Durance. Nous aurions desiré, pour cet article, pouvoir réunir un plus grand nombre de Mémoires particuliers à nos connoissances personnelles. Nous suppléerons de notre mieux à ce défaut de matériaux, & si nous ne disons pas tout ce qu'il y auroit à dire, nous ne dirons au moins que des choses certaines.

Vallée de Fraissinière en Dauphiné.

CETTE vallée a près de trois lieues de longueur, des pieds des cols d'Ourcière & de Presnière jusqu'à la Durance.

La rivière qui l'arrose, se nomme *la Biasse;* elle vient tomber dans la Durance au-dessus du château de Rama. Voici les plus considérables des ruisseaux qui tombent dans la Biasse.

1.° Le ruisseau qui descend des montagnes du Pignier & de Tuba, coulant le long du vallon des Balmettes, & allant se jeter au-dessous de Dourmillouse.

2.° Le ruisseau, venant du revers des montagnes de Roche-Clare & de Roche-Rottier, descendant le long du vallon de Lauzel, dans la Biasse, vis-à-vis le hameau de Mainsals.

3.° Le ruisseau descendant de la Tette de Gaulent dans la Biasse, vis-à-vis du hameau du Palon.

Les cols de cette vallée sont, à gauche ;

1.° Le col de Lauzette allant au village de l'Argentière près de la Durance, sur la rive gauche du ruisseau de la Seillette ; &, du revers du col, au village de Fraissinière, à l'ouest de la vallée.

2.° Le col d'Ourcière allant à Fraissinière, le long du vallon de Thein, par le bourg de Dourmillouse ; & à l'ouest de ce col, au

Riou du Sap., à l'entrée du val Godemer, par les cols de Presles, le col & le vallon de la Pierre, les cols de la Valette, de Goiron & de la Peire, les vallons de la Peire & de Garroux.

Du col d'Ourcière au Riou du Sap, quatre lieues.

De ce col à Fraissinière, près de trois lieues.

3.° Le col de Presnière, joignant à un demi-quart de lieue, celui d'Ourcière dans le vallon de Thein allant à Dourmillouse & Fraissinière; & du revers du col, au sud-ouest, à Lesdiguières, par le village des Marches, le bas du vallon d'Ourciàre, le village des Riques; de-là le long du Drac, par les villages de Charbotone, Chabotte, Saint-Bonnet, passant le Drac aux Allards, & le long de la rive gauche à Lesdiguières.

Du col de Presnière à Lesdiguières, par ce chemin, sept lieues & demie.

De ce col à Dourmillouse, cinq quarts de lieue.

4.° Le col de Coulaud, allant à Fraissinière. Par son revers, gagnant au midi, & tournant ensuite à l'est; il va au bourg de Saint-Crépin, sur la rive gauche de la Durance, prenant par le col de Méand, & descendant le vallon de même nom. De-là, en suivant le long du ruisseau de Coulaud, on se rend à Saint-Clément.

Du col de Coulaud au bout de Dourmillouse, une bonne lieue.

De ce col à Saint-Crépin, deux lieues un quart.

5.° Le col de Tramevillon, allant à Fraissinière par le bois de Travers. Au midi de ce col & à l'est, on suit le bas de la montagne de la Tette de Gaulent, le bas du vallon de Chante-louve & par le village d'Etchart on arrive à Saint-Crépin.

Du col de Tramevillon à Fraissinière, une lieue.

De ce col au bourg de Saint-Crépin, une lieue & demie.

Vallée de Saint-Christophe en Dauphiné.

CETTE vallée a environ trois lieues de longueur, depuis la montagne de la Muande & les glaciers du Mitan de Bellone, jusqu'au hameau de Vénos, sur la Veneon.

La rivière qui l'arrose en partie, descendant à l'ouest de la montagne de la Muande, coule le long du vallon de même nom, se jette dans la Veneon au-dessus du petit hameau de Chauffran; de-là, la Veneon coule le long de la vallée, & va se jeter dans la rivière de Romanche, à une demi-lieue du bourg d'Oïsans.

La source de la Veneon descend de l'est de la montagne de la Muande, remonte au nord, au pied de la montagne du grand Pelvoux, passant par les vallons de Conte-Faviel, des Encons & la combe de Berard, au bas du hameau de Chauffran.

Cette rivière reçoit quelques ruisseaux assez considérables.

1.° Le ruisseau descendant du pied de la montagne d'Oursine, & coulant le long du vallon de la Pirade.

2.° Le ruisseau descendant du pied de la montagne de l'Aiguille du midi, par le vallon de Châtelar, & tombant dans la Veneon, au-dessous du hameau de la Berarde.

3.° Le ruisseau descendant de la pointe haute du Grand Glacier, coulant le long du vallon de Selle, & allant tomber dans la Veneon, au-dessous du village de Saint-Christophe.

4.° A la rive droite de la Veneon, se trouve le ruisseau descendant de l'ouest de la montagne de Dourrounoure. Il suit le vallon de l'Enchatra près du hameau de même nom, à une demi-lieue au-dessous de Saint-Christophe, & tombe dans la Veneon.

5.° Le ruisseau descendant des revers des montagnes de la Tête-blanche & de Journalet par le vallon de Louvitel, au-dessous du hameau d'Anchère, allant tomber dans la Veneon près du pont Escofier. Les cols qui l'entourent, sont :

1.° Le col de Sais, allant à Saint-Christophe, descendant du mont Massivier, par la droite du vallon de Conte-Faviel, aux hameaux de la Berarde & des Étages, & au bourg d'Oïsans, en suivant la rive droite de la Veneon.

2.° Le col de la Muande allant à Saint-Christophe par le vallon de la Muande, & au bourg d'Oïsans; & par le revers méridional, au village de Riou du Sap, sur la rivière de Severaisse, qui descend au val de Godemar.

De ce col à Saint-Christophe, deux lieues & demie.

De ce col au bourg d'Oïsans, cinq lieues & demie.

3.° Le col de la Muzelle allant à Saint-Christophe par le vallon de même nom, jusqu'au hameau de Bourgderu, sur la rive droite de la Veneon, & de-là à Saint-Christophe en remontant la rivière.

De ce col à Saint-Christophe, deux lieues un quart.

De ce col au bourg d'Oïsans, cinq lieues & demie.

Du col de la Muzelle au village du val Senetre sur la Severaisse, au val de Godemar, cinq quarts de lieue.

La vallée de Saint-Christophe, à l'est, au midi & à l'ouest, est entourée de glaciers.

Vallée de Queyras, partie dans le Briançonnois, partie dans l'Embrunois.

A compter du pied du mont-Viso, aux frontières du Piémont, jusqu'au bourg de Guillestre, cette vallée a neuf lieues de longueur. Elle a à l'est les vallées de Luzerne, de Grisoles ou du Pô, de Château-Dauphin en

praticable, venant d'Abriés, au village des Tures, situé dans une gorge de la vallée de Cézane en Piémont.

D'Abriés au village des Tures, trois heures.

En 1705, on fit une redoute entre le col des Tures & le village de même nom, pour s'opposer aux partis des Vaudois.

De Ristolas au château de Mirebouc, deux heures & demie.

11.° Le col de Malrif, bon à pied, descend entre Abriés & Aiguille; ce col descend par le revers de la montagne, au village du Bourget, dans une petite vallée du même nom, au-dessus de celle de Cervières.

D'Aiguille au Bourget, passant par Abriés, deux heures & demie.

12.° Le col de la Croizette, descendant à Aiguille.

13.° Le col de Peas, praticable pour les chevaux, allant à Aiguille, Villevieille & le château de Queyras; & par le revers de la montagne au nord, au village du Bourget & au bourg de Cervières.

Du château de Queyras à Cervières par le Bourget, quatre lieues & demie.

14.° Le col de la Tronche allant à Queyras, &, du revers de la montagne, par les cols Perdue & d'Hyzoire à Cervières; du haut de ce col à Cervières, près de deux lieues.

15.° Le col Perdue allant à Arvieux.

16.° Le col d'Hyzoire, bon à cheval, prenant au-dessus d'Arvieux, allant à Arvieux & Queyras au midi, & par le nord au bourg de Cervières & Briançon.

Du haut de ce col à Briançon par Cervières, deux lieues & demie.

En 1709, on avoit construit deux redoutes en maçonnerie, sur le col d'Hyzoire, & en 1744 elles étoient encore en bon état. A main droite de la plus élevée, est un chemin qui va gagner la montagne de Longery & le bourg de Saint-Crépin, sur la rive gauche de la Durance, vallée de Mont-Dauphin. Le même chemin communique aussi au col des Hayes par Brunissart, au village des Hayes, au Villard-Gouffier & Saint-Pancrasse, vallée de Briançon.

Suivant ce détail, il est facile de sentir l'utilité de la communication de ces passages.

17.° Le col des Hayes, allant à Queyras, par Arvieux & du revers de la montagne à Briançon, par le vallon des Hayes, le col de la Roya, le village des Hayes, le pont de Cervières & Sainte-Catherine.

De ce col à Briançon, deux lieues.

De ce col, par Arvieux, au château de Queyras, deux lieues & demie.

D'Arvieux à Villard-Gaudin, une demi-lieue.

D'Arvieux à Mont-Dauphin, par Villard-Gaudin, le col de la Lauze, les Granges de Furfande, la montagne du Picq, traversant le vallon

de la Vallette près de la métairie de Chaston, de-là passant au village de Croz, au hameau de la Fond, & au village d'Églier, au nord-est de Mont-Dauphin, trois lieues & demie.

18.° Le col de Malvous, allant par le vallon de même nom, au village des Hayes & à Briançon; au revers, par le col de Neas, il va à Arvieux & au château de Queyras.

19.° Le col de Neas, joignant aux Granges de Lagnelit; le chemin du col des Hayes, & allant au château de Queyras par Arvieux.

20.° Le col du Lauzon, bon à pied & susceptible d'être rendu praticable pour les chevaux; va, à l'est, au château de Queyras, par le bas de la montagne de Chalvet, à Arvieux & au hameau des Moulins.

A l'ouest, il descend au village de la Roche, au bourg de Saint-Crépin, sur la rive gauche de la Durance, & de-là à Mont-Dauphin.

Ce passage seroit très-important pour les ennemis, s'ils étoient maîtres de la vallée de Queyras.

D'Arvieux au village de la Roche, par le col de Lauzon & le hameau de Lauzet, deux lieues & demie.

D'Arvieux à Saint-Crépin par le col du Lauzon, la droite du vallon de l'Alpe, le village des Grangettes, les hameaux de Pelet & Grand-Villard, deux lieues & demie.

21.° Le col de Granetz, au nord, allant aux granges de Lagnelit, gagne la vallée d'Arvieux & le château de Queyras. Au midi il joint le col de Lauzon, de-là à l'ouest, au village de la Roche & au bourg de Saint-Crépin.

22.° Le col de Furfande, rendu praticable pour les chevaux, allant au village d'Arvieux, entre les montagnes des Barres à gauche, & celle du Teston à droite. Au midi & à l'ouest, il communique au col de Lauzet, le village des Grangettes, Saint-Crépin & Mont-Dauphin.

D'Arvieux à Mont-Dauphin par ce chemin, trois lieues & demie.

23.° Le col de Lauzet, allant à Arvieux par les Granges de Furfande, passant au col de la Lauze, remontant la montagne de Barre-longue, gagnant le village de Villard-Gaudin, & de-là Arvieux. A l'ouest ce col va gagner un chemin vis-à-vis du village des Grangettes, en suivant le ruisseau jusqu'au hameau des Collettes-hautes, de-là à celui du Grand-Villard, à Saint-Crépin & Mont-Dauphin.

De ce col à Arvieux, par le col de la Lauze & le village de Villard-Gaudin, deux lieues un quart.

De ce col à Mont-Dauphin par les Grangettes & Saint-Crépin, deux lieues & demie.

24.° Le col de la Lauze, conduisant au château de Queyras par le hameau de Vayer ou Voyer, en remontant le Guil, & passant du Vayer au col de Bramousse, qui descend au village de Seillac. Par le revers de ce

col, & par celui du Lauzet, on se rend à la Roche.

Du haut du col de la Lauze au village de la Roche, deux lieues un quart.

Rive gauche du Guil.

25.° Le col de la Magdeleine, entre le vallon d'Eserans & celui de Vars au-dessus du hameau de Melzet, remonte le vallon de Vars; par le revers, il descend à Guillestre.

De ce col à Guillestre, un peu plus d'une demi-lieue.

26.° Le col de Cherinche allant à Guillestre par la montagne de Valbet, les hameaux de la Lauze, Bouldisar & Risoul.

Du haut de ce col à Guillestre, une lieue.

Du revers de ce col à l'ouest, on va à Seiguret, par le vallon de Cherinche & le bas de celui de Saluces, passant à Entre-deux-roches.

Du haut de ce col à Seiguret, cinq quarts de lieue.

27.° Le col du vallon, allant au nord, à Guillestre par le vallon de Melzet & le hameau de Peire-haute; à l'est, il communique au village de Vars par le chemin qui passe au bas de la pointe de l'Alpet. A l'ouest de ce col, on va, par celui de Cherinche, à Seiguret.

28.° Le col de Saluces allant à l'est, au col de Vars par les granges de Saint-Joseph, en remontant le vallon de Vars ou de Chagne; à l'ouest du col, le long du vallon de Saluces, on va à Seiguret.

29.° Le col de Chabrière allant à Guillestre par Sainte-Marie & Vars, le long du vallon de Vars. Au midi & à l'ouest de ce col, on gagne Embrun, par le col de Jafuil, les villages de la Chalpe, Crevouls, Granvillard, Champrond & Vabriés, le long du vallon de Crevouls.

De ce col à Guillestre, deux lieues & demie.

De ce col à Embrun, deux lieues & demie.

On trouve aussi le col du Crachet communiquant au col de Vars, & descendant à Saint-Paul, vallée de Barcelonnette.

Par le revers de la montagne, à l'ouest du col, on gagne Embrun en passant par le vallon de Crevouls.

Du haut de ce col à Guillestre, par le vallon de Vars, deux lieues & demie.

Du haut de ce col à Embrun, trois lieues.

30.° Le col de Vars, praticable pour les chevaux, allant d'un côté à la vallée d'Esture, en traversant celle de Barcelonnette à Saint-Paul.

A l'ouest, il va à Mont-Dauphin & à Briançon. Du col de Vars à Mont-Dauphin, par le vallon de Vars & Guillestre, trois lieues.

Du col de Vars à Embrun, par le vallon de Crevouls, près de trois lieues.

31.° Le col du Vallon ou Vallonier, bon à cheval, allant à Mont-Dauphin par Sainte-Marie de Vars, le

le long du vallon de même nom, passant au col de la Magdeleine, au-dessus de Guillestre, &, du Revers, allant à Saint-Paul & à Tournoux.

Le col de la Roche-la-Garde, allant à Mont-Dauphin, par le vallon de Lagier, le village & vallon d'Eserans & Guillestre, de l'autre côté à Eserans & aux grandes Serennes.

32.° Le col des Orches descendant par celui de Panestre au Castelet, dans la vallée de Barcelonnette, & de l'autre allant à Mont-Dauphin, par le vallon des Sallettes, Eserans, & le vallon du même nom; du haut de ce col à Mont-Dauphin, trois lieues un quart.

33.° Le col de la Douce ou Girardin, allant à Maurin, vallée de Barcelonnette & à Mont-Dauphin, par le vallon du Melezet & le village de Seillac, le long du ruisseau de Christian & par la rive gauche du Guil.

On va de Seillac à Bramousse, par le col de ce nom, bon à cheval, & le col du Souillet.

De Seillac on va au château de Queyras, par le col du Fromage; au bas du plateau de la Colle, on gagne le petit col du Fromage & le ruisseau qui tombe devant le château de Queyras.

Du col de la Douce à Mont-Dauphin, par Seillac & le ruisseau de Christian, trois lieues & demie.

34.° Le col de Maurin ou du Fronchet, praticable pour les chevaux, allant aux granges de Prarouart, vallée de Barcelonnette: de l'autre côté, ce col conduit au château de Queyras & à Mont-Dauphin, par le bas de la Roche-d'Abert, le vallon du Melezet, Seillac & de-là suivant le ruisseau de Christian & le Guil.

De ce col à Mont-Dauphin, près de quatre lieues.

De ce col au château de Queyras, par Seillac & les cols du Fromage, trois lieues & demie.

35.° Le col d'Abert allant aux granges de Prarouart, vallée de Barcelonnette, & à Seillac par le revers dudit col.

36.° Le col de Christian communiquant à la vallée de Barcelonnette par le col de Clauzis, & à l'ouest de ce col à Mont-Dauphin, en suivant le ruisseau de Christian par le Villard & Seillac; ce chemin conduit aussi au château de Queyras en prenant au hameau de Villard au-dessus de Seillac, par les cols du Fromage.

De ce col au château de Queyras, trois lieues un quart.

De ce col à Mont-Dauphin, quatre lieues & demie.

37.° Le col de Longet ou de la Cula, allant au midi à la vallée de Barcelonnette, & par le nord & à l'ouest de la montagne au château de Queyras. En suivant le ruisseau blanc par Saint-Verant, Molines & Ville-vieille, & de Ville-vieille, passant au village de Meyrier, le hameau de Rouet, le vallon

& le col de Péas, descendant le petit vallon de Péas, & par le village de Bourget par Cervière, la Font-Christian, Sainte-Catherine, on arrive à Briançon.

Du col de la Cula à Briançon, par ce chemin, sept lieues & demie.

On peut aller de Queyras à Briançon par le vallon de Soulier, les cols de la Tronche, Perdue, le col & vallon d'Hyzoire & Cervière, en suivant le ruisseau de même nom.

Du col de la Cula à Embrun, par ce dernier chemin, sept lieues.

Du château de Queyras à Briançon, par les cols de la Tronche & d'Hyzoire, quatre lieues.

38.° Le col d'Agnière allant à la vallée de Barcelonnette, passant au bas du vallon du Loup, & gagnant le col de Longet. Du bourg de Saint-Verant où conduit ce chemin vers l'ouest, il y en a un passant aux cols de la Gipiera, bon à pied, & celui de Seillac, bon à cheval, passant au hameau de Villard, au village de Seillac, & de-là suivant le long du ruisseau de Christian & du Guil pour gagner Mont-Dauphin.

De Saint-Verant à Mont-Dauphin, par ce chemin, quatre lieues moins un quart.

Du col de la Cula au château de Queyras, par Saint-Verant, Molines & Ville-vieille, trois lieues & demie.

39.° Le col de Saint-Verant, bon à pied, allant à l'ouest, au bourg de Saint-Verant, au midi à l'est, à la vallée de Château-Dauphin.

40.° Le col de Laniel descendant dans la vallée de Château-Dauphin au Chanal. Ce col communique par le revers de la montagne à Queyras, en suivant le ruisseau de Laniel, passant aux hameaux de Côte-Rousse, Font-gilarde & du Coin, & aux villages de Pierre-grosse, Molines & Ville-vieille.

Du haut de ce col à Queyras, trois lieues & demie.

Ce col sert au grand chemin de Château-Dauphin, & est bon pour les chevaux & l'artillerie.

En 1702, M. le maréchal de Barwick passa par le col de Laniel en Piémont, pour y lever des contributions.

41.° Le Col vieux, bon à cheval, va à Ristolas, par les cols de Roche-Blanche, de Fond-Segur, & le vallon du même nom.

Du Col vieux, par ce chemin à Ristolas, deux lieues.

Ce col joint celui de Laniel à peu de distance.

Du Col vieux on va par le col & le vallon de Segur, le pied de la cime des fourches à Abriés.

42.° Le col de Chalanches, bon à pied, allant à Aiguilles, par le village de Penin, & à Molines & Pierre-Grosse; il communique aussi à Ristolas, par le bas du vallon de Segur.

Du col de Chalanches à Molines, cinq quarts de lieue.

De ce col à Riſtolas, trois quarts de lieue.

De ce col à Aiguilles, cinq quarts de lieue.

Ce col eſt praticable pour des chevaux.

Du col de Chalanches à Abriés, une lieue.

De Riſtolas au Chenal, vallée de Château-Dauphin, quatre lieues.

43.° Le col de la Ruine, bon à pied, allant au Chenal, vallée de Château-Dauphin.

44.° Le col de Roche-Blanche, allant au village de la Chalpe, par le bas du rocher de Roche-Taillante.

De ce col à la Chalpe, près de trois heures de marche.

45.° Le col de Soufle, bon à pied, allant au Chenal, vallée de Château-Dauphin, & par le revers de la montagne à la Chalpe, prenant les cols de Coulaon, de Seyliere, & le long du vallon de Viſo.

De ce col à la Chalpe, deux lieues & demie.

46.° Le col de Vallante, bon à pied, allant à Château-Dauphin, par le vallon de même nom, par ſon revers au nord, va à Abriés prenant les cols de Coulaon, de Seylière, le vallon de Viſo, ou par la rive droite du Guil, la Chalpe, la Monta & Riſtolas à Abriés.

Du col de Vallante à Abriés, trois lieues un quart.

Du haut de ce col à Château-Dauphin, près de deux lieues,

DESCRIPTION du camp de Roux ou de la Tronche dans la vallée de Queyras.

CE camp occupe un plateau fort étendu par le bas, & étroit par en haut. La poſition eſt excellente. La droite ſe porte juſque ſur le château de Queyras, & en étendant ledit camp tout le long de la crête du plateau, vis-à-vis le revers des cols de Razin & de Péas. La gauche eſt portée juſqu'à un eſcarpement qui domine la hauteur de la Tronche, & eſt couvert par des rochers inacceſſibles.

Ce camp a pluſieurs avantages; le premier eſt de couvrir la communication de Mont-Dauphin le long du Guil par la combe de Queyras, & celle de Briançon par les cols de Péas & d'Hyzoire. Cette même poſition rend maître de la communication de Tournous par le chemin qui prend à la droite du ruiſſeau qui tombe devant le château de Queyras, lequel chemin conduit par les cols du Fromage à Seillac, en remontant le long du vallon de Melezet, le col de Maurin, Majaſſet, la Barge, les grandes Serennes, Saint-Paul & Tournoux.

Il faut pour cette communication

avoir un petit poste retranché au haut du col du Fromage vers l'église de Seillac. Ce poste est à la tête du vallon de Melezet.

L'on peut aussi aller à Mont-Dauphin, le long du ruisseau de Christian & du Guil, passant au bas du plateau de Laval, qu'il seroit à propos d'occuper par un détachement de cinquante hommes environ pendant le jour.

La position du camp de Roux ou de la Tronche, met en état de juger des mouvemens des ennemis.

Ils peuvent venir à vous par la vallée de Luzerne & Mirebouc, & par celle de Crussol ou du Pô, débouchant au col de mont Viso en tombant à Ristolas & à Abriés.

Ils peuvent aussi venir par celle de Château-Dauphin, par le col de Laniel tomber à Saint-Verant, ou par les cols de Mayl & des Tures, venant de la vallée de Cézane, tomber à Abriés.

Dans l'un & l'autre cas, avec les précautions nécessaires pour être averti à temps, on est toujours en état de prendre les partis qui conviennent.

On peut alors se replier sur Mont-Dauphin par sa droite, en descendant le Guil & la vallée de Queyras, avec une partie de ses troupes, faisant marcher l'autre au passage de Furfande.

On peut monter à ce passage en sortant d'Arvieux, entre les montagnes de la Barre & celle du Teston; de-là au village de la Roche, situé sur la route de Briançon à Mont-Dauphin.

On peut encore prendre le parti de se retirer à Briançon par les cols d'Hyzoire & des Hayes; ou enfin aller à Tournoux par les cols du Fromage, Seillac, Maurin & Saint-Paul, dans le cas où l'ennemi menaceroit d'attaquer le camp de Tournoux & celui de la Tronche à la fois.

On estime que six ou sept bataillons au plus suffisent pour garder le camp de Tournoux; & dans toute la vallée de Queyras, dont la conservation est de la première importance, il n'y a point d'autre position à choisir.

On en avoit anciennement occupé une vis-à-vis le camp de la Tronche; on l'appeloit *le camp du Meyrier*: mais ce camp est défectueux. Il a derrière lui le col de Péas, praticable pour des chevaux, comme on l'a dit, & même pour des chevaux chargés. Il tombe dans la vallée de Queyras au Meyrier, à un quart de lieue au-dessus du château de Queyras, & de-là s'en va en montant au village de Bourget.

Ce fut par ce chemin que M. de Catinat tomba sur le maréchal de Schomberg en 1691. Il s'étoit posté dans cette vallée pendant que le roi de Sardaigne faisoit le siége d'Embrun; il fut averti & décampa très-à-propos,

pour empêcher M. le maréchal de Catinat de compter une victoire de plus.

Entre Arvieux & le château de Queyras, se trouve à l'entrée de la Combe de Queyras, un plateau où il seroit à propos de placer une redoute en cas de guerre défensive.

Au-dessous du château de Queyras en descendant le Guil devant le hameau du Vayer ou Veyer, se trouve un chemin à la hauteur de Bramousse, allant au col du Fromage par la métairie de Rie-Vert qui se rencontre au milieu du col. Ce chemin est praticable pour l'infanterie & les chevaux légèrement chargés. Ce trajet devient beaucoup plus court que si l'on passoit à Molines pour gagner le col du Fromage.

De Queyras à la Villevieille, on compte une demi-lieue.

Villevieille est une grosse communauté où se trouve un pont sur le Guil.

A cet endroit aboutit le chemin venant des cols de Laniel par Pierre-grosse, & des cols de Saint-Verant & de la Cula, par Saint-Verant & le vallon de Molines.

Si l'on remonte le Guil pendant trois quarts de lieue, l'on trouve une communauté considérable appelée *Aiguilles*, dont on a parlé plus haut. A cette communauté aboutit un chemin par lequel, prenant sur la gauche, on monte au hameau de Lombart; ce chemin va tomber au Bourget.

Par ce chemin il y a d'Aiguilles au Bourget, deux lieues & demie.

D'Aiguilles à Abriés, il y a trois quarts de lieue.

Aucun autre chemin de cols n'y aboutit que celui du col Malrif, dont on a déjà parlé, & qui mène au Bourget. Ce col est très-difficile à monter & à descendre.

Abriés est une très-grosse communauté, composée de plusieurs hameaux. Ces hameaux sont à mi-côte, sur la rive droite du Guil, en allant à Queyras.

Deux vallées aboutissent à Abriés; l'une au nord, venant du vallon de Saint-Martin; sur la rive droite du ruisseau est le hameau de la Montelle, au bas duquel vient se joindre le vallon de Valprevaire. La deuxième vallée est celle où coule le Guil, sur la rive gauche duquel est la grosse communauté de Ristolas, à une demi-lieue d'Abriés.

Les hameaux de la Monta & de Chalpe dépendent de la communauté de Ristolas.

C'est au-dessus de la Chalpe & de la Monta que se trouve le col de la Croix, praticable pour des chevaux, même chargés. Du haut de ce col l'on peut de hauteurs en hauteurs descendre dans la vallée de Luzerne, par le vallon des Prats, passant au-dessus de Mirebouc, & aux villages de Bobi & Saint-Jean. Tous ces chemins sont

praticables pour l'infanterie; c'est la route ordinaire que tiennent les Barbets pour entrer dans la vallée d'Abriés.

Il n'y a dans cette vallée aucun poste à prendre, vu la quantité de passages par où l'ennemi peut venir de front & par vos derrières, sans que l'on puisse en occuper aucun avec avantage sur lui.

Vis-à-vis le hameau de la Chalpe, sur la rive droite du Guil, commence le chemin qui mène au Col-vieux. Ce chemin est praticable deux à trois mois de l'année pour de l'infanterie.

Du Col-vieux, en tenant toujours les hauteurs, on peut se rendre aux trois Croix, c'est-à-dire au sommet du col de Laniel.

Du col de Laniel, on descend dans la vallée de Château-Dauphin, passant par le Chenal.

En sortant d'Abriés, & remontant le ruisseau de Bouchier qui descend du col de même nom, & qui vient audit lieu se jeter dans le Guil, il n'y a aucun passage ni cols jusqu'à un lieu nommé *les Granges;* mais à hauteur de ce hameau, se trouve deux espèces de vallées étroites. Dans celle qui est à main gauche, passe un chemin qui le long de ladite vallée, va à un hameau nommé *la Montelle*, au pied des cols de Mayl & celui des Tures, sur la rive droite du ruisseau.

Du hameau de la Montelle partent deux chemins; l'un va à droite au col de Mayl, & l'autre par la gauche, va au col des Tures.

Après la fonte des neiges, ces deux chemins sont praticables pour de l'infanterie & pour des chevaux chargés légèrement.

On sait que le col de Mayl va tomber sur Cézane, & du hameau des Roullières à Sestrières par le col de même nom, passant par les Planes. Celui de Turas va tomber à Cézane, par le hameau des Tures & le village de Bousson.

Après avoir monté le col de Mayl un demi-quart de lieue, l'on trouve une maison appelée *le Toussonnier*. De cette maison part à main droite, un chemin praticable après la fonte des neiges pour l'infanterie & les chevaux chargés légèrement. Ce chemin va au col de Saint-Martin, & de-là tombe sur Prailly, poste des Vaudois.

L'autre petite vallée qui est à droite du hameau des Granges, conduit aux cols de Bouchier, de Malaure & d'Urine. Le col d'Urine est à main droite, & l'on commence à le monter au bourg de Valprevaire, où se trouve aussi un chemin à gauche, qui monte au col de Bouchier.

Le col d'Urine va tomber entre Villeneuve & Bobi. Lui & le col Bouchier dominent Mirebouc & la vallée de Luzerne. Un plateau très-élevé & impraticable, nommé *la Sèche*, les sépare.

En passant par le Serre de

Molines, Pierre-grosse, Fongillade & Côte-Rousse, on gagne le col de Laniel. Ces hameaux forment la communauté de Molines qui est très-considérable, & de toutes celles de la vallée de Queyras, la plus abondante en fourrages.

Vis-à-vis du hameau de Côte-Rousse, est un chemin à main droite qui mène à Ristolas en une heure & demie, & qui, après la fonte des neiges, est praticable pour de l'infanterie & des chevaux légèrement chargés.

En allant du Serre de Molines à Saint-Verant, l'on trouve un hameau nommé *la Chalpe-Sainte-Agathe*, où aboutit, à gauche, un chemin qui monte au col de Gipiera, lequel communique au col de Maurin par Seillac.

C'est en sortant du hameau du Serre de Molines, que l'on commence à monter le petit col du Fromage; on en a déjà fait sentir l'importance: ce qui peut encore y ajouter, c'est que du haut de ce col, l'on découvre très-distinctement les revers des cols de Peas, d'Hyzoire, des Hayes & de Furfande, & la hauteur de Bramousse & de Bouchier.

Ce col est long à monter & à descendre, & il faut trois grandes heures à cheval pour arriver au hameau de Villard, au bas de la montagne.

C'est sur le col de Christian qu'en 1711 se plaça le marquis d'Andournay, pour contenir le poste de Seillac. Ce col est en tout temps très-mauvais à passer; mais si une fois l'on y étoit établi, l'ennemi ne sauroit s'aventurer du côté de Seillac, sans s'exposer au danger évident d'être coupé par les troupes qui occuperoient le col du Fromage.

Vallée de Barcelonnette.

CETTE vallée a le Dauphiné à sa droite, depuis le col de la Cula jusqu'à la Durance; à sa gauche, sont les vallées de Château-Dauphin, de Belins, de Mayre & d'Esture en Piémont, & de Saint-Étienne au comté de Nice: au midi, elle a la Provence.

La vallée de Barcelonnette a environ douze lieues de longueur, à prendre du col de Longet, allant à Château-Dauphin, jusqu'au village de la Sauze près la Durance.

La principale rivière qui l'arrose se nomme l'*Ubaye*, & va se jeter dans la Durance au-dessous du village de Sauze, à près d'une lieue de la petite ville de la Breolle; plusieurs ruisseaux considérables tombent dans l'Ubaye. Ceux qui descendent de la droite de sa vallée sont; 1.° le Riou-monas, sortant du bas du col de Vars & du vallon de l'Infernet, & allant se jeter dans l'Ubaye, au-dessous du village de Saint-Paul.

2.° Le ruisseau sortant du col de la

Pare, coulant dans le vallon de Parpaillan, & se jetant dans l'Ubaye, au-dessous du village de la Condamine, à une demi-lieue au sud de Tournoux.

3.° Le ruisseau des Maisonets, descendant du revers du col de la Pare, & tombant dans l'Ubaye, à un demi-quart de lieue au-dessus du village de Faucon.

4.° Le ruisseau de Garin, tombant dans celui de Bourdous, descendant de la montagne nommée le *Pillon*, entre le col de la Vachère & celui de l'Echellette, auprès du petit bourg de la Rat, au nord, & près de l'Ubaye, une autre branche va tomber dans l'Ubaye au village des Tuiles.

Le ruisseau descendant de la montagne du Pilon & des lacs Loupillon, va tomber dans l'Ubaye, entre les villages de Maison-Blanche à droite, & d'Irardaches à gauche.

Les ruisseaux tombant dans l'Ubaye par la rive droite, sont:

1.° Le ruisseau, sortant du bas du col de Longet, venant tomber aux granges de Prarouart, au-dessus du lac de même nom.

2.° Le ruisseau sortant des lacs de Raux & de Chilleuls, & allant tomber dans l'Ubaye, un peu au-dessous du village de Maurin.

3.° Le ruisseau de Fouillouse, descendant du vallon de Chambayron, passant au bas du col de Portiole, & se jetant dans l'Ubaye, vis-à-vis des Grandes-Serennes.

4.° Le gros ruisseau de l'Oronaye, descendant des cols du Bœuf, de Feuillas, de Sallettes, & de l'Argentiere, dans le lac d'Oronaye, & tombant dans l'Ubaye, au bas du village de Glaizoles.

5.° Le ruisseau de Lauzannier, descendant dans le vallon de même nom, & se jetant dans l'Oronaye, à un quart de lieue au-dessus de Maison-Meane.

6.° Le ruisseau du vallon de Laus, descendant du bas du col des Granges-communes, & allant tomber dans l'Ubaye, devant le village de Jauzier, au-dessous de la Murette.

7.° Le ruisseau de la Moutiere, descendant du col de l'Escuzier, & du vallon de la Braisse, coule dans la vallée du Fours, se joignant près du hameau de Morjuan, à celui de Bachelard, qui va se jeter dans l'Ubaye, à une demi-lieue au-dessous de Barcelonnette. Celui de la Gache, venant du col de Sestriaires, tombe aussi dans le même, au-dessous du village de Morjuan.

8.° Le ruisseau qui coule le long du vallon de la Blanche, ou de Sallette, sortant des Glaciers & de la montagne de Cugulion des trois Évêques, & allant tomber dans l'Ubaye, à une demi-lieue de Miolans ou de Meolans; celui de la Peire, va joindre ce

ce ruisseau au-dessus du hameau des Clairons.

Le fameux camp de Tournoux, est le point le plus essentiel de la vallée de Barcelonnette.

Ce camp couvre la haute Provence, l'Embrunois & le Gapençois, dans le Dauphiné. Bien des Officiers instruits, ont estimé que douze bataillons, n'y peuvent être forcés par quarante. On en donnera un détail particulier à la fin de la description des cols de cette vallée.

Les cols de la gauche de la vallée de Barcelonnette sont:

1.° Le col d'Agnière, descendant le long du ruisseau Blanc, passant à Saint-Verant, Molines & Villevieille, au château de Queyras, le long du vallon du Soulier, ensuite par les cols de la Tronche, Perdue & d'Hyzoire, le bourg de Cervières, & de-là à Briançon, en côtoyant la Cervière; du revers du col, en suivant la rive droite de l'Ubaye, on va aux villages de Maurin, Majasset, la Barge, les grandes Serennes, Saint-Paul, Tournoux, la Condamine, Faucon, la ville de Barcelonnette, Meolans, le Lauzet & Ubaye.

Du col d'Agnière à Ubaye, douze lieues.

Du col d'Agnière à Briançon, sept lieues & demie.

Du col d'Agnière à Tournoux, cinq lieues moins un quart.

De Tournoux à Barcelonnette, par Jauzier & Faucon, deux lieues & demie.

2.° Le col de Longet, allant au Chenal, vallée de Château-Dauphin; c'est l'unique chemin communiquant de l'une à l'autre de ces vallées; il n'est praticable que pendant les quatre mois de la belle saison. Malgré ces difficultés, un gros détachement de cavalerie Allemande y passa en 1710.

De Maurin au Chenal, près de trois lieues.

3.° Le col de Malecoste, allant par la vallée de Belins, à Château-Dauphin.

Du col de Malecoste à Maurin, une lieue & demie.

De Maurin à Château-Dauphin, par la vallée de Belins, trois lieues & demie.

4.° Le col de Lautaret, ou de Chabrière, allant à Château-Dauphin, par la vallée de Belins.

Du haut de ce col à Maurin, en tournant au nord le lac de Prarouart, une lieue & demie.

5.° Le col de Roux, descendant à la vallée de Mayre.

6.° Le col de Marie, bon à cheval, descendant dans la vallée de Mayre, au Sarrat.

Du haut de ce col à celui de Maurin, une lieue & demie.

7.° Le col de Portiole, allant aux Clapières, dans la vallée de Mayre,

& du revers de la montagne, à Fouillouſe.

Du haut de ce col au village de Fouillouſe, une lieue.

Du haut de ce col aux Clapières, une lieue.

8.° Le col du Sautron, bon à cheval, allant au village de Seil ou Aſeil, vallée de Mayre, & du revers de la montagne, à l'Arche, Meyrone, Glaizoles & Tournoux.

Du col du Sautron à Tournoux, près de trois lieues

De ce col à Seil, une lieue.

De ce col, on peut aller à cheval à Fouillouſe, en ſuivant ſur les crêtes des montagnes, quoique difficiles; ce fut la route que tint en 1710, l'armée commandée par M. de Thaun, pour aller tomber à Saint-Paul.

Du haut du col du Sautron, à Fouillouſe, près de deux lieues & demie.

On peut auſſi communiquer de l'Arche à Fouillouſe à cheval, par Certamuſſa, Fandvive, Saint-Ours & le col de la Mirandole.

De l'Arche à Fouillouſe par ce chemin, deux lieues un quart.

9.° Le col des Monges, bon à cheval, allant au pont de Mayre, dans la vallée du même nom, & du revers de la montagne à Tournoux, par l'Arche, Certamuſſa, Mayrone & Glaizoles, le long du ruiſſeau de l'Oronaye.

De Tournoux au village de Seil, près de quatre lieues.

10.° Le col du Bœuf, allant à Seil & au pont de Mayre, dans la vallée de même nom; & du revers de la montagne à Tournoux, par Maiſon-meane, l'Arche, Certamuſſa, Meyrone & Glaizoles.

11.° Le col de Feuillas, allant à Unier, vallée de Mayre.

Ce col joint celui du Bœuf, aux cabannes de l'Oronaye, vallon de l'Arche; le col de Sallettes allant à Uniers, vallée de Mayre; & de l'autre côté de la montagne, au village de l'Argentière, dans la vallée d'Eſture.

12.° Le col de l'Argentière, praticable pour de l'artillerie, deſcendant au village de même nom, dans la vallée d'Eſture.

Le roi de Sardaigne prit ce chemin en 1692, pour aller à Embrun.

Le général Thaun y paſſa auſſi en 1710, avec l'armée qu'il commandoit.

D'Embrun à l'Argentière, traverſant la Durance au pont de la Clapière, paſſant aux hameaux du Coin & Coinhaut, à Vabriés, Crevouls, ſuivant le vallon de même nom, gagnant les villages de Champrond, la Chalpe, les cols du Crachet & de Vars, le ruiſſeau de Rioumonas, le pas de la Riſolle, Tournoux, Certamuſſa, Meyrone, l'Arche, Maiſon-Meane & l'Argentière, ſept lieues & demie.

De Tournoux on peut encore aller à Embrun par le nord du vallon de Parpaillon; on deſcend ce vallon

jusqu'aux cabannes de Parpaillon, où monte le col de ce nom & celui de Girabau; on suit le vallón de la Vachère, au nord du ruisseau qui y coule, de-là on passe au village des Orres, au hameau des Sallettes vers le nord du vallon de Boscodon: au village de Baratier, on gagne le pont de la Clapière, & l'on arrive à Embrun.

De Tournoux à Embrun, par ce chemin, cinq lieues.

De Tournoux à Embrun, par le vallon de Crevouls, quatre lieues.

De Tournoux à Coni, par l'Argentière, dix lieues & demie.

13.° Le col de Lauzanier ou de la Mule, descendant au village des Prats, sur la rivière de Tinée, vallée de Saint-Étienne, au comté de Nice. De ce col, on va au nord gagner Maison-Meane qui est à cinq quarts de lieue, de-là au col de l'Argentière. Il y a un chemin au bas du col de Lauzanier, du côté de la vallée de Saint-Étienne, qui, remontant au nord, passe au col de Pouriac, au vallon de même nom, & va à l'Argentière.

Du col de Lauzanier à l'Argentière, par ce chemin, une lieue un quart.

Du col de Lauzanier à l'Argentière, par Maison-Meane, près de trois lieues.

14.° Le col de Pelouzelle allant aux Prats, vallée de Saint-Étienne, & à Saint-Dalmas-la-Sauvage, &, du revers de la montagne, par le vallon de Laus à Jauzier, Faucon & la ville de Barcelonnette.

15.° Le col des Granges-communes, joignant à peu de distance, celui de Pelouzelle, dans la vallée de Saint-Étienne, allant aux mêmes lieux, d'un côté & de l'autre, que celui de Pelouzelle.

16.° Le col de la Moutière, allant le long des sources de la rivière de la Tinée-aux-Prats, vallée de Saint-Étienne, & du revers de la montagne, au vallon de Fours, en suivant le ruisseau de la Moutière.

17.° Le col de Lescuzier, allant à Saint-Dalmas-la-Sauvage, comté de Nice; & du revers de la montagne, joignant le col de la Moutière au ruisseau de même nom, dans la vallée de Fours; de-là en suivant le ruisseau de Bachelard, allant à Barcelonnette & à Meolans.

Du haut de ce col par ce chemin, quatre heures, ou quatre lieues.

De Barcelonnette à Meolans, deux lieues.

Du col de Lescuzier à Tournoux, par le vallon de Clapouze, le hameau des Helonettes, Jauzier, le col de Pouar en suivant l'Ubaye, quatre lieues.

Du col de Lescuzier, on peut aller à Meolans, le long du vallon ou vallée de Fours; on prend au bas de la métairie de Malune, le ruisseau de la Gache, le col de Gimet, la

métairie de Duc, la grange de Maures, & le hameau de Godisan; par ce chemin, cinq lieues & demie.

18.° Le col de la Sanguinière allant à Saint-Dalmas-le-Sauvage par un vallon nommé *de Sestrières*, au comté de Nice, &, du revers de la montagne à Fours, dans la vallée de même nom, & à Barcelonnette, en suivant le ruisseau de Bachelard.

19.° Le col de la Caïolle allant au comté de Nice, par le nord des sources du Var. Par le revers de la montagne, on va au hameau de Fours, dans la vallée de même nom.

Les cols du midi de la vallée de Fours, descendant à une demi-lieue au-dessous de la ville de Barcelonnette par le ruisseau de Bachelard, dans celle de Barcelonnette, sont:

Le col du Taron.

Le col de Saint-Peire.

20.° Le col d'Aloz allant en Provence.

21.° Le col de Sestrières, bon à cheval, allant à Colmars en Provence, & au village de Tuilles, sur la rive droite de l'Ubaye, vallée de Barcelonnette, par le col de Gimet & le hameau de Garens, vis-à-vis des Tuilles.

De ce col aux Tuilles, une lieue & demie.

De ce col, on va aussi à Meolans par le vallon de la Salletta, passant aux hameaux de Pied de Prats, Lac-Verd & Godisan.

Par ce chemin, deux lieues un quart.

Du col de Sestrières à Colmars en Provence, cinq lieues & demie.

Ce fut par ce chemin qu'on fit passer des troupes en 1707, pour aller à Toulon.

De Meolans à Boscodon, deux lieues.

22.° Le col de la Peire.

23.° Le col des Bernardez allant à Barcelonnette par le vallon des Bernardez, le village de Saint-Barthélemi, le hameau de Bonnebon, les métairies des Testus & de la Parre, Meolans, passant le pont un peu au-dessus, de-là remontant l'Ubaye jusqu'aux Tuilles & Barcelonnette.

De ce col à Barcelonnette, trois lieues & demie.

De ce col, on peut aller au Lauzet & à Ubaye, en prenant le bas de la rivière à la métairie de la Parre, qui conduit au Lauzet par la rive gauche de l'Ubaye.

Du col des Bernardez à Ubaye, par ce chemin, trois lieues un quart.

D'Ubaye à Gap, par le pont de Savines sur la Durance, passant le long de la rive droite de la rivière jusqu'au village de Chantelouve, à Chorges, la Bastie-neuve & Gap, sept lieues.

Cols de la droite de la vallée de Barcelonnette, débouchant en Dauphiné.

24.° Le col du Longet ou de la Cula, allant par le vallon de même

nom, gagner le col de Longet, qui conduit au Chenal, vallée de Château-Dauphin.

Du revers de la montagne, on va au château de Queyras par le bourg de Saint-Verant, Molines & Ville-vieille.

De ce col à Queyras, trois lieues.

25.° Le col de Christian, allant par celui de Clauzis à Maurin, en descendant l'Ubaye, & du revers de la montagne à Seillac, par le col du Fromage, & le bas des bois de Sabran à Queyras.

Du haut de ce col à Queyras par ce chemin, trois lieues un quart.

Du haut de ce col à Mont-Dauphin, quatre lieues.

26.° Le col d'Abert, descendant la vallée de Barcelonnette, par les granges de Prarouart, au-dessus du lac du même nom, conduit aux cols de Malecoste, de Chabrière dans la vallée de Belins; & du revers de la montagne, le long du vallon de Melezet à Seillac.

27.° Le col de Fronchet ou de Maurin, praticable pour les chevaux, allant aux mêmes lieux que celui d'Abert dans la vallée de Belins; & du revers de la montagne au château de Queyras, par Seillac & Ville-vieille.

De Maurin au château de Queyras, par le vallon de Melezet, Seillac, & les cols du Fromage, trois lieues & demie.

28.° Le col de la Douce ou de Girardin, allant au village de Majasset près Maurin; de-là passant la rivière, remontant le col de Marie, qui descend dans la vallée de Mayre, & du revers de la montagne à Seillac, Molines & Queyras.

29.° Le col des Orches, allant par celui de Panestre, aux villages de la Barge, Majasset & Maurin, en remontant l'Ubaye, & du revers de la montagne, par le bas du vallon des Sallettes, les village & vallon d'Eserans, à Guillestre & Mont-Dauphin.

Du col des Orches à Mont-Dauphin par ce chemin, près de trois lieues.

De Guillestre à Mont-Dauphin, une demi-lieue.

30.° Le col de la Roche-la-Garde, descendant au village des grandes Serennes, remontant le vallon de Fouillouse & le col de Portiole, qui descend dans la vallée de Mayre, va au village des Clapières, & du revers du col, aux villages d'Eserans, Guillestre & Mont-Dauphin.

31.° Le col du Vallon ou Vallonier, bon à cheval, allant à Saint-Paul & à Tournoux; du revers du col, on va à Sainte-Marie, vers le col de la Magdeleine, Guillestre & Mont-Dauphin.

Des grandes Serennes à Guillestre, trois lieues & demie.

De Mont-Dauphin à Embrun, en

traverſant la rivière de Guil, ſuivant la rive gauche de la Durance, par les villages de Seiguret, de Saint-André & le pont du même nom, au-deſſus d'Embrun, deux lieues & demie.

De Mont-Dauphin à Embrun, traverſant le Guil & la Durance au bourg de Saint-Clément, & celui de Château-Roux, le long de la rive droite de la Durance, trois lieues.

32.° Le col de Vars, praticable pour les chevaux, allant d'un côté à l'Argentière dans la vallée d'Eſture, par les villages de Saint-Paul, Tournoux, Glaizoles, Meyrone, Certamuſſa, l'Arche, Maiſon-Meane & le col de l'Argentière, &, du revers de la montagne, à Guilleſtre & Mont-Dauphin, par le vallon de Vars & le col de la Magdeleine.

Du camp de Tournoux à Guilleſtre, par Saint-Paul & le vallon de Vars, près de quatre lieues.

Du col de Vars à Mont-Dauphin, trois lieues.

Le roi de Sardaigne, allant à Embrun en 1691, paſſa par ce col avec ſon armée.

Du col de Vars à l'Argentière, quatre lieues & demie.

En deſcendant le col de Vars, à une lieue, il y a un chemin qui va à Seiguret, en remontant la rive gauche de la Durance devant le bourg de Saint-Clément, paſſant par le col de Saluces, entre la Serre de Bauchette & le bois de Saluces.

Du col de Saluces, on prend un chemin qui, paſſant au col du Vallon, va à Guilleſtre & à Mont-Dauphin.

Du col de Vars au bourg de Saint-Clement, quatre lieues.

Du col de Vars à Embrun, par le village de Sainte-Marie, le col de Chabrières, le col de Jaſuil, le long du vallon de Crevouls, & le pont de Saint-André au-deſſus de Briançon, cinq lieues.

Le col du Crachet joint celui de Vars dans la vallée de Barcelonnette, &, du revers de la montagne, va à Embrun par le vallon de Crevouls.

Du col de Crachet à Embrun, trois lieues. Ce col communique à l'Argentière, vallée d'Eſture, comme il eſt dit plus haut.

33.° Le col de Parpaillan, bon à cheval, allant à Tournoux & Chatelard, par le vallon de Parpaillan & par le col de la Pare à Barcelonnette; par le revers, on va à Embrun, paſſant le col de Girabau, une partie du vallon de Vachère, aux villages des Orres, Baratier, & au pont de la Clapière ſur la Durance, au-deſſous d'Embrun.

D'Embrun à Guilleſtre, par le pont de Saint-André, remontant la rive gauche de la Durance juſqu'au village de Seiguret, d'où, détournant à droite, on prend le vallon de Saluces à Entre-deux-aigues, le

vallon & col de Cherinche, passant le long de la montagne de Valbet, de-là aux hameaux de la Lauze, de Bouldissard, de Risoul, & de-là, au bourg de Guillestre, trois lieues & demie.

Du col de Parpaillan à Embrun, deux lieues & demie.

De ce col à Barcelonnette par celui de la Pare, deux lieues.

De Tournoux à Embrun, par le vallon de Crevoulx, les villages de Champrond & Vabriés, quatre lieues un quart.

En 1694, M. le Maréchal de Catinat, fit faire un chemin de Tournoux à Embrun, passant par le col de Parpaillan, pour s'assurer une retraite, dans le cas où les troupes du Roi auroient été forcées dans leur camp. Ce chemin est praticable pour des chevaux, mais il exige de fréquentes réparations; à cause des éboulemens & des lavanges qui l'endommagent.

De Melezet à Embrun, deux lieues.

34.° Le col de Vacheres, allant à Embrun, par le vallon de Vacheres, les villages des Orres, Saint-Sauveur & le pont au-dessus d'Embrun, &, par le revers, à Barcelonnette.

De Barcelonnette à Embrun, par le vallon de Vacheres & les Orres, quatre lieues & demie.

35.° Le col de l'Échellette, allant à Meolans, &, par le revers du col, au village des Orres.

36.° Le col de Natoin allant par le col de Femmuras à Meolans, &, du revers, à Embrun, par le vallon de Boscodon, les villages de Bovillard & des Crottes; de-là à Embrun par le pont de Clapière au-dessous de la ville.

De Meolans à Embrun, par ce chemin, trois lieues & demie.

37.° Le col des Ollettes allant d'un côté au village de Lauzet, sur la rive gauche de l'Ubaye; & de l'autre, à Ubaye.

38.° Le col de Lauzet allant d'un côté à l'abbaye de Boscodon par le vallon de Boscodon; de l'autre, au village d'Ubaye, par Champgontier, le long de la rive droite de l'Ubaye.

De Meolans à Ubaye, trois lieues.

Depuis le col de Coste-Belle jusqu'au village de Sauze près l'Ubaye & la Durance, se trouvent successivement des crêtes de montagnes qui marquent la limite naturelle de la vallée de Barcelonnette pendant l'espace de cinq lieues & demie.

OBSERVATION générale sur cette partie de la Frontière, depuis Briançon jusqu'à Mont-Dauphin.

DEPUIS Briançon jusqu'à Mont-Dauphin, il n'y a d'autre poste important à occuper, que le passage de Pertuis-Rostan.

Ce passage est propre à garder

contre l'ennemi les chemins de Mont-Dauphin à Briançon, & protège en même temps l'entrée de la vallée de Ville-Vallouise.

Le maréchal de Catinat avoit un poste considérable sur le plateau de Roche-Baron dans la vallée de Briançon à Embrun; & pendant que le roi de Sardaigne faisoit le siége d'Embrun, son armée étoit campée à la Bessay ou Basse-Abessée.

Le col de Vars, est le seul qui communique de Briançon à la vallée de Barcelonnette; on commence à le monter en sortant de Guillestre. Les réparations que l'on a faites à ce chemin, pendant la dernière guerre d'Italie, l'ont rendu praticable pour du canon.

Le village de Vars qui se trouve en descendant le col de même nom, est une communauté composée de trois gros hameaux, savoir; Vars, Sainte-Catherine & Sainte-Marie.

On peut sur le haut de ce col, occuper un camp fort avantageux. Il faut alors appuyer sa droite au-dessous de la redoute placée au pied de la montagne du petit Crachet.

Cette montagne est un poste absolument nécessaire à occuper, pour empêcher l'ennemi de prendre les derrières du camp de Tournoux, avec lequel on conserve une communication facile quand on occupe le camp de Vars.

Le centre du camp de Vars, est au-dessus de Melezey ou Melezet; la gauche s'étend sur le Prajouan, occupant les plateaux & la redoute située sur le revers de la montagne qui regarde le Val de Fouillouze.

Cette position permet toujours de secourir le camp de Tournoux, & de tomber avec avantage de hauteurs en hauteurs sur Saint-Paul, dans le cas où un ennemi supérieur campé sur les plateaux de Fouillouze, voudroit entreprendre le passage de l'Ubaye.

L'ennemi peut venir occuper les plateaux de Fouillouze, par plusieurs chemins, savoir; par le col de l'Argentière & le col des Vallons, venant de la vallée de Coni, passant par les barricades & la communauté de l'Arche.

Il y avoit anciennement à ce point, une redoute qui a été détruite; sa reconstruction ne peut être très-nécessaire, attendu que l'ennemi peut la laisser à gauche & monter le col d'Ornay, pour tomber dans le col Marie, dans la vallée de Maurin, & de-là à Saint-Paul & aux plateaux de Fouillouze, qui sont au-dessus dudit village de Saint-Paul.

De l'Arche à Démont dont on a parlé, il y a huit heures de marche, par un pays très-ouvert. Le col de l'Argentière, qui est le seul à passer, est praticable comme on l'a dit, pour le gros canon.

De Démont à Coni, il y a quatre heures

heures de marche; ainſi de l'Arche à Cony, l'infanterie peut ſe rendre en deux jours de marche forcée.

Par le détail des cols ci-deſſus décrits, on peut voir qu'il exiſte ſix paſſages aboutiſſans à Saint-Paul, ſur la rive droite de l'Ubaye, & aux plateaux de Fouillouſe, dans la vallée de Barcelonnette.

1.° Le col du Longet, venant de la vallée de Château-Dauphin à Saint-Paul par Maurin, le long de l'Ubaye.

2.° Le col de Malcoſte.

3.° Le col de Lautaret ou de Chabrière, venant de la vallée de Belins.

4.° Le col de Roux.

5.° Le col Marie, venant de la vallée de Mayre.

6.° Le col de Portiole, venant de la vallée de Mayre à Saint-Paul, par Maurin & par Fouillouſe; & à Tournoux par le vallon du Vallonet, Meyrone & Glaizoles.

Les principales attentions à avoir quand on occupe le camp de Tournoux, ſont:

1.° De tenir en bon état le chemin qui aboutit du col de Vars, au-deſſous de Melezet, paſſant par le pont du ruiſſeau qui vient du Crachet & règne le long de la côte de Tournoux, juſqu'à la redoute de Faurd. En effet, ce chemin forme la communication du col de Vars audit camp de Tournoux, ſans paſſer par Saint-Paul, ce qui ſeroit de la plus grande importance, ſi les ennemis venoient en force ſe placer à Saint-Paul & au plateau de Fouillouſe.

La ſeconde attention ſeroit, de relever les retranchemens qui ſuivent preſque paralèllement le cours de l'Ubaye.

Nota. Que cette rivière qui paſſe à l'eſt & au bas deſdits retranchemens, n'eſt guéable en aucun point ſur le front du camp de Tournoux.

Il eſt inutile de parler du rétabliſſement des redoutes, qui ſont détruites, ou par caducité ou faute de réparations.

La partie la plus acceſſible du camp de Tournoux, eſt la droite quand on vient du camp de Châtelar; c'eſt ce qui a fait juger néceſſaire, quand on l'a occupé dans la dernière guerre, à former un retranchement ſur le ravin qui ſe trouve à la droite du camp & va tomber à la redoute de Glaizoles.

La communication avec Embrun, eſt de la plus grande importance à conſerver, pour prévoir le cas où les ennemis viendroient, comme en 1711, ſe placer ſur le col de Vars, afin de couper la communication du camp de Tournoux avec Mont-Dauphin.

Cette communication du camp de Tournoux avec Embrun, paſſe par le Châtelar, village ſitué au Sud du camp de Tournoux, à trois quarts de lieue.

De Châtelar, on commence à monter au col de Parpaillan, par le col de Girabau & la droite du vallon de Vacheres, passant par les Orres, de-là au hameau de Florin, où se trouvent deux chemins ; l'un descend par la forêt de Saluces au plateau de Seiguret, & au village de même nom, situé sur la Durance, dans la vallée d'Embrun, vis-à-vis Châteauroux ; l'autre va de Florin à Crevoulx, & de-là retombe dans la vallée d'Embrun, à quatre lieues au-dessous de Seiguret. Ce dernier n'est pas si bon que l'autre, qui lui-même exige des réparations pour le rendre praticable aux bêtes de charge.

Pour assurer cette communication avec Embrun, quand on occupe le camp de Tournoux, il est de la plus grande importance de garder exactement les hauteurs du Crachet, de Portiole & de Fon-Froide, qui se trouvent sur les derrières du camp.

Enfin, il est à propos d'avoir un poste à Crevoulx, & un autre sur le plateau de Florin, qui domine le haut du col de Vars.

La communauté de Crevoulx, village situé au haut dudit col, est composée de trois gros hameaux, & il seroit à propos que le poste qui occuperoit le col de Vars, occupât encore le plateau de Razis.

Vallée de Maurienne.

CETTE vallée a au nord, la Tarentaise, à l'ouest le Dauphiné, au midi & à l'est, le Piémont & celle d'Aoste. Elle a environ dix-huit à dix-neuf lieues de longueur ; elle est arrosée par la rivière d'Arc. Les chemins qui vont en Dauphiné & en Piémont sont ceux du col de la Frèche, allant à la Chartreuse de Saint-Hugon, le col de Merlet, le col de la Croix, le col de Glandon, le col de la Bastia, le col des Berches, (ces deux se joignent à celui d'Ornon) le col de Maupertuis, le col des trente Combes, le col de l'Infernet, le col de Goleon, le col du Galibier, le col de Ponsonnière, le col de Bonne-nuit, le col de Rochilles, le col de Rochachilles. Ces quinze cols vont en Dauphiné ; suit le col de Valmeynier, le col de la Saume, le col de la Roue, le col de Fréjus, le col de Rochemolle. Ces cinq cols débouchent en Piémont au Val-étroit & dans la vallée de Bardonnèche.

Vallée d'Aoste.

CETTE vallée est bornée au nord, par le Valais ; à l'ouest, par le Faucigny, les vallées de Tarentaise & de Maurienne en *Savoie* ; au midi, par le Piémont ; à l'est, par la vallée de *Sesia* & la province de Verceil.

Elle tire son nom de la ville d'Aoste, qui lui donne aussi le titre de duché.

Cette vallée peut avoir de longueur ſeize lieues ou quarante-trois milles pas géométriques depuis le petit Saint-Bernard juſqu'au-deſſous du fort de Bard, près du bourg de Saint-Martin.

La rivière qui l'arroſe, ſe nomme *la grande Doire* ou *Doria Baltea*, & va ſe jeter dans le Pô entre Chivas & Verue. On trouve ſur ſes bords, un grand nombre de maiſons de campagne, la plupart fortifiées par la Nature & par l'art.

Beaucoup de ruiſſeaux ſe jettent dans cette rivière, à ſa droite & à ſa gauche.

On ne peut entrer dans cette vallée que par le Faucigny & la Tarentaiſe.

De la Tarentaiſe, on débouche par les cols du petit Saint-Bernard & de Griſanche; mais, du Faucigny, on ne peut y déboucher que par le ſeul col Major qui eſt très-long & très-difficile. De ſorte que, pour entreprendre ſur le val d'Aoſte, il faut néceſſairement occuper la Tarentaiſe, & ne ſe ſervir du Faucigny que pour quelque détachement particulier.

Les retranchemens que le roi de Sardaigne a fait faire dans la dernière guerre ſur le petit Saint-Bernard, à portée de Sainte-Barbe, ſont ſur pluſieurs lignes, & appuient à des parties de rochers eſcarpés de droite & de gauche. Le front étant d'ailleurs flanqué de quelques redoutes, il faudroit chercher à les tourner ou à les enfiler par les différens plateaux qui les dominent. Si, dans la ſuppoſition d'une guerre, les choſes ſe trouvoient dans le même état, on pourroit en même temps préſenter un corps de troupes vis-à-vis de leur front; & ce corps, formant deux colonnes, pourroit attaquer leſdits retranchemens par le côté qui auroit été reconnu le plus foible : en général, ce n'eſt point une ſituation qui permette une grande réſiſtance, & on ne doit regarder ces retranchemens que comme des Corps-de-gardes avancés qui ne ſervent que pour avertir.

Il ſeroit beaucoup plus dangereux de s'engager dans le paſſage du pont, qu'on trouve avant d'arriver au village de la Tuille; parce qu'appuyant à des rochers inacceſſibles de droite & de gauche, & formant un défilé conſidérable, peu de troupes le défendroient facilement; on ſeroit forcé de l'éviter, en paſſant par les chemins qui ſe trouvent à droite & à gauche près de l'Hôpital, & qui débouchent au village de la Tuille, ſans paſſer par ce pont.

On peut auſſi par d'autres chemins, arriver ſur deux plateaux qui dominent Saint-Didier de droite & de gauche; au moyen de quoi, les poſtes qui ſe rencontreroient depuis Sainte-Barbe ſur le grand chemin du petit Saint-Bernard, ſeroient obligés de ſe replier.

D'ailleurs les détachemens qu'on enverroit par le col Major, débouchant à Doulina près de Morges & de Saint-Didier, & celui qu'on pourroit envoyer par le col & la vallée de Grisanche, débouchant au-dessous de Sala & de Derbe, ôteroient tout espoir de retraite aux troupes qui auroient été employées à la défense du petit Saint-Bernard, si elles n'avoient attention de se retirer auparavant : ainsi on n'augure point que la défense des postes du petit Saint-Bernard, & ceux de la Tuille & de Saint-Didier, aussi-bien que des ponts qu'on est obligé de passer, puisse être considérable, ni arrêter pour long-temps la marche de l'armée qui en tenteroit le passage, supposé qu'elle fût supérieure à celle des ennemis.

Pour cette première disposition, il faudroit que la plus grande partie de l'armée campa dans la plaine de Sext, à Sainte-Foy, Saint-Germain, & aux environs de Saint-Maurice dans la haute Tarantaise; qu'elle garda le mont Iserand & les cols de la Lasse & du Palet; il seroit encore nécessaire d'avoir un Corps de troupes dans la haute Maurienne, pour observer ce qui pourroit venir par le grand mont Cenis.

Lorsque les troupes qui auroient marché par le petit Saint-Bernard & celles du col Major, se seroient réunies au village de Morges, il faudroit faire occuper le col qui communique de ce village à celui de Saint-Remi, dans le débouché du grand Saint-Bernard; & les troupes qui auroient marché par la vallée de Grisanche, auroient attention de passer le défilé de Ruina, qui se trouve entre Derbe & Livrogne. Elles côtoieroient, par le penchant de la montagne, pour arriver à Livrogne, sans passer par le rocher de Ruina, dans lequel le roi de Sardaigne a fait faire deux coupures pour l'établissement de deux ponts-levis, & où l'on seroit obligé de travailler considérablement, si on vouloit y faire passer de l'artillerie.

Après ce défilé, on trouve encore celui du pont de Villeneuve; mais il seroit facile d'en chasser l'ennemi, parce qu'on peut se rendre maître du plateau qui le domine, & il suffiroit d'y reconstruire un pont si les ennemis coupoient le leur.

On passe ensuite par Saint-Pierre, & on arrive sans obstacle à la cité d'Aoste qui ne sauroit se défendre, si les troupes qui auroient occupé le col de Saint-Remi à Morges, y débouchent par le chemin du grand Saint-Bernard.

De la cité d'Aoste, on arrive au château de Bard, sans rencontrer d'autres difficultés dans les chemins, que celles qui se présentent au mont-Jounet, où il faut descendre très-rapidement; mais dans la dernière guerre en Italie, le roi de Sardaigne

y a fait faire un chemin neuf, ſur la gauche en deſcendant, qui peut ſervir pour toutes ſortes de voitures.

Le château de Bard eſt ſitué ſur une butte iſolée & eſcarpée dans ſon pourtour, qui domine d'un côté le village dans lequel on eſt forcé de paſſer, & qui eſt arroſée de l'autre par la rivière de Doria-Baltea; le château a une enceinte de maçonnerie dont les angles ſaillans ne ſont point flanqués, & dont tous les angles rentrans ſont des angles morts. Il a auſſi très-peu de capacité; mais ces défauts n'empêchent point qu'on ne ſoit obligé de ſe l'aſſujettir ou par la bombe, ou par le canon; & il eſt très - difficile d'établir des batteries à portée, le village étant fermé par une double tenaille en terre, qui avec peu de front, appuye au rocher du château d'un côté, & au rocher de la gauche de la vallée d'un autre côté; en ſorte que ce village ſe trouve entre deux rochers eſcarpés, ſur leſquels on ne peut faire aucun établiſſement; il n'y auroit donc qu'un incendie qui pût en chaſſer l'ennemi.

Du château de Bard, on arrive à Ivrée, (dont la fortification avoit été ruinée) en paſſant par deux défilés aſſez conſidérables; mais il n'eſt point difficile de gagner les plateaux qui dominent ces défilés; au moyen de quoi on ne courroit aucun riſque, & on ſe trouveroit à portée de faire le ſiége d'Ivrée, ſi les fortifications l'exigeoient.

Le débouché par la vallée d'Aoſte, eſt celui qui rapproche le plus du Milanois, & qui dans la dernière guerre, ſembloit avoir plus de rapport à la jonction des armées d'Eſpagne & de France. Cependant les difficultés qui ſe rencontrent dans cette vallée, la quantité de défilés, le peu de reſſources qu'on y trouve pour les ſubſiſtances, l'embarras qu'il y auroit à en tirer de la Savoie, vu l'unique chemin qui y communique, la grande longueur de cette vallée, qui ne peut tirer des ſecours que de la plaine de Piémont, & l'impoſſibilité de s'y ſoutenir pendant l'hiver, contribuoient également à éloigner l'exécution de ce projet; d'ailleurs ce débouché offroit encore pluſieurs rivières à paſſer, après avoir gagné la plaine, ce qui eût obligé à la conſtruction de beaucoup de ponts dans un pays peu fourni; & ces rivières étant ſuſceptibles d'être défendues, l'ennemi eut encore pu diſputer longtemps le paſſage.

Vallée de Champorciero.

CETTE vallée eſt ſituée dans le duché d'Aoſte, à l'oueſt & au ſud; elle va ſe terminer au - deſſous du fort de Bard, à la rive droite de la Doria-Baltea. Cette vallée peut avoir quatre lieues & demie de longueur. Le ruiſſeau qui l'arroſe vient tomber

vis-à-vis du fort de Bard, dans la Doria - Baltea.

Du petit mont Cenis à la ville d'Aoste, près de neuf lieues.

De la ville d'Aoste au fort de Bard, sept lieues.

Vallée de Bardonache ou Bardonnèche en Piémont.

CETTE a vallée environ trois lieues, depuis le pied de la montagne de la Muande & de celle de Notre-Dame de Mont - Tabor, jusqu'à l'abbaye d'Oulx. La rivière qui l'arrose porte le même nom, & se jette dans la Doire au-dessus d'Oulx.

Plusieurs gros ruisseaux tombent dans cette rivière à gauche de cette vallée. Le premier descend des cols de la Saumme, de Val-meynier & de la Muande, & se jette dans la Bardonnèche au - dessous du village de ce nom. Le deuxième nommé *ruisseau de Larau*, descend du col de la Roue & se jette dans la Bardonnèche, au-dessous du village de la Roue. Le troisième descend du vallon Gautier & se joint à celui de Larau, près de Bardonnèche. Le quatrième est le plus considérable; il se nomme *le ruisseau de Roche - molle*, descend du col de même nom, & va tomber au-dessous de Bardonnèche. Le plus considérable ruisseau de la droite de la vallée est celui de Pinet qui va tomber dans la Bardonnèche, vis-à-vis le hameau de Rouvières.

Les cols relatifs à la vallée de Bardonnèche, sont à la gauche :

1.° Le col de la Saumme ou de Val-étroit, au-dessus de Melezet ou Melzin, proche celui de la Roue, au pied du Mont - Tabor, la plus haute montagne des Alpes.

Ce chemin va à Modanne, vallée de Maurienne, passant à Notre-Dame du Mont-Charmel. Au même endroit se réunissent les chemins des cols de la Saumme, de la Muande & de Fréjus.

De Melezin à Notre - Dame de Charmel, trois lieues & demie.

De Notre-Dame de Mont-Charmel à Modanne, trois quarts de lieue.

2.° Le col de la Roue au-dessus de Bardonnèche, & praticable pour les chevaux; c'est le grand chemin de Modanne, passant à Notre-Dame de Charmel.

De Bardonnèche à Modanne, trois lieues & demie.

Ce fut par ce col & celui de l'Échelle, que l'armée du roi de Sardaigne, venant de Saint-Jean de Maurienne, passa au mois d'Août 1708 pour aller à Briançon. On avoit laissé environ quatre cents hommes de troupes réglées sur les cols de la Roue, de la Saumme & de Fréjus, pour s'opposer au passage de l'armée ennemie; mais ils ne s'étoient pas retranchés, & furent en conséquence bientôt forcés.

3.° Le col de Fréjus au-dessus de

Bardonnèche près de celui de la Roue, mauvais pour les chevaux, & allant à Modanne.

4.° Le col d'Estiaches ou de Roche-molle, mauvais pour les chevaux, & allant à Bramant, vallée de Maurienne.

D'Oulx, on peut aller à cheval au col d'Estiaches, passant par Savoulx.

De Bardonnèche au village de Roche-molle, une lieue.

De Roche-molle à Bramant, trois lieues & demie.

On estime que soixante hommes peuvent garder le col d'Estiaches.

5.° Le col de Neuvache ou du Vallon, bon à pied, & allant à Valoire par le Val-meynier.

6.° Le col de la Peloure, au-dessus de Roche-molle, mauvais pour les gens de pied, & allant à Villard-Audin, vallée de Maurienne.

De Roche-molle à Villard-Audin, trois lieues. Trente hommes peuvent garder ce passage.

7.° Le col de Seiguret ou des Ambins, prenant au-dessus de Savoulx, mauvais pour les gens de pied à cause des glaciers qu'on y trouve, & des fréquens abymes qui s'y rencontrent. Cependant les habitans passent par ce chemin avec les troupeaux de moutons qu'ils vont acheter à Bramant. On trouve assez communément des bouquetins sur ces glaciers.

De Salvoulx à Bramant, cinq lieues.

Lorsqu'on est aux Ambins, au lieu d'aller à Bramant, on peut aller à Exilles par les montagnes de Seiguret & de Saint-Colomban. Ce chemin des Ambins à Exilles n'est pas bon, mais on peut absolument y passer.

Les cols de la vallée de Bardonnèche sont, à droite.

1.° Le col de Val-meyner.

2.° Le col de la Muande.

3.° Le col de Neuvache ou du Vallon, allant à Neuvache & à Val-étroit.

4.° Le col des Thures, bon pour les chevaux, allant à Neuvache, vallée des Prés, par les granges des Thures.

De Melezet ou Melezin à Neuvache, une lieue & demie.

Ce chemin, passant au Val-étroit, conduit aux cols de Val-meynier & de la Saumme.

5.° Le col de l'Échelle, bon à cheval, allant à Melezin, les Arnaux & Bardonnèche, &, du revers de la montagne au sud, à Plampinet & à Briançon.

De Melezin à Briançon, quatre lieues & demie.

On estime cent hommes nécessaires pour garder les cols des Thures & de l'Échelle.

6.° Le col de la Lauze ou des Aclés, allant à Bardonnèche, &, du revers de la montagne à l'ouest,

à Plampinet & à Neuvache, en remontant la rivière de la Clarée.

7.° Le col de la Mullière ou Mulotière, joignant à celui des Aclés, bon à cheval, allant au Puy-Baulard ou Boulard, Savoulx & Oulx.

De ce col à Oulx, deux lieues un quart.

Du col de la Lauze ou des Aclés, on peut aller à Briançon par Plampinet & le village des Prés, & du hameau des Aclés à l'est, par les cols de l'Ours & des Désertes d'Ours, à Oulx: Au midi, au bourg de Mont-Genèvre, par celui de Labaissa, & ceux de Chaberton & des Frères-Mineurs.

Ce dernier passage est important en temps de guerre, &, quoiqu'il soit peu connu & peu fréquenté, est néanmoins bien ouvert & très-praticable pour les chevaux.

8.° Le col de Baulard ou de l'Ours, au-dessus du village & château de Boulard ou Baulard, bon à cheval, allant à Oulx par Savoulx & la Beaume, & au village des Désertes.

Entre le village de Baulard & de Pierre-Menaud, sur la rive gauche de la Doire près d'Oulx, se trouve une excellente position pour une armée. On y trouve des pâturages, de l'eau & du bois.

De cet endroit, on découvre les vallées de Bardonnèche, d'Oulx, d'Exilles & de Cézane; en genéral, l'intérieur des montagnes n'offre guère de position plus avantageuse.

Vallée de Cézane en Piémont.

CETTE vallée aboutit, au nord, à celle d'Oulx; à l'ouest & au midi, en Dauphiné. A l'est, est la vallée de Pragelas ou du Cluson; & au sud-est, celle de Saint-Martin.

Elle a de longueur cinq lieues, depuis le col du Mayl jusqu'au hameau de Fenils, sur la petite Doire. Deux ruisseaux l'arrosent; l'un se nomme *la Ribe*, & descend du col de Mayl & du col de la Longue; il va se jeter au-dessous de Cézane dans la petite Doire.

Le deuxième nommé *le ruisseau des Thures*, descend du col du Razis, & va tomber devant le village de Bousson, dans le ruisseau de la Ribe.

Les cols relatifs à cette vallée, qui débouchent en Dauphiné, sont:

1.° Le col de Chaberton, où, avec quelques précautions, on peut faire passer des chevaux. Ce col est au-dessus du hameau de Fenils & du village des Désertes; il va tomber sur le Mont-Genèvre, près du village des Clavières; c'est le passage le plus élevé des Alpes: la tradition veut que ce chemin ait été autrefois très-fréquenté, ainsi que celui de Cézane aux Clavières; mais cette tradition est difficile à croire, puisque le col de la Coche, dont on parlera, est beaucoup meilleur.

La

La grande élévation du col de Chaberton, qui le fait dominer ſur les montagnes voiſines, peut le rendre très-utile en temps de guerre. On peut s'en ſervir pour tomber à Oulx & Salbertrand; il y a une crête de montagne qui ſe termine à Pierre-menaud, à une portée de carabine d'Oulx.

Quarante hommes peuvent garder le col de Chaberton.

2.° Le col des Frères-mineurs ou des Dés, très-praticable pour les chevaux; quoique peu connu, comme on l'a dit, il eſt cependant très-important à garder toutes les fois qu'il y aura des troupes campées ſur le Mont-Genèvre. Il communique aux granges des Aclés, à Bardonnèche & à Oulx.

Du bourg de Mont-Genèvre à Bardonnèche, par les granges des Aclés, trois lieues & demie.

3.° Le col de Mont-Genèvre, qui eſt le grand chemin de Cézane à Briançon; on y a ſouvent fait paſſer du gros canon, avec la précaution de les faire monter par des cabeſtans, & de les faire deſcendre ſur des traîneaux. Les habitans du bourg de Mont-Genèvre & de Cézane, ſont très au fait de cette manœuvre. Il n'y a qu'une partie de la deſcente qui ſoit très-rude, & cette partie n'a pas cent toiſes de longueur; elle ſe trouve entre la chapelle Saint-Gervais & le petit pont de bois.

En 1700, il y eut un cocher aſſez adroit pour monter de Cézane aux Clavières avec ſon carroſſe attelé de deux chevaux; il emprunta ſeulement le ſecours de quelques payſans qui pouſſoient les roues, & qui les ſoutenoient de temps à autre pour donner aux chevaux celui de reprendre haleine. Cet évènement parut ſi extraordinaire, que les habitans de Clavières le gravèrent ſur la muraille de la chapelle de Saint-Gervais.

L'année ſuivante, un charretier d'artillerie deſcendit la même montagne avec ſa charrette attelée de ſix chevaux. L'uſage eſt de démonter à cet endroit les voitures de toutes les eſpèces; on les porte ou on les traîne ſur des ramaſſes.

Des Clavières à Cézane, ces ramaſſes ſervent auſſi à traîner les voyageurs ou les paſſans, lorſqu'il ſe trouve des neiges du Mont-Genèvre à Cézane, à la Vachette, & même juſqu'à Briançon.

Ces ramaſſes ſont ordinairement conduites par deux femmes; l'une ſe met au limon, l'autre pouſſe par derrière.

Du bourg de Mont-Genèvre à Cézane, une lieue; il faut au moins une heure & demie pour la faire à cheval. En ramaſſe, on n'eſt qu'une demi-heure, & il en coûte douze à quinze ſous par lieue environ.

4.° Le col de Dourmilloûſe, prenant au-deſſus du village des Prés, bon

pour les gens de pied, allant au bourg de Mont-Genèvre.

Des Prés au bourg de Mont-Genèvre, trois quarts de lieue.

5.° Le col de la Coche, où l'on pourroit aussi faire passer de l'artillerie. Il est voisin de celui du Mont-Genèvre, & les deux chemins se joignent aux Clavières & à Cézane.

De Cézane à Briançon, par les Clavières, Mont-Genèvre & la Vachette, trois heures & demie.

Ce fut par-là qu'en 1708, M. le maréchal de Villars, allant attaquer les ennemis dans Cézane, fit passer l'armée.

6.° Le col du Bourget, allant à Bousson, &, du revers de la montagne au sud-est, au bourg de Cervière, dans la vallée de même nom.

7.° Le col des Thures, allant au hameau des Thures & à Bousson, &, du revers au bourg de Cervière.

De Cervière à Cézane, par le col des Thures, trois lieues moins un quart.

8.° Le col de Sestrières. C'est le grand chemin pour aller de la vallée de Pragelas à Fenestrelles & à Pignerol; il est praticable pour du canon.

De Cézane au village de Sestrières, deux heures & demie.

9.° Le col de Planès, bon pour les gens de pied, prenant au-dessus du village de Planès, & communiquant dans la vallée de Pragelas, en passant au village de la Tronchée.

De Planès à la Tronchée, trois heures.

En 1707, les François construisirent une redoute à cent toises au-dessus du village de Planès.

On vouloit empêcher les partis ennemis de pénétrer dans la vallée. Ce fut dans le même dessein que l'on construisit une autre redoute à la chute des cols de la Longue & de Mayl.

On observera qu'au village de Planès commence un petit chemin praticable pour les chevaux, & gagnant la montagne de Sestrières en se maintenant toujours sur les hauteurs. Le roi de Sardaigne y passa en 1708. Son armée campoit à Saint-Sicaire, & il vouloit reconnoître le col de Mayl tombant dans la vallée de Queyras. Les habitans du pays avoient averti ce Prince de la possibilité qu'avoient nos troupes de passer par ce chemin, pour aller l'attaquer dans son camp.

De la vallée de Cézane à celle de Pragelas, il se trouve un vallon dit *du Charnier*, ainsi nommé d'un carnage affreux & fort ancien, entre les Savoyards & les Piémontois, selon M. de Saint-Simon.

Vallée d'Oulx en Piémont.

CETTE vallée a, celle de Bardonnèche à l'ouest; au nord, les Alpes, qui séparent la Savoie du Piémont; au sud, la vallée de Cézane; au sud-est,

celle de Pragelas ou du Clufon; à l'eſt, celle de Suze.

Cette vallée a près de quatre lieues de longueur, à prendre du hameau de Zamara, à une lieue au-deſſus d'Oulx, juſqu'au-deſſous de Chaumont, où étoient autrefois les limites de France & de Sardaigne avant la ceſſion de ces vallées, faite par le roi de France au monarque Piémontois.

La Doire-Suzine ou petite Doire, arroſe cette vallée; elle a ſa ſource au pied du Mont-Genèvre, qui, après un cours d'environ dix-huit lieues, va ſe jeter dans le Pô au-deſſous de Turin: pluſieurs gros ruiſſeaux tombent dans la Doire-Suzine.

1.° Le ruiſſeau des Thures, deſcendant des cols de Razis & des Thures, va tomber à Cézane après avoir coulé dans la vallée de même nom.

2.° Le ruiſſeau de la Ribe, deſcendant des cols de Mayl & de la Longue, allant tomber au village de Bouſſon, dans celui des Thures.

3.° Le ruiſſeau de Bardonnèche venant tomber au-deſſous de l'abbaye d'Oulx après un cours d'environ quatre lieues.

4.° Le ruiſſeau de Galanche deſcendant des montagnes de Saint-Colomban, tombant au bas d'Exilles dans la Doire-Suzine.

5.° Le ruiſſeau de Claret, autrement dit *Chorion*, deſcendant du pied du petit mont Cenis, va tomber dans la Doire-Suzine, au-deſſous de Chaumont.

Le col du petit mont Cenis eſt mauvais pour les chevaux. On le nomme communément *le chemin des Fauſſonniers*. Il ſe trouve au-deſſus de Chaumont, d'Exilles & de Saint-Colomban. Il va à Bramant, vallée de Maurienne; là il ſe communique avec le chemin du grand mont Cenis.

Il y a un autre petit ſentier qui part de deſſus le grand mont Cenis, & va tomber ſur le petit, aux granges de Savine. On peut abſolument y paſſer à cheval, prenant le col de l'Ouille.

D'Exilles à Bramant, quatre lieues & demie.

De la vallée d'Oulx à l'eſt, on communique à celle de Bardonnèche, en remontant le long de la rivière; de Bardonnèche, on gagne le Val-étroit par les cols de Val-meyner & de la Saumme, qui deſcendent dans la vallée de Maurienne. De Bardonnèche, on peut encore ſe rendre au col de Roche-molle, qui ſe trouve au-deſſus du village du même nom, en remontant le ruiſſeau ainſi nommé.

D'Oulx au Val-étroit, vallée de Bardonnèche, quatre lieues.

Par le midi de la vallée d'Oulx, on entre, en remontant la Doire-Suzine, dans la vallée de Cézane.

D'Oulx à Cézane, deux lieues.

D'Oulx, en remontant la Bardonnèche, paſſant au village de ce nom & celui du Plan du col, on arrive, par le col de l'Échelle, dans la vallée des Prés, à Planpinet; & de-là, en ſuivant le long de la Clarée & de la Durance, à Briançon.

De la vallée d'Oulx, on vient encore à Briançon par le village des Déſertes, le col d'Ours, le vallon des Aclés, paſſant au hameau du même nom & à Planpinet, & ſuivant de-là la rivière, juſqu'à Briançon.

Ce chemin eſt plus court que le premier; il n'a que cinq lieues.

D'Oulx à Briançon, par la vallée de Bardonnèche, le col de l'Échelle & le Plan du col, ſix lieues.

On va d'Oulx à Briançon en remontant la Doire-Suzine par Cézane & le Mont-Genèvre; ce chemin, qui eſt le plus court, a quatre lieues moins un quart.

A deux lieues au-deſſous de l'abbaye d'Oulx, ſe trouve le fort d'Exilles. Les nouveaux travaux du roi de Sardaigne en ont fait un point très-reſpectable.

Un ſeul mot de Victor Amédée, grand-père du feu roi de Sardaigne, fait ſentir le prix qu'il attachoit à la ceſſion des vallées qui le rendoient maître d'Exilles & de Feneſtrelles. Ce Monarque affectoit de dire qu'il mettoit au rang des plus belles actions de ſon règne, d'avoir placé une ſentinelle ſur le Mont-Genèvre. En effet, l'on peut regarder ces points comme les véritables barrières de ſes États ultramontains, & un temps a été où la France en fut maîtreſſe.

Cependant les différens points de commandement, dont le fort d'Exilles eſt environné, lui permettront toujours difficilement une longue défenſe. Ces points ſont la hauteur de Saint-Colomban ſur la gauche de la vallée, & un bois qui ſe trouve ſur le penchant de la montagne de la droite.

Au-deſſus de Chaumont & d'Exilles, ſe trouve la montagne de Touilles qui, en 1526, fut percée à la pointe du ciſeau ſur environ deux cents toiſes de longueur. C'eſt un travail digne d'admiration. Ce canal, qui ſert à faire paſſer l'eau pour l'arroſement des terres, a deux pieds de largeur ſur quatre de hauteur.

En 1700, M. le maréchal de Vauban envoya examiner cet aqueduc ſouterrain; il vouloit ſavoir comment on avoit pris l'air, lorſque l'on s'étoit trouvé avancé dans la montagne; l'ouverture du canal ne permettant le paſſage qu'à un ſeul homme, même en l'obligeant à ſe courber, l'air ne pouvoit en effet s'étendre que ſur ſoixante ou quatre-vingts toiſes de longueur; & il s'en trouve plus de deux cents, vu les décombres qui ont tous été portés du même côté. Quelques perſonnes ont cru que l'air s'étoit probablement introduit

avec l'eau filtrant & tombant dans l'aqueduc. On avoit pratiqué de diſtance en diſtance à côté du canal, des trous, pour y placer des lampes. Il eſt encore poſſible que l'on ſe ſoit ſervi de tuyaux de cuir bouilli, par leſquels y introduiſant l'air avec des ſoufflets de forgeron, on pouvoit le faire parvenir juſqu'au point où ſe trouvoient les travailleurs; on ſe ſert ſouvent de cet expédient dans les travaux des mines, que l'on ajoute aux places de guerre.

D'Oulx à Suze, paſſant par Salbertrand & Exilles, trois lieues & demie.

Vallée de Suze, en Piémont.

CETTE vallée a, celle d'Oulx à l'oueſt; au midi, celle de Pragelas; au nord, les montagnes des Alpes qui la ſéparent de la Maurienne, où ſe trouve le petit mont Cenis. Elle a environ deux lieues & demie de longueur en prenant de Chaumont, au-deſſous de Buſſolin. La rivière qui l'arroſe eſt le Cluſon: pluſieurs ruiſſeaux tombent dedans; le plus conſidérable ſe nomme la *Geniſelle* ou *Ciniſelle;* il ſort d'un lac ſitué ſur une montagne, au nord du petit mont Cenis, coulant du nord au ſud, & vient ſe jeter au-deſſous de Suze dans le Cluſon, entre la Brunette & le village de Montpentier.

Le col du grand mont Cenis, praticable pour des chevaux, vient tomber à Suze, paſſant à Ferrière & à Novalèſe.

De Suze à Ferrière, deux heures & demie de marche.

A deux lieues d'Exilles, ſe trouve la Brunette; cette place eſt très-bien fortifiée, & n'eſt ſuſceptible d'attaque que d'un côté, où elle préſente quatre fronts très-eſcarpés, avec leurs foſſés, & dont les commandemens de l'un à l'autre, forment une eſpèce d'amphithéâtre.

Ce poſte eſt réputé imprenable par ſes ouvrages taillés dans le roc vif; & les ſouterrains qui y ſont creuſés, donnent des magaſins & des logemens pour des ſoldats, par-tout à l'épreuve de la bombe, tandis que le fort de la Brunette, domine tous les rochers qui l'environnent.

Cette fortification barre abſolument l'entrée du Piémont; ainſi que la Novalèſe qui ſe trouve au nord-eſt de la vallée; mais la partie du ſud, n'a pas le même avantage, puiſque l'on peut arriver à Suze, ſans en être aperçu; de-là, côtoyant les montagnes de la rive droite du Cluſon, on peut arriver à Meane & à Buſſolin. C'eſt dans cette vallée que ſe trouvent les fameuſes barricades, forcées par Louis XIII, en 1629. Ce poſte eſt auſſi nommé le *pas de Suze*. Le Roi de Sardaigne y a fait conſtruire des ouvrages, qui ajoutent encore aux difficultés de la Nature.

Les cols communiquant dans cette

vallée, font ceux du grand & du petit mont Cenis, de Seiguret, d'Eſtiaches, de Valpède & de la Live.

Le col du petit mont Cenis, eſt la route la plus uſitée; la cavalerie françoiſe y paſſa en 1734. Au haut de ce col, eſt un lac d'une eau fort claire, d'où ſort la Geniſelle; phénomène aſſez ordinaire.

De Suze à Ferrière, deux heures & demie de marche.

De Suze à Exilles, une lieue & demie.

De Suze à Chaumont, une lieue.

De Suze au petit mont Cenis, trois lieues.

A proprement parler, les vallées de Cézane, d'Oulx & Suze, n'en font qu'une, ſe ſuccédant l'une à l'autre par le cours de la Doire-Suzine ou Petite-Doire qui les traverſent toutes.

Vallée de Pragelas ou du Cluſon, dans le Piémont.

CETTE vallée a, au nord & nord-eſt, celle de Suze; à l'oueſt, celles d'Oulx & de Cézane; au ſud & ſud-eſt, celle de Saint-Martin. Elle a de longueur, environ cinq lieues, depuis la montagne de Seſtrières juſqu'au Bec-Dauphin, au-deſſus de la Pérouſe.

La rivière qui l'arroſe, ſe nomme *Cluſon*, depuis la montagne de Seſtrières juſqu'à la Pérouſe; la Germanaſque, ſortant de la vallée de Saint-Martin, vient y tomber. De-là, le Cluſon, juſqu'à ſon entrée dans le Pô, un peu au-deſſus de la Vraitta, prend le nom de *Chiſon* ou de *Quiſon*.

Pluſieurs gros ruiſſeaux ſe jettent dans cette rivière:

1.° Le ruiſſeau de la Tronchée tombant vis-à-vis du village des Traverſes.

2.° Le ruiſſeau du Puy-de-Pragelas, deſcendant des cols de Lozon & d'Arguëil, & tombant au-deſſus des Souchières-Baſſes.

3.° Le ruiſſeau deſcendant du pied de la montagne du col des Valettes, tombant au-deſſus du village de la Fraiſſe.

4.° Le ruiſſeau de Feneſtrelles deſcendant du col de Lourcière, tombant au-deſſous du bourg de Feneſtrelles.

5.° Le ruiſſeau d'Uſſeau, tombant au bas du village de même nom.

6.° Le ruiſſeau de Mantoules, tombant au bas du village du même nom, au-deſſus de Buſſolin.

7.° Le ruiſſeau de l'Albergean, tombant au-deſſus du village de Lans.

8.° Le ruiſſeau de Villaret.

9.° Le ruiſſeau de Bourcets, vis-à-vis la Balme.

Les cols communiquant à cette vallée, ſont:

1.° Le col de l'Aigle, au-deſſus du village du Duc, paſſant à Fongillarde, & allant à Oulx.

Du Duc à Fongillarde, trois heures & demie.

De Fongillarde à Oulx, une demi-heure de marche.

Ce chemin n'est bon que pour les gens de pied.

2.° Le col du Bourget, bon pour les chevaux, au-dessus des Traverses, allant à Oulx & passant par Villars-d'Amont.

Des Traverses à Oulx, deux lieues.

En 1711 & 1712, M. le maréchal de Barwick campa entre Oulx & les Traverses.

3.° Le col de Cotte-plane, bon pour les chevaux, & même praticable pour les voitures, prenant au-dessus de la Rua & du Puy-de-Pragelas, de l'ouest au nord, & allant à Oulx par le Sauze d'Oulx & Juvenceaux.

Du Puy-de-Pragelas à Oulx, deux lieues.

En 1708, M. le maréchal de Villars fit camper l'armée du Roi entre Oulx & le Puy-de-Pragelas; & dès 1700, M. le maréchal de Vauban avoit projeté de construire une place de guerre à Oulx, sur la croupe d'une montagne dite *de Pierre-Menaud*. On avoit fait marché, au moyen de trente mille livres, pour un chemin d'Oulx à Fenestrelles, & praticable pour les voitures roulantes. Ce chemin ne devoit avoir que six pouces de pente par toise, sur quinze pieds de largeur.

4.° Le col du Bleziers ou Besier, mauvais pour les chevaux, prenant au-dessus du Puy-de-Pragelas; & allant à Salbertrand.

Il traverse une forêt où se trouvent les plus beaux bois de futaie des Alpes, tant en sapin, qu'en Melèses *. On assure en avoir vu fréquemment, portant plus de seize toises de hauteur.

Du Puy-de-Pragelas à Salbertrand, deux lieues un quart.

5.° Le col du Lozon, mauvais pour les chevaux, près de celui de Bleziers, allant à Salbertrand & à Exilles.

6.° Le col d'Argueil, bon pour les chevaux, au-dessus du-Puy-de Pragelas, allant par le col de Lourcière à Exilles; à l'ouest par le col de Lassiette & Chambons, & à Chaumont, par le clos d'Argueil.

Du Puy-de-Pragelas à Exilles, deux heures.

En 1711, les troupes du Roi, destinées à l'expédition d'Exilles, passèrent par ce col.

7.° Le col des Vallettes, praticable pour les chevaux, au-dessus des Poirière & de Balbotet, allant à Exilles & à Chaumont.

De Balbotet à Chaumont, deux

* Espèce de sapin qui donne la manne.

lieues & demie; & à Exilles, trois lieues & demie.

Entre le col des Valettes & celui d'Argueil, ſe trouve un petit paſſage appelé *Vallon-Cros*, bon pour les gens de pied ſeulement, & allant de même à Chaumont & à Exilles.

8.° Le col de la Vielle, bon à pied ſeulement, au-deſſus d'Uſſeau & Balbotet, allant à Chaumont & à Jallas.

9.° Le col de Fallière, entre le col de la Fenêtre & celui de la Vielle; c'eſt une montagne où, en 1707, on pratiqua un chemin pour les chevaux. Ce col va tomber à Notre-Dame de la Lauze, & de-là à Chaumont.

Il eſt très-important de remarquer que, quand on eſt maître de Fallière, on peut facilement s'emparer du col de la Fenêtre. On obſervera de plus que, partant de Cézane & gagnant les montagnes au-deſſus de Saint-Sicaire, on peut, en ſuivant les crêtes, parvenir juſqu'au col des Vallettes. On peut même y paſſer à cheval, avec la précaution de mettre pied à terre dans les mauvais endroits. Et, ſans la montagne de la Vielle qui eſt vraiment inacceſſible, on pourroit, en ſe ſoutenant toujours ſur les ſommités, arriver ſur le col de la Fenêtre.

Ce détail donne à penſer qu'il eſt poſſible de gravir ſur cette chaîne de montagnes, par d'autres endroits encore que les cols que l'on vient de nommer; c'eſt ce qui rend très-difficile l'eſtimation des troupes qui ſeroient néceſſaires pour garder cette partie où les armées peuvent camper en pluſieurs endroits.

En deſcendant du col de la Fenêtre, du côté d'Uſſeau, on trouve un petit chemin qui va tomber ſur le paſſage de Renchol, & par où l'on pourroit faire paſſer du canon, s'il étoit queſtion de faire le ſiége de Feneſtrelles.

10.° Le col de la Fenêtre, bon pour les chevaux & les voitures, prenant au-deſſus d'Uſſeau, allant à Suze & à Chaumont. C'eſt le grand chemin que tiennent les habitans de la vallée de Pragelas, pour aller à Suze.

De Feneſtrelles à Suze, paſſant à Uſſeau & à Meane, trois lieues.

De Feneſtrelles à Chaumont, Balbotet, le col de la Fenêtre, Meane & Jallas, trois lieues un quart.

Vallée de Pérouſe en Piémont.

ELLE eſt à la ſuite de celle de Cluſon; elle a trois lieues de longueur, à compter depuis le Bec-Dauphin juſqu'au village de Saint-Pierre près Pignerol.

Il y avoit autrefois à la Pérouſe, un fort aſſez reſpectable, appartenant au Roi; il a été démoli.

En 1705 & 1706, les plateaux de

de la Péroufe furent encore fortifiés en fascinage; les ennemis s'en emparèrent en 1708. Ces plateaux offrent une belle position, qui ne se trouve qu'à deux lieues & demie de la plaine de Piémont, & au débouché des vallées de Pragelas & de Saint-Martin.

Le Chifon ou Quifon, arrofe cette vallée, & va tomber dans le Pô proche Poncalier.

Le gros ruiffeau de Saint-Germain fe jette dans le Chifon vis-à-vis les Grands-Villars.

On compte quatre cols particuliers à cette vallée.

1.° Le col de l'Aigle, bon à pied feulement, prenant au-deffus de la Péroufe, & allant à Veillane en paffant par Javan ou Javen.

De la Péroufe à Veillane, trois heures.

2.° Le col du Coquet ou col du Bés, bon à cheval, prenant au-deffus de Diblon, & allant de même à Veillane, en paffant auffi à Javan.

De Diblon à Veillane, trois lieues.

3.° Le col du Coq prenant au-deffus de la Roche-Cotelle vis-à-vis le petit Diblon, bon pour les chevaux, & allant au Taluë, fitué à l'extrémité de Saint-Pierre.

Du petit Diblon au Taluë, une demi-heure.

Du Taluë à Javan, trois heures & demie.

4.° Le col de la Roche-Cotelle, praticable pour l'artillerie, prenant au-deffus des Grands-Villars, & allant à Pignerol en paffant à Saint-Pierre.

Des Grands-Villars à Pignerol, une heure & demie.

Les troupes du Roi ont fouvent occupé la Roche-Cotelle comme un pofte avantageux. Entre le col du Coq & celui du Bés, il y a un plateau appelé *le Ralaba*, fur lequel on a toujours tenu un détachement pendant les campagnes de 1692 & 1693. Ce détachement étoit chargé de garder les montagnes de la vallée de Péroufe, vis-à-vis les Grands-Villars & le chemin de la vallée de Saint-Germain, où les chevaux peuvent paffer, & qui communique avec les vallées d'Angrogne & de Luzerne.

Des Villars à Angrogne, deux lieues.

De la Péroufe à Feneftrelles, trois lieues.

Vallée de Saint-Martin en Piémont.

CETTE vallée a, au nord & à l'eft, celles de Pragelas ou du Clufon & de Péroufe, à l'oueft, celles de Cézane, de Luzerne & d'Angrogne; elle a quatre lieues de longueur depuis les fources de la Germanafque, qui l'arrofe, jufqu'à fon embouchûre dans le Chifon, vis-à-vis de la Péroufe. Trois gros ruiffeaux viennent fe joindre dans cette rivière au-deffus de Perriers.

L'un de ces ruiſſeaux vient du col de Pis & du col de l'Albergean; l'autre, de l'extrémité du col de Saint-Martin, qui joint la vallée de Queyras; le troiſième, du col du Rodouret, frontière de la vallée de Cézane.

On ne connoît point, dans les Alpes, de vallée auſſi coupée, auſſi remplie de défilés & d'excellens poſtes, que celle de Saint-Martin. Celui qui ſe rencontre au-deſſus du village de la Baſeille, & dit *des Quatre-Dents*, eſt renommé. C'eſt une montagne ſur laquelle s'élèvent quatre pointes de rocher, & où l'on n'arrive que par un ſentier unique.

C'eſt-là que la Nature ſemble s'être plu à édifier de ſes mains, un aſile pour des hommes deſtinés à fuir la perſécution de leurs ſemblables; c'eſt-là que des milliers de citoyens, perſécutés par des Soldats & des Prêtres, ſe ſont retirés, & ont défendu leur vie, miſe à prix pour des opinions religieuſes.

En 1690, les Vaudois pratiquèrent, dans les cavernes de ce rocher, un logement pour cinq cents hommes. Le Ciel, plus indulgent que ſes Miniſtres qui ſe croyoient offenſés, fit trouver là de l'eau & du bois pour les beſoins de ces infortunés. Ils s'y pratiquèrent une retraite, & s'y refugièrent comme dans une place de guerre. Après qu'ils eurent forcé M. de Larey au pont de Salbertrand, les troupes du Roi s'acharnèrent après eux & les inveſtirent dans le poſte des Quatre-Dents. Là on crut les faire priſonniers, & l'on ſe trompa. Quand les vivres commencèrent à manquer à ces malheureux, ils quittèrent leur ſouterrain par une nuit bien ſombre, nous forcèrent dans un point, & furent de-là ſe percher dans la Combe des Charbonniers, poſition de la vallée de Luzerne, preſqu'auſſi avantageuſe que celle des Quatre-Dents.

On compte huit cols communiquant dans la vallée de Saint-Martin; ſavoir,

1.° Le col de Larat ou la Sarra, praticable pour les chevaux, prenant au-deſſus de la Pérouſe & de Riouclaret, & de-là communiquant à Angrogne & à la ville de Luzerne.

De Riouclaret à Luzerne, cinq heures de marche.

Pendant la guerre on faiſoit occuper le col de la Sarra, par les troupes du Roi, comme un des plus importans de la frontière.

On trouve au-deſſous un plateau où l'on avoit établi un petit fortin, dit le *Fort-Louis*, en vue de la Pérouſe.

2.° Le col du Chaluel, bon à pied ſeulement, prenant au-deſſus de Perriers, & allant à Bobi, vallée de Luzerne, en paſſant au Fayet.

De Perriers à Bobi, cinq heures.

3.° Le col de Cercena, au-deſſus

de Pralis, bon à pied feulement, & allant à Bobi.

De Pralis à Bobi, deux heures.

4.° Le col de Julian, très-praticable pour les chevaux, prenant au-deffus des villages de Pralis & de la Ribe-des-Clefs, & allant à Bobi.

En 1692, le Roi de Sardaigne fit paffer par ce chemin une colonne d'infanterie, de cavalerie, & des équipages, pour aller au fiége d'Embrun. Ces troupes traversèrent la vallée de Queyras; après avoir paffé au col de Saint-Martin, elles furent tomber à Guilleftre, par le col du Fromage, qui eft au-deffus de Villevieille & du château de Queyras, fur la gauche du Guil.

5.° Le col de Saint-Martin, bon pour les chevaux, tombant au-deffus de Pommiers, & allant à Abriés. C'eft l'unique chemin bien praticable, pour communiquer de la vallée de Saint-Martin, dans celle de Queyras.

De Pommiers à Abriés, deux heures & demie.

6.° Le col du Rodouret, mauvais pour les chevaux, prenant au-deffus du village du Rodouret, & allant à celui de Planès.

Du Rodouret à Planès, quatre heures & demie.

C'eft par ce chemin que les habitans de la vallée de Saint-Martin, communiquent avec celle de Cézane; quoiqu'il foit mauvais pour les chevaux, les Vaudois y ont néanmoins fait paffer beaucoup de mulets & d'autres animaux qu'ils pilloient, en temps de guerre.

7.° Le col de Cotte-Longue ou de la Longue, prenant au-deffus de Planès, bon pour les gens de pied feulement, & allant à Perriers, vallée de Saint-Martin.

8.° Le col des Vierges, prenant à l'oueft de la montagne des Quatre-Dents.

9.° Le col de Pis, au nord de la montagne des Quatre-Dents, allant à l'eft, au Fort-Mutin & Feneftrelles.

10.° Le col de la Bergère, allant à l'eft, par le hameau de Bulrou & à Feneftrelles.

11.° Le col de Tane, allant à l'eft au Chambons, & à l'oueft au village du champ de Salce ou Sala.

En général, le grand nombre des défilés qui fe rencontrent dans la vallée de Saint-Martin, doivent la faire regarder comme impraticable pour une armée, & elle ne peut guère fervir en effet que d'entrepôt, pour quelques troupes dont on auroit befoin, dans le cas d'une entreprife fur Feneftrelles. Les plus grands rapports de fes communications, font relatifs avec les vallées de Pragelas & de Cézane, comme on l'a vu.

Vallée de Luzerne en Piémont.

CETTE vallée eft fituée entre celle de Saint-Martin, qu'elle a au nord; celle de Cézane, à l'oueft; celle de

Cruffol ou du Pô, au midi; & celle d'Angrogne, à l'eft.

La rivière qui l'arrofe, fe nomme *la Pelez* ou *la Pelice*; elle a fes fources au nord du Mont-Vifo, & coule du fud au nord, jufqu'à Mirebouc, d'où faifant un coude, elle va à l'eft-fud-eft, tomber dans le Chifon ou Quifon, à la hauteur de Vigogne.

La longueur de cette vallée, eft d'environ fix lieues, à prendre des fources de la Pelice, jufqu'au-deffous de Luzerne.

Les cols de Saint-Martin, du Laus, du Bouchier, de Malaure & de la Croix, (ce dernier impraticable pour de l'artillerie) débouchent en Dauphiné, par la vallée de Queyras. *Voyez* le détail de ces cols, à la vallée de Queyras.

Nota. La redoute de Mirebouc, eft placée dans une vallée extraordinairement refferrée entre des montagnes, de droite & de gauche; mais du haut du col de la Croix, l'on peut defcendre de hauteurs en hauteurs dans la vallée de Luzerne, de-là à Villeneuve, à Bobi, à Saint-Jean, tous chemins praticables pour l'infanterie.

C'eft la route ordinaire que tiennent les Barbets, pour entrer par Abriés dans la vallée de Queyras, dans laquelle il n'y a aucun pofte à prendre; attendu qu'il s'y trouve beaucoup de paffages par où l'ennemi peut venir de front, & par les derrières, fans que l'on puiffe en occuper un feul avec avantage.

Vallée d'Angrogne en Piémont.

CETTE vallée eft entre celle de Luzerne, qu'elle a à fa droite, & en partie celle de Pérouse à fa gauche; elle a près de trois lieues de longueur.

Les vallées de Pragélas, de Pérouse, de Saint-Martin, de Luzerne & d'Angrogne, font ce qu'on appelle le pays des Vaudois ou Barbets.

Vallée de Cruffol ou *Grifoles* ou *du Pô en Piémont.*

ELLE eft le long du Pô & des fources de cette rivière, jufqu'au bourg de Saint-Front; elle peut avoir environ cinq lieues de longueur. Elle a au nord la vallée de Luzerne; à l'oueft, celle de Queyras; & au midi, celle de Château-Dauphin. Elle débouche par le col de Vifo, dans la vallée de Queyras.

Vallée de Château-Dauphin ou *de Saint-Pierre en Piémont.*

CETTE vallée a au nord, celle de Queyras; à l'eft, celles de Cruffol ou du Pô; à l'oueft, celles de Barcelonnette & de Belins; & au midi, celle de Mayre. Elle a de longueur environ trois lieues & demie, depuis le Chenal jufqu'au-deffous de Saint-Pierre. La rivière qui l'arrofe, fe nomme *la*

Vraitta, & va se jeter dans le Pô, vis-à-vis de Poncalier.

Les cols qui débouchent dans les vallées de Queyras & de Barcelonnette, sont, 1.° le col de Vallante, bon pour les gens de pied, allant à la Tour-du-Pont & à Château-Dauphin.

2.° Le col de Soufle, bon pour les gens de pied, allant au Chenal.

3.° Le col de Ruine, bon à pied, allant au Chenal & Château-Dauphin.

4.° Le col Vieux, praticable pour les chevaux.

5.° Le col de Laniel, très-bon pour les chevaux, allant au Chenal, Château-Dauphin, Saint-Pierre & Saluces.

6.° Le col de Saint-Verant, allant à Château-Dauphin.

7.° Le col de Longet, allant au Chenal, & à l'ouest le long de l'Ubaye, à Maurin. *Voyez* ces mêmes cols aux vallées de Queyras & de Barcelonnette.

De Château-Dauphin au château de Queyras, par Molines, cinq lieues & demie.

On peut dire de la vallée de Château-Dauphin, ce que l'on a dit de celle de Saint-Martin; à cela près que si l'on rendoit praticables les cols de Laniel & de Longet, les ennemis pourroient se servir de cette vallée, pour inquiéter les troupes qui se trouveroient dans la vallée de Queyras, par le col de Laniel, &, par le col de Longet, celles qui se trouveroient dans la vallée de Barcelonnette.

La vallée de Château-Dauphin, est fermée par les retranchemens du château de Pont & du Villaret. Ces retranchemens appuient par leur droite à une montagne inaccessible, & leur centre se trouve sur des penchans extrêmement rapides; d'où il s'ensuit que le moyen le plus raisonnable d'en déposter l'ennemi, est de chercher à tourner ce poste. Il faut à cet effet, tâcher de parvenir au poste de la Batayole, sur la montagne de la Bellina; d'où en descendant sur le revers du penchant du Villaret, non-seulement on couperoit la retraite aux ennemis, mais on enfileroit encore, & on verroit de revers la plus grande partie de leurs retranchemens.

Les vallées de Maire & de Bellins, qui permettroient aux troupes de se communiquer de l'une à l'autre, seroient les seules propres à tourner lesdits retranchemens, qui, par leur droite, ne pourroient l'être que par des passages fort éloignés & très-difficiles.

Les retranchemens de Pont étant forcés, on ne rencontre plus guère d'obstacles pour arriver à Saluces. Les défilés de la Tourette & du Villars, ainsi que les passages de la rivière de Vraitta, avant d'arriver à Mayle & à Brosasco, ne sauroient être défendus, attendu que rien n'empêche d'occuper les hauteurs qui les dominent.

Quand on est à portée du village de Saint-Pierre, on peut encore entrer dans un petit vallon qui se trouve sur la gauche; de-là, il est possible de pénétrer dans la vallée du Pô, d'où il seroit facile de déboucher encore sur Saluces, ou dans l'intervalle de Saluces, à Luzerne; & cela, sans rien craindre de la petite fortification de Bersolo ou Verzola, voisine de Saluces.

Ce débouché permettant de traverser, en quatre ou cinq jours de marche, la plaine du Piémont, & d'arriver dans le marquisat de Final, en passant à Ceva, le fit considérer un moment dans la dernière guerre d'Italie, comme une des communications propres à pénétrer dans les États de Parme & de Plaisance.

De la position de Saluces, on peut encore marcher sur Coni & Démont, dans le projet de s'assujettir ces deux places, & de s'ouvrir une communication libre, par la vallée de Barcelonnette; mais la difficulté de faire passer du canon par le col de Laniel, met obstacle à ce dernier projet.

Vallée de Belins.

CETTE vallée est située le long de la branche méridionale de la rivière de la Vraitta, qui fait une fourche au-dessous de Château-Dauphin. Elle a près de deux lieues de longueur, & débouche, dans la vallée de Barcelonnette, par les cols de Rieubrenque, le col de Malcoste, le col de Lautaret ou de Chabrière & le col de Roue.

Les cols de sa gauche sont; le col de Fioutrouse & le col de Belins ou de Peirelongue.

Ces deux cols communiquent avec la vallée de Château-Dauphin.

Vallée de Maire en Piémont.

CETTE vallée est en partie parallèle à celle de Sture ou d'Esture, vers les sources de la rivière qui l'arrose; elle a au nord, celle de Bellins; à l'ouest, celle de Barcelonnette; & au sud, celle d'Esture.

La rivière qui la traverse, se nomme *la Mayra*, & après un cours de dix-huit lieues environ, va se jeter dans le Pô, à la hauteur de Poncalier.

Les cols qui communiquent de cette vallée à celle de Barcelonnette, sont; le col de Marie ou de Mayre, praticable pour les chevaux, allant au Sarrat. Le col du vallon de Chambeyron, allant aux Clapières. Le col de Portiole, ou Pas de Lestropio, allant aux Clapières. Le col de Sautron, allant au village de Seil ou Aseil. Le col de Monges, allant à Seil ou Aseil. Le col du Bœuf. Le col de Feuillas, allant à Uniers & aux Prats.

Voyez les mêmes cols, à la vallée de Barcelonnette.

Du col de Marie à celui de Maurin, une lieue.

Des Clapières à Fouilloufe, deux heures & demie.

De Clapières à Tournoux, trois lieues.

De Seil à Larche, deux lieues moins un quart.

D'Uniers à Maifon-Méane, deux lieues moins un quart.

Des Clapières au Chezal, près de deux lieues.

Les habitans de la vallée de Maire ont la réputation d'être les plus belliqueux de toutes les Alpes; ce qui dans toutes les guerres, y a rendu très-difficile la levée des contributions.

Il y a une hauteur dite *de Pianès,* qui domine à la fois la vallée de Mayre & la vallée de Sture; on y communique de la vallée de Barcelonnette, & l'on commence à la monter dès le village de l'Argentière, à une demi-lieue au-deffous du col du même nom.

Les cols, ci-deffus nommés, devroient être gardés en temps de guerre, fi l'on avoit à portée des convois, que les habitans même de cette vallée pourroient venir inquiéter par le col de l'Argentière, vallée de Sture, & par le col de Chazal, praticable pour les chevaux, & qui defcend de la vallée de Château-Dauphin au village des Clapières.

Vallée de Sture ou d'Efture en Piémont; la dernière à l'oueft & au midi de cette province.

CETTE vallée eft arrofée par la rivière d'Efture, qui va fe jeter dans le Tanaro au-deffous de la ville de Cherafco. Elle tient à la vallée de Barcelonnette par les cols des Sallettes, le col de l'Argentière qui defcend au village de même nom; &, du revers de la montagne, pour aller à Mont-Dauphin, on paffe par le village de Larche, Glaizoles, Saint-Paul, le col de Vars, le village de même nom, Guilleftre & Mont-Dauphin.

Les cols de Vars & de l'Argentière font praticables pour toutes fortes de voitures.

De Mont-Dauphin à l'Argentière, trois lieues.

La vallée d'Efture a de longueur huit lieues depuis fa fource jufqu'au-deffous de Démont.

Sa largeur, qui n'eft point uniforme, eft de foixante à quatre-vingts toifes depuis fa naiffance fur le col de l'Argentière, jufqu'au-deffous du hameau des Planches où elle s'ouvre davantage en retournant d'équerre fur elle-même.

A hauteur de Vinay, fa largeur eft de quatre à cinq cents toifes, & continue dans cette dimenfion jufqu'à une demi-lieue au-deffous de Démont. Là, les montagnes forment une

espèce de bassin qui semble n'en permettre la sortie aux voyageurs, que lorsqu'ils sont arrivés au pas de l'Oulle.

Il y a une communication de Démont à Coni, par un chemin extraordinairement resserré de droite & de gauche, entre des montagnes.

La vallée d'Esture, a, à sa droite, la vallée de Saint-Étienne, avec laquelle elle communique par les cols de Pouriac, descendant à l'Argentière, & du revers de la montagne, à Saint-Dalmas-la-Sauvage; le col de Fer, le col de Barbacane, le col de Ferrière, allant à Ferrière.

Dans le cas d'un projet sur Démont, il faudroit nécessairement occuper la hauteur de Saint-Étienne, qui domine cette vallée de Saint-Dalmas, où commence le comté de Nice. On communique de la vallée de Barcelonnette avec cette hauteur, en prenant un chemin qui se trouve à gauche du lac de l'Argentière; mais ce chemin n'est praticable qu'après la fonte des neiges; alors les chevaux peuvent y passer.

La vallée d'Esture, a le col de Sainte-Anne; le col de Portichole, allant aux bains de Vinay; le col de Fremme-morte, allant à Entraigues; le col de Fenestre, allant aussi à Entraigues; le col de Tende, qui conduit à la vallée de Limon, dont le ruisseau qui l'arrose, va tomber au-dessous de Roccavione dans la Gesso, près de Coni, & le col du Canto ou de l'Arene.

Elle est traversée dans le milieu de sa longueur, par un rocher appelé *la Barricade*, & qui resserre si extraordinairement la vallée, que dans l'intervalle d'un quart de lieue, on est obligé de passer cinq ponts, pour profiter du peu de terrein que laisse le lit de la rivière.

Le fort de Démont est situé à l'extrémité de cette vallée; du côté de Coni, on peut, quand on le voudra, passer sans craindre le canon de la place, dans le revers de la montagne de la droite. Par-là, il devient facile de se rendre maître du pas de l'Oulle & de la butte des Châtaigniers, qui domine le fort, & sur laquelle on peut construire des batteries pour en former le siége. Plusieurs Officiers ont estimé, qu'ainsi entrepris & poussé avec vigueur, il ne doit pas durer plus de huit jours.

En barrant le pas de l'Oulle, on coupe la seule communication de la place avec Coni.

Les avantages que cette vallée offre par-dessus les autres, sont:

1.° La bonté des chemins, qui, à peu de frais, peuvent se rendre praticables pour toutes sortes de voitures.

2.° La sûreté de la retraite, au camp de Tournoux, en cas d'échec.

Il est sous-entendu que les cols de

Maurin,

Maurin, du Longet & le Plateau-de-Fouilloufe, fèront bien gardés, comme les feuls endroits par où l'ennemi puiffe inquiéter vos derrières.

3.° Il faut encore compter la fituation de Jauzier, dans la vallée de Barcelonnette, lieu très-propre à former un entrepôt, avec la précaution de tenir fortifiée la butte qui le commande. Enfin, il faut pefer le peu de réfiftance dont Démont eft fufceptible, en comparaifon de la Brunette & de Feneftrelles.

De ce qui précède; il réfulte que le fiége de Démont eft toujours une entreprife indifpenfable au projet d'un paffage, par la vallée d'Efture, & que l'expédition des barricades, doit néceffairement précéder le fiége de Démont.

Pour communiquer de l'Argentière en Dauphiné, il n'y a qu'un chemin principal, pendant l'efpace de trois lieues; il paffe à Maifon-Meane, l'Arche, Certamufa, Meyrone & Glaifolles, le long du ruiffeau de l'Oronaye.

Au village de Glaifoles, le chemin fait une efpèce de fourche très-ouverte, defcend à gauche, le long de la rivière d'Ubaye; paffe à Jauzier, Barcelonnette, les Tuilles, Miolans, le Lauzet & le village d'Ubaye.

De l'Argentière à Ubaye, par ce chemin, neuf lieues & demie.

L'autre chemin, allant de l'Argentière à Mont-Dauphin, eft le même que le précédent, jufqu'à Glaifoles; de ce lieu, on paffe par Tournoux, Saint-Paul, le col de Vars, le long du vallon de Vars, traverfant le bourg de Guilleftre, & de-là, à Mont-Dauphin. De l'Argentière à Mont-Dauphin, par ce chemin, fept lieues & demie.

Du col de Vars, il y a un chemin qui conduit à Embrun; on paffe par le col du Crachet, les villages de la Chalpe, Pravillard, Champrond, Vabriés, les hameaux de Coin, le pont de la Clapière fur la Durance, au-deffous d'Embrun, puis à Embrun.

De l'Argentière à Embrun, par ce chemin, fept lieues.

Les cols qui fe trouvent dans l'intervalle, ne pourroient fervir que pour le paffage de l'infanterie.

Le chemin par le Lauzet & le long de l'Ubaye, eft long & très-difficile; du Lauzet, il feroit même moralement impoffible de faire paffer de l'artillerie au Tourniquet; encore faudroit-il tirer cette artillerie de Provence, par de très-mauvais chemins, fi l'on vouloit éviter de faire paffer le col de Pontis à celle que l'on pourroit tirer du Dauphiné. Il faut donc fe réduire au feul chemin du col de Vars, où même la groffe artillerie peut paffer facilement. Dans la dernière guerre en Italie, il y eût à cet effet quelques travaux à faire pour ouvrir les tournans de la montée de Guilleftre, ceux du Tourniquet, qui fe

trouve entre Saint-Paul & Tournoux, & pour élargir & changer la direction du chemin, dans les travers & dans les parties de la descente dudit col de Vars du côté de Melezet, sur le village de Saint-Paul.

De-là, avec de très-légères réparations, il est toujours facile de transporter l'artillerie par la Combe de Meyronne, Certamussa & l'Arche, jusqu'au bas du col de l'Argentière du côté de Brezès, & même jusqu'à Démont.

C'est un peu au-dessous de Brezès, que se trouve le rocher des barricades dont on a déjà parlé. Ce rocher forme un plateau que le roi de Sardaigne a encore fortifié par des retranchemens; & c'est ce poste ainsi fortifié par l'Art & la Nature, dont l'expédition est indispensable pour aller en avant.

Ce plateau est lié au penchant de la montagne de la gauche; ce revers de la montagne, a des parties accessibles; il n'est point impossible d'y établir quelques batteries de pièces de campagne, pour favoriser l'attaque des retranchemens, ou pour démonter celles que l'ennemi pourroit y mettre en batterie.

De ce penchant, on peut descendre sur le plateau, ou y monter par le derrière du hameau de Preynard.

On peut encore en entrant dans la vallée de Maire, (qui se trouve à la droite de la vallée d'Esture) par les cols de Marie, du Sauteron ou des Monges, venir gagner le derrière de ces barricades, en débouchant vis-à-vis de Pont-Bernard, Pierre-Porc & Sambuc.

La vallée de Saint-Étienne, qui est à la droite de celle d'Esture, n'est pas moins favorable, & l'on peut également tourner lesdites barricades par le col de Sainte-Anne, en débouchant aux bains de Vinay, & passant par le hameau des Planches.

Il se trouve même encore un autre passage entre le col de Sainte-Anne & Pont-Bernard, presque vis-à-vis de Sambuc, & qui seroit également bon pour le passage de l'infanterie.

Avec ces précautions, il n'est pas possible d'imaginer que le poste des barricades fasse une résistance opiniâtre; & si l'on vient à comparer ces connoissances locales, avec l'évènement qui eut lieu à ce poste dans la dernière guerre, on verra à quel point elles importent, & combien elles épargnèrent de sang. Il n'y auroit pas assez d'hommes sur la terre pour fournir à une guerre, dans un pays de montagnes, si l'on adoptoit pour principe d'y attaquer de front tous les postes que l'ennemi voudroit occuper.

L'attaque de Pierre-longue a coûté beaucoup d'hommes, & a peut-être changé le sort de plusieurs campagnes; peut-être, si l'on eût tourné ce poste, au lieu de l'attaquer, comme la nature du pays le permettoit, personne n'est-il

en état de dire aujourd'hui, quel feroit le changement que cet évènement feul eût apporté à la fituation politique de l'Europe.

Après le pofte des barricades forcé, aucun obftacle n'empêche de prendre une pofition favorable, pour entreprendre le fiége de Démont.

Démont eft à cinq lieues & demie de Brezès, en defcendant la rivière d'Efture. Cette place occupe une butte ifolée, dominant le bourg de Démont à gauche de la vallée qui depuis Vinay s'ouvre confidérablement, comme on l'a déjà dit.

Démont eft dominé par une autre butte, dite *des Châtaigniers*, & par un rideau qui fe trouve au-deffus du village d'Aifon; de forte que le bourg de Démont occupe le fond de l'intervalle des hauteurs d'Aifon & de la fortification.

Il eft arrofé par un ruiffeau venant du col du Canto, & communiquant à la vallée de Grana & de Mayre.

La figure de la place eft un carré long de cent à cent vingt toifes de front. On a placé fur des plateaux inférieurs, quelques demi-lunes en avant des courtines. En général, la place a peu de capacité, & la rapidité des penchans de fon affiette forme le plus grand obftacle qu'elle préfente.

Coni fe trouve à quatre lieues plus bas que Démont, dans la plaine de Piémont.

On ne dira rien ici de particulier fur cette place, finon qu'on ne peut la mettre au rang des places de guerre du premier ordre.

Des détails précédens fur la vallée d'Efture, il réfulte qu'elle préfente un des débouchés les plus avantageux, foit pour les opérations relatives au Piémont, foit pour celles qui engageroient à entrer dans le pays de Gènes, pour paffer de-là dans les États de Parme & de Plaifance.

En effet, après l'affujettiffement des points dont on vient de parler, on peut procéder fans obftacles à la conquête du Piémont, & s'affurer en même temps d'une communication bien libre avec le Dauphiné & la Provence.

Vallée de Saint-Étienne au comté de Nice.

CETTE vallée a de longueur quatre lieues, depuis le hameau des Prats jufqu'à Ifola.

La rivière de Tinée qui l'arrofe, va tomber dans le Var au-deffus du village de Reveft.

On débouche par la droite de cette vallée, en Provence, par le col de la Moutière, le col de Lefcuzier & le col de Sanguinière.

Les cols de la gauche font:

Le col de Pouriac, le col de Fer, le col de Barbacane, le col Haute & le col de Portichole: ces cols defcendent tous dans la vallée d'Efture, de même

SUPPLÉMENT*.

A

* Ce Supplément contient des articles tout-à-fait oubliés dans l'Index, & quelques nouveaux détails sur d'autres articles déjà traités. On a rejeté au mot *Cassine*, la définition courte, mais exacte, du plus grand nombre de celles dont il est parlé dans cet Ouvrage.

de même nom, à vingt-trois milles au nord de Montmélian.

ANTIBES, ville & port de France dans la Provence, à deux lieues des bouches du Var.

APIO, château du comté de Nice, à deux milles à l'oueſt de Vintimiglia.

APREMONT, château dans le comté de Nice près de Saint-Martin du Var, où les Piémontois furent repouſſés en 1744.

AQUILA ou *L'AQUILA*, ville du royaume de Naples dans l'Abruzze ultérieure, ſur la rive gauche de Laterno, à quarante-huit milles ſud-oueſt de la ville de Rome.

AQUINO, ville frontière du royaume de Naples dans la terre de Labour près du mont Caſſin.

ARENA, village du Pavéſan au midi du Pô, vis-à-vis de l'embouchure de l'Olona.

ARENZANO, village de la république de Gènes ſur la côte, entre cette ville & Savone.

AREZZO, ville de la Toſcane dans le Florentin, ſituée ſur une montagne près la Chiané, rivière qui va tomber dans le Tibre au-deſſous de Carbara. Arezzo eſt à trente milles à l'eſt de Florence.

AROSCIA, rivière de la république de Gènes, dont les ſources deſcendent de l'Apennin; cette rivière paſſe à Pornaſio, à la Piève, à la Baſtia, & va ſe rendre dans la mer à Albenga.

ARTHEMISIO, montagne de l'État de l'Égliſe dans la campagne de Rome, au nord de Vélétri. *Voyez* la campagne de Vélétri.

ARTUBIE, petite rivière de France dans la Provence qui va tomber dans le Verdon près d'Éguine.

ASPREMONT, château de Savoie, à quatre milles à l'oueſt de Montmélian. Il eſt ſitué ſur une montagne. Ce château a donné ſon nom à une illuſtre famille. Il fut forcé en 1742 par l'Infant Don Philippe.

B

BALSA-ROSSI, hameau au-deſſus du cap de la Mortola ſur la côte de Gènes, à deux milles à l'oueſt de Vintimille.

BASSEILLE, village du Piémont dans la vallée de Pragelas ou du Cluſon, au pays des Vaudois.

BASSIGNANA, village de Laumeſſine au confluent du Tanaro dans le Pô. *Voyez* le plan particulier du camp.

BASTIA, gros village ſur la rive gauche de l'Aroſcia, à trois milles d'Albenga.

BAVARE, village près de Gènes dans la vallée de Beſagno.

BÉANÇON, rivière de la France, au ſud de la ville de Fayence dans la Provence.

BEC DE JUN, village du comté de Nice près du ruiſſeau de Comtés, & à deux milles du bourg de Leſcarène.

BÉGATE, village au nord des

Borgo di Taro, ville d'Italie dans le duché de Parme, capitale de la principauté de Val di Taro, au nord du mont Apennin, à trente-cinq milles au midi de Crémone, & à vingt-ſept milles de Sarſana, dans la république de Gènes.

Borzi, village, montagne & vallon au ſud-oueſt de Final dans la république de Gènes.

Bozolo, petite ville & principauté ſituée ſur la Bermona à un demi-mille du Pô.

Braus ou Brons, col dans le comté de Nice, à l'eſt de la Beverra.

Brescia, ville majeure de la république de Véniſe dans le Breſſan, ſur la Mela, rivière à quarante-trois milles à l'eſt de Milan & à vingt-quatre de Crémone.

Briançonnet, petit bourg de France près de Leſteron dans la Provence, & à deux lieues d'Entrevaux ſur le Var.

Brignole, rivière de France dans la Provence.

Broni ou Brone, bourg du Pavéſan au midi du Pô ſur le torrent de Scherpazzo, & à huit milles de Pavie, ſur le grand chemin de Plaiſance nommé la *Strada-Romera*.

Buon-porto ſur la Scultena ou le Panaro, au nord-oueſt de Bologne dans le Modénois.

C

Cagne, gros village de France ſur la rivière de même nom, à trois quarts de lieue des bouches du Var dans la Provence.

Callas, gros village de France près du bourg de Bargemont en Provence.

Camata, village du Pavéſan ſur la naville de Cuſana, vers le bas Lambro.

Camerana, gros village du Montferrat à l'eſt de Céva.

Camerino, ville de l'État de l'Égliſe dans l'Ombrie.

Campo-morone, bourg de la république de Gènes ſur la rive gauche de la Verda qui ſe jette dans la Polcévera à l'oueſt de Gènes.

Campo-rinaldo, village du Pavéſan près la naville de la Mirandole, vers le bas Lambro.

Campo-rosso, village de la république de Gènes ſur la Nervia.

Campo-sancto, village du Modénois à ſix milles de la ville de Mirandole, ſur la rive gauche du Panaro.

Campremoldo di Sotto, petit village du Pavéſan près de la Nureta.

Cannes, petite ville de France ſur la côte de Provence.

Cantalupo, village de l'Alexandrin ſur la rive gauche de la Bormida, au ſud d'Alexandrie.

Cap de Noli, côte de la république de Gènes.

Nice ſur une montagne entre Aſpremont & le ruiſſeau de Comtés.

CASTEL-SANGRO, ville du royaume de Naples dans l'Abruzze citérieure ſur la rive du Sangro.

CASTIGLIONE, village du comté de Nice, à deux milles un quart de Soſpello.

CAVATORE, village du Montferrat, à trois milles au ſud de la ville d'Acqui, & à un mille & demi de l'Erro.

CELANO, ville du royaume de Naples, dans l'Abruzze ultérieure, au pied de l'Apennin. Celano eſt près d'une petite rivière qui tombe dans le lac du même nom, & la ville eſt à trois milles & demie du lac. Ce lac reçoit ſept petites rivières qui deſcendent de l'Apennin, & un ruiſſeau qui coule près de Lucco.

CENTO, petite ville de l'État de l'Égliſe dans le Ferrarois, ſur le canal de Cento.

CEPERANO ou *CAPRANO*, bourg de l'État de l'Égliſe dans la campagne de Rome, ſur le Liris ou Gariglian, à neuf milles de Sora.

CÉRIALE, village de la république de Gènes, à l'eſt d'Albenga ſur la côte de Gènes.

CHÂTEAU DEL GAZZO, au nord de la république de Gènes.

CHÂTEAU DE LA GAUDE en France, ſur la rive droite du Var, en Provence.

CHÂTEAU DE ROTTOFREDO, dans le Plaiſantin, ſur le bord de la Nureta, à ſix milles à l'oueſt de la ville de Plaiſance.

CHRISTINA, village du Pavéſan entre les navilles de Ponte-Careto & celle de la Réale.

CIGALÉS, village de France, au nord d'eſt de l'Eſteron dans la Provence.

CITTA-VECCHIA, ville maritime de l'État de l'Égliſe dans le patrimoine de Saint-Pierre. Elle a un bon port & un arſenal, où ſont d'ordinaire les galères du Pape. Elle a été fortifiée par le Pape Urbain VIII, & l'on y trouve un aſſez bon château ancien, qui eſt iſolé dans la mer. Elle eſt mal peuplée à cauſe de ſon mauvais air. Elle eſt à vingt-ſix milles à l'oueſt de Rome, & près de San-Marinella.

CITTA DI LANUVIA ou *CITTA LAVINIA*, ville de l'État de l'Égliſe dans la campagne de Rome, à trois milles de Vélétri & autant d'Albano.

COARAZA, village du comté de Nice ſur le ruiſſeau de Comtés.

COLLE DE CALAS, village de France dans la Provence.

COLLE DE LA CLUE, village de France dans la Provence.

COL D'EZZA près du village de même nom dans le comté de Nice.

COLLE DE MIGUEL, village de la république de Gènes ſur le bord de la côte dans la vallée d'Andora.

COLOMBAN, (S.[t]) gros village près du bas Lambro.

COLONELLA, petite ville du royaume

CASSINES.

Ne pouvant aſſigner la place de toutes les caſſines dont il eſt parlé dans cet ouvrage, par le défaut de morceaux ſuffiſamment détaillés & à grands points, nous indiquerons celles qui nous ſont les mieux connues.

Bottarone, dans le Pavésan, à l'embouchure du Lambro.

Botto, au nord du Pô, vers le Lambro.

Bragnera, dans le Tortonois, au nord de Garofolo, près de la Scrivia.

Braza, dans l'Alexandrin, près de San-Juliano, entre le Tanaro & la Scrivia.

Cadimessi, dans le Pavésan, sur le bas Lambro.

Calavera, au nord de Garofolo, entre le Tanaro & la Scrivia.

Camata, dans le Plaisantin, sur la Trebia, entre San Antonio & Orsolengo.

Campana, près de Frégarolo, dans l'Alexandrin.

Caramella, près de Montezziana.

Casa-bianca, dans le Montferrat, entre les branches de la Bormida.

Caseli, entre l'Adda, le Lambro & le Pô.

Casoné, près de Voghéra.

Cassina-nova, dans le Tortonois, près de la Scrivia & de Garofolo.

Cassinella, entre le bas Tanaro & la Scrivia.

Castelgazzo, dans la république de Gènes, pres de la ville de Novi.

Cavalina, entre le bas Tanaro & la Scrivia.

Constantiné, entre le Tanaro & la Scrivia.

Escosseria, entre les branches de la Bormida.

Fombio, dans le Pavésan, au nord du Pô.

Fubisana, dans le Plaisantin, près de la Trébia, au sud de Plaisance.

Galenca, entre la rivière de Trébia & Plaisance.

Galinea, dans le Plaisantin, au sud-ouest de Plaisance.

Gambalea, dans le Tortonois entre le Tanaro & la Scrivia.

Ghelina, dans le Tortonois, à l'est de Tortone.

Goïd, dans le Tortonois, près de la Scrivia & de Castel-novo.

Lourbano, entre le Tanaro, la Scrivia & le bourg de Salé.

Lova, dans le Tortonois, près de la Scrivia & de Castelnovo.

Lovaqua, entre le Tanaro & la Scrivia.

Laluca, entre Montaldo & Spigno ou Spino.

Marinoné, entre le Tanaro & la Scrivia.

Medazina, entre Casei & la rivière de Coirone.

Moissac, au sud de la ville d'Alexandrie.

Montecucco, au sud de Plaisance, près du Résudo.

Mouretto, sur la Bormida, entre Dégo & Spino.

Nureta, dans le Plaisantin, vers le bas de la rivière de Nureta.

Olba, entre la Scrivia & le Tanaro.

Ova, près de la Scrivia & de Castelnovo.

Pelegrina, entre le Tanaro & la Scrivia.

dans la marche d'Ancone, près de la rivière de Tinnée, à trois milles du golfe de Vénife, & à douze milles de Macerata.

FINAL, ville d'Italie, capitale du marquifat de même nom, fituée le long de la rivière de Merogno; elle eft divifée en trois parties. Final de la marine eft fur le bord de la mer; elle a fix cents toifes, depuis le bord de la rivière jufqu'à un petit Fort fitué à l'eft, au pied d'une montagne dont le fommet a environ neuf cents toifes. Ce qu'on nomme Borgo, eft une enceinte de murailles de figure triangulaire arrondie au fud. Borgo eft au nord de Final & à neuf cents toifes de la mer; ce Borgo ou Bourg peut avoir deux cents toifes d'un angle à l'autre & eft rempli de maifons. Le ruiffeau de Feligno vient tomber dans le Merogno au pied de la muraille, à cinquante toifes au fud. On communique de Final de la marine au Borgo par une chauffée qui prend du bord de la mer & a neuf cents toifes de longueur: cette chauffée vient rendre à un pont fur le Feligno, à droite du Borgo. Le château ou citadelle eft à cent toifes au nord, fur une montagne ou rocher fort élevé; ce fort eft en bon état.

Le vieux château eft à fix cents toifes de la citadelle, fur un autre rocher un peu au nord-eft; il eft de la même capacité que la citadelle.

FOLIGNO, bourg de l'État de l'Églife, dans la province d'Ombrie, fitué au bord du Topino, en partie, fur le penchant d'une colline, & en partie dans la plaine, l'une des plus belles & des plus fertiles du pays. C'eft un lieu très-agréable & d'un très-grand commerce.

FOMBIO, dans le Pavéfan, vers le bas Lambro.

FORLIMPOPOLI, ville de l'État de l'Églife fur le Ronco, dans la Romagne, à dix-fept milles de Ravenne, & à cinq milles de Cefena.

FOSSOMBRONE, ville de l'État de l'Églife, dans le duché d'Urbain, près de la rive gauche de la rivière de Metro, à onze milles de Fano fur la mer, & à dix-huit milles de Pefaro, auffi fur la mer Adriatique.

FRANCA-VILLA, gros village de la république de Gênes fur la rive gauche du Lemo, & à quatre milles moins un quart de Novi & de Gavi.

FRASCATI, ville de l'État de l'Églife dans la campagne de Rome, à onze milles de Vélétri, & à treize milles de la ville de Rome.

FREGAROLO dans l'Alexandrin au fud-eft d'Alexandrie, à cinq quarts de mille de l'Orba.

FRUSINONE, bourg de l'État de l'Églife dans la campagne de Rome, fur la rivière de Sacco.

LA LIMPIA, vallon du comté de Nice, ſur la rive gauche du Paglion.

LA LOUZZA, ruiſſeau du Plaiſantin.

LAMBOUROU, port du Lambro vers le Pô, dans le Plaiſantin.

LA MARECCHIA, petite rivière de l'État de l'Égliſe, qui prend ſa ſource dans le duché d'Urbain, traverſe un peu de la Romagne, & va tomber à Rimini, dans le golfe de Véniſe.

LA MINUDRA, hameau du Lodéſan.

LA MORTIZZA, naville du Lodéſan, vers le bas Lambro.

LA MUZZA, groſſe naville du Lodéſan, qui va tomber dans l'Adda.

LANGASCO, gros village de la république de Gènes, à la droite de la Polcevera près de Campo-morone.

LA PIETRA, village de la république de Gènes, ſur la côte.

LATTÉ, rivière & vallon du comté de Nice, ſur la rive gauche du Paglion.

LAVENSA, petite ville du duché de Maſſa, à l'embouchure d'une petite rivière de même nom. Le duc de Modène y a fait faire de grands travaux pour y établir un port, & ouvrir de grands chemins à travers l'Apennin, pour commercer avec le Modénois.

LE BROC, village de France ſur la rive droite du Var près de l'Eſteron en Provence.

LES MARCHES, village de la Savoie à deux milles nord-oueſt de Montmélian.

LEMO, rivière d'Italie; elle prend ſa ſource au pied de l'Apennin, dans la république de Gènes, paſſe à Voltagio & à Gavi, & ſe rend dans l'Orba.

LENGUEGLIA, village de la république de Gènes, ſur la côte, entre Oneglia & Albenga.

LEVENZO, village du comté de Nice ſur la rive gauche de la Véſubia, près de ſon embouchure dans le Var.

LUANO ou *LOVANO*, gros village ſur la côte de Gènes, entre Albenga & Final.

LUCCA, ville d'Italie & capitale de la république de Lucques, ſituée entre les États de Modène, la Toſcane & la Méditerranée.

LUCERAM, bourg du comté de Nice.

LUNA, ville ancienne de la république de Gènes, aujourd'hui port de la Méditerranée. La ville eſt preſque ruinée; mais elle eſt remarquable par ſon port, ſitué fort près & à l'eſt de l'embouchure de la Magra.

M

MACERATA, ville de l'État de l'Égliſe dans la Marche d'Ancone, ſituée ſur une montagne près du Chiento, à ſix lieues au-deſſus de ſon embouchure, à trois milles de Reccanati, à huit de Tolentino, à trois de Loretto, à dix d'Ormo & à dix-huit d'Ancone.

Il y a deux bourgs de Macerata; l'un au duché d'Urbain, dans l'État

MONTALBAN.

Description des retranchemens de Montalban & de Villefranche.

A l'est du Paglion, en remontant depuis la mer vers le septentrion, on trouve une chaîne de montagnes fort roides, & toutes remplies de rochers escarpés, entre lesquels il faut passer nécessairement pour arriver de Nice, au bassin de Villefranche; leur prolongation

prolongation est d'environ quatorze cents toises dans cette direction, qui change tout-à-coup, & va de l'ouest à l'est, sur une longueur à peu-près égale à la première. Cette espèce de fortification naturelle est terminée par de nouvelles montagnes, qui tournent du côté de Sainte-Hospice, & ferment entièrement le terrein où est assise la ville qu'on vient de nommer. En partant de Nice, on côtoie d'abord le Paglion; ensuite tournant à la droite, & suivant le coude que fait la montagne du côté de l'est, on marche environ l'espace de huit à neuf cents toises, par un chemin assez facile, appelé *le col d'Esa*: Il se partage ensuite en deux branches. L'une communique au village d'Esa & Sainte-Hospice, l'autre, à la Turbie. Dans l'endroit où cette route se divise, on trouve un nouveau groupe de montagnes, qui forment, en avant des premières, une saillie ou espèce de lunette à angles aigus, dont une face a à peu-près six cents toises, & l'autre environ quatre cents cinquante.

C'étoit sur toutes ces différentes hauteurs, & sur les escarpemens inaccessibles dont elles sont semées par-tout, que les Piémontois avoient construit les retranchemens redoutables qu'il falloit forcer en 1744, pour entrer dans l'État de Gènes & pour arriver au col de Tende, seul passage par lequel on pût tenter, dans la saison où l'on étoit, de pénétrer dans les États du roi de Sardaigne.

Ce Prince faisoit garder ces fortifications, par quatorze bataillons, qui communiquoient par leur droite, avec toutes ses troupes qu'il avoit portées dans cette partie, les neiges assurant assez le reste de sa frontière. Il avoit fait occuper la Turbie, Sainte-Agnès, Castillon, Sospello & Breglio. Il avoit à Saorgio, huit bataillons, qui pouvoient, en cas de besoin, fortifier cette ligne de communication, & même se jeter dans les retranchemens, d'un jour à l'autre.

MONTALDO, village du Monferrat, au sud-est de la ville d'Acqui.

MONTALDO, village du Montferrat, à deux milles sud-est de Spino.

MONTE-ALFONSO, forteresse d'Italie, sur une montagne, dans le Modénois, & à un mille de Castelnovo di Casargnana.

MONTE-CALVO, bourg du Montferrat, entre Asti & Casal.

MONTE-CHIARO, village dans le comté de Spino, à trois milles à l'est de Spino.

MONTE-CRESCENTE. *Voyez* la marche de Bestagne à Acqui, 1745.

MONTE-FIASCONE, petite ville d'Italie.

MORSASCO, village du Montferrat, à près de trois milles à l'est d'Acqui.

MOUSTIERS, ville principale de

de Valence, & à huit milles au ſud de Caſal.

ONEIGLIA ou ONEILLE, ville capitale du marquiſat de même nom, appartenant au roi de Sardaigne. Ce Monarque entre dans cette principauté par le pont de Nava ſur le Tanaro, frontière du Piémont. Cette ville eſt à quatre cents toiſes de la Nervia & à deux milles de Porto-Mauritio, ſur la Méditerranée.

ORBA, rivière d'Italie qui a ſes ſources au pied du mont Apennin dans la république de Gènes; il traverſe le Montferrat & l'Alexandrin, & va ſe jeter dans la Bormida, vis-à-vis d'Alexandrie, à un mille & demi environ.

ORBITELLO, ville d'Italie ſur la Méditerranée, capitale d'un petit État nommé *Stato delli Preſidii*, ſituée au milieu d'un étang ſalé, formé par la rivière d'Albagna, qui coule au nord-oueſt dans la mer, & qui de-là retourne à l'eſt tomber dans l'étang. Cet étang a environ onze milles de circonférence, & eſt à peu près ovale. La ville qui lui donne ſon nom, eſt bâtie ſur une butte de terre au centre de l'iſle; elle ne tient à la terre ferme que par une chauſſée de peu de largeur, qu'il ſeroit aiſé de couper. Cette circonſtance rend la ville facile à défendre.

ORIO, village du Lodéſan ſur la rive gauche du bas Lambro, & voiſin de la naville de Marqueſana. Il y eut un camp en 1746.

ORMEA, bourg d'Italie dans le comté de Céva, ſur le Tanaro, ſept milles au ſud-oueſt de Céva.

ORSERA, village du Montferrat près de la Bormida, à quatre milles au nord-eſt d'Acqui.

ORSOLENGO, bourg du Plaiſantin ſur la rive droite de la Trébie, à cinq milles au ſud de Plaiſance.

ORVIETTO, ORVIETTE, ville de l'État de l'Égliſe, dans la petite province d'Orviette près du confluent de la Paglia & de la Chiana, qui va tomber dans le Tibre à cinq milles, vis-à-vis de Corbara. Elle eſt ſur un rocher eſcarpé, & n'a pour fortification qu'une ceinture de rochers très-élevés, ce qui fait qu'elle ne peut avoir d'eau.

Le Pape Clément VII y a fait creuſer un puits de deux cents cinquante coudées de profondeur; on y deſcend par un eſcalier de deux cents cinquante marches, éclairé par ſoixante-dix fenêtres; les mulets y deſcendent par un eſcalier, & remontent par un autre.

OSSONA, petite rivière du Tortonois, qui vient tomber dans la Scrivia au-deſſus de Tortone.

OVADA, bourg de la république de Gènes, au confluent de la rivière d'Orba & du petit ruiſſeau d'Eſture, à neuf milles au ſud-eſt d'Acqui, & à ſix milles nord-eſt de la petite ville de Gavi.

P

Gènes, sur la rivière d'Aroscia, à huit milles d'Albenga.

Piovera, village de la Laumelline près du Tanaro, à quatre milles au sud-est de Valence, sur le Pô, & à cinq milles de Tortone.

Pise, ville dans la Toscane sur le bord de la Méditerranée à l'embouchure de l'Arno, à douze milles au nord de Livourne, à neuf milles de la ville de Lucques, & à quarante milles à l'ouest de Florence.

Pittolo, bourg du Plaisantin, à deux mille quatre cents toises au sud de Plaisance, sur la rive gauche du Réfudo.

Plage de Sturla, sur la côte de la république de Gènes, à l'endroit où se jette la Sturla dans la mer, à trois milles à l'est de Gènes.

Plage de Taggia, sur la côte de la république de Gènes, à l'embouchure de la Taglia, entre Oneille & San Remo.

Plaisance, ville capitale du duché de même nom, sur la rive droite du Pô, à cent vingt toises du bord. *Voyez* le plan. Cette ville est à trente milles de Milan, à cinquante milles de Gènes, à trente-un milles de Parme, & à treize milles de Crémone.

Plateau de la Barronne, montagne de la Provence, sur la rive droite du Var, vis-à-vis l'isle de la Baronne.

Plateau de la Gaude, montagne de la Provence vis-à-vis du village de même nom, sur la rive droite du Var.

Plateau de la Tranchierra, sur la rive gauche du Paglion dans le comté de Nice. *Voyez* le plan de Nice à l'assemblée de l'armée en 1745.

Poggio, village de la république de Gènes, à deux milles au nord de San Remo.

Pompeiano, village de la république de Gènes, au nord-ouest de Taggia.

Ponte-Corvo, bourg du royaume de Naples dans la terre de Labour, sur la rive droite du Gariglian, à quinze milles au sud de la ville de Sora, à trente-quatre milles au nord-ouest de Capoue, & à deux milles d'Acquino.

Ponte-Decimo, village de la république de Gènes sur la Verde ou Verda, à six milles au nord-ouest de la ville de Gènes.

Ponte di Mariotti, sur le Lambro dans le Lodésan, à quatre milles & demi du Pô.

Pont de Plaisance sur le Pô. *Voyez* le Plan.

Ponte-Tidone, village & pont à deux milles du Pô, & à cinq milles à l'ouest de Plaisance.

Porta-nova, village de l'Alexandrin, sur la rive gauche de l'Orba, à cinq milles au sud d'Alexandrie.

Porto-Fino, bourg de la république de Gènes, au pied de la montagne de Capo di Monte ou de la mon-

ſituée ſur la rivière de Velino, à vingt-trois milles à l'oueſt de l'Aquila, & à vingt-ſix milles au nord-eſt de la ville de Rome. Rieti donne ſon nom à un Lac qui eſt au nord-oueſt, où les eaux de celui de Cantalice ſe déchargent, & d'où elles vont tomber dans le Vélino, à près de cinq milles au-deſſous de la ville de Rieti.

RIMINI, ville de l'État de l'Égliſe, dans la Romagne, ſur la rive droite de la Marecchia, a ſon embouchure dans le golfe de Veniſe, à vingt-huit milles aù ſud de Ravenne, à vingt-neuf milles à l'eſt de Florence, & à vingt-neuf milles de Bologne.

RIPALTA, bourg du Plaiſantin, ſur la rive gauche de la Trébie, à trois milles au ſud de la ville de Plaiſance.

RIVA DI TAGGIA, village de la république de Gènes, à l'eſt de la Taglia ſur la côte, à ſix milles à l'oueſt de San Remo.

RIVARONNE, village de l'Alexandrin, ſur la rive gauche du Tanaro. *Voyez* le plan du camp.

ROCCA-SPARVIERRA, village du comté de Nice, près de la Veſubia, ſur une roche de même nom d'environ ſix milles dù nord au ſud.

ROCCA GRIMALDO, bourg du Monferrat, ſitué ſur la rive gauche de l'Orba, à ſix milles à l'oueſt de Gavi.

ROGON, ville de France près de la Durance dans la Provence.

ROME, ville capitale de toute l'Italie, ſur le Tevère ou Tibre, à neuf milles de la Méditerranée. Le cours du Tibre depuis le pied de l'Apennin, à l'eſt de la Toſcane juſqu'à Oſtie ſur la mer, eſt d'environ cent cinquante-cinq milles. Rome eſt à cent milles de la ville de Naplès, à cent quinze milles d'Ancone, à cent milles de Sienna, à cent quarante milles de Piſe, à cent ſoixante & dix milles de Bologne, à deux cents vingt milles de Gènes, à deux cents dix milles de Véniſe & de Parme, & à deux cents ſoixante milles de Milan.

RONCIGLIONE, comté, ville & petit État appartenant au duc de Parme, ſitué dans la province du patrimoine de Saint-Pierre dans l'État de l'Égliſe, entre la rivière de Triglia, le Tibre & Viterbe. Cette ville eſt à ſeize milles au nord de la ville de Rome, & près du lac Vicco d'où ſort la Triglia. Ce comté a dans ſa plus grande longeur, qui eſt de l'oueſt à l'eſt, environ quinze milles.

RONCO ou ROUCOUR, hameau près de la Scrivia, au-deſſous de la ville de Tortone.

ROTTO-FREDDO, village & château du Plaiſantin, ſur la rive droite de la Nureta. *Voyez* le camp de San Giovani en 1746.

S

SACHIGNANO, village du Lodéſan entre la naville de la Muzza & le

fur la rive gauche de la Trebia, à deux milles de Plaisance.

San-Stefano, port de la petite principauté d'Orbitello, fur la Méditerranée, au pied du mont Argentaro; il eft défendu par une bonne forterefſe, fituée à la pointe d'une prefqu'ifle.

Schiatezzo, village du Pavéfan fur la rive gauche du torrent de la Copa.

Seillans, bourg de France, à deux milles de Fayence, fur la fource de la Beançon, dans la Provence.

Sena, *Saena*, village du Lodéfan, près du bas Lambro.

Sermato, petit village du Plaifantin, à fept milles à l'oueft de Plaifance.

Sermoneta, bourg de l'État de l'Églife dans la campagne de Rome, fitué fur une montagne, à douze milles de Vélétri, & à huit milles au fud-oueft d'Anagni.

Serrenon, village de France fur la rivière d'Artubie, dans la Provence.

Sestri di Ponente, ville de la république de Gènes, à trois milles à l'oueft de Gènes, ainfi nommé pour le diftinguer de *Seftri di Levante* ou du Levant. Cette dernière eft à huit milles au fud-eft de Rapallo.

Sezzi, *Sezello*, bourg de l'Alexandrin près du torrent de la Navaffo à fa droite, & de la Bormida à fa gauche, eft à cinq milles au fud d'Alexandrie.

Simies, couvent du comté de Nice, à deux milles au nord de la ville de Nice, fur la rive droite du Paglion.

Sinigaglia, ville maritime de l'État de l'Églife dans le duché d'Urbin, fur la rive gauche de la Miffa, à dix-huit milles au nord-eft d'Ancone, & à vingt milles fud-eft de Pefaro.

Sisteron, ville de France fur la Durance, à vingt-cinq milles fud-oueft de Gap.

Sommaglia, village du Lodéfan, à l'oueft de la groffe naville de Brembiola, & à deux milles & demi de Cafal-Pufterlengo, qui eft fur cette naville.

Sora, ville du royaume de Naples dans la terre de Labour, fur le Liris ou Gariglian, à treize milles à l'oueft du mont-Caffin, à vingt milles à l'eft d'Agnani, & à cinquante-neuf milles de Naples.

Sospello, bourg du comté de Nice fur la Bevera, à huit milles à l'oueft de Saorgio, à onze milles de Vintimiglia, à neuf milles & demi au nord de Monaco, à vingt-trois milles & demi au nord-eft de Nice, & à vingt-trois milles de la ville de Tende.

Spoletto, ville de l'État de l'Églife & capitale du duché de Spolette en Ombrie, fituée partie fur une colline, partie dans la plaine, avec un château qui paffe pour une des meilleures fortereffes de l'Italie. Quoiqu'il y ait une vallée entre deux, il a communication avec la ville par un pont

TORRE DI ROCHETTA, village du Montferrat, entre Cairo & Dégo, sur la rive droite de la Bormida.

TORRIGLIA, bourg de la république de Gènes, situé aux sources de la Besagno, à dix milles au nord-est de Gènes.

TOURETTE, village de France près de Vence, dans la Provence.

TOURNON, château de France près de Fayence, dans la Provence, sur la Beançon.

TRIN ou *TRINO*, ville du Piémont, à deux milles du Pô.

TURBIE, (la) village du comté de Nice sur les confins de la principauté de Monaco, à un mille de cette ville.

V

VALMONTONE, bourg de la campagne de Rome, dans l'État de l'Église. Il y a un château bâti sur une montagne, à six milles au sud de Palestrine.

VÉLÉTRI, ville de l'État de l'Église dans la campagne de Rome, située sur une hauteur, à neuf milles de Marino, à sept milles d'Albano, à six milles de la Riccia, à dix milles de Segni, & à vingt milles nord-est de la ville de Rome. *Voyez* Bonamici, article de VÉLÉTRI.

VENAFRO, ville du royaume de Naples dans la terre de Labour, à vingt-quatre milles au nord de Capoue.

VENCE, ville de France dans la Provence, à deux lieues un quart d'Antibes.

VISONE ou VENZONE, village du Montferrat, à près de deux milles d'Acqui, sur la rive droite de la Bormida.

VITERBE, ville de l'État de l'Église, dans le patrimoine de Saint-Pierre; elle est située à trente-quatre milles au sud de Rome, & à dix-neuf milles à l'est de la Méditerranée.

VOLTRI, bourg de la république de Gènes, à dix milles à l'ouest de Gènes, sur la côte.

VOLTAGIO ou *OTTAGIO*, bourg de la république de Gènes, à cinq milles au sud de la ville de Gavi, sur la rive gauche du Lemo. Ce bourg a un assez mauvais château à cinquante toises à l'ouest sur une petite montagne: il est à dix-huit milles au nord de Gènes.

Tels sont les principaux détails qu'il nous a été possible de réunir, relativement au théâtre des Campagnes que nous venons de décrire. Ces détails sont le fruit du peu que nous avons pu voir par nous-mêmes, & des observations combinées des Officiers les plus distingués, qui ont servi en Italie, dans les trois dernières guerres.

On a cru rendre un vrai service aux Militaires, en rassemblant ici ces relations d'où peut naître une connoissance assez précise du local. L'espoir d'être lû & applaudi par le grand nombre, ne pouvoit guère

soutenir dans ce travail, dont l'âpreté & la sécheresse exigeroit cependant quelques encouragemens. Ces détails sont fatigans, même à lire; par conséquent bien plus encore à écrire & à rassembler.

FIN du Tome II, Première partie.

